This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET FAIRE

L. BRUN
SUCCESSEUR
LYON

PA
445
.263

THUCYDIDE

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

THUCYDIDES

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DU PÉLOPONNÈSE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

CH. ZEVORT

ANCIEN INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE MONTPELLIER
Traducteur de la Métaphysique d'Aristote et de Diogène de Laërte

TOME PREMIER

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
49, RUE DE LILLE

1852

A MONSIEUR LE DUC D'UZÈS

Hommage de son tout dévoué serviteur

MONSIEUR LE DUC,

Ce travail a été accompli sous vos yeux. Votre bienveillance m'a rendu faciles et agréables les fonctions délicates que je tenais de votre confiance. Votre connaissance personnelle des lieux décrits par Thucydide m'a été d'un précieux secours. Veuillez agréer ce témoignage de ma profonde reconnaissance.

CH. ZEVORT.

425404

INTRODUCTION

I.

Nous ne savons presque rien de la vie de Thucydide. Éloigné de sa patrie par un exil de vingt ans, au moment où l'attention publique est absorbée tout entière par les plus graves événements dont jamais la Grèce ait été le théâtre, il ne rentre à Athènes que pour tomber sous les coups d'un assassin, avant même d'avoir achevé l'ouvrage auquel il a consacré ses veilles, son immense fortune et son génie. Moins heureux qu'Hérodote, dont on a supposé que les succès lui faisaient verser des larmes dès l'âge de treize ans, il ne recueille de son vivant aucun de ces applaudissements qui soutiennent l'écrivain, aucune parcelle de cette gloire que, par une sorte de pressentiment, il revendique, au début de son histoire, de la justice tardive de la postérité.

Lorsque, plus tard, historiens et orateurs se disputent à l'envi ses dépouilles, lorsque chacun s'empresse à mettre en œuvre sous toutes les formes les immenses matériaux qu'il a accumulés, déjà la tradition est effacée, l'admiration pour le monument empêche de songer à l'architecte : Thucydide, c'est l'histoire de la guerre du Péloponnèse, c'est ce prodigieux assemblage d'éloquence et de simplicité, de grandeur et de bon sens pratique, de poésie et de profondeur, qui forme un si étrange contraste avec l'imagination brillante, superficielle et fausse de ses contempo-

rains ; l'homme a disparu ; on ne sait déjà plus ni l'époque de sa naissance, ni la date de sa mort, ni même le lieu de son exil.

Le peu de renseignements certains que nous possédons sur Thucydide est tiré de son histoire : il était Athénien et fils d'Olorus[1], qu'on a plus tard prétendu issu des rois de Thrace, sur ce seul fondement peut-être que Thucydide possédait de riches mines d'or dans cette contrée[2]. Il devait être dans toute la force de l'âge lorsque éclata la guerre du Péloponnèse, puisque dès cette époque il formait le dessein d'en écrire l'histoire, et recueillait les éléments de ce travail[3]. Il était à Athènes lorsque la peste y éclata, la seconde année de la guerre; atteint lui-même par le fléau, il a pu observer personnellement les symptômes et la marche de la maladie[4], l'abattement du peuple, le relâchement des liens religieux et sociaux, et toute cette anarchie morale dont il a tracé une si triste et si saisissante peinture.

Nous le retrouvons, six ans plus tard[5], chargé d'un commandement militaire en Thrace. Il se trouvait à Thasos, à la tête d'une flotte athénienne, lorsque les habitants d'Amphipolis, attaqués par Brasidas, l'appelèrent en toute hâte; mais, quelque diligence qu'il fit, la place se rendit sans l'attendre; et quoiqu'il eût sauvé l'important comptoir maritime d'Eion, où il ne devança Brasidas que de quelques heures, il ne put échapper à la colère de ce peuple « qui prétendait que rien ne lui résistât, et que dans « toutes les entreprises, praticables ou non, avec de grandes res- « sources ou avec des moyens insuffisants, on réussit également. » Thucydide subit la loi commune : il fut banni et vit son exil se prolonger vingt ans durant, jusqu'à la fin de la guerre[6]. Enfin il

[1] Livre I, ch. 51.
[2] Livre IV, ch. 105,
[3] Livre I, ch. 1.
[4] Livre II, ch. 48.
[5] Livre IV, ch. 104, 105, 107. — 424 ans avant notre ère.
[6] Livre V, ch. 26.

nous apprend lui-même que la guerre a duré vingt-sept ans, et qu'*il l'a racontée* jusqu'à la prise d'Athènes et à l'occupation des longs murs : d'où il suit qu'il dut rentrer dans sa patrie vers l'an 403, lors du rappel des exilés, que sa vie s'est prolongée quelque temps au delà, et qu'enfin la rédaction de son ouvrage était alors assez avancée, pour qu'il ait pu dire, dans le cours du cinquième livre, qu'il a écrit l'histoire de la guerre jusqu'à la fin, quoique son récit s'arrête à la vingt et unième année.

A part ces quelques détails empruntés à Thucydide lui-même, tous les témoignages externes sont plus ou moins contradictoires; et les efforts de la critique moderne[1] n'ont pu mettre hors de doute, même les points les plus essentiels de sa biographie, l'époque de la publication de son ouvrage et celle de sa mort. Il nous suffira d'indiquer les assertions les moins invraisemblables des historiens et des commentateurs anciens, sans entrer dans la discussion de questions qui ne paraissent pas susceptibles d'une solution définitive.

L'inscription de son tombeau, citée par Marcellinus[2], d'après Didymus et Antyllus, portait qu'il était du dème d'Halimuse. Il avait quarante ans[3] à l'époque où commença la guerre du Péloponnèse, ce qui reporte sa naissance à l'année 471 avant notre ère, deux ans avant la naissance de Socrate. On le faisait descendre, par son père, de Cimon, fils de Miltiade, marié à Hégésipyle, fille du roi de Thrace Olorus[4]. Sa jeunesse est complétement in-

[1] Voir en particulier DODWELL et M. LETRONNE, art. XÉNOPHON, dans la *Biographie universelle* de MICHAUD.

[2] On ne sait à quelle époque vivait Marcellinus; la biographie plus que médiocre qui porte son nom paraît être une compilation formée des fragments de plusieurs autres biographies; dans tous les cas, elle est évidemment l'œuvre d'un rhéteur de la décadence et mérite peu de confiance.

[3] Aulu-Gelle (*Nuits att.*, XV, 23), d'après Pamphila, dame grecque qui vivait en Égypte du temps de Néron. — Suidas dit qu'il florissait vers la quatre-vingt-septième olympiade.

[4] Marcellinus, § 52, édition Poppo.

connue : le seul trait qui se rapporte à cette époque de sa vie, à savoir les larmes qu'il aurait versées en entendant, aux jeux olympiques, la lecture d'Hérodote, est démenti par la chronologie et peut être rangé au nombre de ces mille puérilités inventées après coup par l'imagination des Grecs.

On s'accorde généralement à lui donner pour maître le rhéteur Antiphon, dont il fait un magnifique éloge au huitième livre de son histoire[1]. On pourrait, au besoin, trouver dans le caractère un peu épigrammatique de son style, et dans l'abus qu'il fait de l'antithèse, quelques traces des leçons du rhéteur, si l'on ne savait que les habitudes sophistiques avaient universellement prévalu en Grèce à cette époque, et que les plus grands génies, Euripide et Platon, n'ont pas toujours su s'en préserver. Ses relations avec Anaxagore et Périclès, attestées par Marcellinus, n'ont également rien que de très vraisemblable : Thucydide appartenait, sans nul doute, à cette forte génération des Anaxagore, des Socrate, des Euripide, des Périclès, dont la vie tout entière fut une protestation contre la légèreté du peuple athénien, une lutte courageuse contre la superstition et les entraînements de la démocratie. Par son caractère grave, par la tendance aristocratique de ses convictions politiques, par ses prédilections et ses répugnances, Thucydide dut être en communauté d'idées avec ces grands génies : il est impossible, en particulier, qu'il n'ait pas connu de près le fils de Xantippe, le citoyen roi, pour lequel il professe une si vive et si sympathique admiration[2].

Marié à une femme thrace, de la ville de Scapté-Hylé, il jouissait d'une grande considération dans le pays lorsque le décret d'exil vint l'atteindre. Il est probable qu'il s'y établit[3] et y travailla, comme l'attestent Cicéron[4] et Plutarque[5], à réunir les

[1] Plutarque (Antiphon) dit au contraire qu'Antiphon fut son disciple.
[2] Livre II, 66.
[3] Marcellinus, § 19.
[4] *De orat.*, II, 13.
[5] *De exilio.*

éléments de son histoire[1]. Il paraît également constant qu'il revint à Athènes, après vingt ans d'absence, puisque dans le cinquième livre il parle au passé de cet exil de vingt ans. Pausanias dit expressément qu'il fut rappelé par un décret d'Œnobius[2]. Il devait d'ailleurs être compris, soit dans le décret de Lysandre qui rappelait les exilés en 404, soit dans celui d'Euclide, qui proclamait l'oubli de toutes les fautes commises pendant la guerre. Mais à partir de ce moment on ne peut plus former que de vagues conjectures. Suivant Plutarque[3], il aurait été tué en Thrace; suivant Pausanias, en revenant de son exil; Marcellinus dit au contraire qu'il mourut après son retour. Cette dernière opinion, généralement adoptée dans l'antiquité, est en effet la plus vraisemblable : elle s'accorde d'ailleurs avec le témoignage de Cratippus et de Zopyre, contemporains de Thucydide, d'après lesquels il serait mort à Athènes. L'imperfection évidente du huitième livre, l'interruption brusque du récit à la vingt et unième année de la guerre, alors que Thucydide avait annoncé précédemment l'intention de pousser son travail jusqu'à la fin des hostilités[4]: tout prouve que la mort vint le surprendre peu de temps après son retour; mais, même après les travaux remarquables de Dodwell et de M. Letronne, il est impossible de fixer avec précision

[1] Un scoliaste inconnu dit qu'il passa le temps de son exil dans le Péloponnèse; une phrase du cinquième livre, ch. 26, paraît justifier cette assertion.

[2] Livre I, ch. 23, § 2, CIMON, 83.

[3] Pour expliquer le passage où Thucydide dit qu'il avait écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la vingt-septième année, on a supposé gratuitement que le travail avait été terminé, et qu'une partie du manuscrit a été perdu avant sa publication. M. Letronne, dans son excellente dissertation, fait remarquer avec raison que les mots : « J'ai écrit, » n'ont rien que de très naturel chez un auteur qui, ayant réuni tous les matériaux de son travail, annonce plutôt l'espérance d'arriver au but qu'un fait accompli. Xénophon qu'on a regardé, à tort ou à raison, comme l'éditeur de Thucydide, n'en a connu que les huit livres que nous possédons; car il commence ses helléniques précisément au point où s'arrête Thucydide.

la date de cet événement[1]. L'époque de la publication de son histoire n'est pas moins incertaine : Diogène de Laërte[2] dit bien que Xénophon *mit au jour l'ouvrage encore inconnu de Thucydide, lorsqu'il ne tenait qu'à lui de le supprimer ou de se l'attribuer*. Mais, quoiqu'il n'y ait rien là que de très plausible, quelle valeur peut avoir, après un intervalle de six cents ans, le témoignage unique d'un rhéteur sans critique du temps de Marc-Aurèle?

Ce qui est pour nous d'un intérêt beaucoup plus sérieux que quelques détails biographiques d'une authenticité douteuse, c'est le côté moral de l'homme, le grand caractère du citoyen, l'inflexible bonne foi de l'historien, que ni les passions, ni les injustices ne détournent un instant de la recherche du vrai; c'est en un mot cette imagination tout à la fois grave, douce et bienveillante, qui se reflète à chaque page de ses écrits. Quand bien même nous ne saurions pas par son biographe Marcellinus, qu'il avait été disciple d'Anaxagore et accusé d'athéisme comme son maître[3], la lecture de ses ouvrages suffirait pour nous convaincre qu'il était initié à ces hautes vérités religieuses et morales qui étaient alors le partage de quelques esprits d'élite, et qui devaient bientôt, grâce à leur génie, conquérir le monde. Sans doute on ne trouve nulle part, chez Thucydide, rien qui ressemble à une théorie dogmatique : son esprit pratique, absorbé dans l'étude et l'interprétation des événements réels, répugne à ces digressions; mais partout on retrouve chez lui ce qu'Anaxagore appelait la contemplation des choses célestes, c'est-à-dire la pensée d'une justice et d'une vérité supérieures aux accidents humains: même

[1] Dodwell cherche à établir que Thucydide a vécu jusqu'en 391. M. Letronne adopte au contraire la date de 402. Mais tout en réfutant très judicieusement Dodwell, il est loin de donner en faveur de son opinion une démonstration sans réplique.

[2] II, 57.

[3] Cet athéisme d'Anaxagore n'était autre chose que la croyance à un Dieu unique, gouverneur et modérateur du monde.

ans ses plus tristes peintures, lorsqu'il semble s'identifier, histo-en fidèle, aux misères qu'il raconte et à l'aveugle égoïsme de es contemporains, on reconnait encore en lui l'homme supérieur ux mesquines passions du moment, sans faiblesse pour le crime, nais aussi sans illusions, animé en un mot de cette bienveillance riste et presque mélancolique, fruit des révolutions, qui est une les vertus des esprits vigoureux, au milieu des grandes perturba-ions sociales. L'impression générale qui ressort de la lecture de on ouvrage, malgré la rigueur stoïque du récit, est cette sorte de ristesse grave, cette sympathie douloureuse qu'inspirent aux âmes raiment honnêtes la pratique des hommes et le maniement des affaires. Il suffit de lire, au troisième livre, le tableau de la Grèce au milieu des séditions, pour comprendre que Thucydide dut appartenir à ces esprits modérés, à ces vrais sages, qu'il nous montre en butte aux haines des factions contraires, victimes de tous les partis, parce qu'ils ne savent ni ne veulent condescendre aux pratiques honteuses qui assurent le succès aux intelligences vulgaires.

L'égalité d'âme et la résignation qui se reflétaient sur son visage grave et pensif[1], ont donné à sa vie cette empreinte de sévère simplicité qui est aussi le caractère distinctif de son génie : exilé de sa patrie, il ne trouve pas une parole d'amertume contre l'injustice des Athéniens; méconnu de ses contemporains, il se réfugie en quelque sorte dans l'avenir, sans se plaindre, sans s'étonner de ce qu'il regarde comme une nécessité des temps. Respectueux même pour les croyances qu'il ne partage pas, pour les superstitions populaires de son siècle, il les raconte quand l'occasion s'en présente, mais sans un mot de dédain, ni de blâme, avec les égards qu'on doit aux sentiments religieux des peuples, même lorsqu'ils s'égarent. Plein de convenance et de réserve lorsqu'il parle de lui-même, il semble qu'il ne veuille livrer à la postérité, de laquelle cependant il attend tout, que son nom et l'ouvrage dans lequel sa vie se résume tout entière. Rappelons

[1] Marcellinus, § 34.

enfin son admiration désintéressée pour les grands hommes ses contemporains; le sentiment du juste et de l'honnête qui partout chez lui se joint à un sentiment non moins vrai des réalités pratiques; ses protestations contre les sévérités de la peine de mort appliquée aux crimes politiques; sa profonde connaissance du cœur humain; et nous n'hésiterons point à le placer à côté de ces grandes figures des penseurs antiques, qu'on se représente ouvrant la voie à la civilisation, et élaborant les idées fécondes qui doivent être l'héritage des siècles.

L'impartialité et la véracité de Thucydide, tant vantées par les anciens, ne peuvent être appréciées à leur juste valeur que dans les temps de crise et de perturbation profonde, comme ceux qu'a traversés notre génération : quand on a vu à l'œuvre les passions égoïstes qu'engendrent les révolutions, quand on est obligé de faire un perpétuel effort sur soi-même, pour n'être ni injuste envers ses adversaires, ni partial pour ses amis, on comprend mieux tout ce qu'il a fallu à Thucydide de force morale et de sérénité de caractère pour rester impassible, comme la vérité, au milieu des violences sans nom qui bouleversaient alors toutes les existences honnêtes.

Son impartialité n'est point indifférence : s'il juge les événements, il en ressent aussi le contre-coup au sein de son exil; il les peint avec les vives couleurs d'un spectateur passionné; il reste Athénien quoi qu'on en ait dit, malgré la justice qu'il rend aux Lacédémoniens : car le reproche qu'on lui a adressé d'être favorable à Sparte n'est qu'une calomnie, fondée sur un examen superficiel, et répétée de siècle en siècle; sans doute la nature de son esprit et les excès de la démocratie athénienne devaient le faire incliner vers les institutions de Lacédémone, qui faisaient une plus large part aux grandes qualités individuelles; mais ses sympathies avouées sont pour les Athéniens, dont il retrace avec une prédilection évidente et communicative la spontanéité, la bouillante initiative, l'esprit vif, ingénieux, honnête même au milieu de ses entraînements les plus aveugles.

Dans une seule circonstance, Thucydide parait sortir de ses

habitudes de rigoureuse impartialité; c'est lorsqu'il parle du démocrate Cléon, qu'on a représenté comme l'auteur de son exil[1]. Quelque jugement qu'on porte sur Cléon, ce qu'en dit Thucydide est empreint d'une sorte d'aigreur qui contraste avec la modération ordinaire de ses appréciations. Soit haine personnelle, soit simple antipathie politique, l'homme reparaît ici, à côté de l'historien. Si l'on ajoute quelques phrases un peu vives, évidemment à l'adresse d'Hérodote[2], on aura signalé les seules défaillances que la critique la plus sévère ait pu surprendre dans le caractère de notre historien : l'autorité générale de son récit n'en saurait être affaiblie[3].

II.

L'histoire, telle que nous la concevons aujourd'hui, est née avec Thucydide : avant lui les logographes, continuateurs des poëtes mythologiques, s'étaient bornés à élaguer quelques-unes des fables qui couvrent les origines de tous les peuples. Hérodote, poëte encore autant qu'historien, avait vu et peint les événements, comme les voient et les sentent les peuples jeunes, par leurs côtés extérieurs et brillants; chez lui la critique est déjà sûre d'elle-même, le sentiment et l'amour de la vérité guident l'écrivain; mais il nous laisse étrangers au spectacle si émouvant et si instructif de la vie intime des peuples, à ce grand drame des passions humaines qui s'est développé en Grèce sur un si vaste théâtre, et qui devait, quelques années plus tard, être l'objet exclusif des méditations du poëte, de l'historien et de l'orateur. Après Homère,

[1] Marcellinus, § 46.

[2] Livre I, ch. 20, 22.

[3] Josèphe (contre Appion) est le seul auteur qui accuse la véracité de Thucydide; mais cela tient évidemment au système général de dénigrement adopté par Josèphe contre tous les auteurs de l'antiquité païenne.

une large place était restée aux grands tragiques d'Athènes ; après l'odyssée historique d'Hérodote, l'histoire dramatique de la Grèce était à faire : ce fut l'œuvre de Thucydide, œuvre poétique aussi, mais d'une poésie plus sombre, plus profonde, souvent terrible, comme les passions qu'elle met en scène.

Ce parallélisme entre la poésie et l'histoire n'a rien qui doive surprendre chez un peuple aussi profondément artiste que les Grecs. L'analogie est partout frappante, dans l'ensemble comme dans les détails : l'étude de l'homme et la peinture des sentiments tragiques amènent peu à peu chez les poëtes des considérations d'un ordre plus élevé sur le gouvernement du monde et l'action providentielle; à Eschyle et à Sophocle succède Euripide. De même l'histoire grandit au spectacle des révolutions; en même temps qu'elle se rapproche, pour la forme et l'ordonnance, des conceptions tragiques, elle étend son horizon, pour arriver à peindre l'homme dans l'individu, la marche de l'humanité dans le développement de chaque nation, les lois générales au milieu de la variété des événements : à ce point de vue encore, Thucydide a au moins indiqué la voie. Sans doute, nous sommes loin des hautes conceptions de Bossuet, de Vico et de Herder; mais déjà le but et la portée de l'histoire sont nettement déterminés : s'il raisonne peu sur les événements, il les fait parler assez haut pour qu'ils portent avec eux leur enseignement; s'il ne fait pas ce qu'on a appelé de nos jours de la philosophie de l'histoire, il fournit à cette encyclopédie de l'humanité une de ses plus belles pages. Aujourd'hui encore, à côté des grands écrivains chrétiens qui nous montrent l'homme toujours sous la main de Dieu, conduit fatalement à ses destinées providentielles, on lit avec un profond intérêt l'historien philosophe qui, sans remonter aux causes premières, livre en quelque sorte l'humanité à elle-même, et fait jaillir du développement régulier de la liberté, du déchaînement des passions, l'ordre ou le désordre, la puissance ou la ruine des peuples. Ce point de vue, pour être moins sublime, a bien aussi sa vérité et sa grandeur.

Cette manière d'envisager les événements n'est, au reste, chez

Thucydide, que de la fidélité historique : à une époque et dans une contrée où l'homme, naïvement pénétré de son importance personnelle, avait tout réduit à sa propre mesure, arts, religion, poésie, il était impossible que l'histoire fût autre chose que le tableau de l'activité humaine, avec ses écarts, ses défaillances, ses vertus et ses crimes. Le sujet choisi par Thucydide se prêtait d'ailleurs admirablement à cette mise en scène : pour cadre la Grèce entière, embrassant et attirant dans son centre d'action presque tout le bassin de la Méditerranée, l'Égypte, l'Asie Mineure, la Thrace, la Macédoine, les côtes d'Italie et la Sicile ; pour acteurs ces milliers de petits États, monarchiques ou républicains, qui se partageaient la Grèce, et dans lesquels la guerre Médique, les divisions intestines, le commerce maritime, avaient développé une ardeur fébrile qui débordait de toutes parts; la mer sillonnée en tous sens par des flottes qui portaient au loin les passions et les intérêts dont le foyer était dans l'Attique et dans le Péloponnèse; et, pour dominer tout le tableau, pour introduire l'unité au milieu de cette profusion d'événements, la lutte de deux grands peuples, opposés de mœurs, de civilisation, pleins d'avenir, puissants l'un et l'autre, celui-ci par la stabilité de ses institutions et sa constitution aristocratique, celui-là par la mobilité même de sa démocratie, sa prodigieuse activité et sa turbulence. Un peuple continental aux prises avec une puissance maritime, des épisodes sanglants, des vengeances atroces; une guerre sans fin semant la confusion dans la Grèce entière; les mœurs profondément altérées; des fléaux inouïs; et, comme pour reposer l'esprit de ce triste spectacle, de grands caractères surgissant çà et là, et maîtrisant un instant par leurs vertus et leur génie la marche inévitable des événements! Peut-on imaginer un drame plus saisissant, d'une unité plus variée, plus rempli de sérieux enseignements, que cette grande lutte de vingt-sept ans, au-dessus de laquelle semble planer toujours, dans la pensée de l'historien, l'image d'Athènes, si brillante et si jeune au début, frappée de mille coups, succombant pour se relever encore, et enfin disparaissant au milieu des ruines accumulées par ses fautes.

Thucydide n'est que vrai lorsqu'il dit qu'aucune époque ne fut plus féconde en événements, plus propre à mettre en relief les qualités et les vices de la nature humaine. Nous pouvons ajouter que jamais sujet historique ne fut plus capable de tenter par ses difficultés mêmes l'ambition d'un grand génie. Là, en effet, tout devenait obstacle et écueil pour l'écrivain : la partialité des contemporains, la multiplicité des faits, la monotonie des récits de combats, et même cette teinte générale de tristesse qu'avait répandue dans tous les esprits une guerre atroce, tristesse qui devait se refléter dans l'histoire et ne pouvait être rachetée que par la vigueur du coloris et la sublimité des conceptions. L'ordonnance seule du sujet révèle une puissante originalité : Denys d'Halicarnasse, au milieu des mille sottises qu'il débite, signale avec raison la haute et terrible poésie qui fait de l'histoire de Thucydide une véritable composition épique. Il eût pu aller plus loin et y découvrir l'ordonnance du drame antique reproduite avec une fidélité que ne paraissait pas comporter la différence des genres. Si quelque chose, en effet, peut donner une idée de la manière de Thucydide, et pour l'ensemble et pour les détails, c'est assurément le drame tragique. Pour lui l'histoire de la guerre du Péloponnèse ne se compose pas d'une série d'événements plus ou moins liés entre eux; c'est une action unique, avec ses débuts, son progrès, ses péripéties et son dénouement : c'est la lutte éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, se poursuivant au milieu des accidents les plus divers, marquant à son cachet les événements, les mœurs, les caractères, et marchant, comme la fatalité des poëtes, vers son but inévitable, la ruine de la démocratie. Tout se rattache à cette pensée fondamentale, partout présente jusque dans les moindres détails. Dans ce cadre si simple de la lutte des deux principes contraires, les événements viennent se disposer comme d'eux-mêmes pour concourir au résultat entrevu dès le début de l'ouvrage; les caractères se façonnent sous l'influence de cette double tendance; les mœurs, les institutions, les combats, n'en sont que le développement. On peut ouvrir au hasard l'histoire de Thucydide, on ne trouvera pas un discours, pas une sentence morale,

pas un portrait qui n'ait pour but de mettre en présence les qualités et les vices de l'aristocratie et de la démocratie. Là est la grande unité de cette merveilleuse composition historique et le secret de l'intérêt toujours croissant qui s'y attache.

Dans l'ordonnance des parties, l'intention dramatique n'est pas moins évidente : les événements se groupent autour de certains centres qui rappellent les péripéties du drame ; le tableau se diversifie incessamment, sans que jamais l'attention s'égare ou se fatigue. Les discours, destinés à mettre en relief les jugements de l'auteur et les leçons de l'histoire, rappellent, par la sublimité du style et des conceptions, les hardiesses lyriques des chœurs de la tragédie. Ce sont de véritables chœurs historiques et comme un résumé, une manifestation plus vive de la pensée publique. Mêlés à l'action, comme dans le drame, ils la continuent et la développent ; mais ils ont aussi leur caractère propre, une sorte d'existence à part dans l'ordonnance générale, comme ces vieillards des chœurs tragiques se distinguaient des autres personnages par la gravité de leur langage inspiré, la sublimité de leurs plaintes et la haute portée de leur sagesse. Grâce à ce plan si simple, l'histoire n'est plus un récit, elle est une peinture dans toute l'acception du mot ; elle fait vivre les peuples sous nos yeux ; elle nous introduit successivement sur la place publique, dans les conseils du gouvernement, dans les détails de la vie intime ; elle instruit, elle conseille, mais par les faits, par l'exemple, par une sorte d'expérience personnelle qui vaut mieux que tous les raisonnements. Chez Thucydide on trouve peu de ces considérations générales qui refroidissent l'action, et mettent l'auteur en scène au détriment de l'intérêt général ; c'est à peine si trois ou quatre fois il intervient directement pour tracer les portraits de quelques grands hommes, Thémistocle, Périclès et Alcibiade, ou pour épancher douloureusement sa tristesse à propos des crimes qui ensanglantèrent Corcyre. Tout ce qui est maxime, pensée philosophique, déduction historique entre dans le tableau par le discours : l'auteur ne raisonne point ; il sollicite le lecteur à penser, l'introduit au milieu des faits et lui laisse le soin de les juger : mais,

comme il distribue à son gré la lumière et les ombres, son action n'en est que plus efficace, parce qu'elle n'est point sentie et n'inspire aucune défiance. Aucun historien n'est plus sobre en apparence de réflexions personnelles que Thucydide; aucun cependant n'impose plus tyranniquement ses jugements, et jusqu'à la forme de sa pensée.

Cette association du drame et de l'histoire fut sans doute l'œuvre de Thucydide, mais elle fut aussi l'œuvre de son temps; elle ne saurait nous surprendre dans ce grand siècle de Périclès, qui savait si bien marier les plus sublimes conceptions à un sentiment exquis de la mesure dans les arts, et où toutes les œuvres de l'intelligence se produisaient sous la forme d'un monument tout à la fois simple, grand et harmonique.

Si nous voulions descendre aux détails du récit, nous trouverions partout le même sens droit et exact de la vérité; partout unité de vues, harmonie entre les parties : chaque fait concourt au but général, c'est-à-dire à ce grand enseignement qui doit sortir de la lutte de la démocratie et de l'aristocratie; c'est là ce qui mesure l'importance des événements et des hommes, et leur assigne leur place. Si la peste d'Athènes est longuement décrite, c'est qu'elle contribua puissamment à l'affaiblissement de la puissance athénienne, et mit pour la première fois en lumière les passions effrénées, l'incrédulité et l'égoïsme dont la Grèce offrit, pendant vingt-sept ans, le désolant tableau. Si Cléon et Alcibiade occupent une large place dans le récit, c'est que l'un et l'autre personnifient les deux vices opposés de la démocratie antique : la force ignorante et brutale du peuple, la légèreté présomptueuse des grands. Si le siége de Sphaetérie, événement de peu d'importance par lui-même, est minutieusement raconté, c'est qu'il eut en définitive une haute portée par la défiance qu'il inspira aux Lacédémoniens. Tous les reproches qu'on a légèrement adressés à Thucydide, sur la prédominance de certains récits et le défaut de proportion, tombent de même du moment où l'on apprécie les événements, non pas isolément, mais en les subordonnant au plan général.

Ce n'est pas à dire pourtant qu'une critique sévère ne puisse rien trouver à reprendre dans cette composition si savante et si vigoureuse : elle a les qualités des œuvres d'art, l'unité, l'agencement rigoureux des parties, la poésie unie à la profondeur ; mais, de même que dans le drame le spectateur doit se prêter à certaines situations de convention, et accepter sans y regarder de trop près ce qu'on est convenu d'appeler la vraisemblance, de même aussi dans l'histoire telle que l'a conçue Thucydide, c'est-à-dire dans la mise en scène des événements substituée au récit, il y a quelque chose de factice, une sorte de donnée théâtrale qu'il faut tout d'abord accepter. Les discours, par exemple, qui jouent un si grand rôle dans cette histoire, n'ont pas été prononcés, pour la plupart du moins, tels que les donne Thucydide, et rentrent dans ces artifices de composition sur lesquels personne ne se méprend. Sans doute la donnée est acceptable chez un peuple où toutes les passions, tous les intérêts venaient aboutir aux luttes oratoires de l'Agora. Mais en réalité aucun de ces discours n'avait été recueilli ; il est évident d'ailleurs que le style en est partout le même, que dans tous se rencontrent des considérations de même ordre, et pour ainsi dire le développement méthodique d'un système préconçu, que c'est Thucydide enfin qui parle par la bouche des orateurs qu'il fait comparaître tour à tour. Au point de vue de la vérité absolue il est facile d'attaquer, comme l'a fait Denys d'Halicarnasse, la vraisemblance de ces discours : la foule à laquelle ils s'adressent ne les eût point compris ; souvent même les considérations qu'ils renferment ne sont pas de nature à être exposées en public ; ils sont trop précis, trop serrés, pour ne point fatiguer l'attention d'auditeurs distraits ; mais, comme discours historiques, destinés à nous initier au mécanisme des gouvernements, aux luttes ardentes des partis, à ces mille nuances qui composent en réalité la vie, l'individualité et le génie d'un peuple, ils sont restés inimitables : peu nous importe, après tout, que Périclès ait prononcé l'oraison funèbre qui a fait l'admiration des siècles, que les Mytiléniens aient été accusés par Cléon et défendus dans les termes que nous a conservés Thucydide, que l'assemblée de Sparte

ait entendu, ou non, les ambassadeurs de Corinthe et d'Athènes plaider la paix et la guerre, si nous trouvons dans ces discours de convention la seule chose que nous puissions y chercher, un reflet fidèle de la vérité historique et comme une résurrection des mœurs, des caractères, de ces imperceptibles détails qui n'apparaissent pas à la surface des faits, et qui cependant les produisent et les expliquent.

C'est là qu'il faut chercher le sens caché et la cause des événements, l'influence des grands hommes, la tranformation graduelle des mœurs, la moralité de l'histoire et cette éducation politique de l'avenir, que Thucydide a le premier entrevue dans l'étude du passé. Dans ces résumés nerveux et colorés de chacun des grands faits qui dominent toute la situation, le politique trouvera répandues avec profusion les maximes les plus profondes et les plus pratiques sur le gouvernement des hommes, l'historien puisera dans la variété des aspects et des nuances une connaissance vraie de cette civilisation mobile de la Grèce, composée d'éléments si divers et si fugitifs; le moraliste y découvrira avec une sorte d'effroi toutes les misères de l'esprit humain, sondées et analysées avec une étonnante pénétration et impitoyablement mises à nu. Les historiens auxquels Thucydide a servi de guide ont bien pu lui emprunter son exactitude presque minutieuse, et cette curieuse étude des détails qu'il sait si heureusement concilier avec les vues d'ensemble; quelques-uns même ont rencontré des peintures plus brillantes, de plus riantes couleurs; mais pour la profondeur des pensées, pour la sombre énergie des tableaux, la science stratégique, l'entente des institutions et la connaissance des hommes, aucun ne l'a surpassé, ni même égalé. On peut dire, en résumé, que Thucydide a créé l'histoire politique : avec lui on sort des mythes, des récits héroïques, pour entrer en pleine humanité. La critique historique est fondée; la philosophie a pris la place qui lui appartient dans l'étude des institutions humaines, et elle ne la quittera plus. Il est vrai que ce tableau de l'homme, livré à lui-même, presque sans principes et sans Dieu, au sein d'une liberté effrénée, est triste et navrant: mais en est-il pour cela moins vrai, moins applicable à tous les temps, moins utile à présenter aux

méditations de l'avenir? La nature humaine, envisagée de près, peut avoir été fort séduisante à certaines époques privilégiées; mais, en général, elle semble prendre à tâche de donner raison à Thucydide : nous n'aurions pas besoin de remonter bien haut pour découvrir, au sein des délicatesses de notre civilisation moderne, les égorgeurs de Corcyre, et chacun trouverait aisément dans ses souvenirs, à côté d'un Périclès, dix Cléons vulgaires, et autant de ces raffinés, amoureux d'eux-mêmes, dont le brillant et présomptueux Alcibiade restera à jamais le type achevé.

Après avoir rapidement esquissé le plan de Thucydide, et indiqué les principales acquisitions que lui doit la science historique, il nous reste à donner une idée de sa manière comme écrivain, de son style mâle et sévère, « si bien approprié aux choses, comme « dit Cicéron, qu'on ne sait si c'est le langage qui éclaire les faits « ou la pensée qui communique sa lumière au langage. » Ce jugement de l'orateur romain, qui avait fait de Thucydide une étude approfondie, rend parfaitement l'espèce d'étonnement qu'on éprouve en le lisant : chez lui, en effet, la pensée est tellement pressée, elle se soumet si impérieusement le langage, que pour la suivre, il faut s'attacher en quelque sorte à elle seule, tout en se laissant guider par l'expression, qui la note et la signale bien plus qu'elle ne la développe; d'un autre côté, la condensation des mots est telle, la logique qui préside à leur enchaînement et à leur composition est si rigoureuse et si serrée, qu'il faut les suivre pas à pas, les analyser, les décomposer sans cesse pour ne laisser échapper aucune nuance. Dans nos langues modernes, régulières jusqu'à l'excès, et où tout est exactement défini à l'avance, l'expression exerce toujours une influence presque décisive sur la pensée; elle offre un moule qu'on adopte involontairement : l'originalité disparaît; mais le lecteur avance à coup sûr. Chez Thucydide, au contraire, c'est la pensée qui fait la langue, suivant ses besoins, qui la compose et la façonne à son gré, de manière à s'y empreindre tout entière; elle n'a d'autre logique, dans l'arrangement du discours, que son propre mouvement, et soumet même la grammaire à ses exigences.

Au premier abord les mots semblent se heurter, sans lien, sans dépendance réciproque; ce sont comme des traits brillants, dont on ne saisit pas bien, à première vue, le rapport et l'unité. Pour se reconnaître et avancer sûrement, il faut remonter par la réflexion jusqu'à la pensée dont on n'a sous les yeux que les jalons et les saillies, la saisir au passage, combler les lacunes, méditer, approfondir, composer à la suite de l'historien. On ne lit pas, à proprement parler, l'histoire de Thucydide, on l'étudie, comme il l'a composée lui-même, dans le silence et la solitude; car il n'écrit point pour ceux qui ont besoin qu'on pense pour eux; il sollicite, il force à penser, il tient l'esprit toujours en haleine, et ne permet pas un instant de repos. Sans être rude et rebutant, comme l'a prétendu Schlegel, il fatigue à la longue, comme la vue d'un tableau où tout serait saillant, sans transitions et sans ombres.

En lisant Xénophon ou Platon, l'esprit est guidé par l'arrangement grammatical; les mots ont d'ailleurs un sens assez large pour que, sans approfondir et en se contentant d'une sorte d'à peu près, on suive assez bien, comme par intuition, la pensée de l'auteur. Rien de pareil avec Thucydide : il met dans chaque mot tout ce qu'il peut contenir, et serre l'expression comme la pensée : dès lors rien d'inutile; aucun de ces mots vagues, dont le sens peut s'étendre ou se resserrer à volonté; on risque toujours de dire trop peu en le traduisant. Chaque mot est une sentence, chaque phrase une démonstration. Simple, précis et suffisamment clair dans le récit ordinaire, il se résume, se condense encore, quand le sujet s'élève, dans les discours, les portraits ou les considérations générales; alors les pensées, les images se pressent et s'accumulent à tel point, qu'il semble n'avoir que le temps de les noter en passant.

L'absence complète de tout développement périodique, l'usage fréquent de l'ellipse, les associations insolites de mots, donnent au style une apparence lyrique qui rappelle la manière de Pindare et des tragiques. On ne peut pas dire que la lumière manque, elle jaillit, au contraire, de tant de points à la fois, qu'on est quelque

temps à se reconnaître. La concision, poussée jusqu'à l'excès, imprime à la forme un caractère de sécheresse qui n'est pas dans le fonds : en un mot, Thucydide ne se livre qu'à moitié; il ne fait usage du langage qu'autant qu'il le faut pour se communiquer, sans rien accorder jamais au plaisir du lecteur : toujours maître de lui-même, il semble comprimer et refouler sa pensée jusqu'à ce qu'elle déborde, d'autant plus impétueuse et irrésistible. Il ne procède que par bonds, par traits et par éclairs; mais chacun de ces traits ouvre un horizon nouveau, illumine la question et révèle une grande vérité morale ou politique. On comprend, en le lisant, qu'il ait passé, comme l'affirme son détracteur systématique, Denys d'Halicarnasse, vingt-sept ans à polir son ouvrage; cette concision nerveuse et pleine de choses ne s'improvise pas. Mais nous ne saurions admettre, comme on l'a trop souvent répété, que l'obscurité soit chez lui calculée, et qu'il n'ait voulu se révéler qu'aux laborieux efforts des savants et des commentateurs. Il est dans la nature des penseurs vigoureux et originaux de chercher, ou de rencontrer spontanément, pour des conceptions nouvelles, une forme neuve, étrange, saisissante, qui s'impose à jamais; tel a été Thucydide, tels sont chez nous les grands prosateurs marqués au coin d'une puissante originalité, Pascal et Bossuet, par exemple : leur esprit se refuse aux données du langage vulgaire : ils pensent et parlent tout d'une pièce, se mettent tout entiers dans chaque mot, et s'inquiètent peu d'aider le lecteur, qu'ils sauront bien forcer à les suivre, même au prix du travail et de la méditation.

Quand on est assez familiarisé avec la pensée et la langue de Thucydide pour le suivre sur les escarpements où il aime à se tenir, on éprouve un plaisir analogue à celui du savant qui, maître enfin de la clef d'une science, avance désormais avec assurance et voit se découvrir devant lui des horizons infinis. Chaque pas est pénible encore; mais la fatigue est largement payée : ce qui était obscurité au début devient énergique précision; la composition des mots, si embarrassante dans toutes les langues, par le vague qu'elle introduit dans le discours en groupant des idées et en les présentant

synthétiquement et par masses, ne nuit en rien chez Thucydide à la netteté et à l'exacte détermination des contours; elle ajoute même à la vigueur de la pensée et à l'effet général, comme ces instruments qui semblent multiplier la lumière en concentrant tous ses rayons sur un seul point. L'antithèse, dont il fait un usage trop fréquent, peut-être, suivant les habitudes du temps, ne forme pas, du moins, disparate avec sa manière habituelle : car, saisissant les objets par leurs points culminants, les opposant pour les éclairer mutuellement, elle s'harmonise sans peine avec un style dont le procédé général est la mise en relief et comme la notation accentuée des choses. Ces oppositions, d'ailleurs, sont toujours simples, naturelles; elles naissent du sujet sans affectation et sans recherche. Thucydide prodigue les inversions, au mépris de la logique ordinaire, souvent même de l'harmonie; il groupe les mots plutôt qu'il ne les arrange; il les jette par grandes masses, et semble les violenter pour les faire entrer dans l'exécution de son plan; comme on voit, dans une nature bouleversée, les éléments les plus divers, les rochers les plus abrupts, concourir à d'admirables effets d'ensemble. L'aspect général est heurté, sauvage, sans aucune trace d'arrangement artificiel : il n'y a rien à faire, avec un pareil guide, pour le lecteur qui ne cherche que le plaisir. Mais l'effet est saisissant, l'impression durable, pour qui ne se laisse point décourager : du choc des mots et de leur désordre apparent la pensée jaillit pressée, grave, imposante, terrible.

Thucydide sait au besoin trouver des tons plus doux, des accents moins sévères; il a, dans la narration, une élégance pure, simple et sans apprêt, qui repose l'imagination fatiguée de tant de tristes images; mais c'est là l'exception, et une exception assez rare : il ne sourit guère, et ne rit jamais; son langage réfléchit presque partout une émotion contenue; il est empreint de cette majesté uniforme et un peu triste qui est le caractère des hautes méditations; la variété manque, l'expression ne se colore que de l'éclat orageux du fonds; la richesse est bien plus dans l'idée que dans cette parure extérieure que l'écrivain semble lui avoir à dessein départie d'une main avare, aussi étroite et aussi sévère que pos-

sible. C'est Tacite, mais Tacite à la plus haute puissance, moins orné, moins soucieux de la forme, moins passionné, mais plus serré, plus étincelant encore de haute poésie, plus naturel et plus vrai.

III.

Parler d'une traduction de Thucydide, quelque consciencieuse qu'elle soit, c'est dire ses défauts, son impuissance à rendre le modèle. Thucydide ne saurait être traduit à proprement parler : à part même les difficultés du texte, on éprouve avec lui le même embarras qu'avec les tragiques ou les lyriques : on l'altère par cela seul qu'on le soumet aux procédés d'une langue régulière. Je n'ai pas eu la prétention de rendre l'énergie et la précision du texte, l'originalité du langage, la coupe brisée des phrases, et cette sorte de désordre extérieur, cet entrechoquement des mots, dont il tire de si puissants effets. Rien de tout cela n'était possible avec notre langue analytique, et pour des lecteurs qui veulent avant tout la clarté. Je n'ai pu me proposer qu'un but extrêmement modeste : reproduire le mouvement des pensées, rendre Thucydide lisible, le mettre à la portée des lecteurs auxquels s'adresse cette collection, c'est-à-dire des gens du monde, de ceux qui n'aiment pas à trop sentir l'original sous la copie. Même dans ces limites c'était un travail difficile, et que je ne me flatte pas d'avoir amené à bien. Je le donne cependant tel qu'il est, ne désespérant pas de l'améliorer plus tard; heureux si j'ai pu lever quelques-unes des difficultés dont est hérissé le plus grand des historiens anciens, et en faciliter l'étude aux esprits sérieux et réfléchis.

Dans l'impossibilité de donner le texte de Thucydide, j'ai pris pour base de ma traduction l'édition Poppo. Le volumineux et substantiel commentaire qui l'accompagne m'a servi à lever bien des difficultés; alors même que je me suis écarté des solutions qu'il propose, il m'a été utile en m'aidant à pénétrer plus profondément

dans la pensée de l'écrivain, à en saisir le lien et à en réunir les éléments épars.

IV

ÉDITIONS DE THUCYDIDE ET TRADUCTIONS FRANÇAISES [1].

I. *Thucydides* (texte grec). *Venetiis in Domo Aldi, mense Maio MDII* in-folio. Les scholies ont été publiées par Alde, l'année suivante.

II. *Thucydides* (texte grec et latin avec les scholies). *Florentiæ apud Bernhardum Juntam,* 1526, *die secunda novembris.*

III. *Thucydides* (texte grec ; les scholies sont à la fin). *Basileæ ex officina Hervagiana, anno MDXL,* in-folio. Cette édition a été donnée par Camerarius, et corrigée en plusieurs endroits d'après un manuscrit.

IV. *Thucydides* (texte grec et latin). La traduction latine est celle de Valla, avec des corrections de Henri Estienne à la marge. Imprimé par Henri Estienne. A. D. 1564, in-folio.

V. *Thucydides* (texte grec et latin, etc., 1588, in-folio). C'est la seconde édition de Henri Estienne : il y fait plusieurs additions à la précédente : par exemple son *Proparasceue ad lectionem scholiorum;* un grand nombre de notes sur le premier livre et sur une grande partie du second livre de Thucydide ; la vie de Thucydide par Marcellin avec la traduction latine de Casaubon, etc.

« Ces cinq éditions sont connues sous le nom d'*Anciennes Éditions*. On estime leurs leçons à l'égal de celles des manuscrits. »

VI. *Thucydides* (texte grec et latin). Francfort, apud hered. Wechel. 1594, in-folio. La traduction latine a été partout corrigée et améliorée par Æmilius Portus ; elle contient des notes d

[1] Je ne fais que reproduire ici le tableau très complet des éditions, qu'a donné F. Didot dans les préliminaires de sa traduction ; lui-même a emprunté à Poppo une grande partie des indications.

François Portus, son père, Grec, né en Crète, et des Indes.

Cette traduction est généralement adoptée dans les éditions publiées depuis.

VII. *Thucydides*. Oxford et Londres, 1696, in-folio (texte grec et latin), avec cartes de la Grèce et de la Sicile, publié par John Hudson, qui, après H. Estienne et Portus, a retouché pour la troisième fois la traduction latine de Valla.

VIII. *Thucydides* (texte grec et latin). Amsterdam, Wetstein et Smith, 1731, in-folio, avec les notes d'Henri Estienne, de Hudson et de Wasse. Édition donnée par C. A. Duker, avec les mêmes cartes que celles de l'édition de Hudson. Elle contient les *Annales Thucydidei* de Henri Dodwell; et ce qui la rend surtout précieuse, c'est un Index fort riche des locutions de Thucydide et un *Index Rerum*.

IX. *Thucydides*. 8 vol. in-8°, 1758. C'est l'édition de Duker, réimprimée à Glasgow par Foulis.

X. *Thucydides*. Édition de François-Charles Alter, 2 vol. in-8°, Vienne, 1785 (texte grec seulement), avec les corrections que Toussain avait écrites sur les marges de l'édition d'Alde.

XI. *Thucydides*. 6 vol. in-8°, 1788-9. Édition de Duker, réimprimée à Deux-Ponts.

XII. *Thucydides* (texte grec seulement), publié par Hermann Bredenkamp, in-8°, Bremen, 1791-2, et à Leipsick, 1799; 2 vol. in-8°.

XIII. *Thucydides* (texte grec et latin). 2 vol in-4°, Leipsick. Vol. 1, 1790, vol. 2, 1804. C'est le texte et les notes de Duker, avec d'autres notes de Jean-Christophe Gottleber. Après la mort de Gottleber, Bauer a continué cette édition; elle a été achevée après la mort de Bauer, par Christian Daniel Beck.

XIV. Venise, 1802 (texte grec), avec les scholies; 2 vol in-8°; citée par M. Daunou dans sa vie de Thucydide, *Biog. univers. de Michaud*.

XV. *Thucydides* (grec et latin). Édimbourg, 1804; 6 vol. in-12. C'est le texte de Duker, corrigé en quelques endroits. On y a introduit les formes attiques pour les temps des verbes, contraire-

ment à tous les Mss. Cette édition a été publiée sous le nom d'Elmsley.

XVI. *Thucydides* (grec et latin). Vienne, 1805; 10 vol. Poppo se borne à en donner le titre d'après une *Revue allemande*. Elle lui est restée inconnue. C'est probablement la même que la suivante.

XVII. *Thucydides*, Vienne, 1805; 10 vol. in-8° (texte grec), avec traductions et notes en grec moderne, et des index historiques et géographiques par Neophytos Dukas.

XVIII. *Thucydides* (grec et latin). Publié par J.-B. Gail. Paris, 1807; 10 vol. in-8°. Elle contient les variantes des 13 Mss. de la Bibliothèque impériale de Paris, des notes et un commentaire sur quelques passages difficiles, et deux plans pour expliquer le siége de Platée. — Une traduction française, avec des notes par Gail, a aussi été publiée en 1808, en 4 vol. in-8°, et une autre en 1829.

Le même (grec-latin), accompagné de la traduction française de Levesque, revue par Gail, 1807-8. 5 vol. in-4°, avec notes, plans et gravures.

XIX. *Thucydides* (texte grec). Publié par Seebode; 1 vol. in-8°. Leipsick, 1814.

XX. *Thucydides* (texte grec). Publié par Schæfer; 2 vol in-12. Leipsick, 1815.

XXI *Thucydides* (texte grec et latin). Londres, 1819, 4 vol. in-8°, publié par Priestley. Cette édition contient, avec les scholies, les notes de l'édition de Bauer, les commentaires de Benedict, et les observations critiques de Poppo.

XXII. *Thucydides*. 2 vol. in-8°, Leipsick, 1820 (texte grec), scholies, index, tables chronologiques, et des notes nouvelles par Christophe Fr. Ferd. Haacke (réimprimé en 3 vol. in-8°. Londres, 1823).

XXIII. *Thucydides*. 3 vol. in-8°. Berlin et Oxford, 1821 (texte grec seulement), avec les scholies et les notes de Wasse et de Duker. Publié par Immanuel Bekker.

XXIV. *Thucydides*. 1 vol. in-8°. Oxford, 1824 (texte grec

seulement), corrigé dans plusieurs endroits d'après le texte de la grande édition de Bekker.

XXV. *Thucydides* (texte grec), avec quelques notes par Louis Dindorf. In-8°, Leipsick, 1824.

XXVI. *Thucydides*. 6 vol. in-8°. Leipsick, 1821-40 (texte grec, avec deux volumes de Prolégomènes; les scholies, notes; amples index, etc.), par Ernest-Frédéric Poppo. Les Prolégomènes et le texte, en tout 11 vol.

XXVII. *Thucydides* (texte grec), avec notes originales, index et plan de Syracuse, par François Gœller. 2 vol. in-8°, Leipsick, 1826.

XXVIII. *Thucydides* (the text), according to Bekker's edition, with some alterations, illustrated by maps taken entyrely from actual surveys. With notes chiefly historical and geographical by Thomas Arnold D. D. Oxford, 1830. Cette édition semble faite avec soin; elle contient des notes intéressantes, surtout relativement à la géographie.

XXIX. *Thucydides* græce iterum recensuit Imm. Bekker. Berol. 1832, in-18. Cette édition, revue sur les manuscrits, contient des *variæ lectiones* extraites de ces manuscrits, avec l'indication des corrections adoptées.

XXX. *Thucydides*. *Pars prima*. Contextum verborum ad optimorum librorum fidem editum; varietatem lectionis, summaria Haackiana et Dukeri indices rerum et verborum adauctos complectens curante R. A. Morstadtio.

Pars secunda. Vitas Thucydidis a veteribus grammaticis conscriptas; adnotationes Dukeri integras, aliorum selectas; scholia Græca notis Stephani illustrata; Dodwelli annales Thucydideos ex Corsinii et Clintoni observationibus emendatos; Dukeri incidem notarum locupletissime auctum complectens. Curante G. Gervino. 1833 et suiv.

La plus ancienne traduction française est celle de Claude de Seyssel, évêque de Marseille, imprimée pour la première fois à Paris, en 1527, 1 vol. in-f°, pour l'usage de Louis XII. Elle est très infidèle et illisible aujourd'hui.

Louis Jausaud d'Usez a publié, à Genève, en 1610 (petit in-f°), une traduction plus exacte, mais qui ne peut être comprise qu'à l'aide du texte.

La troisième est de Perrot d'Ablancourt (Paris, 1662). C'est plutôt une nouvelle histoire de la guerre du Péloponnèse qu'une traduction de Thucydide. Il taille, coupe, ajoute à son gré, et altère constamment le modèle sous prétexte de l'embellir.

La traduction de Levêque, publiée en 1795, 4 vol. in-8°, se distingue par des qualités qui la recommandent encore aujourd'hui; l'entente du texte et une élégance qui, tout en affaiblissant l'énergie de Thucydide, ne la voile pas entièrement. Je n'hésite pas à la placer de beaucoup au-dessus des traductions publiées depuis.

Gail a donné, en 1807, une traduction nouvelle (4 vol. in-8°, Paris). Le style est pénible, le sens souvent manqué ou dépassé par trop de subtilité.

La traduction de F. Didot (1833, 4 vol. in-8°) se distingue, entre toutes les précédentes, par une lutte sérieuse contre les difficultés du texte qu'elle serre de très près; mais par cela même elle est à peine lisible, et ne donne de Thucydide qu'une idée très imparfaite. Quoiqu'on puisse signaler un assez grand nombre de passages où le traducteur donne évidemment à côté du sens le plus naturel et le plus vrai, son travail sera toujours consulté avec fruit par ceux qui voudront étudier Thucydide dans l'original, et se familiariser avec les difficultés de la langue.

M. Stiévenart, doyen de la faculté des lettres de Dijon, a donné à la fin de 1851 une traduction que je regrette vivement de n'avoir pu consulter avant de terminer ce travail. L'introduction, que j'ai eue entre les mains, contient un certain nombre de passages traduits avec autant de fermeté que d'élégance.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

LIVRE PREMIER.

I. L'Athénien Thucydide a écrit l'histoire de la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens et suivi toutes les phases de cette lutte. Il a commencé son œuvre au début même des hostilités, prévoyant dès lors combien cette guerre serait importante, combien plus mémorable que celles qui avaient précédé : il en avait pour preuve les immenses ressources de tout genre avec lesquelles les deux peuples allaient s'entre-choquer, et les dispositions des autres États de la Grèce qu'il voyait ou prendre parti immédiatement, ou méditer dès lors de le faire. C'est là, en effet, le plus vaste mouvement qui jamais se soit produit chez les Grecs; il embrassa une partie des barbares [1], et ébranla pour ainsi dire au loin l'univers. Les événements qui ont immédiatement précédé [2] et ceux qui appartiennent à une époque plus reculée [3] ne pou-

[1] Perses, Thraces, etc. Les Perses s'allièrent plus tard aux Lacédémoniens; les Thraces, sous la conduite de Sitalcès, s'unirent aux Athéniens.

[2] Les guerres médiques.

[3] La guerre de Troie.

vaient, dans l'éloignement, être exactement connus; toutefois, à en croire des indices qui m'ont paru certains, et après avoir poussé mes investigations le plus loin possible dans le passé, je ne pense pas que ces événements aient offert rien de bien remarquable, ni sous le rapport militaire, ni sous aucun autre.

II. La contrée connue aujourd'hui sous le nom d'Hellade ne paraît pas avoir eu jadis d'habitants fixes et attachés au sol; les migrations y étaient fréquentes, et chaque peuplade abandonnait facilement son pays, sous la pression de nouveaux occupants toujours de plus en plus nombreux. En effet, il n'y avait pas de commerce; les relations réciproques n'offraient de sécurité ni par terre ni par mer; chacun ne produisait que ce qui lui était indispensable pour vivre; on n'avait ni provisions ni superflu; on ne faisait point de plantations, parce que, faute de murailles pour abriter les récoltes, on ne savait pas si d'autres ne viendraient point les enlever [1]. En un mot, chacun croyant trouver aisément partout la subsistance de chaque jour, on se décidait sans peine à émigrer, et dès lors il n'y avait nulle part ni cités puissantes, ni grandes ressources d'aucun genre. Les contrées les plus fertiles surtout changeaient fréquemment d'habitants, celles, entre autres, appelées aujourd'hui Thessalie [2] et Béotie, la

[1] Strabon explique de même les habitudes nomades des Germains : « Chez tous ces peuples les migrations sont fréquentes; « cela tient à la simplicité de leur vie ; il n'y a chez eux ni agri- « culture ni richesses; vivant au jour le jour, des cabanes leur « suffisent. » (Strabon, liv. vii).

[2] La Thessalie était précédemment appelée Pyrrhée et Hémonie ; elle est souvent désignée sous ce dernier nom dans les poëtes.

plus grande partie du Péloponnèse (l'Arcadie exceptée[1]), et les autres pays les plus favorisés. Quelques fortunes s'élevaient, grâce à la fécondité de la terre : de là des séditions dans lesquelles s'épuisait le pays; de là aussi un appât plus vif pour la convoitise des étrangers. Aussi l'Attique, garantie dès longtemps des séditions par la stérilité de son territoire, conserva-t-elle toujours les mêmes habitants. Ce qui prouve surtout l'influence de cette cause, c'est qu'aucun autre État ne s'accrut au même point par l'accession des étrangers. De tout le reste de la Grèce, on voyait accourir à Athènes, comme dans un asile sûr, les plus puissants de ceux que la guerre ou les séditions forçaient à l'exil; ils y acquéraient le droit de cité, et contribuèrent ainsi, dès la plus haute antiquité, à accroître encore la population de la ville; si bien que, l'Attique ne suffisant plus, on envoya plus tard des colonies jusqu'en Ionie.

III. Une preuve non moins convaincante pour moi de la faiblesse des anciens, c'est qu'avant la guerre de Troie on ne voit pas que les Grecs aient jamais rien entrepris en commun. Je crois même que le pays n'était pas alors, comme aujourd'hui, compris tout entier sous le nom commun d'Hellade, ou plutôt qu'avant Hellen, fils de Deucalion, cette dénomination était tout à fait inconnue. Jusque-là chaque peuplade, et tout particulièrement la race pélasgique, avait son nom propre. Lorsque Hellen et ses fils eurent assis leur puissance

[1] Les Arcadiens habitaient un pays de montagnes ; ce sont les seuls des anciens habitants du Péloponnèse qui n'aient pas été refoulés par les invasions achéenne et ionienne.

dans la Phthiotide[1] et obtenu accès dans les autres villes, à titre d'auxiliaires, les relations habituelles firent prévaloir peu à peu le nom d'Hellènes. Cependant il se passa longtemps encore avant qu'il fût universellement adopté. On en trouve surtout la preuve dans Homère : quoique postérieur de beaucoup à la guerre de Troie[2], il ne désigne pas l'ensemble des peuples grecs sous le nom commun d'Hellènes, et réserve exclusivement cette appellation aux peuples de la Phthiotide, compagnons d'Achille, qui étaient en effet les véritables Hellènes; il nomme et distingue, dans ses poëmes, les Danaëns, les Argiens, les Achéens, et n'emploie pas non plus l'expression de *barbares;* par la raison, ce me semble, que les Grecs, de leur côté, n'étaient pas désignés sous un nom unique qu'on pût opposer à celui de barbares. Ainsi le nom d'Hellènes fut d'abord particulier à une peuplade; il s'étendit à plusieurs cités par suite des relations réciproques; plus tard il devint commun à tous les Grecs; mais, avant la guerre de Troie, ces peuples, faibles et isolés, n'entreprirent rien d'un commun accord; et même, s'ils purent se réunir pour cette expédition, c'est que déjà ils avaient acquis une plus grande habitude de la mer.

IV. Minos est le premier, d'après la tradition, qui

[1] La Phthiotide formait, à l'époque de la guerre de Troie, un petit état indépendant, au sud de la Thessalie. Les habitants de Pharsale montraient, à peu de distance de leurs murs, les ruines d'une ville qu'ils prétendaient être l'antique Hellen, berceau de la puissance hellénique. V. Strab., liv. ix.

[2] Les critiques s'accordent assez généralement à mettre un intervalle de deux siècles entre la prise de Troie et l'époque où florissait Homère (907 av. notre ère, d'après les marbres de Paros, ou, suivant l'opinion la plus accréditée, environ 1000 av. J.-C.)

ait possédé une marine [1]. Sa domination s'étendit sur presque toute la mer appelée maintenant hellénique : maître des Cyclades, il peupla la plupart d'entre elles, après en avoir chassé les Cariens [2], et les plaça sous le commandement de ses fils. Il est vraisemblable aussi qu'il purgea, autant qu'il le put, la mer des pirates, afin de mieux assurer la rentrée des tributs.

V. Dès longtemps les Grecs et ceux des barbares qui habitaient les côtes s'adonnèrent à la piraterie [3], lorsque les relations par mer commencèrent à devenir plus fréquentes. Des hommes puissants commandaient ces entreprises soit en vue d'un profit personnel, soit afin de pourvoir à la subsistance des faibles. Tombant à l'improviste sur des villes sans murailles et formées d'habitations éparses, ils les pillaient et vivaient en grande partie du produit de ces rapines. Ce métier, d'ailleurs, n'emportait aucune honte, ou plutôt il n'était pas sans quelque gloire [4]. On en trouve la preuve

[1] Hérodote, liv. III, émet la même opinion, presque dans les mêmes termes. Du reste nous ne savons rien de précis sur l'époque où vivait Minos. On place ordinairement son règne entre le quinzième siècle et le dix-septième.

[2] Hérodote dit seulement (liv. I) que les Cariens, soumis par Minos, servirent sur ses vaisseaux, et que ce n'est qu'à une époque beaucoup plus récente qu'ils furent chassés par les Doriens et les Ioniens.

[3] Tous les historiens anciens s'accordent à représenter les peuples maritimes comme livrés à la piraterie. La Grèce surtout, par la configuration de ses côtes profondément découpées, devait singulièrement favoriser ce brigandage réputé honnête, puisqu'aujourd'hui même c'est le seul point de la Méditerranée où l'on voie de temps en temps reparaître les pirates.

[4] César, dans la *Guerre des Gaules*, VI, 23, et Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, signalent chez les Germains les mêmes habitudes de brigandage, le même mépris de l'agriculture. Les an-

dans les mœurs actuelles de certains peuples chez lesquels aujourd'hui encore on honore les pirates habiles. C'est ce que témoignent aussi les anciens poëtes [1] : partout chez eux les navigateurs, en se rencontrant, se font cette même question : Êtes-vous pirate? Preuve que ceux à qui elle s'adresse ne désavouent pas cette profession, et que, dans la bouche de ceux qui ont intérêt à s'éclairer sur ce point, elle n'emporte aucune idée de blâme. Même sur terre, on se pillait réciproquement, et ces mœurs d'autrefois se sont conservées jusqu'à nos jours sur plusieurs points de la Grèce, chez les Locriens Ozoles, les Étoliens [2], les Acarnanes et dans toute cette partie du continent. L'habitude de vivre armés, commune à tous ces peuples, est un reste de cet antique brigandage.

VI. Tous les Grecs autrefois vivaient constamment armés. Habitant des maisons ouvertes, sans aucune sécurité dans leurs voyages, ils vaquaient en armes, comme les barbares [3], à toutes les fonctions de la vie ordinaire. La persistance de cet usage dans certaines parties de la Grèce montre assez que jadis il dut être universel. Les Athéniens, les premiers, déposèrent le fer pour

ciens Thraces regardaient comme une honte de labourer la terre. Les razzias exécutées par les Arabes, en Afrique, rappellent ces mœurs primitives.

[1] Voyez en particulier Homère, *Odyssée*, III, 71, IX, 252, et l'Hymne à Apollon.

[2] Les Acarnanes et les Étoliens, entre l'Épire, la Thessalie et le golfe de Corinthe, ont été de tout temps et sont restés de nos jours les peuples les plus grossiers de la Grèce. Polybe parle fréquemment du caractère indomptable et des mœurs sauvages des Étoliens.

[3] Par exemple, les Gaulois (Tite-Live, XXI, 20), et les Germains (Tacite, *Mœurs des Germains*, 13).

adopter des mœurs plus douces et un genre de vie moins sévère. On trouve la trace de ce relâchement dans l'usage qui s'est conservé, presque jusqu'à ces derniers temps, chez les vieillards athéniens de la classe aisée, de porter des tuniques de lin [1], et de relever sur la tête avec des cigales d'or les nœuds de leur chevelure [2].

La même mode s'est perpétuée longtemps aussi chez les vieillards ioniens, ce qui s'explique par la communauté d'origine. Les Lacédémoniens adoptèrent les premiers les vêtements simples dont l'usage a prévalu aujourd'hui [3]; et, non moins modestes dans toutes

[1] Hérodote dit, liv. v, que les Athéniens avaient emprunté aux Cariens l'usage des vêtements de lin.

[2] Les commentateurs sont loin d'être d'accord sur la disposition de la chevelure appelée *crobyle*, dont il est ici question. On y a vu soit une tresse partant des tempes et s'enroulant sur le front en guise de couronne, soit une touffe ou grappe encadrant le visage de part et d'autre, soit enfin une espèce de corne formée par la réunion de tous les cheveux relevés au-dessus de la tête. Suidas dit formellement que les Athéniens relevaient avec des cigales leurs cheveux disposés en forme de corne. Cette dernière opinion, confirmée par de nombreux passages des auteurs anciens, a cependant été généralement rejetée, parce qu'elle avait l'inconvénient de présenter une image peu gracieuse, et de rappeler la coiffure des anciens Suèves et d'autres peuples barbares. Winckelmann admet, d'après l'étude des monuments de la statuaire grecque, que le crobyle était une touffe de cheveux tressés sur les tempes, assez semblable à une grappe de baies de lierre.

[3] Od. Muller réfute d'une manière assez plausible l'opinion de Thucydide : « Thucydide prétend que les Doriens ont les premiers « adopté des vêtements plus simples ; mais ce système ne repose « que sur une opinion propre à cet écrivain, à savoir que les « vêtements les plus anciens des Grecs étaient de lin, amples et « artistement drapés, tels que les portaient encore au temps « d'Aristophane les hommes fidèles aux anciens usages. Nous « savons, au contraire, avec assez de certitude, que cette mode « avait été empruntée par les Athéniens aux Ioniens asiatiques, et

les autres habitudes de la vie, les plus riches d'entre eux n'eurent rien qui les distinguât de la multitude; ils furent aussi les premiers à se montrer nus en public et à dépouiller leurs vêtements pour se frotter de graisse dans les exercices [1]. Anciennement les lutteurs dans les jeux, même à Olympie, se couvraient d'une ceinture les parties honteuses, et il n'y a pas un grand nombre d'années que cet usage a cessé. Aujourd'hui encore, chez quelques peuples barbares, et en particulier chez les Asiatiques, on dispute des prix à la lutte et au pugilat, et les combattants y paraissent couverts d'une ceinture. On pourrait montrer par beaucoup d'autres exemples que les anciennes mœurs de la Grèce avaient une grande analogie avec les mœurs actuelles des barbares.

VII. Les villes fondées le plus récemment, à une époque où la marine avait déjà pris de l'extension et où les richesses étaient plus considérables, furent

« qu'on l'abandonna à l'époque de la guerre du Péloponnèse « pour revenir aux vêtements légers et étroits, etc. Cependant « Thucydide est dans le vrai lorsqu'il affirme que les Lacédé- « moniens se distinguèrent entre tous les Grecs par la simplicité « et le peu d'ampleur de leurs vêtements. » Il est peu probable, en effet, qu'à une époque où les Athéniens vivaient dispersés dans des bourgades isolées, et livrés aux travaux des champs, ils eussent déjà adopté un costume qui suppose tout à la fois beaucoup de loisir et des richesses que le commerce seul pouvait procurer.

[1] Denys d'Hal. rapporte, au livre VII, que le premier qui ait disputé nu le prix de la course est le Lacédémonien Acanthus (quinzième olympiade). Cet usage se généralisa rapidement. Du temps de Platon, il était universellement adopté et ne choquait plus personne ; car Platon dit (*Républ.* V) : « Il n'y a pas long- « temps encore que la vue d'un homme nu en public eût paru « aux Grecs chose honteuse et ridicule. »

bâties sur le bord de la mer et entourées de murailles; elles occupèrent les isthmes, position plus favorable au commerce et plus facile à défendre contre les étrangers. Mais les villes anciennes, soit des îles, soit du continent, ayant à redouter la piraterie fort répandue alors, s'établirent loin de la mer; car on se pillait mutuellement, et tous les habitants des côtes, même sans être marins, se livraient au brigandage. Aujourd'hui encore on trouve ces villes habitées dans l'intérieur des terres.

VIII. La piraterie n'était pas moins répandue chez les insulaires, la plupart Cariens et Phéniciens; car ces peuples avaient occupé une grande partie des îles. Ce qui le prouve, c'est qu'à l'époque où les Athéniens purifièrent Délos [1], dans la guerre actuelle, et enlevèrent tous les tombeaux de ceux qui étaient morts dans l'île, on reconnut que plus de la moitié étaient Cariens; on les distinguait aisément à la forme de leurs armes [2] ensevelies avec eux et au mode de sépulture [3] usité encore chez eux aujourd'hui.

Quand Minos eut fondé une marine, les communications par mer devinrent plus faciles; car, à l'é-

[1] Thucydide donne les détails de cette purification, liv. III, chap. 104.

[2] Hérodote (liv. I) attribue aux Cariens l'invention des aigrettes sur les casques, des peintures sur les boucliers et des anses qui servaient à les tenir dans le combat. Le scoliaste de Thucydide rapporte qu'on déposait dans chaque tombeau un petit bouclier et une aigrette, en mémoire de cette invention.

[3] « Les Phéniciens ensevelissaient leurs morts la tête tournée « vers l'occident, tandis que les autres peuples les tournaient « vers l'orient » (Scol. de Thuc.). Les Athéniens étaient aussi dans l'usage d'ensevelir leurs morts la tête du côté du couchant (ÉLIEN, *Hist. div.*, V).

poque où il peupla la plupart des îles, il en avait expulsé les pirates. Les habitants des côtes, plus riches et plus puissants, eurent des établissements moins précaires; quelques-uns même, ayant vu leur opulence s'accroître, s'entourèrent de murailles. Les faibles, occupés à s'enrichir, acceptèrent la domination des forts, et les plus puissants profitèrent de leurs richesses pour soumettre les villes inférieures. Cet état de choses avait été se développant lorsque plus tard eut lieu l'expédition contre Troie.

IX. Agamemnon était, je crois, le plus puissant des Grecs de son temps; et c'est là ce qui lui permit, bien plus que le consentement des amants d'Hélène, liés par le serment fait à Tyndare [1], de réunir et de commander l'expédition. Ceux qui ont recueilli les traditions les plus exactes sur l'histoire du Péloponnèse rapportent que Pélops, parti d'Asie avec d'immenses richesses, s'établit au milieu d'hommes pauvres, exerça autour de lui un grand ascendant, et donna, quoique étranger, son nom au pays [2]. La puissance de ses descendants ne fit que s'acroître : Eurystée, neveu d'Atrée par sa mère, fut tué en Attique par les Héraclides. En partant pour cette expédition il avait confié le commandement de Mycènes et toute son autorité à Atrée, son parent, réfugié auprès de lui pour échapper aux violences de son propre père qui avait déjà tué Chrysippe. Eurystée n'étant pas revenu, Atrée, dont la puissance

[1] La beauté d'Hélène avait attiré de nombreux prétendants. Son père Tyndare, craignant les attaques de ceux à qui il la refuserait, les fit tous engager par serment à défendre contre toute violence celui qu'il aurait choisi pour gendre.

[2] Il s'appelait précédemment Apia.

paraissait une garantie aux Mycéniens contre les tentatives des Héraclides, obtint les suffrages du peuple qu'il avait flatté, et se fit conférer la royauté de Mycènes et de toutes les contrées auparavant soumises à Eurystée. La puissance des Pélopides se trouva ainsi supérieure à celle des descendants de Persée. Agamemnon, héritier de cette puissance, et fort en même temps, je crois, de la supériorité de sa marine, parvint, moins par amour que par crainte, à rassembler l'expédition qu'il commanda. On sait d'ailleurs que c'est lui qui amena le plus grand nombre de vaisseaux, puisqu'il en fournit même aux Arcadiens; c'est du moins ce que rapporte Homère, si toutefois son témoignage est valable. Homère dit aussi, à propos de la transmission du sceptre [1], qu'il régnait sur un grand nombre d'îles et sur tout le pays d'Argos. Habitant le continent, il n'aurait pu, sans une marine, régner sur un grand nombre d'îles, à moins qu'on n'entende par là les îles voisines de la terre ferme, et elles n'étaient pas en grand nombre. C'est d'après cette expédition que nous devons juger celles qui ont précédé.

X. Si Mycènes était peu étendue, si telle ville d'alors paraît peu considérable aujourd'hui, on ne saurait cependant trouver là un indice sûr pour révoquer en doute l'importance que la tradition, d'accord avec les récits des poëtes, attribue à cette expédition. Car si Lacédémone était détruite et qu'il ne restât de visibles que les temples et l'emplacement des monuments publics [2], la postérité, dans un avenir éloigné, aurait

[1] *Iliade*, v. 108.

[2] Il ne peut être question ici des maisons particulières; car Lacédémone étant formée d'une agglomération de bourgades oc-

bien de la peine à croire, je suppose, que sa puissance ait répondu à sa renommée : et cependant elle possède deux des cinq parties du Péloponnèse [1], elle commande aux trois autres et à un grand nombre d'alliés du dehors. Mais, ne formant pas un ensemble continu, n'ayant ni temples, ni monuments somptueux, composée d'une agglomération de bourgades éparses, suivant l'antique usage de la Grèce, elle paraîtrait inférieure de beaucoup à ce qu'elle est. Athènes détruite, au contraire, on jugerait au simple aspect de la ville que la puissance athénienne était double de ce qu'elle est en effet. Le doute ici ne serait donc pas fondé, et c'est moins l'apparence des villes qu'il faut considérer que leur puissance réelle.

On doit admettre que cette expédition, plus considérable de beaucoup que celles qui ont précédé, le cède à celles d'aujourd'hui. Même en ajoutant foi aux récits d'Homère, qui, en sa qualité de poëte, a dû orner et amplifier, cette infériorité sera encore évidente. Il compte, en tout, douze cents vaisseaux, montés, ceux des Béotiens, par cent vingt hommes, et ceux de Philoctète par cinquante, indiquant par là, ce me semble, les plus grands et les plus petits; car il n'a pas parlé de la dimension des autres dans l'énumération. D'un autre côté il indique clairement, à propos des vaisseaux de Philoctète, que ceux qui les montaient étaient tout à la fois rameurs et combattants,

cupait une assez grande étendue, et eût paru très considérable, à en juger par la surface habitée.

[1] Ces cinq parties étaient la Laconie, l'Arcadie, l'Argolide, la Messénie, l'Élide. Les Lacédémoniens possédaient en propre la Laconie et la Messénie.

puisqu'il fait des archers de ceux qui manient la rame. Il n'est pas probable d'ailleurs qu'il y eût sur les vaisseaux beaucoup d'hommes étrangers à la manœuvre, si l'on excepte les rois et les hauts dignitaires, surtout lorsque la traversée devait se faire avec tous les équipages de guerre, sur des vaisseaux non pontés, construits suivant l'ancien usage et peu différents de ceux des pirates. Si donc on prend une moyenne entre les plus grands bâtiments et les plus petits, on reconnaîtra aisément que l'armée expéditionnaire était peu nombreuse pour une entreprise à laquelle avait concouru la Grèce entière.

XI. La cause en était moins dans la faiblesse de la population que dans l'exiguité des ressources. Faute de subsistances, on ne leva qu'une armée peu considérable, de telle sorte qu'on pût espérer la faire vivre chez l'ennemi en combattant. En arrivant, les Grecs gagnèrent une bataille ; cela est évident, car autrement leur armée n'aurait pu se retrancher dans un camp fortifié ; mais, à partir de ce moment, il ne paraît pas qu'ils aient fait usage de toutes leurs forces réunies. Faute de vivres, ils se mirent à cultiver la Chersonèse et à faire le brigandage ; et cette dispersion facilita aux Troyens, toujours égaux en forces à ceux qui restaient sous les armes, cette résistance de dix années. Si, au contraire, les Grecs étaient venus avec d'abondantes provisions ; si, au lieu de se livrer à la piraterie et à l'agriculture, ils étaient restés constamment réunis et en armes, après leur première victoire ils auraient facilement emporté la ville, puisque, dispersés, ils purent cependant soutenir la lutte avec la seule fraction de leurs forces qui restait en face de l'ennemi. Tout entiers

au siége de Troie, ils s'en seraient emparés en moins de temps et avec moins de peine. Ainsi, faute de ressources, les entreprises qui ont précédé n'ont eu qu'une médiocre importance, et celle-ci même, — les faits le prouvent, — a été de beaucoup au-dessous de sa renommée et des récits aujourd'hui accrédités par les chants des poëtes.

XII. Même après la guerre de Troie, la Grèce, au milieu des séditions et des émigrations continuelles, ne put prendre les accroissements que procure le repos. Le retour tardif des Grecs avait causé bien des agitations. De nombreuses séditions eurent lieu dans les villes, à la suite desquelles les vaincus allèrent fonder d'autres cités : les Béotiens d'aujourd'hui, chassés d'Arné par les Thessaliens, la soixantième année après la prise de Troie, s'établirent dans la contrée appelée maintenant Béotie, et autrefois Cadméïde. (Antérieurement déjà une fraction de ce peuple était établie dans le pays et avait envoyé des troupes devant Ilion [1].) Les Doriens, de leur côté, occupèrent le Péloponnèse avec les Héraclides, quatre-vingts ans après la prise de Troie [2]. Lorsque après une longue période de troubles la Grèce fut péniblement arrivée au repos et à la stabilité, lorsque les séditions eurent cessé, elle envoya des colonies au dehors : les Athéniens en fondèrent dans l'Ionie et la plupart des îles [3]; les Péloponnésiens s'établirent

[1] Strabon, livre IX, et Diodore, livre XIX, rapportent également que les Béotiens, après avoir occupé le pays auquel ils ont donné leur nom, en furent chassés par les Thraces et les Pélasges, et se retirèrent à Arné, en Thessalie, d'où ils revinrent plus tard en Béotie.

[2] L'an 1104 avant notre ère, suivant les calculs d'Od. Muller.

[3] En particulier les Cyclades.

dans une grande partie de l'Italie et de la Sicile et sur quelques points du reste de la Grèce[1]. Toutes ces colonies furent fondées après la guerre de Troie.

XIII. Quand la Grèce devint plus puissante, et qu'on y fut plus occupé encore à s'enrichir, des tyrannies s'établirent dans la plupart des villes, à mesure que les revenus s'accroissaient. (Il y avait bien eu auparavant des royautés héréditaires, mais avec des prérogatives déterminées[2].) On équipa des flottes et on s'adonna davantage à la navigation. On dit que les Corinthiens ont, les premiers, fait usage de bâtiments très peu différents de ceux d'aujourd'hui, et que les premières trirèmes grecques ont été construites à Corinthe. On sait que le constructeur corinthien Aminoclès fit aussi quatre vaisseaux pour les Samiens. De l'arrivée d'Aminoclès à Samos à la fin de la guerre du Péloponnèse il y a juste trois cents ans[3]. Le plus ancien combat naval connu eut lieu entre les Corinthiens et les Corcyréens, deux cent soixante ans avant la fin de la guerre actuelle[4].

Corinthe, grâce à sa situation sur l'isthme, fut de tout temps une place de commerce; car autrefois les

[1] Ambracie, Anactorium, Corcyre, Leucade, Corinthe, étaient des colonies lacédémoniennes.

[2] Denys d'Halicarnasse admet (*Antiq. r.*) la même succession dans les gouvernements de la Grèce : d'abord la royauté avec prérogatives déterminées dans toutes les villes; ensuite, la démocratie, et enfin le gouvernement despotique ou tyrannique. Aristote (*Polit.*, IV, 17, et V, 4,) exprime avec plus de précision et de détails une opinion analogue. Il place avec raison entre la démocratie et la tyrannie le gouvernement aristocratique dont les excès portent souvent le peuple à se jeter entre les mains d'un maître.

[3] 704 av. J.-C.

[4] 664 av. J.-C.

Grecs, communiquant entre eux beaucoup plus par terre que par mer, tant ceux de l'intérieur du Péloponnèse que ceux du dehors, devaient traverser le territoire des Corinthiens; aussi Corinthe était-elle puissante et riche, comme on le voit par les récits des anciens poëtes qui lui donnent le surnom d'Opulente. Lorsque les Grecs s'adonnèrent davantage à la navigation, les Corinthiens eurent une flotte et détruisirent les pirates. En possession d'un double marché[1], ils virent leur puissance s'accroître rapidement par l'affluence des richesses. Plus tard les Ioniens aussi eurent une flotte nombreuse, au temps de Cyrus, premier roi des Perses, et de Cambyse son fils. En guerre avec Cyrus, ils dominèrent quelque temps sur la mer d'Ionie. Sous le règne de Cambyse, Polycrate, tyran de Samos, eut une marine puissante; il soumit plusieurs îles, entre autres Rhénie qu'il consacra à Apollon de Délos. Les Phocéens, fondateurs de Marseille, vainquirent sur mer les Carthaginois.

XIV. Telles étaient les marines les plus puissantes: on voit assez qu'elles ne se formèrent que plusieurs générations après la guerre de Troie; les trirèmes y étaient peu en usage. Alors encore, comme au siége de Troie, les flottes ne se composaient que de pentécontores[2] et de vaisseaux longs. Peu de temps avant la guerre médique et la mort du roi des Perses Darius, successeur de Cambyse, les tyrans de Sicile[3] et

[1] Par terre et par mer.

[2] Vaisseaux de cinquante rameurs, disposés sur un seul rang, vingt-cinq de chaque côté.

[3] Gélon offrit aux Grecs deux cents trirèmes, contre Xerxès,

les Corcyréens eurent de nombreuses trirèmes. Ces flottes sont les dernières qui méritent d'être citées en Grèce, avant l'expédition de Xerxès. Car, jusque-là, les Éginètes, les Athéniens et quelques autres peuples, n'avaient qu'une marine sans importance, composée surtout de pentécontores [1]. Ce fut même assez tard que, sur les conseils de Thémistocle, les Athéniens, en guerre avec les Éginètes, et dans l'attente de l'invasion barbare, construisirent des vaisseaux sur lesquels ils combattirent; et encore ces bâtiments n'étaient-ils pas complétement pontés.

XV. Telles étaient les forces maritimes des Grecs dans les temps anciens et à une époque plus rapprochée. Elles suffirent du reste pour procurer une notable prépondérance à ceux qui les possédaient; car elles augmentaient leurs revenus et assuraient leur domination sur les autres peuples; à l'aide de leurs vaisseaux ils allaient soumettre les îles, surtout lorsque leur propre territoire était insuffisant.

Sur terre, il n'y eut aucune expédition d'où pût résulter un grand accroissement de puissance : toutes les guerres qui eurent lieu n'étaient que de voisins à voisins; les Grecs n'envoyaient pas au dehors d'expéditions lointaines en vue des conquêtes; on ne voyait point alors les villes d'un rang inférieur s'allier aux plus puissantes et accepter leur commandement; il n'y

s'ils voulaient lui donner le commandement en chef de l'expédition.

[1] Od. Muller oppose avec raison à cette assertion de nombreux passages des historiens anciens qui prouvent qu'antérieurement déjà la Grèce avait équipé de nombreuses galères. Égine, surtout, paraît avoir eu une grande puissance; car les historiens lui donnent le titre de reine des mers.

de la grande expédition pour asservir la Grèce [1]. Devant l'imminence et la grandeur du danger les Lacédémoniens, supérieurs en puissance, prirent le commandement des Grecs alliés pour la résistance; les Athéniens, à l'approche des Mèdes, eurent la pensée d'abandonner leur ville; ils transportèrent tout ce qu'ils purent à bord de leurs vaisseaux et prirent la mer pour demeure; puis, lorsque les barbares eurent été repoussés d'un commun effort, ceux des Grecs qui secouèrent le joug du roi, tout aussi bien que ceux qui l'avaient combattu d'abord, ne tardèrent pas à se partager entre les Athéniens et les Lacédémoniens: c'étaient là évidemment les deux puissances prépondérantes, l'une sur terre, l'autre sur mer. Leur union fut de courte durée: bientôt après, les Lacédémoniens et les Athéniens en vinrent à une rupture et se firent la guerre avec l'assistance de leurs alliés. Dès lors ceux des autres Grecs entre lesquels s'élevait quelque différend eurent recours à l'une des deux nations rivales; et de cette sorte tout le temps qui sépare la guerre médique de la guerre actuelle se passa pour les Athéniens et les Lacédémoniens en alternatives continuelles de traités et de combats, soit entre eux, soit avec leurs alliés révoltés; ils arrivèrent donc à la lutte parfaitement préparés, et avec toute l'expérience que donne l'habitude d'agir au milieu des dangers.

XIX. Les Lacédémoniens n'exigeaient aucun tribut des alliés soumis à leur autorité [2]; ils s'attachaient seulement à leur faire adopter, dans l'intérêt de leur po-

[1] 480 av. J.-C.

[2] Les conditions imposées par les Lacédémoniens aux peuples alliés étaient assez douces; toutes les villes alliées restaient libres et au-

litique personnelle, le gouvernement oligarchique. Les Athéniens, au contraire, s'étaient emparés des vaisseaux de tous les autres États, excepté Chio et Lesbos, et avaient imposé partout un tribut en argent. Aussi, dans la guerre actuelle, purent-ils faire, réduits à leurs seules ressources, des armements plus considérables qu'à l'époque où, entourés de leurs alliés, ils étaient dans tout l'éclat de leur puissance[1].

XX. Telle m'est apparue l'antiquité. Il est difficile, du reste, d'admettre tous les témoignages qui se transmettent d'âge en âge; car, en général, les hommes se communiquent sans aucun contrôle le récit des faits passés, même de ceux qui intéressent leur propre pays. C'est ainsi que la plupart des Athéniens croient qu'Hip-

tonomes; elles ne payaient aucun tribut; seulement dans les circonstances graves, et pour la défense des intérêts communs, elles fournissaient une contribution déterminée. Tous les alliés avaient également droit de suffrage; les questions étaient décidées à la majorité. C'est ainsi que la guerre du Péloponnèse fut résolue, à Sparte, dans une assemblée de tous les confédérés. Les procès entre particuliers étaient réglés suivant les lois du lieu où ils avaient pris naissance; entre Etats différents, par des arbitres. Les Lacédémoniens s'étaient réservé la convocation et la présidence des assemblées; ils faisaient exécuter les résolutions prises en commun, réglaient les contingents des autres villes en hommes, vivres, munitions, fixaient les contributions en argent, etc. — Thucydide a signalé (liv. I, 141) les vices de cette organisation.

[1] Thucydide fait ici allusion à l'époque où les Athéniens furent investis du commandement contre les Perses, après la retraite des Lacédémoniens. L'autorité d'Athènes sur ses alliés avait d'abord été renfermée dans les mêmes limites que celle des Lacédémoniens : assemblées générales des alliés à Delos; délibération en commun; contribution de guerre, consacrée exclusivement à la défense commune; mais bientôt les Athéniens, en divisant les alliés, en attaquant d'abord les plus faibles, les soumirent successivement, imposèrent partout leurs propres lois, excitèrent la ja-

tenir dans la circonstance, me tenant, du reste, pour l'ensemble de la pensée, le plus près possible de ce qui avait été dit réellement [1]. Pour ce qui est des événements de la guerre, je ne m'en suis rapporté ni aux informations du premier venu, ni même à mon opinion personnelle; j'ai cru ne devoir rien écrire sans avoir soumis à l'investigation la plus exacte chacun des faits, tout aussi bien ce que j'avais vu moi-même que ce que je connaissais par ouï-dire. Il était difficile, d'ailleurs, de découvrir la vérité; car ceux qui avaient assisté aux événements ne s'accordaient pas dans leurs rapports, et les dires des deux partis variaient suivant les inclinations personnelles et la mémoire de chacun. Peut-être aussi ces récits, dépouillés de tout merveilleux, paraîtront-ils moins agréables à la lecture; mais il me suffira qu'ils soient jugés utiles par ceux qui voudront connaître la vérité sur le passé et préjuger les événements ou identiques, ou analogues, qui naîtront dans l'avenir du fonds commun de la nature humaine. Cet ouvrage est plutôt un bien légué à tous les siècles à venir qu'un jeu d'esprit destiné à charmer un instant l'oreille.

XXIII. De tous les faits antérieurs, le plus considérable fut la guerre médique, et cependant deux batailles navales [2] et deux combats sur terre [3] eurent bientôt

[1] Il est facile de voir que ces discours sont, au moins pour le style, entièrement de Thucydide. On y reconnaît partout sa manière d'écrire; la plupart même eussent été déplacés dans les circonstances où l'historien suppose qu'ils ont été prononcés; ils ne sont qu'un cadre adopté pour détacher du corps de l'ouvrage des événements, des détails de mœurs que Thucydide a voulu mettre dans un plus grand jour (V. la *Préface*).

[2] Batailles d'Artemisium et de Salamine.

[3] Combats des Thermopyles et de Platée.

décidé la querelle. La guerre actuelle, au contraire, s'est longtemps prolongée; et pendant sa durée la Grèce éprouva des désastres tels, qu'elle n'en vit jamais de pareils dans une même période de temps. Jamais, en effet, il n'y eut autant de villes prises et dévastées, soit par les barbares, soit par les Grecs eux-mêmes, dans leurs luttes réciproques (on en vit même qui, une fois prises, changèrent complétement d'habitants). Jamais les combats et les séditions n'amenèrent autant d'exils et de meurtres. Des événements qui n'étaient précédemment connus que par la tradition, et que les faits venaient bien rarement confirmer, trouvèrent alors créance : ce furent, par exemple, de violents tremblements qui s'étendirent à la plus grande partie de la terre; des éclipses de soleil plus fréquentes qu'en aucun temps dont on ait gardé le souvenir; dans quelques contrées de grandes sécheresses et par suite la disette; enfin un mal redoutable entre tous et qui dépeupla une partie de la Grèce, la peste; car les Grecs virent dans le cours de cette guerre tous ces fléaux réunis fondre sur eux.

La guerre commença entre les Athéniens et les Péloponnésiens par la rupture de la trève de trente ans qu'ils avaient conclue après la prise de l'Eubée[1]. J'ai exposé d'abord les motifs de cette rupture et l'origine du différend, afin qu'on ne se demande pas un jour quelle cause suscita entre les Grecs une guerre de cette importance. Le véritable motif, suivant moi, celui sur lequel cependant on gardait le plus profond silence, fut le développement de la puissance athénienne. C'est là ce qui, en inspirant des craintes aux Lacédémoniens,

[1] 445 avant notre ère. La trève fut observée quatorze ans.

de la Grèce; ils l'emportaient même par leurs armements, et ne manquaient pas, dans l'occasion, de vanter la grande supériorité de leur marine; enfin ils avaient hérité, pour les constructions navales, de la réputation d'habileté des Phéaciens, anciens habitants de Corcyre. Aussi s'adonnaient-ils avec d'autant plus d'ardeur à la navigation; leur puissance était considérable, puisqu'ils possédaient cent-vingt trirèmes quand ils commencèrent la guerre.

XXVI. Tous ces griefs firent que les Corinthiens envoyèrent avec joie à Épidamne le secours réclamé; ils donnèrent à qui voulut l'autorisation de s'y établir, et y firent passer une garnison composée d'Ambraciotes, de Leucadiens et de Corinthiens. On se rendit par terre à Apollonie, colonie de Corinthe[1], de peur que la traversée par mer ne fût inquiétée par les Corcyréens. Ceux-ci, en apprenant que de nouveaux habitants et une garnison se rendaient à Épidamne, et que la colonie s'était livrée aux Corinthiens, éprouvèrent un vif ressentiment: mettant aussitôt en mer vingt-cinq vaisseaux, suivis plus tard d'une autre flotte, ils allèrent sommer avec hauteur les Épidamniens de recevoir les exilés. (Ceux-ci étaient venus à Corcyre et, montrant les tombeaux de leurs ancêtres, invoquant la communauté d'origine, ils avaient demandé avec instance à être rétablis dans leur patrie.) Les Corcyréens exigeaient aussi qu'on renvoyât la garnison venue de Corinthe et les nouveaux colons. Les Épidamniens ne voulurent rien entendre; ceux de Corcyre allèrent

[1] En Illyrie, à peu de distance d'Épidamne, et séparée de cette ville par les barbares Taulantiens.

alors les attaquer avec quarante vaisseaux : ils menaient avec eux les exilés, pour les rétablir, et un renfort d'Illyriens. En mettant le siége devant la ville ils commencèrent par déclarer qu'il ne serait fait aucun mal à ceux des Épidamniens et des étrangers qui voudraient se retirer, mais qu'autrement ils seraient traités en ennemis. N'ayant rien obtenu, ils assiégèrent la place qui était située sur un isthme[1].

XXVII. Les Corinthiens, informés du siége par des messagers venus d'Épidamne, préparèrent aussitôt une expédition. Ils publièrent l'envoi d'une nouvelle colonie à Épidamne avec jouissance entière de tous les priviléges des citoyens pour ceux qui voudraient s'y rendre ; si même quelqu'un voulait, sans partir immédiatement, partager ces avantages avec les autres colons, il était autorisé à rester, en déposant cinquante drachmes de Corinthe[2]. Beaucoup partirent, beaucoup aussi déposèrent l'argent. Les Mégariens furent priés de fournir une escorte de vaisseaux, pour le cas où les Corcyréens voudraient mettre obstacle à la traversée[3] ; ils se disposèrent à accompagner l'expédition avec huit navires; les Paliens de Céphallénie avec quatre[4]. On demanda

[1] Cette position sur un isthme était très recherchée par les peuples navigateurs, surtout lorsqu'ils s'établissaient au milieu des barbares. Il était facile d'isoler la ville du continent, de la défendre et de la ravitailler par mer. Mais, d'un autre côté, l'investissement était plus facile pour une puissance maritime.

[2] Il y avait plusieurs espèces de drachmes, celle d'Athènes qui valait six oboles (environ 90 centimes), celle d'Égine, de la valeur de dix oboles attiques, et celle de Corinthe qui paraît avoir eu la même valeur. Cinquante drachmes de Corinthe répondent donc à environ 75 fr. de notre monnaie.

[3] Les Mégariens étaient étroitement liés avec les Corinthiens depuis qu'ils avaient, avec leur secours, secoué le joug d'Athènes.

[4] L'île de Céphallénie, d'abord alliée des Lacédémoniens, fut

aussi des vaisseaux aux Épidauriens; ils en fournirent cinq; les Hermioniens, un; ceux de Trézène, deux; les Leucadiens, dix, et les Ambraciotes huit[1]. Aux Thébains on demanda de l'argent, ainsi qu'aux Phliasiens; aux Éléens des vaisseaux vides[2] et de l'argent. Les Corinthiens, de leur côté, armèrent trente vaisseaux et trois mille hoplites.

XXVIII. A la nouvelle de ces préparatifs, les Corcyréens envoyèrent à Corinthe une ambassade qui s'adjoignit des députés de Lacédémone et de Sicyone. Ils ordonnèrent aux Corinthiens de rappeler la garnison et les colons d'Épidamne comme n'ayant aucun droit sur cette ville. Que si cependant les Corinthiens élevaient quelque prétention, ils s'en remettaient, pour leur part, disaient-ils, à l'arbitrage des villes du Péloponnèse désignées d'un commun accord; consentant à ce que celui des deux peuples dont les droits sur la colonie seraient reconnus l'eût sous sa dépendance. Ils offraient aussi de s'en rapporter à l'oracle de Delphes. Ils ne voulaient pas la guerre; mais, s'ils étaient forcés à la faire, ils se verraient dans la nécessité de chercher du secours là où ils n'auraient pas voulu en demander[3], et de se procurer des alliés autres que leurs amis actuels qu'ils auraient préféré conserver. Les Corinthiens leur répondirent : « Éloignez d'Épidamne vos vaisseaux et les barbares; on pourra alors délibérer sur vos propositions; mais jusque-là il n'est pas convenable que les Épidamniens

forcée dès la première année de la guerre de subir l'alliance athénienne.

[1] Leucade et Ambracie étaient des colonies de Corinthe.

[2] Pour le transport des troupes.

[3] Auprès des Athéniens.

soient assiégés, et nous mis en cause.» Les Corcyréens répliquèrent qu'ils feraient droit à cette demande si les Corinthiens rappelaient ceux qu'ils avaient envoyés à Épidamne. Ils consentaient même à ce que les deux armées restassent dans leurs positions et proposaient une trêve jusqu'à la solution du différend.

XXIX. Les Corinthiens repoussèrent toutes ces offres : leur flotte ayant parfait ses équipages et les alliés étant réunis, ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre à Corcyre ; puis ils cinglèrent vers Épidamne, avec soixante-quinze navires et deux mille hoplites, pour y combattre les Corcyréens. Les vaisseaux étaient commandés par Aristée, fils de Pellichos, Callicrate, fils de Callias, et Timanor, fils de Timanthe. L'armée de terre était sous les ordres d'Archetimos, fils d'Eurytimos, et d'Isarchidas, fils d'Isarchos. Lorsqu'ils furent devant Actium [1], sur le territoire d'Anactorie, là où est le temple d'Apollon, à l'entrée du golfe d'Ambracie, les Corcyréens envoyèrent, sur une barque, un héraut leur défendre d'avancer contre eux. En même temps, ils équipèrent leurs vaisseaux, radoubèrent ceux qui étaient vieux, afin de les mettre en état de tenir la mer, et garnirent les autres de leurs agrès. Le héraut ne leur ayant rapporté de la part des Corinthiens aucune parole de paix et leurs vaisseaux étant équipés au nombre de quatre-vingts (ils en avaient quarante au siége d'Épidamne), ils allèrent à la rencontre de l'ennemi, mirent leur flotte en ligne et engagèrent le combat. La victoire fut complète de leur côté ; ils détruisirent quinze des vaisseaux corinthiens. Le même

[1] Actium (aujourd'hui *Azio*) est située en face de Nicopolis (*Prevesca Vecchia*).

jour ils remportèrent un autre avantage; ceux des leurs qui assiégeaient Épidamne la réduisirent par une capitulation, aux termes de laquelle les étrangers devaient être vendus et les Corinthiens mis dans les fers jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

XXX. Après le combat naval, les Corcyréens élevèrent un trophée à Leucimne, promontoire de Corcyre; puis ils tuèrent tous les prisonniers, à l'exception des Corinthiens, qu'ils retinrent dans les fers. Les Corinthiens et leurs alliés, après cette défaite, firent voile vers leur patrie, et les Corcyréens restèrent maîtres de la mer dans tous ces parages. Ils cinglèrent vers Leucade, colonie de Corinthe, ravagèrent le pays et allèrent ensuite brûler Cyllène, chantier maritime des Éléens, en représailles de ce qu'ils avaient fourni aux Corinthiens des vaisseaux et de l'argent. A la suite de cette victoire navale, ils tinrent la mer sans que l'empire leur en fût disputé pendant la plus grande partie de l'année; leur flotte ne cessa de porter le ravage chez les alliés des Corinthiens.

Enfin ceux-ci, exaspérés par les désastres de leurs alliés, expédièrent, à l'approche de l'été, une flotte et une armée; ils campèrent à Actium et à Chimérium, dans la Thesprotide[1], afin de garantir Leucade et les autres villes qui leur étaient dévouées. Les Corcyréens, de leur côté, leur opposèrent une flotte et une armée qui s'établirent à Leucimne. Mais de part et d'autre on évita de s'attaquer, et, après être restés en présence tout l'été, ils retournèrent chez eux, chacun de leur côté, à l'entrée de l'hiver.

XXXI. Pendant toute l'année après le combat na-

[1] Sur la côte d'Épire, en face de Corcyre.

val et pendant la suivante, les Corinthiens, indignés de la guerre qu'ils avaient à soutenir contre les Corcyréens, construisirent des vaisseaux, mirent tout en œuvre pour l'armement de leur flotte et firent venir soit du Péloponnèse, soit du reste de la Grèce, des rameurs engagés à prix d'argent. Les Corcyréens, informés de ces préparatifs, conçurent des craintes. Ils n'avaient d'alliance avec aucun État de la Grèce et ne s'étaient fait comprendre ni dans les traités des Athéniens, ni dans ceux des Lacédémoniens. Ils crurent donc devoir se rendre auprès des Athéniens afin d'entrer dans leur alliance et d'en obtenir quelque secours. Les Corinthiens, instruits de ce dessein, envoyèrent, de leur côté, une ambassade à Athènes, dans la crainte que la marine des Athéniens, jointe à celle de Corcyre, ne devînt pour eux un obstacle et ne les empêchât de mener la guerre comme ils l'entendraient. L'assemblée formée, un débat contradictoire s'engagea et les Corcyréens s'exprimèrent à peu près en ces termes :

XXXII. « Il est juste, Athéniens, que ceux qui viennent, comme nous aujourd'hui, implorer le secours d'autrui, sans pouvoir invoquer ni aucun service rendu, ni les droits d'une alliance antérieure, démontrent avant tout que ce qu'ils demandent est avantageux, ou tout au moins ne présente aucun danger, et ensuite qu'on peut compter sûrement sur leur reconnaissance. Que s'ils ne peuvent rien établir de positif à cet égard, ils ne doivent pas s'irriter d'un refus. Si les Corcyréens nous ont députés vers vous, c'est qu'ils ont la conviction qu'en réclamant votre alliance ils peuvent vous donner pleine satisfaction sur tous ces points.

« Notre embarras est grand ; car notre attitude jusqu'à ce jour doit, au milieu de notre détresse actuelle, vous paraître déraisonnable, et compromet aujourd'hui nos intérêts. Nous qui, jusqu'ici, n'avons jamais voulu accorder notre alliance à personne, nous venons maintenant réclamer celle des autres, et cela au moment où, par suite de cette même politique, nous nous trouvons isolés dans notre lutte contre les Corinthiens. Ainsi, ce qui autrefois semblait chez nous sagesse, cette répugnance à contracter aucune alliance et à partager au gré d'autrui les dangers de la guerre, se trouve n'être plus aujourd'hui qu'imprévoyance manifeste et faiblesse.

« Dans le combat naval qui a eu lieu, nous avons, à nous seuls, repoussé les Corinthiens ; mais aujourd'hui qu'ils s'avancent contre nous avec des forces supérieures, tirées du Péloponnèse et du reste de la Grèce, l'impossibilité où nous nous voyons de vaincre avec nos seules ressources, et la grandeur du danger, si nous sommes vaincus, nous mettent dans la nécessité de solliciter des secours et auprès de vous et partout ailleurs. Nous avons donc droit à quelque indulgence, lorsque, après avoir failli plutôt par erreur que par mauvaise intention, nous osons adresser une demande qui contraste avec nos précédentes habitudes d'indifférence.

XXXIII. « Si vous cédez à nos prières, ce sera pour vous une chose heureuse, à bien des égards, que nous ayons eu besoin de votre appui : d'abord vous viendrez en aide à un peuple victime d'une injustice et qui ne porte aucun préjudice aux autres ; ensuite, en nous accueillant au moment des plus grands périls, vous nous rendez un service signalé et à jamais mémorable ; enfin

notre flotte est, après la vôtre, la plus nombreuse de la Grèce. Songez combien est rare et heureux pour vous, combien affligeant pour vos ennemis un pareil concours de circonstances : une puissance dont l'alliance ne vous eût point paru achetée trop cher au prix de riches trésors et d'une vive reconnaissance, est là, qui s'offre d'elle-même, qui se livre, sans danger ni dépense pour vous ! Vous obtenez du même coup réputation de justice, reconnaissance de ceux que vous secourez, et accroissement de puissance pour vous-mêmes ! avantages qui, dans la suite des siècles, ne se sont offerts que bien rarement réunis. Car il est bien rare qu'un peuple, sollicitant une alliance, apporte à ceux qu'il implore autant de sécurité et d'éclat qu'il doit en recevoir lui-même.

« Que si quelqu'un de vous ne croit pas à l'éventualité d'une guerre dans laquelle nous puissions vous être utiles, il se trompe ; il ne voit pas que les Lacédémoniens désirent la guerre parce qu'ils vous redoutent ; que les Corinthiens, puissants par eux-mêmes et animés de sentiments hostiles à votre égard, commencent par nous attaquer aujourd'hui pour en venir ensuite à vous, de crainte que notre union contre eux, cimentée par une haine commune, ne leur fasse manquer le double but qu'ils se proposent, nous nuire, et affermir leur propre puissance. Notre intérêt réciproque est de prendre les devants, nous en vous offrant, vous en acceptant notre alliance ; mieux vaut prévenir leurs desseins que d'avoir à les déjouer.

XXXIV. « S'ils prétendent qu'il y a injustice de votre part à accueillir leurs colons, qu'ils sachent que toute colonie honore sa métropole quand elle en est bien

traitée; mais qu'autrement elle s'en détache. Car les colons, en quittant la mère patrie, restent les égaux et non les esclaves de ceux qui demeurent. Leur injustice à notre égard est évidente : invités à mettre en arbitrage nos différends au sujet d'Épidamne, ils ont, pour soutenir leurs prétentions, préféré les armes au droit. Apprenez de leur conduite envers nous, qui leur sommes unis par la communauté d'origine, à ne point vous laisser aller à leurs séductions, à ne pas céder trop précipitamment à leurs prières; car c'est en se préservant par-dessus tout du regret d'avoir servi ses adversaires qu'on assure d'une manière durable sa propre tranquillité.

XXXV. « Du reste, en nous accueillant vous ne romprez même pas votre traité avec les Lacédémoniens, puisque nous n'avons d'alliance avec aucun des deux partis. Le traité [1] porte que celles des cités grecques qui n'ont d'alliance avec personne sont libres d'en contracter avec qui bon leur semble. Il serait vraiment étrange que les Corinthiens pussent faire appel, pour l'équipement de leurs vaisseaux, à toutes les villes de même alliance [2], mieux encore, à tout le reste de la Grèce, même aux États qui vous sont soumis, et qu'en même temps ils prétendissent nous interdire à nous et l'alliance dont il s'agit, et tout autre secours, de quelque côté qu'il vienne, afin de vous faire ensuite un crime d'avoir accédé à nos prières. Nous aurions bien plus justement à nous plaindre de vous, si nous ne pouvions vous convaincre : nous sommes en danger;

[1] La trève de trente ans.

[2] C'est-à-dire à tous les Etats compris dans l'alliance des Lacédémoniens.

nous ne sommes point vos ennemis; et vous nous repousseriez! Eux, au contraire, sont vos ennemis; ils sont les agresseurs; et, loin de leur opposer aucun obstacle, vous souffririez, contre toute justice, qu'ils augmentent leurs forces en venant recruter jusque chez vous! Ou bien empêchez les levées de mercenaires qu'ils font sur votre territoire, ou bien envoyez-nous aussi tel secours que vous jugerez convenable: mais le mieux de beaucoup serait de nous admettre ouvertement dans votre alliance et de nous venir en aide.

« Cette alliance vous offre de grands avantages; nous l'avons dit en commençant, et nous l'avons prouvé. Le point capital c'est que nos ennemis sont les mêmes, (il n'y a pas de plus sûre garantie que celle-là); et que, loin d'être faibles, ils sont en état de faire beaucoup de mal à ceux qui se sont séparés d'eux. D'ailleurs, il s'agit d'une alliance maritime : repousser les avances d'une puissance continentale n'aurait pas pour vous la même portée; car votre intérêt est, avant tout, d'empêcher qu'aucun autre peuple n'ait une marine; ou, si vous ne le pouvez pas, d'avoir pour ami celui qui possède la puissance maritime la plus redoutable.

XXXVI. « Si quelqu'un, sans méconnaître ce que nos offres ont d'avantageux, craint, en les acceptant, de rompre le traité, qu'il sache que ce qui cause sa crainte[1] augmentera vos forces et inspirera plus de terreur à vos ennemis; tandis que la confiance qu'il puiserait dans un refus de concours, vous laissant faibles contre des adversaires puissants, ne ferait qu'accroître leur audace. Qu'il songe en outre que c'est sur Athènes

[1] L'alliance avec les Corcyréens.

non moins que sur Corcyre qu'il délibère en ce moment ; celui-là entend mal les intérêts de sa patrie et manque de prévoyance qui, lorsqu'il s'agit d'une guerre prochaine, imminente, n'envisage que le présent et hésite à se fortifier par l'adjonction d'une ville dont l'alliance ou l'hostilité est loin d'être indifférente. Elle est heureusement située, sur la route de l'Italie et de la Sicile, pour empêcher qu'une flotte ne se rende de là dans le Péloponnèse, ou de la Grèce dans ces contrées ; sans compter d'autres avantages considérables.

« Je résumerai en quelques mots, pour vous tous, pour chacun en particulier, les motifs qui doivent vous déterminer à ne pas nous abandonner : il y a dans la Grèce trois marines dignes d'être comptées : la vôtre, la nôtre et celle des Corinthiens ; si vous souffrez que deux d'entre elles se fondent ensemble, quand les Corinthiens nous auront accablés, vous aurez à combattre en même temps Corcyréens et Péloponnésiens ; si, au contraire, vous nous accueillez, l'adjonction de nos vaisseaux vous permettra de lutter contre eux avec des forces maritimes supérieures. »

Ainsi parlèrent les Corcyréens. Après eux les Corinthiens s'exprimèrent en ces termes :

XXXVII. « Puisque les Corcyréens, au lieu de se borner à solliciter votre alliance, ont accusé l'injustice de notre conduite et prétendu que nous leur faisions une guerre inique, nous sommes dans la nécessité de revenir d'abord sur ce double grief avant d'aborder le reste de la discussion : par là vous serez en état d'apprécier plus sûrement notre demande, et, si vous les repoussez dans leur détresse, ce ne sera pas sans réflexion.

« Ils prétendent que c'est par prudence qu'ils n'ont jamais contracté alliance avec personne : mais non ! c'est par scélératesse, et non par vertu, qu'ils ont tenu cette conduite : ils n'ont jamais voulu d'alliés, afin de n'avoir pas de témoins de leurs iniquités et de ne point appeler à eux des hommes devant lesquels il leur eût fallu rougir. D'un autre côté, la position avantageuse de leur ville leur assure à eux-mêmes l'arbitrage des injustices qu'ils commettent, bien mieux que ne le feraient les traités ; car il est fort rare qu'ils naviguent chez les autres, et les autres sont souvent forcés d'aborder chez eux. Voilà donc à quoi se réduisent ces beaux prétextes pour ne pas contracter d'alliance : ce n'est pas qu'ils craignent de s'associer aux injustices des autres ; ils veulent commettre seuls l'injustice, employer la violence quand ils sont les plus forts, profiter du secret pour s'enrichir encore, et, au milieu de tous leurs brigandages, n'avoir pas à rougir devant des témoins. S'ils avaient cette honnêteté dont ils se targuent, plus ils sont indépendants de leurs voisins, plus il leur était facile de faire éclater leur vertu en pratiquant la justice envers les autres et en s'y soumettant eux-mêmes.

XXXVIII. Mais telle n'a été leur conduite ni envers les autres ni à notre égard : colonie de Corinthe, ils se sont de tout temps montrés rebelles ; et maintenant ils nous font la guerre, sous prétexte qu'ils n'ont pas été envoyés pour être maltraités. Et nous aussi nous prétendons n'avoir pas fondé une colonie pour en recevoir des offenses, mais pour lui commander et obtenir d'elle les égards qui nous sont dus. Les autres colonies nous honorent ; les colons nous chérissent ; entourés de l'af-

se révoltèrent contre vous, notre suffrage ne s'est pas ajouté à ceux qui vous étaient contraires[1]. Alors que les autres Péloponnésiens étaient partagés sur la question de savoir si on devait les secourir, nous avons soutenu ouvertement que chacun a le droit de châtier ses propres alliés. Si vous accueillez, si vous défendez des coupables, on verra vos alliés, et en tout aussi grand nombre, s'adjoindre à nous; vous aurez à subir, bien plus que nous encore, la règle que vous aurez établie.

XLI. « Tels sont les motifs légitimes que nous pouvons invoquer auprès de vous, d'après le droit public de la Grèce. Voici maintenant la grâce que nous vous demandons avec instance : Nous ne sommes ni vos ennemis, au point de vouloir vous nuire, ni assez vos amis pour exiger un service gratuit; nous ne prétendons qu'à une seule chose, être payés par vous de retour : lorsque autrefois vous avez manqué de vaisseaux longs dans votre lutte contre les Eginètes, antérieurement à la guerre médique, vous en avez obtenu vingt des Corinthiens. Ce bon office et celui que nous vous avons rendu en empêchant les Péloponnésiens de secourir les Samiens, vous ont assuré la victoire sur Égine et la réduction de Samos. Nous vous avons rendu ces services dans un moment où les hommes, tout entiers à la poursuite de leurs ennemis, n'ont qu'une préoccupation, une seule pensée, celle de vaincre; alors ils regardent comme ami quiconque les sert, fût-il auparavant leur ennemi; comme ennemi quiconque les

[1] Il n'est pas question ailleurs de cette délibération des États du Péloponnèse sur la demande des Samiens.

entrave, fût-ce même leur ami; car ils vont jusqu'à sacrifier leurs propres intérêts à la passion du moment.

XLII. « Réfléchissez donc à ce que nous avons fait; vous qui êtes jeunes, apprenez-le des anciens, et songez à nous payer de retour. Surtout n'allez pas, tout en reconnaissant la justesse de nos observations, vous imaginer que vos intérêts sont tout autres, en cas de guerre: celui-là assure le mieux ses intérêts qui commet le moins de fautes. Cette guerre à venir, dont les Corcyréens exploitent la crainte pour vous pousser à l'injustice, est encore chose obscure, incertaine; et il ne convient pas que cette pensée vous trouble au point de vous faire encourir, de la part des Corinthiens, une haine non plus à venir, mais actuelle et inévitable.

« Il est plus sage de mettre de côté les défiances qui se sont précédemment élevées entre nous au sujet des Mégariens[1]. Car un dernier service, rendu à propos[2], fût-il même léger, peut effacer une offense beaucoup plus grave. Ne vous laissez pas non plus séduire par l'importance de leur marine; car on assure mieux sa puissance en évitant toute injustice envers ses égaux, qu'en se laissant entraîner par l'apparence d'avantages actuels à poursuivre, au milieu des dangers, un accroissement de pouvoir.

XLIII. « Puisque nous avons rappelé par hasard ce que nous avons dit autrefois nous-mêmes, à Lacédémone, à

[1] Les Mégariens, en guerre avec Corinthe pour une question de territoire, avaient abandonné l'alliance de Lacédémone pour s'unir aux Athéniens (V. liv. I, ch. 103).

[2] Il s'agit évidemment du service que les Corinthiens sollicitent actuellement et qui effacerait le souvenir de l'offense faite à propos de Mégare.

savoir que chacun doit punir ses propres alliés, nous vous demandons aujourd'hui la même chose : notre suffrage vous a été favorable ; que le vôtre ne nous soit pas contraire. Payez-nous de retour et songez que nous sommes dans cette situation où l'homme n'a pas de meilleur ami que celui qui l'aide, de plus grand ennemi que celui qui lui fait obstacle. Gardez-vous donc d'admettre, à notre détriment, ces Corcyréens dans votre alliance, et de les aider dans leurs injustices : en agissant ainsi vous ferez ce qui est juste et en même temps ce qui est le plus conforme à vos intérêts. » Ainsi parlèrent les Corinthiens.

XLIV. Les deux parties entendues, les Athéniens se réunirent deux fois en assemblée. Ils penchèrent d'abord en faveur des Corinthiens ; mais, changeant d'avis la seconde fois, ils résolurent de faire avec les Corcyréens non pas un traité d'alliance tel qu'ils eussent mêmes amis et mêmes ennemis (car, dans ce cas, si les Corcyréens leur eussent demandé de marcher contre Corinthe, leur traité avec les Péloponnésiens se serait trouvé rompu), mais bien une ligue défensive pour le cas où quelqu'un attaquerait soit Corcyre, soit Athènes, soit leurs alliés. Ils sentaient bien qu'en tout état de cause ils auraient la guerre avec les Péloponnésiens, et ils ne voulaient pas abandonner aux Corinthiens Corcyre pourvue d'une marine si florissante ; ils aimaient mieux mettre aux prises les deux peuples autant qu'ils le pourraient, afin que, le cas échéant et la guerre venant à s'engager, ils trouvassent Corinthe et les autres puissances maritimes déjà affaiblies. D'ailleurs, Corcyre leur paraissait avantageusement située sur la route de l'Italie et de la Sicile.

XLV. Tels furent les motifs qui déterminèrent les Athéniens à accueillir les Corcyréens : peu après le départ des Corinthiens, ils envoyèrent à Corcyre un secours de dix vaisseaux, commandés par Lacédémonius, fils de Cimon, par Diotime, fils de Strombichus et par Protéas, fils d'Épiclès. Ils leur donnèrent pour instructions de ne pas combattre les Corinthiens, à moins qu'ils ne fissent voile contre Corcyre, ou contre quelque place de son territoire, et n'y tentassent une descente : dans ce cas la flotte athénienne devait s'opposer de tout son pouvoir à leurs entreprises. En donnant ces ordres ils avaient en vue d'éviter la rupture du traité. Les vaisseaux abordèrent à Corcyre.

XLVI. « Les Corinthiens, de leur côté, après avoir terminé leurs préparatifs, firent voile vers Corcyre avec cent cinquante vaisseaux : il y en avait dix d'Élée, douze de Mégare, dix de Leucade, vingt-sept d'Ambracie, un d'Anactorium, et quatre-vingt-dix de Corinthe. Le contingent de chaque ville avait son commandant particulier ; celui des Corinthiens était Xénoclidès, fils d'Euthyclès, avec quatre collègues. La flotte, après avoir touché la côte qui regarde Corcyre, fit voile de Leucade[1] et aborda à Chimérium[2] dans la Thesprotide. C'est un port au-dessus duquel se trouve, à quelque distance de la mer, la ville d'Ephyre[3], dans la partie de la Thesprotide appelé Éléatide. Le lac Achérusien se jette dans la mer près de cette ville ; le fleuve Achéron[4], après avoir

[1] Aujourd'hui Sainte-Maure.

[2] Aujourd'hui promontoire Chelandi, au sud de l'Albanie.

[3] Au sud de Chimérium, à peu de distance de l'emplacement où est aujourd'hui Parga.

[4] Il a sa source au-dessus de Souli, et se jette dans la Méditerranée au sud de Parga ; c'est le *Sulorum fluvius*.

arrosé la Thesprotide, coule dans ce lac et lui a donné son nom. Près de là coule aussi le fleuve Thyamis[1], qui sépare la Thesprotide de la Cestrine, et c'est entre ces deux fleuves que s'élève le promontoire Chimérium. Les Corinthiens prirent terre en cet endroit et y établirent leur camp.

XLVII. Les Corcyréens, à la nouvelle que cette flotte approchait, équipèrent cent dix navires, commandés par Miciadès, Œsimidès et Eurybatos, et campèrent dans une des îles nommées Sybota[2]. Les dix vaisseaux athéniens s'y trouvaient avec eux: sur le promontoire de Leucimne[3] campait leur infanterie avec mille hoplites auxiliaires de Zacynthe. Les Corinthiens avaient aussi sur le continent un grand nombre de barbares auxiliaires; car les habitants de cette partie de la terre ferme ont de tout temps été leurs amis.

XLVIII. Les préparatifs terminés, les Corinthiens firent voile la nuit, de Chimérium, avec trois jours de vivres, pour aller offrir le combat. Ils naviguaient, au point du jour, lorsqu'ils distinguèrent en pleine mer la flotte corcyréenne qui venait à leur rencontre. Dès qu'on se fut aperçu de part et d'autre, on se mit en ordre de bataille. A l'aile droite des Corcyréens étaient les vaisseaux d'Athènes; le reste de la ligne était occupé par les Corcyréens formés en trois divisions, chacune sous le commandement d'un des généraux. Telles étaient les dispositions des Corcyréens : les Corin-

[1] Aujourd'hui Calamas, prend sa source à une quinzaine de lieues au nord de Janina.

[2] En face de la pointe sud de Corcyre et du promontoire de Leucimne. Aujourd'hui Santo Nicolo di Sivota.

[3] Aujourd'hui Capo Bianco.

thiens placèrent à leur aile droite les vaisseaux de Mégare et d'Ambracie, au milieu les autres alliés, chacun à part; eux-mêmes formaient, avec les navires d'une marche supérieure, l'aile gauche, opposée aux Athéniens et à la droite des Corcyréens.

XLIX. Les signaux levés [1] de part et d'autre, on s'aborda et l'action commença. Des deux côtés les ponts des navires étaient couverts d'une foule d'hoplites, d'archers et de gens de trait : les dispositions, conformes à l'ancien usage, étaient d'ailleurs fort imparfaites; la lutte était vive, mais l'art y faisait défaut; c'était plutôt un combat de terre qu'une bataille navale : car une fois qu'on s'était abordé il était difficile de se séparer, à cause du nombre et de la confusion des vaisseaux. On comptait surtout, pour la victoire, sur les hoplites qui couvraient les ponts et combattaient de pied ferme, pendant que les bâtiments étaient au repos. Il n'y avait pas d'évolutions [2]; on se battait avec plus de force et de courage que de science; aussi ce n'était partout que trouble et confusion. Au milieu de ce désordre les Athéniens se portaient au secours des Corcyréens là où ils fléchissaient, et contenaient leurs adversaires par la crainte; mais les généraux n'osaient pas attaquer, retenus par les instructions des Athéniens. L'aile droite des Corinthiens

[1] Afin de faire connaître les ordres des chefs au milieu de la mêlée, on arborait un signal, comme on arbore aujourd'hui le pavillon, et on l'abaissait pour faire cesser le combat. On verra plus loin, par quelques passages de Thucydide, que les anciens savaient aussi, au moyen de feux élevés ou abaissés, signaler l'arrivée, le départ de l'ennemi, et même le nombre des vaisseaux.

[2] Διέκπλοι, évolution qui consistait, suivant le scoliaste, à fondre sur l'ennemi, puis à revenir en arrière pour attaquer encore.

souffrit extrêmement : les Corcyréens, avec vingt bâtiments, les mirent en fuite, les dispersèrent, les poussèrent à la côte, et, les poursuivant jusqu'à leur camp, firent une descente, incendièrent les tentes abandonnées et pillèrent le trésor. Sur ce point les Corinthiens et leurs alliés eurent le dessous, et l'avantage resta aux Corcyréens. Mais à l'aile gauche où se trouvaient les Corinthiens en personne, ils remportèrent une victoire complète sur les Corcyréens moins nombreux déjà, et affaiblis encore par l'absence des vingt vaisseaux occupés à la poursuite. Les Athéniens, voyant les Corcyréens accablés, commencèrent à les seconder avec moins de réserve. Ils s'étaient jusque-là abstenus de toute attaque ; mais lorsqu'ils virent les Corcyréens ouvertement en déroute et les Corinthiens acharnés à la poursuite, chacun prit part à l'action, et, au milieu de la confusion générale, Corinthiens et Athéniens en furent réduits à la nécessité de se combattre.

L. Lorsque la déroute fut complète, les Corinthiens ne s'arrêtèrent pas à remorquer les coques des bâtiments[1] qu'ils avaient submergés ; ils s'attachèrent aux hommes et manœuvrèrent en tout sens pour les massacrer, bien plus que pour faire des prisonniers. Ignorant la défaite de l'aile droite, ils tuaient, sans le savoir, leurs propres amis ; car les deux flottes étaient si nombreuses et occupaient une telle étendue sur la mer que,

[1] L'usage était de remorquer les coques des bâtiments submergés, qui devenaient des trophées de victoire. Les vainqueurs recueillaient également tous les débris flottant sur la mer ; c'était même par là que l'on constatait la victoire ; car pour recueillir ces débris il fallait être demeuré maître du champ de bataille.

du moment où elles se furent mêlées, il devint difficile de distinguer les vainqueurs des vaincus; c'était, pour le nombre des vaisseaux, le combat naval le plus important qui eût été livré jusque-là entre Grecs.

Après avoir poursuivi les Corcyréens jusqu'à terre, les Corinthiens se mirent à recueillir les débris des navires et leurs morts. Ils en recouvrèrent la plus grande partie et les transportèrent à Sybota[1], port désert de la Thesprotide, où campait le corps des barbares auxiliaires. Ce soin rempli, ils se rallièrent et firent voile de nouveau contre les Corcyréens. Ceux-ci, de leur côté, craignant une descente sur leurs côtes, rallièrent les navires en état de tenir la mer, y joignirent tout ce qui leur restait, et, secondés par les vaisseaux athéniens, allèrent à la rencontre des Corinthiens. Il était déjà tard et l'on avait chanté le péan signal de l'attaque, lorsque les Corinthiens reculèrent soudain en ramant sur la poupe[2] : ils venaient de découvrir vingt vaisseaux athéniens qui cinglaient vers eux. C'était un secours que les Athéniens avaient envoyé après le départ des dix premiers bâtiments, dans la crainte que les Corcyréens ne fussent vaincus (ce qui arriva) et que ces dix vaisseaux ne fussent insuffisants à les défendre.

LI. Les Corinthiens les aperçurent les premiers et soupçonnèrent que c'étaient des vaisseaux athéniens, en plus grand nombre même qu'il ne paraissait; c'est ce qui les fit reculer. Les Corcyréens, moins bien placés pour les découvrir, ne les virent pas tout d'abord et

[1] Au nord-ouest de Parga et en face des îles Sybota.
[2] De manière à reculer, sans cesser de faire face à l'ennemi.

s'étonnèrent du mouvement rétrograde des Corinthiens; mais ensuite quelques-uns des leurs les aperçurent et signalèrent l'approche d'une flotte; alors ils reculèrent de leur côté; car il était déjà tard, et les Corinthiens avaient viré de bord et s'éloignaient. Les deux partis se séparèrent ainsi et le combat finit à la nuit.

Les Corcyréens avaient leur camp à Leucimne : les vingt vaisseaux athéniens, commandés par Glaucon, fils de Leagros, et Andocide[1], fils de Leogoras, passant à travers les morts et les débris, y arrivèrent peu de temps après qu'on les eut aperçus. Comme il faisait nuit, les Corcyréens craignirent d'abord que ce ne fussent des ennemis; mais ils furent ensuite reconnus et abordèrent.

LII. Le lendemain les trente vaisseaux athéniens et ceux de Corcyre qui pouvaient tenir la mer firent voile vers le port de Sybota, ancrage des Corinthiens, pour leur offrir le combat. Les Corinthiens prirent la mer et rangèrent leur flotte au large; mais ils restèrent immobiles, décidés à ne pas engager l'action s'ils n'y étaient forcés. Outre les craintes que leur inspirait l'arrivée de la division athénienne qui n'avait pas encore donné, ils avaient par devers eux de nombreux embarras : la garde des prisonniers à bord, et l'absence de toute ressource pour réparer leurs vaisseaux sur une plage déserte. Aussi se préoccupaient-ils surtout des moyens de retourner chez eux; car ils craignaient que les Athéniens, regardant le traité comme rompu à la suite de l'engagement précédent, ne leur fermassent la retraite.

[1] L'un des dix orateurs athéniens; il fut plus tard exilé par les Trente.

LIII. Ils prirent le parti de faire monter quelques hommes sur une barque, et de les envoyer, sans caducée[1], sonder les dispositions des Athéniens. Voici le discours que tinrent en leur nom ces envoyés : « Il y a injustice de votre part, Athéniens, à commencer la guerre et à rompre le traité; nous voulons tirer vengeance de nos ennemis, et vous y mettez obstacle en prenant les armes contre nous. Si votre intention est de nous empêcher de faire voile vers Corinthe, ou vers tout autre point qui nous conviendra, si vous rompez le traité, prenez-nous d'abord et traitez-nous en ennemis. » Ainsi parlèrent les envoyés.

Tous ceux des Corcyréens qui les entendirent s'écrièrent qu'il fallait sur-le-champ les arrêter et les mettre à mort; mais les Athéniens leur firent cette réponse : « Péloponnésiens, nous n'avons ni commencé la guerre, ni rompu le traité : nous sommes seulement venus au secours des Corcyréens, nos alliés. Si donc vous voulez aller partout ailleurs, nous n'y mettons pas obstacle; mais si vous attaquez Corcyre ou quelque place de sa dépendance, nous ne le souffrirons pas, autant qu'il dépendra de nous. »

LIV. Sur cette réponse des Athéniens, les Corinthiens se disposèrent à faire voile pour leur pays et élevèrent un trophée à Sybota du continent. Les Corcyréens, de leur côté, recueillirent les débris des vaisseaux

[1] Envoyer un héraut, avec le caducée, c'eût été reconnaître qu'ils étaient en guerre avec les Athéniens. Le caducée consistait en un bâton droit, avec deux serpents enlacés, à partir des extrémités et en regard l'un de l'autre. Le bâton représentait, suivant le scoliaste de Thucydide, la droiture du discours, et les serpents, les deux armées en présence.

et leurs morts ; car le courant et le vent qui s'était élevé la nuit les avaient poussés vers eux et dispersés de toutes parts sur le rivage ; ils élevèrent aussi, comme vainqueurs, un trophée dans l'île de Sybota. Voici, du reste, sur quels fondements les deux partis s'attribuaient la victoire : les Corinthiens, supérieurs dans le combat naval jusqu'à la nuit, avaient pu recueillir la plus grande partie des débris et enlever leurs morts ; ils avaient fait au moins mille prisonniers et coulé environ soixante-dix navires ; ils élevèrent donc un trophée. Les Corcyréens avaient détruit trente vaisseaux ; après l'arrivée des Athéniens ils avaient recueilli les débris des navires et les morts qui étaient de leur côté ; la veille, les Corinthiens avaient rétrogradé devant eux, à la vue des vaisseaux d'Athènes, et, après l'arrivée des Athéniens, ils n'avaient point osé quitter Sybota pour venir à leur rencontre : c'est pourquoi ils élevèrent aussi un trophée. Ainsi les deux partis s'attribuaient la victoire.

LV. Les Corinthiens, en retournant chez eux, s'emparèrent par surprise d'Anactorium, ville située à l'entrée du golfe d'Ambracie, et qui leur appartenait en commun avec les Corcyréens ; ils y établirent une colonie corinthienne et rentrèrent chez eux. Parmi les captifs corcyréens il se trouvait huit cents esclaves qu'ils vendirent. Il y avait aussi deux cent cinquante Corcyréens, appartenant pour la plupart aux plus riches familles. Ils les retinrent prisonniers et les traitèrent avec beaucoup d'égards, espérant que, rentrés dans leur patrie, ils la rallieraient à la métropole. Corcyre ayant ainsi échappé aux attaques des Corinthiens, les vaisseaux athéniens se retirèrent. Mais ce fut là pour

les Corinthiens le premier motif de guerre contre Athènes; ils ne lui pardonnèrent pas de s'être alliée à Corcyre pour les combattre, malgré la foi des traités.

LVI. Bientôt après survinrent entre les Athéniens et les Péloponnésiens les sujets de guerre suivants : les Corinthiens travaillaient à se venger; les Athéniens, bien convaincus de leur ressentiment, ordonnèrent aux Potidéates, qui habitent l'isthme de Pallène [1] et qui sont leurs alliés tributaires, quoique colons des Corinthiens de démolir la muraille qui regarde Pallène [2], de donner des otages, enfin de chasser les épidémiurges [3] que leur envoyaient chaque année les Corinthiens, et de n'en plus recevoir désormais. Ils craignaient que les Potidéates ne fissent défection, à l'instigation de Perdiccas et des Corinthiens, et que leur défection n'entraînât celle des alliés de l'Épithrace [4].

LVII. Ce fut immédiatement après le combat naval de Corcyre que les Athéniens prirent à l'égard des Potidéates ces mesures de précaution; car l'hostilité des Corinthiens était dès lors évidente; et, d'un autre côté, Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine,

[1] Dans la Chalcidique. L'isthme de Pallène était compris entre le golfe Thermæus (golfe de Salonique) et le golfe Canastræus (golfe de Cassandria). Potidée, située sur l'itshme même, pouvait être isolée du continent et de la presqu'île de Pallène par une double muraille. Pallène était située au sud de Potidée, sur le golfe Thermæus.

[2] Afin de mettre la ville hors d'état de résister aux flottes athéniennes.

[3] Magistrats envoyés par la métropole pour l'administration de la colonie, analogues aux démarques athéniens.

[4] Thucydide emploie souvent les expressions οἱ ἐπὶ Θρᾴκης, τὰ ἐπὶ Θ.... pour désigner les peuples et les villes de la Chalcidique. J'ai eu recours au mot Épithrace, pour éviter une périphrase.

auparavant allié et ami des Athéniens, s'était déclaré leur ennemi. Il y avait été déterminé par l'alliance que les Athéniens avaient contractée avec Philippe, son frère, et avec Derdras, qui lui faisaient la guerre de concert. Comme il n'était pas sans crainte, il envoya des députés à Lacédémone pour déterminer un conflit entre les Athéniens et les Péloponnésiens; il se concilia les Corinthiens, en vue de la défection de Potidée; en même temps il fit des propositions aux Chalcidéens et aux Bottiéens, qui habitent les confins de la Thrace, pour les entraîner dans le soulèvement; car il espérait avec l'alliance de ces peuples, qui confinaient à son royaume, lutter avec plus d'avantage contre les Athéniens. Ceux-ci, informés de ces démarches, résolurent de prévenir la défection des villes; comme ils se trouvaient alors envoyer contre Perdiccas trente vaisseaux et mille hoplites, sous les ordres d'Archestrate, fils de Lycomède, et de dix autres généraux, ils prescrivirent aux commandants des vaisseaux de prendre des otages à Potidée, de raser la muraille et de surveiller les villes voisines, pour empêcher leur défection.

LVIII. Les Potidéates envoyèrent une députation à Athènes pour obtenir qu'il ne fût rien innové à leur égard. Mais en même temps ils se rendirent à Lacédémone, assistés des Corinthiens, pour s'y ménager des secours en cas de besoin. Voyant qu'après de longues démarches ils n'avaient rencontré à Athènes aucune disposition favorable, et que la flotte dirigée contre les Macédoniens devait aussi agir contre eux, forts d'ailleurs des promesses que leur avaient faites les magistrats lacédémoniens d'envahir l'Attique, si les Athéniens attaquaient Potidée, ils profitèrent de l'occasion

et rompirent avec Athènes, de concert avec les Chalcidéens et les Bottiéens auxquels ils s'unirent par un traité. Perdiccas persuada aux Chalcidéens d'abandonner les places maritimes et de les détruire; puis de s'établir à Olynthe [1], et de se borner à cette seule ville en la fortifiant. A ceux qui quittaient ainsi leurs foyers il abandonna, pour tout le temps de la guerre contre les Athéniens, une partie de ses domaines en Mygdonie, aux environs du lac Bolbé. Ils rasèrent leurs villes, émigrèrent vers l'intérieur, et se préparèrent à la guerre.

LIX. Cependant les trente vaisseaux athéniens, en arrivant sur les côtes de l'Épithrace, trouvent Potidée et les autres villes en pleine révolte. Les généraux, ne se croyant pas en mesure, avec les forces sous leurs ordres, de combattre à la fois Perdiccas et les villes rebelles, se tournent vers la Macédoine, leur première destination, et là ils s'unissent pour faire la guerre à Philippe et aux frères de Derdras, qui de l'intérieur y avaient pénétré à la tête d'une armée.

LX. Sur ces entrefaites, les Corinthiens, instruits de la défection de Potidée et de la présence des vaisseaux athéniens sur les côtes de la Macédoine, conçurent des craintes pour cette ville. Préoccupés de ses dangers comme s'ils leur étaient personnels, ils y envoyèrent seize cents hoplites et quatre cents hommes de troupes

[1] Olynthe, située au-dessus de l'isthme de Pallène et au nord de Potidée, prit dès lors une grande importance; elle maintint, pendant toute la guerre du Péloponnèse, son indépendance contre les Athéniens et les Lacédémoniens, étendit sa domination sur la plus grande partie de la Chalcidique, et ne fut soumise que par Philippe (348).

légères, soit volontaires de Corinthe, soit mercenaires levés dans le reste du Péloponnèse. A leur tête était Aristée, fils d'Adimantos; la plupart des volontaires corinthiens l'avaient suivi surtout par affection pour sa personne, et lui-même avait été choisi à cause de l'amitié toute particulière qu'il avait toujours eue pour les Potidéates. Ils arrivèrent dans le pays quarante jours après la défection de Potidée.

LXI. Les Athéniens ne tardèrent pas, de leur côté, à apprendre le soulèvement des villes. A la première nouvelle, et sur l'avis que les troupes commandées par Aristée étaient dans ces parages, ils envoyèrent contre les révoltés deux mille hoplites d'Athènes et quarante vaisseaux sous les ordres de Callias, fils de Calliadès, avec quatre collègues. Arrivés en Macédoine, ils trouvent le premier corps de mille hommes déjà maître de Thermé et assiégeant Pydna. Ils placent eux-mêmes leur camp devant Pydna et continuent le siége. Mais ensuite, préoccupés de Potidée et de la présence d'Aristée, ils se voient forcés de conclure un accord avec Perdiccas et évacuent la Macédoine. Ils se dirigent alors vers Béræé [1]; mais, après avoir tenté inutilement une surprise contre cette ville, ils reviennent sur leurs pas et se rendent par terre à Potidée. Ils étaient

[1] En quittant Pydna, ils devaient, pour se rendre par terre à Potidée, faire le tour du golfe Thermaïque en longeant la côte et laisser Beræé sur la gauche. C'est pour cela que Thucydide dit ensuite κἀκεῖθεν ἐπιστρέψαντες; après avoir trop incliné à l'ouest, ils reprennent leur route à l'est. La construction de cette phrase a fort embarrassé les traducteurs. Il suffit, pour lever toutes les difficultés, de remarquer que les mots πειράσαντες πρῶτον τοῦ Χ.... doivent logiquement précéder κἀκεῖθεν ἐπιστρέψαντες; le mot πρῶτον l'indique assez.

trois mille hoplites athéniens, sans compter un grand nombre d'alliés et six cents cavaliers macédoniens sous la conduite de Philippe et de Pausanias. Soixante-dix vaisseaux longeaient en même temps la côte. Marchant à petites journées, ils arrivèrent le troisième jour à Gigone et y campèrent.

LXII. Les Potidéates et les Péloponnésiens d'Aristée campaient, en attendant les Athéniens, sur l'isthme, en face d'Olynthe ; ils tinrent hors de la ville une assemblée où les alliés choisirent Aristée pour commander l'infanterie, et Perdiccas pour la cavalerie ; ce prince, détaché encore une fois des Athéniens, avait confié le gouvernement de son royaume à Iolaüs et marchait avec les Potidéates. Le dessein d'Aristée était de rester campé sur l'isthme, afin d'observer les Athéniens, s'ils avançaient, tandis que les Chalcidéens avec les alliés du continent et les deux cents chevaux de Perdiccas resteraient à Olynthe [1]. Ces derniers devaient, au moment où les Athéniens attaqueraient Aristée, fondre sur eux par derrière et les prendre entre les deux armées. Le général athénien Callias et ses collègues envoyèrent, de leur côté, devant Olynthe les cavaliers macédoniens [2] et quelques-uns des alliés, pour empêcher qu'aucun secours ne pût venir de là à l'autre corps. Puis ils levèrent le camp et s'avancèrent vers Potidée. Arrivés à l'isthme et voyant les ennemis se préparer au combat, ils se mirent aussi en bataille ; peu après l'engagement commença. L'aile que com-

[1] Les Athéniens, suivant la côte, devaient laisser Olynthe un peu sur la gauche, au moment où ils s'engageraient dans la partie étroite de l'isthme.

[2] Ceux de Philippe et de Pausanias.

mandait Aristée, composée de troupes d'élite, corinthiennes et autres, mit en déroute ce qui se trouvait devant elle et poussa fort loin la poursuite. Mais le reste de l'armée des Potidéates et des Péloponnésiens fut vaincu par les Athéniens et se réfugia dans la place.

LXIII. Aristée, à son retour de la poursuite, voyant le reste de l'armée en déroute, hésita d'abord s'il tenterait une retraite sur Olynthe, ou sur Potidée ; il se décida cependant à masser autant que possible ses soldats, pour pénétrer de force et à la course dans Potidée; il y entra avec peine et sous une grêle de traits en suivant le bord de la mer le long des jetées; cependant il ne perdit que quelques hommes, et sauva le plus grand nombre.

Les auxiliaires que les Potidéates attendaient d'Olynthe (place éloignée seulement de soixante stades[1] et parfaitement en vue) firent au commencement du combat, lors de la levée des signaux, un léger mouvement en avant pour leur prêter secours. Mais les cavaliers macédoniens rangés en bataille leur avaient barré le passage; comme d'ailleurs la victoire s'était promptement décidée pour les Athéniens, et que les signaux avaient été baissés, ils rentrèrent dans la place. Les Macédoniens rejoignirent également les Athéniens et la cavalerie ne donna ni d'un côté ni de l'autre[2].

Après le combat les Athéniens élevèrent un trophée et par convention rendirent aux Potidéates leurs morts. Les Potidéates et leurs alliés avaient perdu un

[1] Environ onze kilomètres.

[2] C'est à ce combat que Socrate remporta le prix de la valeur pour avoir sauvé Alcibiade.

peu moins de trois cents hommes, les Athéniens cent cinquante et Callias leur général.

LXIV. Aussitôt les Athéniens entourèrent d'une contre-enceinte la muraille qui regarde l'isthme [1]; mais celle du côté de Pallène resta libre et sans contre-mur; car ils ne se croyaient pas en mesure de garder l'isthme et de passer en même temps du côté de Pallène pour y établir leurs lignes; ils craignaient, une fois partagés, d'être attaqués par les Potidéates et leurs alliés. Lorsqu'on apprit à Athènes que du côté de Pallène il n'y avait pas de circonvallation, on envoya plus tard seize cents hoplites sous les ordres de Phormion, fils d'Asopius. Phormion arriva à Pallène, et, partant d'Aphytis [2], il s'avança lentement vers Potidée tout en ravageant le pays. Personne n'étant sorti pour le combattre, il éleva la contre-enceinte du côté de Pallène, et, de cette façon, Potidée se trouva investie et serrée des deux côtés, en même temps que les vaisseaux la bloquaient par mer.

LXV. La place complétement investie, Aristée, ne conservant plus aucun espoir, à moins de secours de la part du Péloponnèse ou de quelque autre événement inattendu, ouvrit l'avis qu'à l'exception de cinq cents hommes, tous les habitants quittassent la ville par le premier vent favorable, afin de ménager les vivres. Quant à lui, il demandait à être de ceux qui resteraient. N'ayant pu faire prévaloir son avis et voulant

[1] En assiégeant cette muraille les Athéniens isolaient les Potidéates de tous leurs alliés du continent et en particulier d'Olynthe; la circonvallation du côté de la presqu'île avait moins d'importance.

[2] Petite ville à l'est de Pallène.

prendre d'ailleurs toutes les dispositions nécessaires afin de mettre les affaires du dehors dans le meilleur état possible, il trompa la surveillance des Athéniens et mit à la voile. Il s'arrêta chez les Chalcidéens, avec lesquels il fit diverses expéditions ; entre autres il dressa une embuscade près de la ville des Sermiliens, et en tua un grand nombre. Il agissait en même temps auprès des Péloponnésiens pour en obtenir des secours. Phormion, de son côté, après l'investissement de Potidée, prit avec lui les seize cents hoplites, ravagea la Chalcidique et la Bottique[1], et prit quelques petites places[2].

LXVI. Tels étaient les griefs réciproques des Athéniens et des Péloponnésiens : les Corinthiens reprochaient aux Athéniens de tenir Potidée, leur colonie, assiégée avec les Corinthiens et les Péloponnésiens qui y étaient enfermés. Les Athéniens accusaient les Péloponnésiens d'avoir fait révolter une ville leur alliée et leur tributaire, et d'être venus ouvertement se joindre aux Potidéates pour les combattre. Cependant la guerre n'était pas encore déclarée et le traité sub-

[1] La Bottique, dont il est ici question, ne doit pas être confondue avec la Bottiée, qui occupait le nord-ouest du golfe Thermaïque, et avait pour capitale Pella. Les Bottiéens, chassés par les Macédoniens, s'étaient établis à l'ouest du même golfe, sur les confins de la Chalcidique, au nord, et s'étaient répandus de là jusqu'à la Thrace ; c'est cette contrée que Thucydide désigne sous le nom de Bottique.

[2] Ce soin paraissait plutôt revenir aux troupes qui assiégeaient Potidée du côté du continent ; mais le scoliaste de Thucydide fait remarquer avec raison que de ce côté les Athéniens étaient entourés de populations hostiles, tandis que la presqu'île était sous leur dépendance, ce qui leur permettait de laisser peu de troupes à la garde de la muraille.

sistait toujours; car en tout cela les Corinthiens avaient agi seuls.

LXVII. « Mais quand ils virent Potidée assiégée, ils ne se donnèrent aucun repos; car il y avait des Corinthiens dans la ville, et ils craignaient qu'elle ne succombât. Ils mandèrent à Lacédémone leurs alliés, s'y rendirent de leur côté, et là se plaignirent hautement de la rupture du traité et de l'injure faite au Péloponnèse par les Athéniens. Les Éginètes n'envoyèrent pas ostensiblement d'ambassade, par crainte des Athéniens; mais secrètement ils n'en poussaient pas moins à la guerre, sous prétexte qu'ils ne jouissaient pas de l'indépendance que leur avaient garantie les traités [1].

Les Lacédémoniens convoquèrent, avec leurs alliés, tous ceux qui se prétendaient lésés par les Athéniens; et, réunis dans leur assemblée ordinaire [2], ils les engagèrent à s'expliquer. Chacun vint tour à tour énoncer ses griefs; les Mégariens en particulier, parmi beaucoup d'autres chefs d'accusation, exposèrent qu'ils étaient exclus, contrairement au traité, des ports de domination athénienne et du marché de l'Attique [3].

[1] Il est difficile de déterminer de quels traités il est ici question : ce ne peut être la trêve de trente ans, puisque la soumission des Éginètes était antérieure. Le scoliaste de Thucydide assigne à ces réclamations un motif assez peu plausible : « Les « traités proclamaient l'indépendance des villes qui n'y étaient « pas inscrites, et les Éginètes, quoique se trouvant dans ce cas, « étaient cependant sujets des Athéniens. »

[2] « Il l'appelle l'assemblée ordinaire, parce qu'elle avait tou- « jours lieu à la pleine lune. » (Scol.)

[3] Le décret qui interdisait le marché de l'Attique aux Mégariens avait été rendu sur la proposition de Périclès. Le scoliaste de Thucydide et Aristophane (*Archaniens*) rapportent que Périclès était irrité personnellement contre les Mégariens, parce qu'ils avaient appelé Aspasie une prostituée.

Les Corinthiens s'avancèrent les derniers, et, après avoir laissé les autres aigrir d'abord les Lacédémoniens, ils parlèrent ainsi :

LXVIII. « La bonne foi qui règne chez vous, Lacédémoniens, dans les affaires publiques et les relations privées, vous fait accueillir nos plaintes avec trop de défiance, lorsque nous mettons les autres en cause. Cette disposition vous rend prudents, il est vrai ; mais il en résulte aussi que vous êtes par trop mal informés de ce qui se passe au dehors. Souvent nous vous avons prédit le mal qu'allaient nous faire les Athéniens, et, chaque fois, vous n'avez rien vu, malgré nos avis ; vous aimiez mieux supposer nos plaintes dictées par un intérêt personnel. Aussi, loin de prévenir nos désastres, avez-vous attendu l'événement pour convoquer les alliés ici présents. C'est à nous surtout qu'il appartient d'élever la voix au milieu d'eux ; outragés par les Athéniens, négligés par vous, personne n'a de plus légitimes motifs de plainte.

« Si les violences des Athéniens contre la Grèce avaient été accomplies dans l'ombre, si vous les ignoriez, une démonstration serait nécessaire. Mais, maintenant, qu'est-il besoin de longs discours ? Déjà les uns sont asservis, vous le voyez ; ils menacent les autres, nos alliés en particulier ; et, de longue main, ils font leurs préparatifs en vue de la guerre qu'ils auront à soutenir : sans cela ils n'auraient pas mis la main sur Corcyre, qu'ils retiennent à notre détriment ; ils n'assiégeraient pas Potidée, deux places importantes, l'une par sa position qui assure le concours de l'Épithrace, l'autre par la puissante marine qu'elle eût fournie aux Péloponnésiens.

LXIX. « Et tout cela est votre ouvrage : c'est vous qui leur avez permis et de fortifier leur ville après la guerre médique et ensuite de construire les longs murs. C'est vous qui êtes responsables de la liberté perdue, envers tous ceux qui jusqu'à ce jour ont été asservis par eux ; envers vos propres alliés qui ont maintenant leur tour : car l'auteur de l'esclavage ce n'est pas celui qui l'impose, mais bien plutôt celui qui, pouvant l'empêcher, ne le fait pas, surtout lorsqu'il porte le glorieux renom de libérateur de la Grèce. A grand'peine nous voici enfin rassemblés. Mais dans quel but ? cela n'est même pas évident encore ! Ce qu'il faudrait pourtant, ce n'est pas examiner si nous sommes offensés, mais comment nous nous vengerons. Car eux, ils agissent, ils n'en sont plus à délibérer ; ils ne doivent pas marcher plus tard, ils marchent réellement contre vous, et vous n'avez rien résolu ! Nous connaissons leur marche habituelle, et comment, à pas lents, ils empiètent sur leurs voisins. Tant qu'ils ne se croient pas découverts, grâce à votre peu de perspicacité, ils ont moins d'audace ; mais une fois persuadés que vous voyez et laissez faire, ils garderont moins de ménagements. Seuls des Grecs, en effet, vous vous plaisez dans l'inaction, opposant aux attaques moins la force que la temporisation ; seuls vous attendez que la puissance de vos ennemis soit doublée pour la briser, au lieu d'arrêter au début ses développements. Et pourtant on vante, mais bien à tort, votre esprit de conduite ! car cette réputation est démentie par les faits. Ne savons-nous pas que, des extrémités de la terre, le Mède a pu s'avancer jusqu'au Péloponnèse sans que vous l'ayez prévenu par une résistance digne de vous. Aujourd'hui même les Athéniens

ne sont pas loin, comme les Mèdes ; ils sont à vos portes, et vous n'en avez nul souci ! Au lieu de marcher contre eux, vous aimez mieux attendre, pour les repousser, qu'ils vous attaquent, et courir les hasards de la lutte contre un ennemi devenu beaucoup plus redoutable. Vous savez cependant que le Barbare n'a dû qu'à lui-même la plupart de ses revers, et que d'ordinaire, dans nos démêlés avec les Athéniens, leurs propres fautes, bien plus que vos secours, ont assuré nos succès. Car bien des fois déjà les espérances que l'on fonde sur vous ont causé la perte de ceux qui, trop confiants, se sont laissé prendre au dépourvu.

« Que personne de vous ne se trompe sur nos paroles et n'attribue à un sentiment hostile ce qui n'est qu'un simple blâme : on blâme un ami égaré ; on accuse un injuste agresseur.

LXX. « D'ailleurs, nous croyons avoir, autant que personne, le droit d'adresser des reproches à nos voisins, surtout lorsqu'il s'agit de puissants intérêts dont vous ne nous paraissez pas sentir l'importance ; cela tient à ce que vous n'avez jamais réfléchi à ce que sont les Athéniens, à la différence, en quelque sorte absolue, qui vous sépare des ennemis que vous aurez à combattre.

« Les Athéniens sont novateurs, prompts à concevoir, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu. Vous, au contraire, vous aimez à conserver ce qui est, sans rien imaginer au delà, sans agir, même dans les limites du nécessaire. Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, audacieux jusqu'à l'irréflexion, pleins de confiance dans les périls ; chez vous, l'action reste toujours en deçà de la puissance ; ce que la réflexion confirme le mieux vous laisse sans confiance ; toute difficulté vous

semble insurmontable. Ils sont remuants, vous êtes temporisateurs; leur amour des pérégrinations égale votre attachement au foyer. A leurs yeux les voyages sont un moyen de s'enrichir; vous craignez par une absence de compromettre même ce que vous possédez. Vainqueurs de leurs ennemis, ils poussent aussi loin que possible leurs avantages; dans la défaite personne ne se laisse moins abattre. Ils dévouent leur corps à la patrie comme s'il leur était étranger; leurs pensées ne leur appartiennent en propre que pour les consacrer à son service. Ne pas atteindre l'objet de leur poursuite, c'est, pour eux, être dépouillés d'un bien qui leur appartenait; l'obtenir, c'est n'avoir rien fait, en comparaison de ce qui reste à faire. Une de leurs espérances a-t-elle échoué, ils la remplacent par une autre, et la mesure n'en est pas moins comblée. Pour eux seuls il n'y a point de différence entre espérer et obtenir ce qu'ils ont conçu, tant est rapide l'exécution de leurs desseins. Et c'est à cela qu'ils consacrent leur vie entière, au milieu des labeurs, des fatigues et des dangers. A peine jouissent-ils de ce qu'ils possèdent, occupés sans cesse d'acquérir. Ils ne connaissent d'autre fête que l'accomplissement du devoir et font consister le malheur bien plutôt dans une molle oisiveté que dans l'activité laborieuse. On les peindrait bien d'un seul trait en disant qu'ils sont nés pour ne connaître aucun repos et n'en point laisser aux autres.

LXXI. « Et c'est quand vous avez en face de vous un tel peuple, ô Lacédémoniens, que vous temporisez! Vous ne songez pas que le meilleur moyen d'assurer la paix, c'est d'être toujours prêt à agir; de s'interdire l'injustice, sans doute, mais aussi de se proclamer hautement

résolu à ne la point souffrir. Pour vous, tout se ramène à ne point nuire aux autres et à vous préserver personnellement de tout ce qui pourrait vous nuire, en un mot à vivre avec vos voisins sur le pied d'une juste égalité. C'est à grand'peine si vous pourriez atteindre ce but avec des voisins semblables à vous. Loin de là, vos mœurs, comparées aux leurs, sont surannées, nous venons de le démontrer; et, en politique comme dans les arts, l'avantage est toujours à ce qui est nouveau [1]. Dans un état paisible, des institutions immuables sont ce qu'il y a de mieux; mais lorsqu'on doit faire face à de nombreuses difficultés, il faut aussi s'ingénier sans cesse à trouver de nouvelles ressources. C'est pour cela que les Athéniens, avec leur esprit d'entreprise, ont innové beaucoup plus que vous.

« C'est assez temporiser; que votre apathie ait un terme. Venez en aide aujourd'hui, conformément à vos promesses, à vos autres alliés et aux Potidéates, en faisant une prompte invasion dans l'Attique. Autrement vous abandonnez à des ennemis implacables vos propres amis, des hommes qu'unit à vous une même origine [2]; et nous, vous nous réduisez par le découragement à nous tourner vers quelque autre alliance. En cela nous ne ferions rien que de juste et envers les dieux garants des serments et aux yeux des hommes sensés. Car les vio-

[1] Aristote a évidemment en vue ce passage lorsqu'il dit (*Polit.*, II, 5): « On se demande s'il est utile ou nuisible aux « États de changer leurs anciennes lois. — Sans doute il est « absurde de rester toujours dans les mêmes errements.... mais « il faut apporter une grande prudence..... *Du reste la compa-* « *raison avec les arts n'est pas juste;* faire progresser les arts, « et changer les lois, sont choses toutes différentes. »

[2] Les Potidéates étaient Doriens d'origine.

lateurs des traités ne sont pas ceux qui, dans la détresse, vont ailleurs demander appui, mais ceux qui, oubliant leurs serments, laissent leurs amis sans défense. Si vous voulez nous témoigner des dispositions favorables nous resterons avec vous; car il y aurait alors impiété à changer, et nous ne trouverions pas d'alliés mieux selon nos désirs.

« Que la sagesse préside donc à vos délibérations, et tâchez que, sous votre domination, le Péloponnèse n'ait pas à déchoir de la puissance que vous ont laissée vos ancêtres. »

LXXII. Ainsi parlèrent les Corinthiens. Il se trouvait alors à Lacédémone des ambassadeurs athéniens, venus précédemment pour d'autres objets. Instruits de ce qui se passait dans l'assemblée, ils crurent devoir s'y présenter, non point pour réfuter les accusations des villes alliées, mais pour démontrer, d'une manière générale, qu'au lieu de rien décider à la hâte on devait examiner plus mûrement. Ils voulaient aussi faire connaître la puissance de leur patrie, rappeler aux vieillards ce qu'ils en savaient, instruire les jeunes gens de ce que leur inexpérience leur laissait ignorer. En un mot, ils espéraient, par leurs discours, faire incliner les Lacédémoniens vers la paix. Ils se présentèrent donc et dirent qu'ils désiraient, eux aussi, se faire entendre dans l'assemblée, si l'on n'y voyait aucun obstacle. Invités à s'y rendre, ils s'avancèrent et parlèrent ainsi :

LXXIII. « Il n'entre pas dans notre mission de répondre aux attaques de vos alliés; nos concitoyens nous ont députés pour un tout autre objet. Cependant, informés que de nombreuses clameurs s'élèvent contre nous, nous venons ici, non pour repousser les accusa-

tions des villes (car nous ne pouvons vous considérer comme juges entre eux et nous), mais pour empêcher que, dans une affaire importante, vous ne vous laissiez trop facilement entraîner par vos alliés à une résolution regrettable. Nous voulons aussi montrer, en réponse à tous ces discours tenus sur notre compte, que nous avons des droits légitimes sur ce dont nous sommes détenteurs, et que notre ville mérite quelques respects.

« A quoi bon rappeler des faits trop anciens et admis sur ouï-dire, lorsqu'on peut invoquer le témoignage de ceux-là mêmes qui vous écoutent? Quant à la guerre médique et aux autres événements que vous connaissez comme nous, il nous est indispensable d'en parler, quoique nous courions risque de fatiguer en les rappelant sans cesse. En nous exposant alors, nous agissions dans l'intérêt commun; vous avez eu votre part des avantages; qu'il ne nous soit donc pas interdit absolument de rappeler ce que nous avons fait, si nous y trouvons quelque utilité. Ce que nous en dirons d'ailleurs est bien moins pour nous justifier que pour vous prouver, par cet exemple, quel est le peuple que vous aurez à combattre, si vous prenez d'imprudentes résolutions. Oui, nous le déclarons, à Marathon nous nous sommes les premiers, et seuls, hasardés contre le Barbare; lorsqu'il revint ensuite, trop faibles pour le combattre sur terre, nous sommes montés sur nos vaisseaux, et, réunis en corps de nation, nous l'avons attaqué sur mer à Salamine. C'est grâce à notre victoire qu'il n'a pas pu faire voile vers le Péloponnèse et ravager, une à une, des villes incapables de se défendre mutuellement contre une flotte nombreuse. Le Barbare lui-même nous rendit le plus éclatant témoignage : car, après sa

défaite sur mer, il montra qu'il ne se sentait plus la même puissance en faisant une prompte retraite avec la plus grande partie de son armée.

LXXIV. « Dans ce grand événement, qui montra clairement que le salut des Grecs reposait sur leurs vaisseaux, nous avons mis au service de la Grèce les trois principaux éléments du succès, la flotte la plus nombreuse, un général d'une rare habileté, un zèle infatigable. Sur les trois cents vaisseaux[1] nous en avons fourni presque les deux tiers; le commandant était Thémistocle, à qui l'on doit surtout d'avoir combattu dans un détroit, circonstance qui évidemment sauva la Grèce: aussi lui avez-vous fait l'accueil le plus magnifique que jamais ait reçu étranger venu parmi vous[2]. Quant au zèle et à l'audace, nous en avons donné la preuve la plus éclatante: nous ne recevions aucun secours par terre; nous voyions les autres peuples déjà asservis jusqu'à nos frontières; et c'est alors que, fidèles jusqu'au bout aux intérêts des alliés qui restaient, nous nous sommes décidés à laisser notre ville et à sacrifier tout ce qui nous appartenait! Au lieu de nous disperser, ce qui nous eût rendus inutiles aux autres, nous sommes montés sur nos vaisseaux pour aller au devant du péril, sans nous irriter de ce que vos secours nous avaient précédemment fait défaut. Aussi pouvons-nous dire qu'en fait de services nous ne vous avons pas donné moins que nous n'avons reçu: vous, en effet,

[1] Hérodote dit (VIII, 44.) deux cent soixante vaisseaux, sur lesquels les Athéniens en avaient fourni cent quatre-vingts.

[2] Les Lacédémoniens lui décernèrent une couronne d'olivier et le plus beau char qui fût dans la ville. Des jeunes gens l'accompagnèrent jusqu'aux frontières.

vous ne laissiez point vos villes désertes; quand vous avez envoyé des secours, c'était dans le but de garantir vos foyers pour l'avenir, alors que vous craigniez tout autant pour vous-mêmes que pour nous; car quand notre ville était encore debout, vous n'êtes pas accourus. Nous, au contraire, nous laissions derrière nous une patrie qui déjà n'était plus; l'espoir de la patrie à venir était peu de chose alors; et cependant, affrontant le danger, nous avons contribué à vous sauver en nous sauvant nous-mêmes. Si, au contraire, craignant comme tant d'autres pour notre pays, nous avions commencé par nous soumettre au Mède; si, plus tard, nous croyant perdus, nous n'avions eu l'audace de monter sur nos vaisseaux, vous n'auriez pu utilement combattre sur mer, faute d'une flotte suffisante, et l'ennemi eût paisiblement atteint le but qu'il se proposait.

LXXV. « Nous avons mérité, ô Lacédémoniens, par notre dévouement à cette époque, par la sagesse de nos vues, de ne pas rencontrer chez les Grecs cette violente jalousie contre notre domination actuelle. Car ce n'est point la violence qui nous l'a donnée: quand vous avez refusé de demeurer avec les alliés pour combattre les restes de l'armée barbare, eux-mêmes sont venus à nous, en nous priant de nous mettre à leur tête. La nature même des choses nous a forcés à porter notre domination au point où elle est parvenue; nous y étions engagés d'abord par la crainte, ensuite par la gloire, enfin par l'intérêt. Nous ne voyions plus de sécurité, nous voyions un danger réel à nous en départir, alors que la plupart des alliés nous haïssaient, quand plusieurs déjà s'étaient soulevés et avaient dû être réduits, quand chez vous-mêmes l'amitié avait fait place au

soupçon et à l'hostilité. Car c'est dans vos bras que se seraient jetés les rebelles; et on ne peut blâmer personne de bien assurer ses intérêts en prévision des plus graves périls.

LXXVI. « Vous-mêmes, ô Lacédémoniens, vous commandez aux villes du Péloponnèse, et vous y avez établi l'ordre qui convient à vos intérêts[1]. Et si, lors de la guerre, vous aviez persisté jusqu'au bout; si vous aviez, comme nous, encouru les haines qui s'attachent au commandement, nous sommes bien sûrs que vous ne seriez pas devenus moins odieux que nous aux alliés, et que force vous eût été ou de maintenir énergiquement votre domination ou de compromettre votre sécurité. Nous n'avons donc rien fait dont on doive s'étonner, rien qui ne soit dans l'ordre des choses humaines, en acceptant l'empire qu'on nous offrait, et en ne le laissant point échapper ensuite, dominés que nous étions par les mobiles les plus puissants, la crainte, l'honneur, l'intérêt. C'est une loi que nous n'avons pas établie les premiers, car elle est de tous les temps, que le plus faible soit soumis au plus fort. Nous nous croyons d'ailleurs dignes de l'empire, et telle était aussi votre opinion jusqu'à ce jour; mais maintenant, obéissant à un calcul d'intérêt, vous mettez en avant des principes de justice qui jamais n'ont détourné personne de s'agrandir par la force, quand l'occasion s'en est présentée. On doit même des éloges à ceux qui, tout en cédant au penchant de domination naturel à l'homme, ont montré un respect de la justice dont les dispensait leur puissance. Aussi sommes-nous persuadés que si d'autres prenaient notre place, leur conduite prouverait com-

[1] C'est-à-dire des gouvernements aristocratiques.

bien nous sommes modérés. Et pourtant, par une étrange injustice, cette modération nous a plutôt valu le dénigrement que l'éloge[1].

LXXVII. « En effet, quoique, même chez nous, nos contestations judiciaires avec nos alliés soient souvent jugées contre nous[2]; quoique nous nous soumettions aux mêmes lois qui les régissent, on nous accuse d'aimer les procès[3]: personne ne se demande pourquoi ceux qui ont ailleurs l'empire, tout en se montrant moins modérés que nous envers les peuples soumis, n'encourent pas le même reproche: la raison en est que, quand on a la force à son service, on n'a pas besoin de recourir à la justice. Nos alliés, au contraire, sont habitués à vivre avec nous dans des rapports d'égalité; dès lors, s'ils échouent en quelque façon dans leurs prétentions, s'il leur faut se soumettre soit à nos décisions, soit à l'autorité que nous donne le commandement, ils ne savent aucun gré de ce qu'on ne leur ôte rien de

[1] Nous avons déjà, dans la préface, examiné la fidélité historique de ces discours : ce sont autant de tableaux destinés à résumer, sous un cadre poétique, les événements, les mœurs, les opinions du moment; mais il est par trop évident qu'ils n'ont pu être prononcés sous cette forme. Il est peu probable d'ailleurs qu'un orateur athénien eût exposé avec une telle crudité la doctrine du droit relevant de la force; mais, comme peinture de mœurs, l'historien est parfaitement dans le vrai. Ces doctrines, professées par les sophistes, avaient généralement prévalu à Athènes. Socrate consacra sa vie à les combattre. Platon les a éloquemment réfutées dans le Gorgias.

[2] Toutes les contestations d'intérêt public entre les Athéniens et leurs alliés étaient jugées à Athènes, et ces jugements provoquaient de nombreuses récriminations, comme ne présentant pas des garanties d'impartialité suffisantes.

[3] Aristophane se moque fréquemment de cette manie des procès, dans les *Guêpes*, les *Chevaliers*, les *Acharniens*.

plus; loin de là, aigris par la déception qu'ils éprouvent, ils s'irritent bien plus que si, mettant toute loi de côté dès le principe, nous eussions ouvertement abusé du pouvoir: car alors eux-mêmes n'eussent point osé prétendre qu'il ne faut pas que le plus faible cède au plus fort. Mais il paraît que les hommes supportent plus impatiemment l'injustice que la violence; l'une paraît un attentat à nos droits de la part d'un égal, l'autre une nécessité qu'il faut subir avec la loi du plus fort. Ainsi ils ont souffert de la part du Mède des maux bien autres, et ils se résignaient; tandis que notre domination leur semble dure: cela doit être; le présent pèse toujours à qui est sous le joug.

« Quant à vous, si vous arriviez à l'empire, après nous en avoir précipités, vous ne tarderiez pas à perdre la faveur que vous a value la crainte que nous inspirons; vos principes aujourd'hui seraient encore ceux qui ont dirigé votre conduite pendant la courte durée de votre commandement contre les Mèdes[1]; car vos institutions sont incompatibles avec celles des autres peuples[2], sans compter qu'une fois hors de chez vous[3] aucun de vous ne se conforme ni aux lois de sa patrie ni à celles du reste de la Grèce.

LXXVIII. « Consultez-vous donc avec lenteur dans une affaire qui doit avoir de longues suites; prenez garde que votre adhésion à une pensée, à des récrimi-

[1] La dureté de Pausanias avait alors indisposé tous les alliés, et fait déférer le commandement aux Athéniens.

[2] Il faut ajouter, pour compléter le raisonnement : Vous ne pourriez donc vivre avec eux sur le pied de l'égalité; il vous faudrait imposer votre domination et agir en maîtres.

[3] C'est-à-dire en guerre. La licence des Lacédémoniens en temps de guerre était proverbiale.

nations qui vous sont étrangères, n'entraîne pour vous des maux tout personnels. Songez aussi, avant de vous engager dans la guerre, à tout ce qu'elle a d'imprévu ; combien, en se prolongeant, elle a coutume d'amener de vicissitudes. Placés de part et d'autre à égale distance des événements, nous courons la chance en aveugles et sans savoir de quel côté elle penchera. En général, quand on entreprend une guerre, on commence par où il faudrait finir; on agit d'abord; puis, les maux venus, on se met à réfléchir. Nous ne sommes jamais tombés dans une pareille faute, et nous savons que vous vous en êtes également préservés; nous vous exhortons donc, tandis que de part et d'autre nous sommes encore à temps pour prendre une sage détermination, à ne pas rompre le traité, à ne point violer vos serments, et à remettre à la justice la solution de notre différend, conformément aux conventions. Sinon, prenant à témoin les dieux vengeurs du parjure, nous tâcherons de punir les agresseurs en suivant la voie que vous nous aurez montrée. »

LXXIX. Ainsi parlèrent les Athéniens. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les accusations des alliés et la réponse, les firent tous retirer et mirent l'affaire en délibération. La plupart étaient d'avis qu'il y avait injustice déjà consommée de la part des Athéniens, et qu'il fallait, en toute hâte, leur déclarer la guerre. Alors, leur roi Archidamus[1], homme renommé pour son habileté et sa prudence, prit la parole en ces termes :

LXXX. « J'ai moi-même l'expérience de bien des

[1] Archidamus II, fils de Zeuxidamus, succéda à Léotychidas son aïeul. Il a donné son nom à la guerre du Péloponnèse, dont les dix premières années étaient autrefois appelées : Guerre d'Ar-

guerres, ô Lacédémoniens, et je vois parmi vous des hommes de mon âge qui l'ont également. Aussi ne vous laisserez-vous point entraîner aveuglément, comme tant d'autres, à désirer la guerre, ni à la croire utile et sans danger. Celle sur laquelle vous délibérez en ce moment ne paraîtra pas, tant s'en faut, de médiocre importance, si l'on y réfléchit mûrement. Contre les Péloponnésiens et les peuples limitrophes nous combattons dans les mêmes conditions, et nous pouvons nous porter rapidement sur chaque point. Mais quand il s'agit d'hommes qui habitent une contrée éloignée, qui ont, de plus, une grande expérience de la mer, qui sont abondamment pourvus de tout, richesses particulières et publiques, flotte, chevaux, armes, population plus nombreuse qu'aucun autre État de la Grèce, nombreux alliés tributaires, peut-on s'engager légèrement dans une guerre contre eux? Sur quoi donc comptons-nous pour nous précipiter ainsi en avant sans préparatifs? Sur nos vaisseaux? Mais à cet égard nous leur sommes inférieurs; et, pour nous exercer, pour leur opposer une flotte, il faudra du temps. Sur nos finances? Sur ce point notre infériorité est bien plus grande encore; nous n'avons ni trésor public ni ressources disponibles dans les fortunes privées.

LXXXI. « Peut-être a-t-on un autre motif de confiance : supérieurs par les armes et le nombre, nous pourrons faire des incursions sur leur territoire et le ravager? Mais ils ont bien d'autres contrées soumises à leur domination et se procureront par mer tout ce dont

chidamus. Pausanias, dans le *Voyage hist.* (III), a donné un abrégé de son règne.

ils ont besoin. Essaierons-nous de soulever leurs alliés? mais alors il nous faut une flotte pour les soutenir, puisque la plupart sont insulaires. Quelle espèce de guerre allons-nous donc faire? Si nous n'avons pas une marine supérieure, si nous ne tarissons la source des revenus qui entretiennent leurs flottes, c'est nous qui aurons le plus à souffrir; et avec cela nous ne pourrons plus honorablement proposer la paix, surtout si les premières hostilités paraissent de notre fait. Il ne faut donc pas nous laisser aller à l'espoir qu'il suffira de ravager leur pays pour en avoir bientôt fini avec cette guerre : je crains bien plutôt que nous ne la laissions à nos enfants; car il est vraisemblable que les Athéniens auront trop d'orgueil pour se rendre esclaves de leur sol et pour s'effrayer de la guerre, comme s'ils n'en avaient pas l'expérience.

LXXXII. « Je ne prétends pas cependant que nous laissions, sans nous émouvoir, les Athéniens maltraiter nos alliés, et que nous fermions les yeux sur leurs manœuvres. Mais j'entends qu'avant de prendre les armes nous leur envoyions porter nos griefs, sans manifester ni impatience de la lutte, ni faiblesse. Pendant ce temps nous ferons nos dispositions; nous engagerons dans notre cause des alliés, grecs ou barbares; nous verrons à nous procurer, n'importe de quel côté, un renfort de vaisseaux et d'argent; car, en butte comme nous le sommes aux machinations des Athéniens, on ne saurait nous blâmer de recourir, pour notre salut, non-seulement aux Grecs, mais encore aux barbares. En même temps déployons nous-mêmes toutes nos ressources. Si les Athéniens écoutent nos réclamations, ce sera pour le mieux; sinon, laissons écouler deux et trois ans, et

alors, parfaitement préparés, marchons contre eux s'il nous convient. Peut-être, lorsqu'ils verront nos préparatifs répondre à nos discours, céderont-ils plus facilement; d'autant mieux que leur territoire ne sera pas entamé et qu'ils auront à délibérer non sur des ruines, mais sur des biens présents et encore intacts. Vous devez, en effet, regarder leur territoire comme un gage pour vous et rien de plus, gage d'autant plus sûr que le pays est mieux cultivé. Il vous faut donc épargner leurs campagnes le plus longtemps possible, au lieu de les rendre plus difficles à vaincre en les réduisant au désespoir. Mais si, avant même d'avoir fait aucun préparatif, nous nous laissons entraîner par les plaintes de nos alliés à ravager l'Attique, prenez garde qu'il n'en résulte tout au contraire honte et embarras pour le Péloponnèse. On peut arranger les différends soit des villes entre elles, soit des particuliers; mais quand, pour une querelle particulière [1], nous nous serons engagés tous ensemble dans une guerre dont on ne saurait prévoir l'issue, il ne sera pas facile d'en sortir avec honneur.

LXXXIII. « Et qu'on ne croie pas qu'étant si nombreux contre un seul peuple, il y a lâcheté à ne pas l'attaquer sur-le-champ : les Athéniens n'ont pas moins d'alliés que nous; ils en tirent des tributs; et la guerre dépend moins encore des armes que de l'argent qui les utilise, surtout quand c'est un État continental qui lutte contre une nation maritime. Procurons-nous donc d'abord de l'argent; mais, jusque-là, ne nous laissons pas entraîner par les discours de nos alliés; c'est nous qui aurons la plus grande part dans la

[1] Le différend des Corinthiens avec les Athéniens.

responsabilité, quelle que soit l'issue des événements; c'est donc à nous aussi d'y réfléchir à loisir.

LXXXIV. « Cette lenteur et cette temporisation qu'on nous reproche tant, n'en rougissez pas; car la précipitation ne ferait que retarder le moment du repos, si vous commenciez la guerre sans être préparés. Après tout, nous habitons une ville qui n'a jamais cessé d'être libre et heureuse entre toutes; et ce qu'on blâme en nous n'est peut-être que prudence et sagesse. C'est grâce à cette disposition que seuls nous ne sommes ni insolents dans la prospérité, ni abattus comme d'autres par le malheur. Quand, par la louange, on veut nous précipiter dans des périls que nous ne croyons pas devoir affronter, nous ne nous laissons point exalter par la flatterie; veut-on nous piquer par des reproches, ils ne nous touchent pas davantage, et nous savons résister sans colère. Cette sage modération fait notre force à la guerre et dans les conseils : à la guerre, parce que le sentiment de l'honneur tient beaucoup de la sagesse, et que le courage doit beaucoup aussi à la crainte du déshonneur; dans les conseils, parce que, élevés dans une profonde ignorance du mépris des lois, nous sommes formés à une mâle et austère discipline qui ne nous permet pas de les violer. Assez peu versés, d'ailleurs, dans les vaines subtilités [2], nous ne savons pas critiquer dans de beaux discours les préparatifs de nos ennemis pour démentir ensuite nos paroles par les faits; nous croyons que l'intelligence de nos voisins ressemble à la nôtre, et que les hasards de l'avenir échappent au raisonnement [3]. Nous supposons toujours

[1] Allusion perpétuelle aux habitudes des Athéniens.

[2] Tout ceci est dirigé contre les Corinthiens. C'est-à-dire : les

que nos ennemis prendront de sages mesures, et nous faisons nos préparatifs en conséquence. Ce n'est point sur les fautes qu'ils pourront commettre que nous devons fonder nos espérances, mais bien sur les garanties que nous donnent nos propres mesures : car, en réalité, il n'y a pas, qu'on se garde de le croire, une grande différence d'un homme à un autre; celui-là vaut le mieux qui a reçu l'éducation la plus forte et la plus austère.

LXXXV. « Ces principes nous ont été légués par nos pères, et nous les avons constamment suivis nous-mêmes, à notre grand avantage; ne les abandonnons pas; ne nous hâtons pas follement de prononcer en un jour, en un instant, sur tant d'hommes, de richesses et de villes, même sur notre propre gloire. Réfléchissons à loisir; nous le pouvons mieux que personne, grâce à notre puissance. Envoyez à Athènes au sujet de Potidée; envoyez-y également au sujet des injustices dont les alliés prétendent avoir à se plaindre. Les Athéniens eux-mêmes offrent l'arbitrage; et on ne peut légitimement poursuivre tout d'abord comme agresseurs ceux qui se soumettent à la justice. En même temps préparez-vous à la guerre : vous ne pouvez prendre une détermination meilleure pour vous, plus redoutable à vos adversaires. »

Ainsi parla Archidamus. Sthénélaïdas, alors éphore, s'avança le dernier et s'exprima ainsi :

LXXXVI. « Je n'entends rien aux longs discours des Athéniens : ils se sont beaucoup loués eux-mêmes, sans répondre aucunement à l'accusation d'injustice

Corinthiens ne sont pas plus habiles que nous à prévoir l'avenir, et tout ce qu'ils ont dit des dangers futurs est imaginaire.

contre nos alliés et le Péloponnèse. Au reste, si, après s'être bien conduits autrefois contre les Mèdes, ils agissent mal envers nous aujourd'hui, ils sont doublement punissables, puisqu'ils sont devenus pervers, de bons qu'ils étaient. Pour nous, ce que nous étions alors, nous le sommes encore; et, si nous sommes sages, nous ne tolérerons point l'offense faite à nos alliés; nous ne remettrons pas à l'avenir pour les venger, puisque leurs souffrances ne sont pas à venir. D'autres ont des richesses en abondance, des vaisseaux, des chevaux; nous avons, nous, de bons alliés, qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. Ce n'est point en justice et par des paroles que doit être vidée la querelle; car ce n'est point en paroles qu'ils ont souffert; il faut poursuivre leur vengeance au plus vite et de toutes nos forces. Et qu'on ne vienne pas nous dire que nous devons délibérer quand on nous fait injure; c'est bien plutôt à ceux qui méditent l'injustice qu'il appartient de délibérer longtemps. Décrétons donc la guerre, ô Lacédémoniens, comme il convient à Sparte; ne laissons pas les Athéniens s'agrandir encore; ne trahissons pas nos alliés; mais, avec l'aide des dieux, marchons contre les agresseurs. »

LXXXVII. Après ces paroles, il mit lui-même la question aux voix en sa qualité d'éphore : mais, comme à Lacédémone on vote par acclamation au lieu de déposer un suffrage, il déclara ne pas reconnaître dans quel sens était l'acclamation la plus forte; il voulait que l'assemblée, en manifestant explicitement son opinion pour la guerre, fût par cela même plus irrévocablement engagée. « Que ceux d'entre vous, dit-il, qui pensent que le traité est rompu et que les

Athéniens nous ont manqué, passent de ce côté (et il indiquait la place); que ceux qui sont d'une opinion contraire passent du côté opposé. » On se leva, et, après partage, ceux qui jugeaient le traité rompu furent, de beaucoup, les plus nombreux. Les Lacédémoniens rappelèrent alors les alliés [1] et leur dirent qu'ils jugeaient les Athéniens coupables; mais qu'ils voulaient convoquer tous les alliés à donner leur suffrage, afin de n'entreprendre la guerre que si elle était décidée dans une délibération générale. Cette affaire réglée, les alliés se retirèrent : les députés d'Athènes partirent après eux, lorsqu'ils eurent réglé l'affaire pour laquelle ils étaient venus. Ce vote, par lequel l'assemblée déclarait le traité rompu, eut lieu la quatorzième année de la trêve de trente ans [2], conclue après les affaires d'Eubée.

LXXXVIII. En déclarant le traité rompu et en votant pour la guerre, les Lacédémoniens cédèrent bien moins aux suggestions des alliés qu'à la crainte des Athéniens; car ils les voyaient déjà en possession de la plus grande partie de la Grèce, et craignaient qu'ils ne s'agrandissent encore.

LXXXIX. Voici, du reste, comment les Athéniens parvinrent à la direction des affaires, source première de leur puissance. Lorsque les Mèdes, vaincus sur terre et sur mer par les Grecs, eurent quitté l'Europe, et que

[1] Ceux-ci se retiraient au moment de la délibération, lorsqu'il s'agissait de questions soumises à la décision des Lacédémoniens seuls. — Il résulte de l'ensemble de ce passage que le gouvernement aristocratique de Lacédémone avait gardé quelques-unes des formes démocratiques, en particulier la décision par le peuple des questions de paix et de guerre.

[2] 432 av. J.-C.

ceux d'entre eux qui s'étaient retirés sur leurs vaisseaux à Mycale eurent été détruits[1], Léotychidas, roi des Lacédémoniens, qui commandait à Mycale, retourna dans sa patrie avec les alliés du Péloponnèse. Les Athéniens, au contraire, avec les alliés de l'Ionie et de l'Hellespont qui déjà s'étaient détachés du roi, continuèrent la guerre et assiégèrent Sestos[2], occupée par les Mèdes. Ils passèrent l'hiver devant cette place, dont les rendit maîtres le départ des barbares; ensuite ils quittèrent l'Hellespont pour rentrer chacun dans leur pays. Dès que les barbares eurent évacué l'Attique, les Athéniens ramenèrent leurs enfants, leurs femmes et leurs effets des lieux où ils les avaient mis en sûreté[3], et se disposèrent à relever leur ville et leurs murailles. L'enceinte était détruite à peu de chose près; la plupart des maisons étaient tombées[4]; il ne restait debout que celles, en petit nombre, qu'avaient occupées les plus considérables des Perses.

XC. Les Lacédémoniens, informés de ce qui se préparait, envoyèrent une députation à Athènes. Personnellement ils auraient mieux aimé que ni Athènes ni aucune autre ville ne fût fortifiée; mais ils étaient surtout poussés par leurs alliés qu'inquiétaient et la marine des Athéniens, bien plus nombreuse qu'au-

[1] Léotychidas et Xantippe vainquirent les Perses à Mycale, l'an 479 av. J.-C.

[2] Cette ville avait une assez grande importance, parce qu'elle assurait aux Perses le passage d'Asie en Thrace, et delà dans la Macédoine et le reste de la Grèce.

[3] Trézène et Salamine.

[4] Suivant Hérodote, Mardonius, en quittant la ville, brûla tout ce qui restait debout des temples et des maisons.

trefois, et l'audace dont ils avaient fait preuve dans la guerre médique. Ils les invitaient donc à ne pas se fortifier, et même à détruire, de concert avec eux, toutes les fortifications en dehors du Péloponnèse. Toutefois ils ne laissaient percer ni leur but, ni leurs sentiments de défiance; ils donnaient pour prétexte qu'il ne fallait pas que les barbares, s'ils revenaient, trouvassent, comme dernièrement à Thèbes, un point fortifié qui servît de base à leurs attaques. Le Péloponnèse, disaient-ils, offrirait à tous les Grecs une retraite et un point d'appui suffisants.

Les Athéniens, sur l'avis de Thémistocle, répondirent à cette ouverture qu'ils allaient de leur côté envoyer aux Lacédémoniens des députés pour en conférer, et ils congédièrent sur-le-champ les ambassadeurs. Thémistocle demanda à être envoyé immédiatement à Lacédémone; on devait ensuite lui choisir des collègues; mais, au lieu de les faire partir sur-le-champ, on les retiendrait jusqu'à ce que la muraille eût atteint la hauteur strictement nécessaire pour la défense. Tout ce qu'il y avait d'habitants dans la ville, hommes, femmes, enfants, devait se mettre au travail, sans épargner ni édifices publics, ni maisons particulières; tout ce qui pouvait offrir quelque utilité pour la construction du mur devait être démoli. Ces instructions données, il laissa entendre qu'il ferait le reste à Lacédémone, et partit. Une fois arrivé, au lieu de se présenter devant les magistrats, il temporisa sous divers prétextes; quand quelqu'un des magistrats lui demandait pourquoi il ne se rendait pas à l'assemblée, il répondait qu'il attendait ses collègues, restés en arrière pour quelque affaire; qu'il comptait sur leur

prompte arrivée et s'étonnait même de ne pas les voir paraître.

XCI. Quand on entendait Thémistocle, l'affection qu'on avait pour lui faisait accepter ses raisons. Mais, d'un autre côté, des personnes arrivant d'Athènes dénonçaient hautement que les fortifications se poursuivaient et que déjà la muraille gagnait en hauteur; on n'avait aucun motif pour se refuser à les croire. Thémistocle, instruit de ces rapports, invita les Lacédémoniens à ne pas se laisser abuser par de vaines paroles, mais à députer plutôt quelques-uns des leurs, des hommes probes et véridiques, qui rapporteraient fidèlement ce qu'ils auraient vu. On les expédia. De son côté, il informa les Athéniens de cette députation par un avis secret, et leur recommanda de retenir les envoyés le moins ostensiblement possible, mais de ne pas les laisser aller avant qu'ils fussent eux-mêmes de retour; car ses collègues, Abronichus, fils de Lysiclès, et Aristide, fils de Lysimaque, étaient enfin arrivés, lui annonçant que la muraille avait une hauteur suffisante. Il craignait que les Lacédémoniens, une fois instruits de la vérité, ne voulussent plus les laisser partir. Les Athéniens retinrent les envoyés, conformément à ses prescriptions. Alors Thémistocle se présenta devant les Lacédémoniens; il déclara qu'Athènes était entourée de murs et pouvait désormais pourvoir à la sûreté de ses habitants; que si les Lacédémoniens ou leurs alliés voulaient y envoyer quelque ambassade, ils auraient à traiter maintenant avec des hommes connaissant et leurs propres intérêts et ceux de la Grèce; que, quand ils avaient cru nécessaire d'abandonner leur ville et de monter sur leurs vaisseaux, ils

avaient su prendre, sans les Lacédémoniens, cette audacieuse résolution; qu'enfin, dans toutes les affaires où ils s'étaient consultés avec les Lacédémoniens, ils ne s'étaient montrés inférieurs à personne pour la sagesse des résolutions; qu'il leur semblait utile actuellement de fortifier leur ville, et que l'intérêt des habitants était, en cela, d'accord avec celui de tous les alliés; qu'en effet il était impossible, s'il n'y avait entre les parties contractantes parité de situation et de forces, qu'on prît de concert et sur le pied de l'égalité des mesures analogues dans l'intérêt commun. Il fallait donc, disait-il, ou qu'aucun des confédérés n'eût de fortifications, ou qu'on approuvât ce qu'avaient fait les Athéniens.

XCII. Les Lacédémoniens, à ce discours, ne témoignèrent ouvertement aucun ressentiment contre les Athéniens, car ils n'avaient pas prétendu intimer une défense; c'était seulement pour donner un conseil, dans l'intérêt commun, qu'ils avaient envoyé une députation; d'ailleurs, ils témoignaient alors beaucoup de bienveillance aux Athéniens, surtout en raison de leur dévouement contre les Mèdes. Ils n'en éprouvèrent pas moins un secret dépit d'avoir manqué leur but. Quant aux députés, ils se retirèrent de part et d'autre sans récriminer.

XCIII. C'est ainsi que les Athéniens fortifièrent leur ville en peu de temps; aussi reconnaît-on, aujourd'hui encore, que les constructions furent élevées à la hâte : les fondements sont formés de pierres non appareillées, souvent tout à fait brutes, et jetées là au hasard, comme on les apportait; on trouve même des cippes funéraires et des sculptures mêlés à la maçonne-

rie. Cela tient à ce que l'enceinte de la ville fut agrandie dans tous les sens et que, dans la précipitation du moment, on mettait tout en œuvre indistinctement.

Thémistocle persuada aussi de compléter les constructions du Pirée, commencées précédemment, l'année de son archontat[1]. Le Pirée, avec ses trois ports naturels, lui paraissait d'une grande importance; car il pensait que les Athéniens trouveraient dans la marine, s'ils s'y adonnaient, de grandes ressources pour l'accroissement de leur puissance. Il osa le premier dire qu'ils devaient s'adonner à la mer, et tout d'abord il leur en prépara l'empire. C'est d'après ses conseils qu'on donna aux murs qui entourent le Pirée la largeur qu'on leur voit encore aujourd'hui. Deux chariots de pierres y passaient aisément en se croisant. A l'intérieur, il n'y avait ni moellon ni mortier; il n'entrait dans les constructions que d'énormes blocs de pierre, taillés à angles droits et reliés entre eux extérieurement avec du fer et du plomb. Ils ne furent élevés qu'à la moitié de la hauteur qu'il avait projetée; car il voulait que leur élévation et leur épaisseur pussent décourager toutes les tentatives des ennemis, et, dans sa pensée, un petit nombre d'hommes, même des moins valides, devaient suffire à les garder, pendant que les autres monteraient sur les vaisseaux. S'il se préoccupait surtout de la marine, c'était dans cette pensée, ce me semble, qu'il serait plus facile à l'armée du roi d'envahir l'Attique par mer que par terre. Le Pirée lui semblait d'ailleurs plus important

[1] 493 av. J.-C.; quatrième année de la LXXI olympiade.

que la ville haute ; et, bien des fois, il conseilla aux Athéniens, si jamais ils étaient forcés par terre, de descendre au Pirée et d'y lutter sur leurs vaisseaux contre tous leurs ennemis.

C'est ainsi que les Athéniens fortifièrent leur ville et firent toutes leurs dispositions, immédiatement après la retraite des Mèdes.

XCIV. Cependant Pausanias, fils de Cléombrote, avait été envoyé de Lacédémone, pour commander les Grecs, à la tête de vingt vaisseaux du Péloponnèse. Les Athéniens naviguèrent de conserve avec trente vaisseaux ; un grand nombre d'alliés les suivaient. Ils se portèrent contre Cypre, qu'ils soumirent en grande partie ; puis ils allèrent, toujours sous le même commandement, assiéger Byzance occupée par les Mèdes, et s'en emparèrent [1].

XCV. Mais déjà la dureté de Pausanias commençait à peser aux Grecs [2], particulièrement aux Ioniens et à tous ceux qui s'étaient récemment soustraits à la domination du roi [3]. Ils allèrent trouver les Athéniens, et les prièrent, au nom de leur commune origine [4], de se mettre à leur tête, et de les protéger au besoin contre les violences de Pausanias. Les Athéniens accueillirent cette demande et leur témoignèrent les meilleures dispositions, s'engageant à leur donner l'appui qu'ils récla-

[1] Cette expédition eut lieu de 476 à 474 av. J.-C.

[2] Plutarque parle à plusieurs reprises (Vies de Cicéron et d'Aristide) des violences de Pausanias. Il allait jusqu'à frapper les chefs des nations alliées et à leur infliger des punitions dérisoires.

[3] Cette défection avait eu lieu l'année des combats de Mycale et de Platée (479 av. J.-C).

[4] Parmi ces nouveaux alliés, Plutarque cite en première ligne les habitants de Chio, Samos et Lesbos.

maient, et à prendre sur tout le reste les mesures qu'ils jugeraient les meilleures. Sur ces entrefaites les Lacédémoniens rappelèrent Pausanias pour le juger sur les faits venus à leur connaissance [1]. Les Grecs qui venaient à Lacédemone se plaignaient vivement de ses injustices; dans son commandement il agissait plutôt en tyran qu'en général. Il fut donc rappelé au moment même où, en haine de lui, tous les alliés, à l'exception des soldats du Péloponnèse, se rangeaient sous les ordres des Athéniens [2]. Arrivé à Lacédémone, il fut condamné pour violences envers des particuliers, mais absous sur les faits capitaux. Et pourtant on l'accusait surtout de médisme [3], et le reproche paraissait fondé. Le commandement ne lui fut pas rendu; on envoya à sa place Dorcis et quelques collègues, à la tête d'une armée peu nombreuse. Mais les alliés refusèrent de se placer sous leurs ordres; ils se retirèrent alors et ne furent pas remplacés. Les Lacédémoniens craignaient qu'au dehors leurs généraux ne se corrompissent, comme il était arrivé pour Pausanias [4]. D'ailleurs, ils voulaient se débarrasser de la guerre médique; ils croyaient les Athéniens en état de la conduire et étaient à cette époque en bons rapports avec eux.

[1] Suivant Diodore de Sicile (XI, 44) ce furent les Péloponnésiens placés sous les ordres de Pausanias qui l'envoyèrent accuser à Sparte.

[2] 470 ou 471 av. J.-C.

[3] Trahison, intelligence avec les Mèdes. Cette accusation fut plus tard renouvelée, et Pausanias périt misérablement (V. plus bas I, 128.).

[4] « La détermination de Sparte parut étrange : Voyant que « leurs généraux se laissaient corrompre par ce pouvoir si consi- « dérable, ils cessèrent d'envoyer des généraux, préférant au

XCVI. Les Athéniens, investis ainsi du commandement que les alliés leur avaient déféré en haine de Pausanias, fixèrent l'apport de chaque ville [1] dans la lutte contre le Barbare; aux uns ils demandèrent de l'argent, aux autres des vaisseaux. Le prétexte était de ravager les terres du Roi, en représailles de ce qu'on avait souffert. C'est alors que fut instituée chez les Athéniens la magistrature des Hellénotames, chargés de percevoir le *Phoros* [2]. On désignait sous ce nom la contribution en argent. Le premier Phoros fut fixé à quatre cent soixante talents. Le trésor était déposé à Délos, et les assemblées se tenaient dans le temple.

XCVII. Commandant à des alliés d'abord indépendants et admis à délibérer dans les assemblées communes, les Athéniens accrurent leur puissance et par les armes et par le maniement des affaires, dans l'intervalle qui sépare la guerre médique de celle-ci. Voici le précis de ces accroissements successifs, au milieu de leurs démêlés soit avec les barbares et avec leurs alliés révoltés, soit avec les peuples du Péloponnèse, toujours mêlés, l'un ou l'autre, à ces querelles. Je me suis permis une digression [3] à ce sujet, parce que tous ceux qui m'ont précédé ont négligé cette partie, pour se borner à l'histoire de la Grèce avant la guerre médique, ou à la guerre médique elle-même. Le seul qui ait touché ce point, Hellanicus [4], dans son histoire de l'Attique, l'a

« commandement de toute la Grèce des citoyens vertueux et le « maintien des anciennes mœurs » (PLUT., *Arist.*, 23.).

[1] La répartition fut faite par Aristide.

[2] C'est-à-dire *apport*, la contribution pour la guerre médique.

[3] Cette digression, destinée à combler une importante lacune historique, comprend un espace de 47 ans (478-432).

[4] Hellanicus était né quelques années avant Hérodote; ses écrits ont péri; il n'en reste que des fragments insignifiants.

traité brièvement et laisse à désirer pour l'exactitude chronologique. C'est d'ailleurs par ces faits qu'on peut voir comment s'est établie la domination athénienne.

XCVIII. D'abord, sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, ils assiégèrent Eion, place occupée par les Mèdes, sur le Strymon [1], la prirent et réduisirent les habitants en esclavage. Scyros, île de la mer Égée, habitée par les Dolopes [2], éprouva ensuite le même sort et reçut une colonie athénienne. Ils firent aussi la guerre aux Carystiens [3] ; le reste de l'Eubée n'y prit aucune part, et, au bout quelque temps, les hostilités finirent par une convention. Vint ensuite la défection des Craniens, qu'ils attaquèrent et réduisirent à la suite d'un siége. Ce fut le premier peuple qui, contrairement au droit commun, passa de la condition d'allié à celle de sujet. Plus tard beaucoup d'autres eurent successivement le même sort.

XCIX. Les motifs de défection ne manquaient pas ; au premier rang étaient le défaut de paiement des redevances en argent et en vaisseaux et le refus de service ; car les Athéniens agissaient avec rigueur et excitaient des mécontentements par l'imposition forcée de charges qu'on n'avait ni l'habitude ni la volonté de supporter. Sous bien d'autres rapports leur domination s'était appesantie [4] : dans les expédi-

[1] En Thrace, à l'embouchure du Strymon ; c'était le port d'Amphipolis.

[2] Les Dolopes étaient adonnés à la piraterie ; ils pillaient et massacraient tous les étrangers qui abordaient sur leurs côtes.

[3] C'était le seul peuple de l'Eubée qui ne fût pas soumis aux Athéniens.

[4] La suite du récit offrira de nombreux exemples de cette dureté attestée par tous les historiens. Les Athéniens, avec leurs

tions communes, ils ne traitaient plus les alliés sur le pied de l'égalité; et d'ailleurs, il leur était devenu facile de réduire ceux qui les abandonnaient. La faute en était aux alliés eux-mêmes; car, par suite de leur répugnance pour le service militaire, la plupart d'entre eux, pour ne pas quitter leurs foyers, stipulaient une redevance en argent, équivalente au contingent de vaisseaux auquel ils étaient tenus. La marine athénienne s'accroissait de leur contribution, et ensuite, lorsqu'eux-mêmes tentaient quelque défection, ils s'engageaient dans la guerre sans préparatifs et sans expérience.

C. Les Athéniens, assistés de leurs alliés, combattirent ensuite les Mèdes sur terre et sur mer, près du fleuve Eurymédon [1], en Pamphilie. Vainqueurs le même jour dans les deux affaires, sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, ils prirent aux Phéniciens ou détruisirent deux cents galères.

Quelque temps [2] après, les Thasiens se détachèrent de leur alliance, à propos de démêlés relatifs aux comptoirs et aux mines qu'ils exploitaient sur la côte de Thrace, en face de Thasos. Les Athéniens envoyèrent une flotte contre Thasos, remportèrent une victoire navale et firent une descente dans l'île. Vers le même temps ils envoyèrent dix mille colons, tant des leurs que des alliés, occuper, sur les bords du Strymon, le lieu appelé alors les Neuf-Voies, et maintenant Amphipolis. Après s'être emparés des Neuf-Voies sur les Édoniens, ils s'avançaient vers l'intérieur [3], lorsque tous les

mœurs élégantes et légères, étaient pour leurs alliés des tyrans sans pitié.

[1] Vers 466 av. J.-C.

[2] On s'accorde à rapporter cette défection à l'an 465 av. J.-C.

[3] Sous la conduite de Léagros et de Sophanès (Hérod. IX, 75).—

Thraces[1], également inquiets de la fortification des Neuf-Voies, se réunirent et les anéantirent à Drabisque, en Édonie[2].

CI. Les Thasiens, vaincus et assiégés, se tournèrent vers les Lacédémoniens et les prièrent de leur venir en aide par une diversion sur l'Attique. Les Lacédémoniens s'y engagèrent, à l'insu des Athéniens ; ils allaient agir, lorsqu'ils en furent détournés par le tremblement de terre[3] qui eut lieu à cette époque. Les Hilotes[4] profitèrent de cette occasion, ainsi que les Thuriates[5] et les Éthéens, voisins des Lacédémoniens, pour se soulever et s'enfermer à Ithome. La plupart des Hilotes descendaient des anciens Messéniens réduits jadis en servitude, ce qui leur faisait donner à tous le nom de Messéniens[6]. Les Lacédémoniens eurent donc une guerre à soutenir contre les révoltés d'Ithome.

Quant aux Thasiens, après trois ans de siége, ils ca-

On comprend difficilement que les Athéniens se soient ainsi avancés dans l'intérieur jusqu'à Drabisque, à moins que ce ne fût pour prévenir les attaques des Édoniens, ou pour soumettre toute la région des mines.

[1] Diodore (XII, 68) et Pausanias disent, au contraire, qu'ils furent anéantis par les Édoniens seuls.

[2] 463 av. J.-C. L'Édonie confinait à la Thrace et était comprise entre le Strymon et le Nestus.

[3] Ce tremblement de terre eut lieu 445 ans av. J.-C. Il fit périr vingt mille Lacédémoniens (Diodore XII, 63) et renversa toute la ville, à l'exception de cinq maisons. (Plut. Cim.)

[4] Les Hilotes étaient les habitants d'Hélos, réduits à l'esclavage le plus abject après la prise de leur ville par les Lacédémoniens, en 1059. On désignait également sous ce nom les Messéniens réduits aussi en servitude.

[5] Thuria était située près de l'embouchure du Pamisus, et Ithome à peu de distance à l'est de Messène.

[6] Cette guerre fut même nommée, pour ce motif, troisième guerre de Messénie.

pitulèrent, rasèrent leurs fortifications, livrèrent aux Athéniens leurs vaisseaux, se soumirent à payer la somme à laquelle ils furent taxés et pour le présent et pour l'avenir, et enfin renoncèrent à toute prétention sur le continent et les mines.

CII. Les Lacédémoniens, voyant se prolonger la guerre contre les révoltés d'Ithome, eurent recours à leurs alliés et aux Athéniens. Ces derniers vinrent en grand nombre, sous les ordres de Cimon. On les avait appelés surtout à cause de leur réputation d'habileté dans l'art des siéges; mais, les opérations ayant continué à traîner en longueur, cette habileté parut en défaut; car ils auraient dû emporter la place. C'est à propos de cette expédition que se manifesta pour la première fois la mésintelligence entre les Lacédémoniens et les Athéniens. Les Lacédémoniens, voyant que la ville n'était pas enlevée de vive force, s'inquiétèrent de l'audace et de l'esprit remuant des Athéniens[1]; ils les regardaient comme d'une autre race qu'eux et craignaient, si leur séjour devant Ithome se prolongeait, que leur fidélité ne fût pas à l'abri des suggestions des assiégés. Aussi, de tous leurs alliés, ils congédièrent les Athéniens seuls, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin d'eux; mais sans leur témoigner cependant aucun soupçon. Néanmoins, les Athéniens comprirent que le prétexte assigné à leur renvoi n'était pas sérieux et qu'il était survenu quelque défiance. Ils s'indignèrent et résolurent de ne point tolérer une pareille offense de la part des Lacédémoniens. Dès qu'ils se furent retirés, ils renoncèrent

[1] Diodore (XI, 64) dit aussi que les Lacédémoniens craignaient de les voir passer du côté des Messéniens.

à l'alliance contractée avec eux contre les Mèdes, et en formèrent une nouvelle avec les Argiens, ennemis de Lacédémone[1]. Les Thessaliens entrèrent aussi dans la même ligue et se lièrent à chacun des deux peuples par les mêmes serments.

CIII. Après dix ans de siége, ceux d'Ithome, à bout de ressources, capitulèrent avec les Lacédémoniens[2]. Les conditions étaient qu'ils sortiraient du Péloponnèse sous la foi des traités et n'y rentreraient jamais; que si quelqu'un d'eux y était surpris, il serait esclave de celui qui l'aurait arrêté. Un oracle de la pythie avait précédemment ordonné aux Lacédémoniens de laisser aller le suppliant de Jupiter Ithoméen. Ils sortirent donc avec leurs enfants et leurs femmes; les Athéniens, en haine des Lacédémoniens, les accueillirent et les établirent à Naupacte[3] qu'ils venaient de prendre récemment sur les Locriens Ozoles.

Les Mégariens vinrent aussi se joindre aux Athéniens; ils s'étaient séparés des Lacédémoniens, parce que les Corinthiens leur faisaient la guerre pour une question de limites. Les Athéniens occupèrent Mégare et Pèges; ils construisirent chez les Mégariens les longs murs, qui s'étendent de la ville à Nisée[4], et en prirent eux-mêmes la garde. C'est surtout de là que date la haine violente des Corinthiens contre les Athéniens.

CIV. Cependant, Inarus de Libye, fils de Psammé-

[1] Cimon, qui avait conseillé cette expédition en faveur des Lacédémoniens, fut banni par l'ostracisme.

[2] 455 av. J.-C.

[3] Aujourd'hui Lépante. La ville fut reprise à la fin de la guerre par les Lacédémoniens qui en chassèrent les Messéniens.

[4] Nisée, à huit stades de Mégare, sur le golfe Saronique, était le port de cette ville.

tique, roi des Libyens qui confinent à l'Égypte, partit de Marée[1], ville au-dessus de Pharos, et fit soulever la plus grande partie de l'Égypte contre le roi Artaxerxès[2]. Investi lui-même du commandement, il appela les Athéniens. Ceux-ci faisaient alors une expédition contre Cypre, avec deux cents vaisseaux tant d'Athènes que des alliés. Ils quittèrent Cypre à cet appel, remontèrent le Nil, et, maîtres du cours du fleuve, ainsi que des deux tiers de Memphis, ils assiégèrent la partie restée libre et qu'on appelait le Mur-Blanc. Là s'étaient réfugiés des Perses, des Mèdes et ceux des Égyptiens qui n'avaient pas pris part à la révolte.

CV. Les Athéniens, ayant fait une descente à Halies[3], attaquèrent les Corinthiens et les Épidauriens. Les Corinthiens furent vainqueurs. Plus tard les Athéniens livrèrent un combat naval aux Péloponnésiens, à la hauteur de Cécryphalie[4] et vainquirent à leur tour. Survint ensuite une guerre entre les Eginètes et les Athéniens. Une grande bataille navale se livra entre eux près d'Égine; les uns et les autres étaient assistés de leurs alliés. Les Athéniens, commandés par Léocrate, fils de Strœbus, furent vainqueurs; ils prirent soixante-dix vaisseaux, descendirent à terre et assiégèrent la ville. Les Lacédémoniens, voulant secourir les Éginètes, leur firent passer trois cents hoplites qui avaient précédemment servi comme auxiliaires avec les Corinthiens et les

[1] Marée, bourg à peu de distance d'Alexandrie, sur le bras Canopique, a donné son nom au lac Maréotis. Pharos, petite île, à l'embouchure du bras Canopique, fut plus tard jointe au continent.

[2] Artaxerxès-Longuemain qui régna de 467 à 425. L'expédition athénienne eut lieu vers 460.

[3] Petite ville de l'Argolide, non loin de Trézène.

[4] Île au N.-O. d'Égine, dans le golfe Saronique.

Épidauriens. En même temps ils occupèrent les hauteurs de Géranie[1], pendant que les Corinthiens et les alliés descendaient dans la Mégaride; ils espéraient que les Athéniens, ayant une grande partie de leur armée occupée ailleurs, à Égine et en Égypte, seraient dans l'impossibilité de secourir les Mégariens, ou que, s'ils le faisaient, il leur faudrait abandonner Égine. Mais le corps expéditionnaire d'Égine ne fit aucun mouvement; les Athéniens envoyèrent à Mégare, sous la conduite de Myronidès, les plus âgés et les plus jeunes des citoyens restés à Athènes; une bataille qu'ils livrèrent aux Corinthiens resta indécise, et les deux partis se séparèrent, prétendant, chacun de leur côté, n'avoir pas eu le dessous. Cependant les Corinthiens se retirèrent, et les Athéniens, qui avaient plutôt eu l'avantage, élevèrent un trophée. Mais les Corinthiens, traités de lâches à leur retour par les vieillards qui étaient restés à la ville, se préparèrent pendant douze jours entiers et revinrent élever un trophée de victoire en face de celui des Athéniens. Les Athéniens accoururent alors de Mégare, tuèrent ceux qui érigeaient le trophée, attaquèrent ensuite les autres et les mirent en déroute.

CVI. Les Corinthiens vaincus battirent en retraite. Un corps assez considérable d'entre eux, vivement poussé, se trompa de route et tomba dans une propriété particulière, entourée d'un large fossé, et sans issue. Les Athéniens s'en aperçurent, firent face à l'entrée avec des hoplites, entourèrent l'enceinte de troupes légères et lapidèrent tous ceux qui s'y étaient engagés. Ce fut un grand désastre pour les Corinthiens. Le gros de leur armée regagna le pays.

[1] Promontoire de la Mégaride.

CVII. Vers cette époque[1] les Athéniens commencèrent la construction des longs murs, qui s'étendent jusqu'à la mer, dans la direction de Phalère et du Pirée.

Les Phocéens firent une expédition contre la Doride[2], métropole des Lacédémoniens; ils attaquèrent Bœon, Cytinion, Erinéos, et prirent une de ces petites places. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Nicomède, fils de Cléombrote, qui commandait à la place du roi Plistoanax, fils de Pausanias, trop jeune encore, se portèrent au secours des Doriens, avec quinze cents de leurs hoplites et dix mille des alliés. Ils forcèrent les Phocéens à rendre la ville par capitulation, et se retirèrent. Mais la difficulté était de rentrer chez eux; s'ils voulaient prendre la mer et traverser le golfe de Crisa, ils devaient trouver en croisière la flotte athénienne qui leur barrait le passage. Par Géranie, la route ne leur paraissait pas sûre, les Athéniens étant maîtres de Mégare et de Pèges. D'ailleurs, indépendamment des difficultés de cette route, les issues étaient constamment gardées par les Athéniens; les Lacédémoniens sentaient bien qu'en cette circonstance le passage de ce côté leur serait aussi disputé. Ils crurent donc devoir s'arrêter en Béotie, pour considérer à loisir quel serait le moyen le plus sûr d'opérer leur retraite. En prenant ce parti, ils avaient aussi cédé un peu aux instigations secrètes de quelques Athéniens qui espéraient détruire la démocratie et empêcher la construction des longs murs[3]. Les Athéniens en masse se portèrent contre

[1] 457 av. notre ère.
[2] Au nord-ouest de la Phocide, près du mont Œta.
[3] L'aristocratie voyait avec inquiétude l'accroissement de la

eux, assistés de mille Argiens et des divers contingents des alliés, en tout quatorze mille hommes; ce qui les détermina à cette expédition fut l'embarras dans lequel ils supposaient les Lacédémoniens pour opérer leur retraite, et aussi quelque soupçon de ce qui se tramait contre la démocratie. Un corps de cavalerie thessalienne marchait avec eux, conformément au traité[1]; mais, pendant l'action, il passa aux Lacédémoniens.

CVIII. Le combat se livra à Tanagre[2], en Béotie. La victoire resta aux Lacédémoniens et à leurs alliés; mais il y eut de part et d'autre un grand carnage. Les Lacédémoniens pénétrèrent dans la Mégaride, coupèrent les arbres, et rentrèrent chez eux par Géranie et l'isthme. Soixante-deux jours après ce combat, les Athéniens, sous la conduite de Myronidès, allèrent attaquer les Béotiens, les battirent à Œnophytis[3], et soumirent la Béotie, ainsi que la Phocide. Ils rasèrent les fortifications de Tanagre, et prirent chez les Locriens d'Oponte cent otages, choisis parmi les plus riches citoyens. Enfin ils terminèrent chez eux la construction des longs murs.

Vint ensuite la capitulation des Éginètes. Ils se rendirent aux Athéniens[4], rasèrent leurs murailles, livrèrent leurs vaisseaux, et se soumirent pour l'avenir à un tribut déterminé.

marine, qui déplaçait sans cesse les fortunes et favorisait par là les développements de la démocratie. C'était elle qui appelait les Lacédémoniens.

[1] Le traité dont il a été question au chap. CII.

[2] 457 av. J.-C.

[3] A peu de distance de Tanagre, sur l'Asopus.

[4] La quatrième année de la quatre-vingtième olympiade. 456 av. J.-C.

Les Athéniens firent avec leur flotte le tour du Péloponnèse, sous le commandement de Tolmidès, fils de Tolmæus; ils brûlèrent le chantier maritime des Lacédémoniens[1], prirent Chalcis, ville dépendante de Corinthe, descendirent à terre et battirent les Sicyoniens.

CIX. Les Athéniens et les alliés qui se trouvaient en Égypte s'y étaient maintenus; mais la guerre avait eu pour eux bien des alternatives: d'abord ils s'étaient emparés de l'Égypte. Le roi[2] avait envoyé alors à Lacédémone le Perse Mégabaze, avec de l'argent, pour déterminer les Péloponnésiens à envahir l'Attique, et forcer ainsi les Athéniens à évacuer l'Égypte; mais l'affaire échoua: Mégabaze, voyant que l'argent était dépensé en pure perte, retourna en Asie avec le reste de ses trésors. Le Perse Mégabyse, fils de Zopyre[3], fut alors envoyé en Égypte à la tête d'une nombreuse armée; il arriva par terre, vainquit dans un combat les Égyptiens et leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis et finit par les enfermer dans l'île de Prosopitès[4]. Après les y avoir assiégés dix-huit mois, il dessécha le lit du fleuve en détournant les eaux, mit les vaisseaux à sec et joignit la plus grande partie de l'île au continent; il y passa alors à pied et s'en empara.

CX. Ainsi furent ruinées les affaires des Grecs, après six ans de guerre. De cette nombreuse armée, bien peu d'hommes purent se sauver à Cyrène, en traversant la

[1] Gythium, au nord du Péloponnèse, sur le golfe de Laconie.
[2] Ces mots désignent toujours le Grand Roi, le roi de Perse.
[3] Celui dont Hérodote raconte la mutilation volontaire (III, 160).
[4] Dans le Delta.

Libye. La plupart périrent. L'Égypte rentra sous la domination du roi, à l'exception du marais [1] où régnait Amyrtée. Il échappa à toutes les poursuites, grâce à l'étendue du marais et au courage des habitants, les plus belliqueux des Egyptiens. Quant à Inarus, roi des Libyens, cause de tout ce trouble en Égypte, il fut pris par trahison et mis en croix. Cinquante trirèmes d'Athènes et des alliés, envoyées en Égypte pour relever les premières, abordèrent à l'embouchure du Nil nommée Mendésienne, sans rien savoir de ce qui s'était passé. Un corps d'infanterie les attaqua par terre, et la flotte phénicienne par la mer; la plupart des vaisseaux furent détruits; très peu parvinrent à s'échapper. Ainsi se termina cette grande expédition des Athéniens et de leurs alliés en Égypte [2].

CXI. Oreste, fils d'Échécratidès, roi des Thessaliens, chassé du trône, persuada aux Athéniens de l'y rétablir. Ils prirent avec eux les Béotiens et les Phocéens, leurs alliés, et marchèrent contre Pharsale, en Thessalie; mais, contenus par la cavalerie thessalienne, ils ne furent jamais maîtres que du terrain qu'ils occupaient, sans pouvoir s'éloigner de leur camp. N'ayant pu ni prendre la ville, ni réaliser en rien l'objet de leur

[1] Partie du Delta, comprise entre les bouches Bolbitique et Sébennitique.

[2] 457 av. J.-C. — Le récit de Diodore (XI, 77) est tout différent. Les Athéniens, abandonnés par les Égyptiens leurs alliés, ne perdirent cependant pas courage; ils brûlèrent leurs vaisseaux, et s'engagèrent mutuellement à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; aussi les Perses, voyant qu'ils ne pourraient les vaincre sans une perte considérable, leur accordèrent une capitulation, aux termes de laquelle ils quittèrent l'Égypte et se rendirent à Cyrène, où ils s'embarquèrent pour Athènes.

expédition, ils s'en retournèrent sans avoir rien fait et ramenèrent Oreste avec eux [1].

Peu de temps après, mille Athéniens s'embarquèrent à Pèges, place en leur pouvoir, et longèrent la côte jusqu'à Sicyone, sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippe. Ils firent une descente et battirent ceux des Sicyoniens qui en vinrent aux mains avec eux [2]; aussitôt après ils s'adjoignirent les Achéens et traversèrent le golfe pour aller, sur la côte opposée, attaquer Œniades [3], en Acarnanie. Mais, après un siége inutile, ils renoncèrent à cette entreprise et retournèrent chez eux.

CXII. Trois ans après ces événements [4], une trêve de cinq ans fut conclue entre les Péloponnésiens et les Athéniens. Ceux-ci, en paix dès lors avec la Grèce, envoyèrent contre Cypre deux cents vaisseaux, tant d'Athènes que des alliés, sous le commandement de Cimon. Soixante vaisseaux furent détachés de cette flotte vers l'Égypte, à la demande d'Amyrtée, ce roi du marais dont j'ai parlé. Les autres assiégèrent Citium. Mais Cimon mourut; la famine survint; ils levèrent le siége de Citium et repartirent [5]. En passant au-dessus de Salamine, en Cypre, ils rencontrèrent les Phéniciens et les Ciliciens,

[1] Diodore (XI, 83) raconte les mêmes événements, et ajoute que le principal motif des Athéniens était de se venger de la trahison des Thessaliens à Tanagre.

[2] Plutarque (Péricl.) raconte ces faits avec beaucoup plus de détails. C'est à Némée, assez avant dans les terres, que Périclès alla attaquer les Sicyoniens; il les battit et éleva un trophée.

[3] Sur le fleuve Achéloüs.

[4] 450 av. J.-C.

[5] Le récit de Diodore est tout à fait différent. (Voy. XII, 4.) Les Athéniens se seraient emparés de Cypre et seraient revenus vainqueurs après la mort de Cimon.

les combattirent en même temps sur terre et sur mer et remportèrent une double victoire. Après ce succès, ils rentrèrent au port. Les autres vaisseaux partis en même temps et détachés vers l'Égypte rentrèrent également.

Les Lacédémoniens firent ensuite [1] l'expédition qui a reçu le nom de Guerre sacrée; ils s'emparèrent du temple, de Delphes et le remirent aux Delphiens; mais, après leur départ, les Athéniens l'attaquèrent à leur tour, s'en rendirent maîtres, et le confièrent aux Phocéens.

CXIII. Quelque temps après eut lieu l'expédition des Athéniens en Béotie. Les exilés béotiens occupaient Orchomène, Chéronée et quelques autres places de la Béotie. Les Athéniens, fatigués de l'hostilité de ces villes, envoyèrent contre elles mille de leurs hoplites et les contingents de chacun des alliés, sous le commandement de Tolmidès, fils de Tolmæus. Ils prirent Chéronée, réduisirent les habitants en servitude, et se retirèrent après y avoir mis garnison. Mais en traversant le territoire de Coronée ils furent assaillis par les exilés béotiens d'Orchomène [2], assistés des Locriens, des fugitifs de l'Eubée et de tous ceux qui avaient contre eux les mêmes griefs. Ceux-ci furent vainqueurs, tuèrent une partie des Athéniens et firent les autres prisonniers. Les Athéniens durent abandonner par un traité la Béotie tout entière, à la condition qu'on leur rendrait leurs prisonniers. Les exilés béotiens et tous les autres rentrèrent et recouvrèrent leur indépendance.

[1] 448 av. J.-C.

[2] Sous la conduite de Sparton (Plut. Agésil.). Ce combat fut livré 447 av. J.-C.

CXIV. Peu après, l'Eubée se détacha des Athéniens [1]. Déjà Périclès y était passé avec une armée athénienne, lorsqu'on lui annonça que Mégare venait de faire défection, que les Péloponnésiens allaient envahir l'Attique, et que les Mégariens avaient massacré la garnison athénienne, à part ce qui avait pu se réfugier à Nisée. En même temps les Mégariens avaient appelé à leur secours les Corinthiens, les Sicyoniens et les Épidauriens. Périclès ramena en toute hâte son armée de l'Eubée. Néanmoins les Péloponnésiens envahirent l'Attique, sous le commandement de Plistoanax, fils de Pausanias, roi des Lacédémoniens, et s'avancèrent jusqu'à Éleusis et à la plaine de Thria [2], qu'ils ravagèrent. Ils s'arrêtèrent là et rentrèrent chez eux [3]. Les Athéniens alors repassèrent en Eubée, sous la conduite de Périclès, et la soumirent tout entière. Ils admirent tous les habitants à composition, excepté ceux d'Hestiée, qu'ils chassèrent, et dont ils occupèrent eux-mêmes le pays.

CXV. Peu après leur retour d'Eubée ils firent avec les Lacédémoniens et leurs alliés une trêve de trente ans [4] et rendirent Nisée, Pèges, Trézène et l'Achaïe; c'était tout ce qu'ils avaient conquis sur les Péloponnésiens.

Six ans plus tard la guerre éclata entre les Samiens

[1] L'an 446 (3e année de la LXXXIIIe olymp. suivant Diodore).

[2] On suppose que cette plaine était située entre Éleusis, Éleuthère et Acharné.

[3] Plutarque (Péricl.) dit que Périclès corrompit Plistoanax et Cléandridas son conseiller, et acheta la retraite des Péloponnésiens.

[4] 445 av. J.-C. Une colonne avait été élevée à Olympie, devant la statue de Jupiter, et on y avait inscrit les conditions de la trêve.

et les Milésiens, au sujet de Priène [1]. Les Milésiens, ayant eu le dessous, vinrent à Athènes récriminer contre les Samiens. Ils avaient pris avec eux quelques particuliers de Samos qui aspiraient à changer la forme du gouvernement. Les Athéniens mirent à la voile pour Samos, avec quarante vaisseaux, et y établirent la démocratie ; ils prirent en otages cinquante enfants samiens et autant d'hommes faits, qu'ils déposèrent à Lemnos ; puis ils mirent garnison dans l'île et se retirèrent.

Cependant quelques-uns des Samiens qui avaient quitté l'île pour se réfugier sur le continent se liguèrent avec les plus puissants de ceux qui étaient restés dans la ville, et avec Pissythnès, fils d'Hystaspe, alors gouverneur de Sardes. Ils réunirent sept cents hommes de troupes auxiliaires et passèrent de nuit à Samos. D'abord ils se portèrent contre les chefs du parti populaire, qu'ils saisirent pour la plupart. Ils allèrent ensuite enlever furtivement leurs otages de Lemnos, rompirent avec Athènes, livrèrent à Pissythnès la garnison athénienne, ainsi que les chefs qui étaient entre leurs mains, et se disposèrent aussitôt à attaquer Milet. Les Byzantins entrèrent aussi dans leur défection.

CXVI. A cette nouvelle, les Athéniens firent voile pour Samos avec soixante vaisseaux. Seize de ces bâtiments ne prirent point part aux opérations, ayant été détachés les uns sur les côtes de Carie pour observer la flotte phénicienne, les autres à Chio et à Lesbos pour demander des secours. Ce fut donc avec quarante-

[1] A propos de la délimitation des frontières, sur les rives du Méandre. Les Athéniens commencèrent par se poser en arbitres du différend, et, sur le refus des Samiens d'accepter l'arbitrage, ils marchèrent contre eux (Plut. Péricl.).

quatre vaisseaux que les Athéniens, commandés par Périclès et neuf autres généraux [1], attaquèrent, près de l'île de Tragie [2], soixante-dix vaisseaux samiens, dont vingt portaient des soldats. Cette flotte revenait alors de Milet. Les Athéniens furent victorieux; plus tard, renforcés par quarante vaisseaux d'Athènes et par vingt-cinq de Chio et de Lesbos, ils descendirent à terre, furent encore vainqueurs et investirent la ville sur trois côtés au moyen d'une contre-enceinte; le quatrième était fermé par leur flotte. Périclès prit alors soixante vaisseaux qui faisaient le siége, et, sur l'avis que la flotte phénicienne s'avançait, il se porta rapidement vers Cannes [3] et la Carie. Car déjà Stésagoras et d'autres Samiens étaient parvenus à sortir, avec cinq vaisseaux, pour aller à la rencontre des Phéniciens [4].

CXVII. Pendant ce temps les Samiens, étant sortis du port à l'improviste, tombèrent sur le mouillage ennemi, que rien ne protégeait, détruisirent les bâtiments d'avant-garde, battirent les vaisseaux qui vinrent à leur rencontre et restèrent, quatorze jours durant, maîtres de la mer qui baigne Samos [5]. Ils en profitèrent pour faire entrer et sortir tout ce qu'ils voulurent. Mais, au retour de Périclès, ils se virent de nouveau bloqués par la flotte. Il arriva ensuite d'Athènes

[1] Un grand nombre d'auteurs anciens mettent Sophocle, le poëte tragique, au nombre de ces neuf généraux.

[2] Petite île, près de Samos.

[3] Cannes était au sud de la Carie, en face de Rhodes.

[4] Les Phéniciens, sujets du roi de Perse, combattent ici pour son compte.

[5] Les Samiens étaient commandés, dans cette action, par le philosophe Mélissus (Plut. Péricl.).

quarante vaisseaux de renfort sous le commandement de Thucydide[1] d'Agnon et de Phormion; vingt aux ordres de Tleptolème et d'Anticlès; enfin trente de Chio et de Lesbos. Les Samiens tentèrent un combat de mer, mais ils ne tinrent pas longtemps; réduits bientôt à l'impossibilité de résister, ils capitulèrent après neuf mois de siége et se soumirent aux conditions suivantes : ils rasèrent leurs murailles, livrèrent des otages et leurs vaisseaux, et s'engagèrent à payer, à des échéances déterminées, les frais de la guerre[2]. Les Byzantins se soumirent également et redevinrent, comme auparavant, sujets d'Athènes.

CXVIII. Après ces événements[3], et à quelques années d'intervalle, nous arrivons aux faits dont j'ai parlé plus haut, l'affaire de Corcyre, celle de Potidée, et tout ce qui servit de prétexte à la guerre actuelle. Toutes ces entreprises des Grecs contre les Grecs ou contre les barbares, remplissent un intervalle de cinquante ans, de la retraite de Xerxès à la guerre du Péloponnèse. Pendant cette période, les Athéniens affermirent leur domination et parvinrent à un haut degré de puissance. Les Lacédémoniens le sentaient, mais n'y apportaient aucune entrave; à part quelques courts intervalles de résistance, ils restèrent généralement inactifs. Même avant cette époque ils répugnaient à faire la guerre, à moins de nécessité

[1] Thucydide, fils de Mélésias d'Alopèce, n'est pas le même que notre historien; c'est l'adversaire de Périclès, cité par Plutarque, le chef de l'aristocratie.

[2] Deux cents talents, suivant Diodore (XII, 28.)

[3] 436 av. J.-C., neuf ans après la conclusion de la trêve de trente ans.

absolue, et ils avaient d'ailleurs été quelque peu retenus par des luttes intestines. Mais, lorsque la puissance athénienne se fut élevée visiblement, lorsque déjà elle en vint à entamer leurs alliés, perdant alors patience, ils crurent nécessaire d'attaquer avec la plus grande vigueur et de briser, s'ils le pouvaient, cette domination : tel fut le but de la guerre actuelle.

Les Lacédémoniens décidèrent donc que la trêve était rompue et qu'il y avait eu injuste agression de la part des Athéniens. Ils envoyèrent à Delphes demander au dieu s'il leur serait avantageux de faire la guerre : le dieu, dit-on, répondit qu'en combattant avec énergie *on*[1] aurait la victoire, et que, invoqué ou non, il prêterait lui-même son appui[2].

CXIX. Ils rassemblèrent de nouveau les alliés pour mettre aux voix la question de guerre. Les députés des villes alliées arrivèrent, et, l'assemblée s'étant formée, chacun émit son opinion. La plupart accusèrent les Athéniens et se déclarèrent pour la guerre. Les Corinthiens, inquiets pour Potidée, avaient agi à l'avance auprès de chaque état isolément, pour faire décréter la guerre ; ils étaient présents, s'avancèrent les derniers, et parlèrent en ces termes :

CXX. « Généreux alliés, nous ne pouvons plus adresser de reproches aux Lacédémoniens ; car ce n'est qu'après avoir eux-mêmes décrété la guerre, qu'ils nous

[1] Κατὰ κράτος πολεμοῦσι νίκην ἔσεσθαι. L'oracle est amphibologique, comme de coutume, et peut être interprété en faveur des deux peuples.

[2] Il y a évidemment là, comme le remarque le scoliaste, une allusion à la peste d'Athènes, Apollon étant le dieu qui envoie la peste et les fléaux.

appellent aujourd'hui à nous prononcer. C'est ainsi que doivent agir ceux à qui est dévolu le commandement : partisans de l'égalité chez eux ; mais, dès qu'il s'agit des intérêts communs, jaloux d'y pourvoir les premiers, comme ils sont aussi, en toute occasion, l'objet des premiers honneurs.

« Ceux d'entre nous qui ont eu des rapports avec les Athéniens n'ont pas besoin d'apprendre à se tenir en garde contre eux; mais ceux qui habitent l'intérieur, loin des places de commerce, doivent songer que, s'ils ne viennent au secours des habitants de la côte, ils auront eux-mêmes plus de difficulté à exporter leurs denrées et à recevoir en échange ce que la mer apporte au continent. Ils jugeraient mal les intérêts actuels s'ils croyaient y être étrangers ; ils doivent songer au contraire qu'en délaissant les villes maritimes, le danger viendra jusqu'à eux, et que c'est sur eux-mêmes, non moins que sur nous, qu'ils délibèrent en ce moment. Qu'ils ne craignent donc pas d'échanger la paix pour la guerre : sans doute il est de la prudence de rester en repos quand on n'a pas été lésé ; mais aussi, en présence d'une injustice, l'homme de cœur n'hésite pas à renoncer à la paix pour courir aux armes, sauf à traiter ensuite, une fois le succès obtenu. S'il n'est pas enivré par la victoire, il n'est point non plus énervé par le repos et la paix, au point de se résigner à l'injustice ; car celui que les jouissances rendent timide sera bientôt, s'il reste oisif, dépouillé de ce placide bien-être pour lequel il craint tant ; et celui qui, à la guerre, se laisse enfler par le succès, ne songe pas qu'il obéit aux entraînements d'une audace perfide. Bien des entreprises inconsidérées ont réussi contre des

adversaires plus inconsidérés encore ; mais beaucoup d'autres, et même en plus grand nombre, paraissaient parfaitement conçues, qui n'ont au contraire abouti qu'à la honte. C'est que personne n'apporte dans l'exécution la même confiance que dans la conception d'un projet : on délibère en toute sécurité, et on faiblit, par crainte, quand il faut agir.

CXXI. « Quant à nous, c'est pour repousser une injustice et venger de justes griefs que nous réveillons aujourd'hui la guerre. Les Athéniens châtiés, nous déposerons à temps les armes.

« Nous avons bien des chances de vaincre : d'abord nous avons pour nous le nombre et l'expérience des combats ; ensuite nous avons tous également l'habitude de l'obéissance. Quant à la marine, qui fait leur force, nous en formerons une avec les ressources particulières de chaque ville et les trésors déposés à Delphes et à Olympie [1]. Au moyen d'un emprunt nous serons en mesure de débaucher, par une solde plus élevée, leurs matelots étrangers [2] ; car la puissance athénienne est plutôt mercenaire que nationale ; la nôtre, fondée sur nos personnes bien plus que sur nos richesses, a moins à craindre à cet égard. Une seule victoire navale nous les livre vraisemblablement. S'ils résistent, nous aurons plus de temps pour nous exercer à la marine, et, une fois égaux par la science, nous l'emporterons certainement par le courage : car les avan-

[1] Il ne peut être question ici de piller les temples ; les Corinthiens proposaient d'emprunter, comme cela se pratiquait dans les nécessités pressantes, les trésors de Delphes et d'Olympie.

[2] Ces matelots étaient levés dans toutes les parties de la Grèce, même dans le Péloponnèse.

tages que nous tenons de la nature, ils ne sauraient les acquérir par l'étude; et la supériorité que leur donne la science, nous la leur enlèverons par le travail. Il nous faut de l'argent pour ces dépenses; eh bien! nous le fournirons : il serait vraiment étrange, quand leurs alliés ne se lassent pas de payer leur asservissement, que nous ne voulussions pas, nous, faire la moindre dépense pour nous venger de nos ennemis, pour assurer en même temps notre propre salut, et empêcher que ces mêmes richesses ne deviennent entre les mains des ravisseurs l'instrument de notre ruine.

CXXII. « Nous avons encore d'autres moyens à leur opposer dans cette guerre: la défection de leurs alliés, dont la première conséquence est de tarir les revenus, source de leur puissance; la construction de forteresses sur leur territoire[1], et tant d'autres ressources qu'on ne saurait prévoir actuellement. Car la guerre ne suit pas, tant s'en faut, une marche réglée à l'avance; c'est elle-même qui, le plus souvent, combine ses moyens au gré des circonstances. Y rester maître de soi est le gage le plus sûr du succès; s'y laisser emporter, c'est s'exposer à plus de revers.

« Songeons, en outre, que si chacun de nous n'avait à contester que sur des limites et contre des ennemis égaux en forces, on pourrait se résigner; mais aujourd'hui les Athéniens, en état de lutter contre nous tous réunis, sont bien plus forts encore contre chaque ville isolément. Si donc nous ne nous réunissons tous ensemble, si peuples et villes ne se confédèrent dans une

[1] Les Lacédémoniens fortifièrent, en effet, Décélie, pour en faire la base de leurs opérations contre l'Attique (Thucy. I, 142).

même pensée pour la défense commune, isolés, ils nous subjugueront sans peine; et sachez que la défaite (quelque cruel que ce mot soit à entendre) n'apporterait avec elle rien moins que la servitude. Une pareille supposition, la seule pensée que tant de villes puissent être maltraitées par une seule, est déjà une honte pour le Péloponnèse. Éprouver un pareil sort ne paraîtrait alors que justice; s'y résigner serait lâcheté. Nous montrerons-nous donc indignes de nos ancêtres? Ils ont affranchi la Grèce entière; et nous ne saurions affermir la liberté, même chez nous! Nous laisserions une ville s'ériger en tyran, nous qui, lorsqu'un seul homme affecte la tyrannie dans un État, nous faisons gloire de le renverser! Quant à nous, nous ne savons pas comment cette conduite échapperait au triple reproche d'imprévoyance, d'apathie ou d'incurie, trois vices funestes entre tous; puisque c'est pour ne les avoir pas évités que vous en êtes venus à cette dédaigneuse indifférence qui a déjà causé bien des catastrophes, et qui, pour avoir conduit tant d'hommes à leur perte, a reçu le nom d'aveuglement.

CXXIII. « Mais à quoi bon critiquer longuement le passé, si ce n'est en vue des intérêts actuels! C'est en faveur de l'avenir qu'il faut venir en aide au présent, sans épargner la peine; car s'élever à la vertu par le travail est un exemple que nous ont légué nos pères. Si maintenant vous l'emportez un peu sur eux par la richesse et la puissance, ne renoncez point, pour cela, à ces mœurs héréditaires; car il n'est pas juste que ce qui a été acquis par la pauvreté soit perdu par l'opulence. Marchez donc, pleins d'une confiance que bien des motifs autorisent : l'oracle s'est prononcé et le dieu lui-

même a promis de vous venir en aide ; tout le reste de la Grèce combattra avec vous, soit par crainte, soit par intérêt. D'ailleurs, vous ne serez pas les premiers à enfreindre la trêve, puisque le dieu, en vous ordonnant de combattre, la déclare rompue ; loin de là, vous prendrez en main la défense des traités indignement foulés aux pieds ; car c'est l'agresseur qui les viole, et non celui qui se défend.

CXXIV. « Ainsi tout vous convie à faire la guerre : nous vous y exhortons en commun ; et il est certain qu'elle entre dans les intérêts des villes et des particuliers. Ne tardez donc pas à secourir les Potidéates, c'est-à-dire des Doriens assiégés par des Ioniens (c'était le contraire autrefois), et sauvez en même temps la liberté de tous les autres Grecs ; car si nous abandonnons ceux qui sont aujourd'hui attaqués, si l'on sait, de plus, que nous nous sommes réunis sans oser les secourir, il n'est pas possible que les autres n'éprouvent pas bientôt le même sort. Considérez, généreux alliés, que nous en sommes venus à la dernière extrémité, et que le meilleur parti est celui que nous conseillons. Décrétez donc la guerre, sans vous inquiéter de ce qu'elle peut avoir de terrible pour le moment, sans songer à autre chose qu'aux longs jours de paix qui en résulteront ; car c'est par la guerre surtout qu'on affermit la paix ; et il n'y a pas la même sécurité à fuir la guerre par amour du repos.

« Voyez cette ville qui, au milieu de la Grèce, s'est érigée en tyran : elle nous menace tous également ; déjà elle commande aux uns ; elle médite l'assujettissement des autres ; marchons donc pour la réduire, et, par là, assurons et l'affranchissement des Grecs mainte-

nant asservis, et notre propre sécurité dans l'avenir. »

Ainsi parlèrent les Corinthiens.

CXXV. Lorsque tous eurent donné leur avis, les Lacédémoniens firent voter sucessivement tous les alliés présents, les délégués des petites villes comme ceux des grandes. La majorité se prononça pour la guerre. Cette décision prise, il n'y avait pas moyen d'agir sur-le-champ, aucune disposition n'étant faite: on arrêta donc que chacun ferait ses préparatifs en toute hâte; moins d'une année fut employée à prendre les mesures nécessaires, jusqu'au jour où l'Attique fut envahie et la guerre ouvertement déclarée.

CXXVI. Pendant ce temps ils envoyèrent des députés porter leurs griefs aux Athéniens, afin d'avoir, autant que possible, un prétexte spécieux de faire la guerre, si leurs plaintes n'étaient pas écoutées. Dans une première ambassade, les Lacédémoniens ordonnèrent aux Athéniens d'expier le sacrilége commis contre la déesse[1]; voici quel était ce sacrilége:

Un Athénien, nommé Cylon, vainqueur aux jeux olympiques, riche et d'une famille ancienne, avait épousé la fille de Théagène de Mégare, alors tyran de cette ville. Cylon ayant consulté l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit d'occuper l'acropole d'Athènes, le jour de la plus grande fête de Jupiter. Il prit avec lui des forces que lui fournit Théagène, ainsi que ses amis gagnés au complot, et, quand vinrent les fêtes olympiques du Péloponnèse[2], il s'empara de l'acropole. Son but était la tyrannie. Il crut que c'était là la plus

[1] Minerve.

[2] D'après le scoliaste de Thucydide, on célébrait aussi des fêtes olympiques en Macédoine et à Athènes.

grande fête de Jupiter et qu'elle avait, en quelque sorte, une signification pour lui-même, en sa qualité de vainqueur olympien. Avait-il été question de la plus grande fête de Jupiter dans l'Attique, ou en quelque autre lieu? C'est ce à quoi il ne songea même pas, et ce que l'oracle n'avait pas indiqué. Car il y a aussi chez les Athéniens une grande fête de Jupiter Mélichius, appelée *Diasia*, et qui se célèbre hors de la ville; le peuple tout entier y fait des sacrifices, et beaucoup offrent, au lieu de victimes, des symboles en usage dans le pays[1]. Cylon, croyant bien comprendre l'oracle, exécuta son entreprise. Mais, dès que les Athéniens en furent informés, ils accoururent en masse de la campagne, environnèrent l'acropole et en firent le siége. Comme il traînait en longueur, las de rester campés devant la place, ils se retirèrent pour la plupart et remirent aux neuf archontes la garde de la citadelle, avec plein pouvoir de tout régler comme ils l'entendraient; car, à cette époque, l'administration des affaires publiques était en grande partie confiée aux archontes. Ceux qui étaient assiégés avec Cylon eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres et d'eau; quant à lui, il parvint à s'échapper avec son frère; les autres, se voyant serrés de près, — car quelques-uns mouraient de faim, — s'assirent en suppliants auprès de l'autel qui est dans l'acropole. Les Athéniens commis à la garde, les voyant mourir dans le temple, les firent relever[2], avec

[1] Ceux qui ne pouvaient pas sacrifier un bœuf ou un mouton offraient des gâteaux de farine et de miel, ou des parfums, représentant les animaux qu'on avait coutume d'immoler.

[2] Afin qu'ils ne mourussent pas dans le temple, ce qui l'eût souillé.

promesse de ne leur faire aucun mal; mais, après les avoir emmenés, ils les égorgèrent. Quelques-uns s'étaient réfugiés auprès des déesses vénérables[1]; ils les tuèrent aussi, en passant, jusque sur les autels. Pour ce fait, ils furent déclarés souillés et sacriléges envers la déesse, eux et leur race. Les Athéniens les expulsèrent; le Lacédémonien Cléomène les fit aussi chasser plus tard par une des factions qui se partageaient Athènes[2]: non-seulement on exila les vivants, mais on enleva les ossements des morts, pour les jeter hors du territoire. Cependant ils rentrèrent par la suite, et leurs descendants sont encore à Athènes.

CXXVII. Les Lacédémoniens invitèrent donc les Athéniens à rejeter loin d'eux cette souillure; leur but, sans doute, était d'abord de venger la majesté des dieux; mais ils savaient aussi que Périclès, fils de Xanthippe, tenait par sa mère à cette race sacrilége, et ils espéraient, Périclès tombé, mener plus facilement à bien leurs affaires avec les Athéniens. Cependant ils comptaient moins encore le faire chasser, que soulever contre lui l'opinion publique, en laissant croire que par cette souillure il était en partie cause de la guerre. Car Périclès, l'homme le plus puissant de son temps, placé alors à la tête des affaires, était en toutes choses opposé aux Lacédémoniens, combattait leurs prétentions et excitait les Athéniens à la guerre[3].

[1] Les Euménides,

[2] La faction d'Isagoras, lors de l'expulsion de Clisthène, 509 av. J.-C.

[3] Les comiques athéniens ont attribué cette hostilité de Périclès contre les Lacédémoniens à mille motifs ridicules; tantôt c'est le désir de venger Aspasie, à qui les Mégariens ont volé deux

CXXVIII. Les Athéniens, à leur tour, invitèrent les Lacédémoniens à expier le sacrilége de Ténare. Les Lacédémoniens avaient jadis arraché du temple de Neptune, à Ténare, les Hilotes suppliants, et les avaient massacrés. C'est même à cette cause qu'ils attribuèrent eux-mêmes le grand tremblement de terre de Sparte.

Ils les invitèrent aussi à expier leur sacrilége contre Pallas Chalciœque [1]. Voici en quoi il consistait : lorsque Pausanias, rappelé de son commandement dans l'Hellespont et mis en jugement, eut été absous, les Spartiates ne lui confièrent plus aucune mission au dehors ; mais lui-même prit, de son chef et sans l'aveu des Lacédémoniens, une trirème d'Hermione et retourna dans l'Hellespont. Le prétexte était la guerre que les Grecs faisaient sur ce point ; mais son véritable but était de reprendre les intrigues qu'il avait nouées avec le roi, dans le dessein de mettre la Grèce sous sa domination. Voici, du reste, le premier service qu'il avait rendu au roi et le commencement de toute cette affaire : lorsqu'il prit Byzance [2], à son premier voyage après son retour de Cypre, il avait fait prisonniers dans cette

servantes, tantôt le parti pris de tout brouiller pour ne pas rendre ses comptes. Il n'est pas difficile de trouver des raisons plus sérieuses. Périclès, en politique habile, avait compris qu'Athènes et Lacédémone ne pouvaient longtemps vivre en paix, et qu'il n'y aurait aucune sécurité pour Athènes tant que Sparte serait debout. Il a engagé la lutte au moment où Athènes était toute puissante ; et il eût vraisemblablement réussi, si sa mort, arrivée au début des hostilités, n'eût privé les Athéniens du seul homme qui sût dominer les orages populaires et allier à la science de la guerre et à une rare sagacité politique une fermeté inébranlable.

[1] Pallas au temple d'airain.

[2] Voy. Thucyd. I, 94.

place occupée par les Mèdes, plusieurs parents et alliés du roi. Il les renvoya à ce prince, à l'insu des autres alliés, et publia qu'ils s'étaient échappés de ses mains. Il avait conduit cette intrigue de concert avec Gorgylus d'Érétrie, à qui il avait confié le commandement de Byzance et la garde des prisonniers. Il avait même envoyé à Xerxès, par ce Gorgylus, une lettre dont voici le contenu, divulgué plus tard : « Pausanias, général de Sparte, voulant t'être agréable, te renvoie ces prisonniers de guerre. J'ai l'intention, si tu y consens, d'épouser ta fille [1], et de te soumettre Sparte et le reste de la Grèce. Je crois être en mesure d'exécuter ce dessein, en me concertant avec toi ; si donc quelqu'une de ces propositions t'agrée, envoie-moi vers la mer un homme sûr, par l'intermédiaire duquel nous nous entendrons à l'avenir. »

CXXIX. Tel était le contenu de la lettre. Xerxès en fut charmé et députa vers la mer Artabaze, fils de Pharnace. Il lui ordonna de prendre le commandement de la satrapie de Dascylion, en remplacement de Mégabatès qui en était alors investi. En même temps il lui remit une réponse écrite, pour Pausanias, avec mission de l'expédier à Byzance au plus vite, de montrer à Pausanias le sceau royal, et, dans le cas où il ferait quelques ouvertures sur ses propres affaires, d'agir pour le mieux et en sujet dévoué. A son arrivée, Artabaze exécuta les ordres qu'il avait reçus, et envoya la lettre. Cette réponse était ainsi conçue :

« Ainsi parle le roi Xerxès à Pausanias : pour ce qui

[1] Hérodote (v, 32) dit qu'il épousa la fille de Mégabatès, cousin de Darius, fils d'Hystaspe.

est des hommes que tu as sauvés à Byzance, et que tu m'as renvoyés à la côte opposée, ma reconnaissance envers toi reste gravée dans ma maison [1] et à jamais ineffaçable. Quant à tes propositions, je les agrée. Que ni le jour, ni la nuit, ne t'arrêtent et n'interrompent un instant l'exécution de tes promesses; que la dépense en or et en argent n'y soit pas un obstacle, ni le nombre des troupes, partout où leur appui te serait nécessaire. Je t'envoie Artabaze, homme sûr et fidèle; traite en toute sécurité avec lui mes affaires et les tiennes, et fais ce qu'il y aura de mieux et de plus convenable pour tous deux. »

CXXX. Après la réception de cette lettre, Pausanias, qui déjà jouissait d'une grande considération chez les Grecs pour avoir commandé à Platée, conçut encore plus d'orgueil, et ne voulut plus s'en tenir aux mœurs de son pays: il sortait de Byzance en costume médique; lorsqu'il traversait la Thrace, des Mèdes et des Égyptiens l'escortaient, armés de lances; sa table était servie à la manière persique; déjà il ne pouvait plus contenir sa pensée, et, dans de petites choses, il trahissait les grands desseins dont il méditait l'accomplissement. Il ne se laissait aborder que difficilement, et se montrait, avec tout le monde sans exception, d'une humeur si intraitable, que personne ne pouvait plus paraître devant lui. Ce ne fut pas là un des moindres motifs qui déterminèrent les alliés à passer aux Athéniens.

CXXXI. Ces procédés motivèrent son rappel, quand

[1] Les rois de Perse faisaient inscrire dans les fastes de leur règne les noms de ceux qui leur avaient rendu quelque service.

on les connut à Lacédémone. Lorsque les Lacédémoniens le virent ensuite reprendre la mer sans leur ordre, sur un vaisseau d'Hermione, et continuer les mêmes intrigues; lorsqu'on sut qu'après avoir été expulsé de Byzance par les Athéniens il ne revenait pas à Sparte, mais s'était établi à Colone en Troade, d'où il traitait, disait-on, avec les barbares, on comprit que ce n'était pas à bonne intention qu'il prolongeait là son séjour, et on perdit patience. Les éphores lui envoyèrent un héraut, porteur d'une scytale [1], avec ordre de ne pas quitter le héraut; sinon, Sparte lui déclarerait la guerre. Pausanias, voulant écarter tout soupçon, et comptant d'ailleurs sur l'argent pour échapper à l'accusation, revint une seconde fois à Sparte. Les éphores le firent d'abord jeter en prison; car ils ont ce droit, même avec un roi; mais Pausanias en sortit, grâce à ses intrigues, et s'offrit à rendre compte de sa conduite si quelqu'un voulait l'accuser.

CXXXII. Personne à Sparte, ni parmi ses ennemis, ni dans le reste des citoyens, n'avait aucun indice certain qui pût autoriser à frapper un homme du sang royal et, de plus, revêtu alors de la plus haute dignité : car Plistarque, fils de Léonidas, roi de Sparte, trop jeune encore, était sous la tutelle de Pausanias, son

[1] Voici, d'après le scoliaste de Thucydide et Suidas, quelques détails sur la scytale : c'était un bâton rond, allongé; il y avait deux scytales absolument semblables : l'une d'elles était confiée au général en mission, l'autre restait entre les mains des éphores. Quand ils voulaient envoyer une dépêche secrète, ils roulaient une lanière blanche sur la scytale et écrivaient dans le sens de la longueur; la lanière une fois déroulée, tous les caractères se trouvaient confondus, et le général seul, au moyen de la scytale semblable, pouvait rétablir la lettre.

cousin. Cependant son éloignement pour les mœurs nationales et son affectation à imiter celles des barbares faisaient gravement soupçonner qu'il ne voulait pas se contenter de sa fortune présente. On passait en revue sa conduite antérieure, pour voir s'il ne s'était écarté en rien des lois établies ; on se rappelait qu'à l'époque où les Grecs avaient consacré à Delphes un trépied, sur les prémices du butin enlevé aux Mèdes, il avait osé s'approprier l'offrande, en y faisant graver ce distique :

Le général des Grecs, après avoir détruit l'armée des Mèdes,
Pausanias, a consacré ce monument à Phébus.

Les Lacédémoniens avaient sur-le-champ effacé cette inscription, pour faire graver sur le trépied le nom des villes qui avaient consacré ce monument de leur commune victoire sur les barbares [1]. Néanmoins on faisait de cela un crime à Pausanias, et, dans la situation où il se trouvait, on y trouvait bien plus d'analogie encore avec ses desseins du moment. Le bruit courait aussi qu'il avait des intelligences avec les Hilotes; et cela était vrai : il leur avait promis la liberté et le rang de citoyens s'ils voulaient se soulever avec lui et seconder en tout ses desseins. Cependant ni ces griefs, ni les déclarations de quelques Hilotes, n'avaient paru aux Lacédémoniens mériter assez de créance pour qu'on innovât rien à son égard, et qu'on se départit de l'usage établi chez eux de ne jamais se hâter de prononcer,

[1] Suivant le scoliaste de Thucydide, ce trépied fut plus tard placé par les Romains sur l'hippodrome de Byzance.

sans preuves incontestables, une peine capitale contre un Spartiate. Enfin, dit-on, un homme d'Argila [1], autrefois mignon de Pausanias, et investi de toute sa confiance, ayant été chargé par lui de porter à Artabaze ses dernières lettres pour le roi, devint son dénonciateur. La pensée qu'aucun des messagers envoyés avant lui n'était revenu lui avait inspiré quelques craintes : il contrefit donc le cachet, afin de n'être pas découvert s'il s'était trompé dans ses conjectures, ou si Pausanias réclamait les lettres pour y faire quelque changement. Cela fait, il ouvrit les lettres et y trouva la confirmation de ses soupçons ; car elles contenaient l'ordre de lui donner la mort.

CXXXIII. Ces lettres, communiquées par lui aux éphores, fortifièrent leur conviction. Toutefois ils voulurent entendre personnellement quelque aveu de la bouche de Pausanias : d'après leurs instructions, cet homme se rendit en suppliant à Ténare [2], s'y construisit une cabane séparée en deux par une clôture, et fit cacher dans l'intérieur quelques-uns des éphores. Pausanias vint à lui et lui demanda ses motifs pour se constituer suppliant : alors les éphores entendirent distinctement et les reproches de cet homme à Pausanias sur ce qu'il avait écrit à son sujet, et les détails circonstanciés qu'il lui donnait sur tout le reste ; comment il ne l'avait jamais compromis dans ses messages auprès du roi ; comment Pausanias l'avait cependant choisi pour le dévouer à la mort, à l'égal du commun de ses serviteurs. Ils entendirent également

[1] Dans la Chalcidique.

[2] Dans le temple de Neptune, regardé comme un asyle inviolable.

Pausanias convenir de tout, l'engager à ne pas s'irriter de ce qui venait de se passer, l'assurer qu'il pouvait sans crainte sortir du temple sur sa parole, le presser enfin de partir sans délai et de ne pas entraver ses négociations.

CXXXIV. Après avoir tout entendu par eux-mêmes, les éphores se retirèrent, et, désormais bien convaincus du crime, ils résolurent d'arrêter Pausanias dans la ville. On raconte qu'il allait être pris sur le chemin, mais que, voyant un des éphores s'avancer, il comprit à son air dans quel but il venait à lui; sur un signe secret d'un autre éphore, qui l'avertit par bienveillance, il les prévint et courut se réfugier dans le temple de Pallas Chalciœque. Ce temple était tout près; il entra dans un petit réduit qui en dépendait, afin de ne point souffrir des intempéries de l'air, et s'y tint en repos. Les éphores, dans le premier moment, ne purent l'atteindre; mais ensuite, l'ayant découvert dans ce réduit, ils enlevèrent le toit et les portes, l'y renfermèrent en murant les issues, et restèrent à l'assiéger par la faim. Lorsqu'ils s'aperçurent, à sa position dans le réduit, qu'il allait rendre le dernier soupir, ils le tirèrent du temple, respirant encore; et il mourut aussitôt. On allait le jeter dans le Céada, où l'on précipite les criminels; mais on se décida ensuite à l'ensevelir dans le voisinage. Plus tard, l'oracle de Delphes ordonna aux Lacédémoniens de transporter son tombeau au lieu où il était mort. (On le voit encore aujourd'hui sous les portiques en avant du temple, ainsi que l'indique une inscription gravée sur des colonnes.) L'oracle déclara aussi qu'il y avait sacrilége, et qu'ils eussent à donner à Pallas Chalciœque deux corps au lieu d'un: les Lacé-

démoniens firent faire deux statues d'airain et les consacrèrent, comme expiation de la mort de Pausanias.

CXXXV. Les Athéniens, se fondant sur la déclaration de sacrilége faite par le dieu, insistèrent de leur côté pour une expiation. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes accuser Thémistocle, comme coupable de médisme [1], à l'égal de Pausanias. Ils avaient trouvé, disaient-ils, dans les pièces du procès de Pausanias, la preuve de sa culpabilité, et demandaient qu'il subît la même peine. Thémistocle, alors frappé d'ostracisme, vivait à Argos, et faisait des excursions dans le reste du Péloponnèse. Les Athéniens, cédant à ces réclamations, acceptèrent l'offre des Lacédémoniens de poursuivre Thémistocle de concert avec eux, et leur adjoignirent des commissaires, avec ordre de l'amener, quelque part qu'ils le trouvassent.

CXXXVI. Thémistocle, prévenu à temps, s'enfuit du Péloponnèse et se retira chez les Corcyréens qu'il avait obligés [2]. Mais ceux-ci lui ayant observé qu'ils craignaient, en le gardant, de s'attirer l'inimitié des Péloponnésiens et des Athéniens, il se fit transporter par eux sur le continent en face de Corcyre. Toujours poursuivi par les commissaires envoyés sur ses traces, traqué par eux partout où il cherchait asile, il fut contraint, dans un moment de détresse, de se retirer chez Ad-

[1] Plutarque et Diodore admettent que Thémistocle connaissait en effet la trahison de Pausanias, mais avait refusé de s'y associer. Diodore ajoute que le but des Lacédémoniens, en accusant Thémistocle, était d'associer les Athéniens à la honte de cette trahison.

[2] Suivant le scoliaste, Thémistocle s'était opposé à ce qu'on châtiât les cités qui n'avaient point pris part à la lutte contre les Perses; de ce nombre étaient les Corcyréens.

mète [1], roi des Molosses, qui ne l'aimait pas. Admète se trouvait alors absent. Il s'établit en suppliant auprès de sa femme, et, sur ses conseils, il s'assit au foyer, tenant leur enfant dans ses bras. Le roi étant rentré peu après, il se fit connaître et lui représenta que, bien que lui-même eût été contraire à ses sollicitations auprès des Athéniens, il serait indigne d'Admète de se venger sur un exilé; que celui dont il avait eu à se plaindre était maintenant beaucoup plus faible que lui, et qu'il était généreux de ne se venger que de son égal; que d'ailleurs s'il s'était montré opposé au roi, c'était dans une circonstance où il ne s'agissait que d'intérêts et non de la vie; tandis qu'Admète, en le livrant (il lui fit connaître alors par qui il était poursuivi et pour quel motif), lui arrachait l'existence. Admète, à ces mots, fit relever Thémistocle qui était resté assis, tenant le fils du roi dans ses bras : c'était la forme de supplication la plus solennelle.

CXXXVII. Lorsque les Lacédémoniens et les Athéniens arrivèrent, peu de temps après, il refusa de le livrer, malgré leurs pressantes sollicitations [2]; et, sur le désir qu'exprima Thémistocle de se rendre auprès du roi de Perse, il le fit conduire par terre jusqu'à Pydna, ville d'Alexandre [3], sur l'autre mer [4]. Il y trouva un bâtiment qui faisait voile pour l'Ionie, s'y embarqua et fut poussé par la tempête devant le camp des Athéniens

[1] Suivant Diodore, il aurait passé directement d'Argos chez Admète, et de là en Asie.

[2] Et même malgré leurs menaces. (Voy. Diodore, XII, 56.)

[3] Alexandre Philellène.

[4] Sur le golfe Thermaïque, tandis que les États d'Admète étaient situés sur le golfe Pagasétique.

qui assiégeaient Naxos. L'équipage ne le connaissait pas; mais la crainte l'obligea à dire au commandant qui il était et les motifs de sa fuite. Il lui déclara que, s'il ne le sauvait pas, il le considérerait comme un traître gagné à prix d'argent pour le livrer; que le plus sûr était de ne laisser personne sortir du vaisseau, jusqu'à ce qu'on pût reprendre la mer; qu'enfin, s'il consentait à lui rendre ce service, il n'oublierait pas de le reconnaître dignement. Le commandant accéda à sa demande; il mouilla à distance, pendant un jour et une nuit, au-dessus du camp des Athéniens, et alla aborder à Éphèse. Thémistocle reconnut ce service par un présent en argent; car ses amis lui envoyèrent par la suite, d'Athènes et d'Argos, les richesses qu'il y avait secrètement déposées. De là il s'avança vers l'intérieur, guidé par un Perse de la côte, et envoya une lettre à Artaxerxès, fils de Xerxès, qui venait de monter sur le trône[1]. En voici le contenu : « Je suis Thémistocle ; je me rends près de toi ; j'ai fait à votre maison plus de mal qu'aucun des Grecs, tout le temps que j'ai été dans la nécessité de me défendre contre les attaques de ton père ; mais je lui ai fait beaucoup plus de bien encore dans sa retraite, lorsqu'il y avait sécurité pour moi et danger pour lui. J'ai donc droit à quelque reconnaissance. (Il rappelait ici qu'il avait prévenu Xerxès que les Grecs se préparaient à quitter Salamine[2]; et que c'était lui qui, en faisant répandre faussement la nouvelle de la rupture des ponts, l'avait

[1] 471 av. J.-C.

[2] Thémistocle avait fait prévenir Xerxès par un esclave que les Grecs se préparaient à fuir et qu'il eût à les attaquer sur-le-champ dans des conditions où la victoire serait facile pour lui. C'était un stratagème.

alors empêchée). Maintenant encore je puis, en venant à toi, te rendre de grands services, moi qui suis poursuivi par les Grecs pour l'amitié que je te porte. Je veux, dans un an, t'expliquer moi-même pourquoi je me rends auprès de toi. »

CXXXVIII. Le roi admira, dit-on, sa résolution, et l'engagea à y donner suite. Thémistocle, dans l'intervalle, apprit tout ce qu'il put de la langue des Perses et des usages du pays. Au bout d'un an, il se présenta devant le roi et reçut de lui plus d'honneurs et de puissance que n'en avait jamais obtenu aucun des Grecs [1]. Il dut cette distinction à son illustration antérieure, à l'espérance qu'il faisait concevoir au roi de lui soumettre la Grèce, et surtout à la perspicacité dont il donna des preuves.

En effet, on remarquait chez Thémistocle une intelligence naturelle aussi sûre que puissante; et, à cet égard, il méritait tout particulièrement l'admiration qu'inspire un homme supérieur. Une pénétration innée, que l'étude n'avait pas eu besoin de former, à laquelle l'étude n'avait rien ajouté, lui permettait de juger sainement, presque sans réflexion, les faits les plus imprévus, au moment même où ils se présentaient; quant à l'avenir, il était rare que ses conjectures fussent démenties. Il avait une égale sûreté de coup d'œil et pour traiter les questions dont il avait l'habitude, et pour saisir celles dont il n'avait point l'expérience. Pardessus tout il savait démêler à l'avance, au milieu des événements, ce qui était avantageux ou nuisible. En

[1] Plutarque et Diodore s'étendent longuement sur les honneurs qui lui furent accordés à la cour de Perse.

un mot, il excellait, grâce à la vigueur de son intelligence, à improviser presque sans travail tout ce qu'exigeaient les besoins du moment. Une maladie termina sa vie. On a aussi prétendu qu'il s'empoisonna lui-même, ne croyant pas pouvoir tenir les promesses qu'il avait faites au roi.

Son tombeau est à Magnésie-d'Asie, sur la place publique; car il était gouverneur de cette contrée, le roi lui ayant donné [1], pour le pain, Magnésie qui rapportait annuellement cinquante talents; pour le vin Lampsaque, qu'on réputait le vignoble le plus fertile d'alors; et Myonte[2] pour la table. Ses parents assurent avoir rapporté, d'après ses ordres, ses restes dans l'Attique, sa patrie, et les y avoir ensevelis à l'insu des Athéniens; car, ayant été banni pour trahison, il ne pouvait y être enseveli [3].

Ainsi finirent Pausanias de Lacédémone et Thémistocle d'Athènes, les deux hommes les plus illustres de la Grèce à cette époque.

CXXXIX. Telles furent, lors de la première ambassade, les injonctions que firent et reçurent les Lacédémoniens pour l'expulsion des sacriléges. Ils renouvelèrent plus tard leurs réclamations; de plus, ils enjoignirent aux Athéniens de lever le siége de Potidée et de rendre à Égine son indépendance; ils insistaient surtout, et d'une manière formelle, sur le retrait du décret qui interdisait

[1] Les historiens font constamment allusion à cet usage des Perses. Hérodote dit (I, 192) que quatre bourgs étaient attribués à l'entretien des chiens du roi.

[2] Ville de Carie.

[3] Voici la loi : « Si quelqu'un est convaincu d'avoir trahi « l'État, ou dérobé les choses sacrées, qu'il ne soit point ensevelli dans l'Attique, et que ses biens soient confisqués. »

aux Mégariens les ports de domination athénienne et le marché de l'Attique[1]; à cette condition, disaient-ils, ils ne feraient pas la guerre. Mais les Athéniens ne voulurent écouter aucune réclamation, pas plus celle relative au rapport du décret que les autres : ils accusaient les Mégariens de cultiver un terrain sacré, resté en litige entre eux[2], et de donner asile à leurs esclaves fugitifs[3]. Enfin les derniers députés de Lacédémone, Ramphias, Mélésippus et Agésandre, sans revenir en rien sur les réclamations antérieures, firent cette simple déclaration : « Les Lacédémoniens veulent la paix; elle subsisterait si vous laissiez aux Grecs leur indépendance. » Les Athéniens se formèrent alors en assemblée et invitèrent chacun à donner son avis. Il fut résolu qu'après délibération on répondrait sur l'ensemble, une fois pour toutes. Bien des paroles furent échangées et les deux opinions opposées trouvèrent des partisans, les uns soutenant qu'il fallait faire la guerre, les autres que le décret ne devait pas être un obstacle à la paix, et qu'il fallait le rapporter. Périclès, fils de Xanthippe, s'avança alors; c'était, à cette époque, l'homme le plus éminent d'Athènes, le premier en tout, et pour la parole et pour l'action. Il les exhorta en ces termes :

CXL. « Athéniens, mon opinion n'a pas changé : nous ne devons pas céder aux Péloponnésiens. L'ardeur avec laquelle on se détermine à la guerre ne per-

[1] Voy. chap. LXVII, et Aristoph. dans *la Paix*, v. 598.

[2] Ce territoire, situé sur les frontières de l'Attique et de la Mégaride, était appelé *Orgas*, et consacré à Cérès et à Proserpine.

[3] Allusion aux servantes d'Aspasie, dont parle Aristophane dans *les Acharn.*, v. 525.

siste pas, je le sais, quand il faut agir; et les pensées des hommes tournent au gré des événements. Néanmoins je sens qu'aujourd'hui encore il me faut persévérer à vous donner les mêmes conseils; je crois juste que ceux d'entre vous qui les auront adoptés soutiennent les résolutions prises en commun, même si tout ne réussit pas au gré de nos espérances; sinon, qu'ils ne viennent point, en cas de succès, l'attribuer après coup à leur propre sagesse; — car il peut se faire qu'il y ait inconséquence dans la marche des événements, tout aussi bien que dans les pensées des hommes; et c'est pour cela que nous avons coutume d'accuser la fortune, toutes les fois qu'un événement imprévu vient tromper notre attente.

« Les dispositions hostiles des Lacédémoniens contre nous étaient évidentes auparavant; elles le sont encore plus aujourd'hui. Car, bien que les traités portent que les différends réciproques seront réglés à l'amiable, chacun de nous restant provisoirement nanti de ce qu'il a entre les mains, ils n'ont jamais voulu ni réclamer l'arbitrage, ni l'accepter lorsque nous l'avons offert; ils aiment mieux dans leurs réclamations en appeler aux armes qu'à la justice; et déjà ce sont des ordres, ce ne sont plus des plaintes qu'ils vous apportent. Ils nous ordonnent de lever le siége de Potidée, de rendre l'indépendance à Égine, et de rapporter le décret contre les Mégariens. Enfin voilà leurs derniers députés qui viennent nous enjoindre de laisser la liberté à tous les Grecs. Ils proclament bien haut que, le décret[1] rapporté, il n'y aura pas de guerre; mais n'allez pas,

[1] Contre les Mégariens.

pour cela, vous imaginer qu'en refusant de le rapporter nous ferions la guerre pour bien peu de chose. Il ne faut pas qu'un jour, regardant en arrière, vous trouviez en vous le regret d'avoir fait la guerre pour un motif futile : dans ce peu de chose, il y a l'affermissement de votre puissance et l'épreuve de votre fermeté. Si vous leur cédez, bientôt ils vous feront des injonctions plus rigoureuses, dans l'espoir que, par crainte, vous obéirez encore. En tenant ferme, au contraire, vous leur montrerez clairement que le mieux est d'agir avec vous sur le pied de l'égalité.

CXLI. « Avisez donc, d'après cela : ou bien obéissez avant d'avoir éprouvé aucun dommage, ou bien, si nous faisons la guerre, ce qui me paraît le meilleur parti, ne cédez pour aucun motif, grave ou léger, afin de n'être pas réduits à craindre sans cesse de perdre ce que vous possédez ; car il y a toujours esclavage dans l'obéissance à un ordre, que l'objet en soit important ou non, lorsqu'il vient d'un égal et précède tout jugement.

« Quant à la guerre et aux ressources des deux partis, vous vous convaincrez par les détails suivants que nous ne le céderons en rien : les Péloponnésiens vivent de leur travail ; ils n'ont ni richesses privées, ni fortune publique. Ils n'ont pas davantage l'expérience des longues guerres, de celles qu'on fait au-delà des mers ; parce que, grâce à leur pauvreté, leurs luttes entre eux sont de courte durée. Dans cette situation, ils ne peuvent ni équiper des vaisseaux, ni même faire sur terre de fréquentes expéditions au dehors ; car il leur faudrait tout à la fois abandonner leurs propriétés et prendre sur eux-mêmes les frais de la guerre ; d'ail-

leurs la mer leur est interdite. C'est avec des trésors en réserve, bien plus que par des contributions forcées, qu'on soutient la guerre; et des hommes qui vivent de leur travail sont bien plus disposés à sacrifier dans les combats leur corps que leur pécule; car ils ont l'espérance d'échapper au danger, tandis qu'ils ne sont point sûrs de n'avoir pas épuisé prématurément leurs ressources; surtout si, contre leur attente, la guerre traîne en longueur, comme cela est ici vraisemblable.

« Les Péloponnésiens et leurs alliés sont en état de tenir tête à tous les Grecs réunis, dans une affaire unique; mais ils ne peuvent faire une guerre soutenue, contre un ennemi qui a des ressources toutes différentes; car, n'ayant pas un conseil unique, ils ne peuvent exécuter sur l'heure une résolution soudaine. En regard de l'égalité du suffrage, il y a chez eux différence de race, opposition d'intérêts; et, par suite, rien n'arrive à bonne fin. Les uns sont surtout préoccupés de telle vengeance qu'ils ont en vue, les autres ne voient que leurs intérêts privés, qu'ils craignent par-dessus tout de compromettre; on se rassemble lentement; on n'accorde que peu d'attention aux affaires publiques; on s'occupe le plus souvent des siennes propres. Chacun pense ne pas nuire, par sa négligence, à l'intérêt général, persuadé qu'un autre y pourvoira pour lui; si bien que, tous faisant en particulier le même raisonnement, le bien public se trouve, en somme, avoir été sacrifié sans qu'on s'en doutât.

CXLII. « La plus grande difficulté pour eux sera le manque d'argent : ils ne s'en procureront que lentement, perdront du temps; et, à la guerre, les occasions n'attendent pas.

« Ni les forts qu'ils pourraient élever chez nous, ni leur marine, ne peuvent non plus nous inquiéter sérieusement : pour ce qui est des fortifications, ils n'élèveront pas sans doute une ville comme la nôtre ; c'est difficile en temps de paix, à plus forte raison en pays ennemi, en face d'une ville comme Athènes, fortifiée aussi, et de longue main. S'il ne s'agit que d'une forteresse, ils pourront nous inquiéter par des incursions sur quelques parties de notre territoire, et en donnant asile à nos transfuges ; mais ils ne nous empêcheront certes pas d'aller chez eux par mer assiéger leurs places ; nous les harcèlerons à notre tour avec la flotte qui fait notre force. Nous trouverons dans notre expérience de la mer plus de ressources pour la guerre continentale qu'ils n'en trouveront dans leur armée de terre pour une lutte maritime. Devenir marins habiles ne sera pas chose facile pour eux ; puisque vous-mêmes, adonnés à la pratique de cet art depuis la guerre médique, vous ne l'avez pas encore porté à la perfection ; comment donc des laboureurs, des hommes étrangers à la mer, arriveraient-ils à quelque résultat, surtout lorsque vos nombreux vaisseaux, sans cesse à leur poursuite, ne leur permettront pas même de s'exercer ? Ils pourraient peut-être se risquer contre quelque faible division, leur nombre les rassurant sur leur ignorance ; mais, contenus par des flottes considérables, ils seront condamnés à l'inaction ; le défaut d'exercice les rendra plus ignorants, et l'ignorance plus timides. La marine est un art aussi difficile que tout autre ; on ne peut pas s'y appliquer au hasard et accessoirement ; loin de là, elle n'admet pas qu'on fasse, même accessoirement, rien autre chose.

CXLIII. « Supposons même qu'ils mettent la main sur les trésors d'Olympie et de Delphes, et qu'ils tentent de nous débaucher, par une solde plus élevée, nos matelots étrangers : ce serait là un danger, si nous n'étions en état de leur tenir tête à nous seuls, en nous embarquant avec les métœques[1]; mais, cet avantage, nous le possédons; et, ce qui est surtout décisif, nous trouvons parmi nos nationaux des pilotes et des équipages meilleurs et plus nombreux que dans tout le reste de la Grèce. D'ailleurs, aucun étranger ne voudrait, pour quelques jours de haute paie, aller au danger et s'exposer à être exilé de sa patrie, dans le seul but de combattre à leurs côtés, avec moins d'espérance de vaincre.

« Telle est, ou à peu près, ce me semble, la situation des Péloponnésiens. La nôtre est toute différente : à l'abri des critiques que je viens de leur adresser, nous avons encore sur eux d'autres avantages considérables. S'ils envahissent notre pays par terre, nous attaquerons le leur par mer, et alors la dévastation d'une partie seulement du Péloponnèse ne peut plus se comparer à celle de l'Attique, même tout entière : ils n'auront pas une autre contrée à occuper sans combat; nous, au contraire, la terre ne nous manquera pas, et dans les îles, et sur le continent; car c'est une grande chose que l'empire de la mer. Examinez plutôt : si nous étions insulaires, quelle puissance serait plus inexpugnable? Aussi devons-nous songer à nous rapprocher le plus possible de cet état, en abandonnant nos champs, nos habitations du dehors, et en nous bornant à garder la

[1] Étrangers naturalisés.

mer et notre ville. Ne nous laissons point emporter par l'indignation à combattre les Péloponnésiens, bien plus nombreux que nous : vainqueurs, nous aurions bientôt à faire face à des armées tout aussi nombreuses ; vaincus, nous perdrions ce qui fait notre force, l'assistance de nos alliés ; car ils ne se tiendront pas en repos du moment où nous ne serons plus en état de marcher contre eux.

« Ne gémissons pas sur nos maisons et nos terres ; ne songeons qu'aux hommes ; car ce ne sont pas ces choses qui nous possèdent, mais nous qui les possédons. Si même j'espérais vous persuader, je vous engagerais à aller de vos propres mains ravager vos champs, afin de montrer par là aux Péloponnésiens qu'ils ne seront pas pour vous un motif de soumission à leurs ordres.

CXLIV. « Bien d'autres motifs encore me font espérer la victoire ; pourvu cependant que vous ne prétendiez pas, tout en faisant la guerre, accroître votre domination et ajouter volontairement aux périls de l'entreprise. Car je crains plus nos propres fautes que les desseins de nos adversaires. Mais je reviendrai à ce sujet, pour le traiter plus tard, dans le cours des événements. Maintenant, renvoyons les députés avec cette réponse : Nous ouvrirons aux Mégariens notre marché et nos ports, si les Lacédémoniens, de leur côté, consentent à ne pas éloigner de chez eux, comme étrangers, nous et nos alliés. Car, de part et d'autre, nous conservons sur ce point toute liberté, les traités ne renfermant aucune prescription contraire : nous rendrons aux villes leur indépendance, si elles en jouissaient lors de la conclusion du traité, et si les Lacédé-

moniens permettent aux villes de leur domination d'adopter, non pas un gouvernement approprié aux intérêts de Lacédémone, mais celui qu'elles choisiront librement ; nous nous soumettons à un arbitrage, conformément au traité ; enfin nous ne commencerons pas la guerre, mais nous nous défendrons contre les agresseurs.

« Voilà ce qu'il est juste de répondre, ce qui en même temps convient à la dignité de cette ville. Sachons, d'ailleurs, que la guerre est inévitable ; que si nous l'entreprenons volontairement, nos adversaires pèseront sur nous avec moins de force, enfin que des plus grands dangers naissent, pour les États et les particuliers, les plus grands honneurs. Ainsi nos pères se sont levés contre les Mèdes ; ils n'avaient point, en marchant à l'ennemi, nos immenses ressources ; ils abandonnaient tout ce qu'ils possédaient ; et pourtant, par la sagesse de leurs desseins bien plus que par les faveurs de la fortune, avec une ardeur supérieure à leurs forces, ils ont repoussé les barbares et sont parvenus à ce haut degré de puissance. Ne restons pas au-dessous d'eux ; mais luttons de toutes nos forces contre l'ennemi, et efforçons-nous de transmettre intacte cette puissance à nos descendants. »

CXLV. Ainsi parla Périclès. Les Athéniens, persuadés qu'il leur conseillait ce qu'il y avait de mieux, rendirent un décret conforme à son avis ; et, dans leur réponse aux Lacédémoniens, ils se réglèrent pour chaque point sur son opinion. Ils disaient, en général, que jamais ils ne concéderaient rien à aucune injonction ; mais qu'ils étaient prêts à traiter sur le pied de l'égalité, et à faire juger leurs contestations conformé-

ment au traité. Les députés se retirèrent, et il n'y eut plus dès lors d'ambassade.

CXLVI. Tels furent, de part et d'autre, les griefs et les motifs de rupture avant la guerre; ils dataient des affaires d'Épidamne et de Corcyre. Cependant le commerce réciproque subsistait encore, les relations internationales continuaient sans héraut, mais non pas sans défiance; car il y avait atteinte profonde aux garanties des traités, et prétexte de guerre.

LIVRE DEUXIÈME.

I. Ici commence la guerre entre les Athéniens et les Péloponnésiens, assistés de leurs alliés respectifs[1]. Pendant sa durée, les communications n'eurent plus lieu sans l'intermédiaire d'un héraut ; et les hostilités, une fois commencées, se poursuivirent sans interruption. J'ai suivi pas à pas, dans ce récit, l'ordre des événements, par été et par hiver.

II. La trêve de trente ans, conclue après la prise de l'Eubée[2], subsista quatorze ans. La quinzième année, — Chrysis exerçait alors le sacerdoce à Argos depuis quarante-huit ans[3], Enésius était éphore à Sparte, et Pythodore avait encore l'archontat pour deux mois[4] à Athènes, — le sixième mois après la bataille de Potidée,

[1] Il les énumère au chap. IX. — L'an 432 av. notre ère ; 1re année de la 87e olympiade.

[2] Elle fut conquise par Périclès ; voir liv. I, ch. 114.

[3] Le temple de Junon, dont Chrysis était prêtresse, n'était pas à Argos, mais sur la route d'Argos à Corinthe, à quarante stades de la première ville. Neuf ans plus tard, Chrysis s'endormit dans le temple, en laissant sa lampe auprès de bandelettes qui prirent feu ; le temple fut entièrement consumé, et Chrysis s'enfuit à Tégée.

[4] Les archontes entraient en charge au mois hécatombéon. La tentative sur Platée tombe donc la 1re année de la 87e olympiade, à la fin du dixième mois, nommé munychion.

au commencement du printemps, des Thébains, au nombre d'un peu plus de trois cents, sous les ordres des béotarques[1] Pythangelus, fils de Philidès, et Diemporus, fils d'Onétoridès, entrèrent en armes à Platée[2], ville de Béotie, alliée des Athéniens. C'était au moment du premier sommeil. Ce furent des habitants de Platée, Nauclide et ses complices, qui les appelèrent et leur ouvrirent les portes. Ils voulaient, dans des vues d'ambition personnelle, tuer ceux des citoyens qui leur étaient opposés, et soumettre la ville aux Thébains. Cette intrigue avait été concertée avec Eurymaque, fils de Léontiadès, homme très puissant à Thèbes. Les Thébains, en effet, avaient toujours été en différend avec Platée, et, prévoyant la guerre, ils voulaient l'occuper d'avance, pendant que les hostilités n'étaient pas ouvertement déclarées. Aussi leur fut-il d'autant plus facile d'y pénétrer sans être découverts, aucune garde n'étant encore établie. Ils rangèrent leurs armes sur la place, et là, au lieu de suivre le conseil que leur donnaient ceux qui les avaient appelés de se mettre à l'œuvre sur-le-champ et d'envahir les maisons du parti ennemi, ils eurent la pensée de recourir à des proclamations conciliantes, afin d'amener la ville à un accord amiable. Ils firent donc publier par le héraut que ceux qui voudraient entrer dans leur ligue, sur le pied des conventions anciennement faites entre tous les Béotiens, eussent à venir en armes se joindre à eux. Ils

[1] Les béotarques, ou chefs de la confédération béotienne, étaient au nombre de onze ; ils formaient ce qu'on appellerait aujourd'hui le pouvoir exécutif, sous le contrôle d'un sénat.

[2] Sur l'Asopus, à l'ouest de Thèbes, dont elle était distante de soixante-dix stades (environ treize mille mètres).

pensaient que par ce moyen la ville se soumettrait sans difficulté.

III. Quand les Platéens s'aperçurent que les Thébains étaient dans leurs murs, et que la ville avait été surprise, ils furent d'abord saisis de terreur; car ils croyaient les ennemis beaucoup plus nombreux, la nuit empêchant de distinguer. Ils consentirent donc à traiter, reçurent les propositions qu'on leur faisait et restèrent en repos, avec d'autant moins de difficulté que les Thébains ne faisaient contre personne aucune entreprise hostile. Mais, au milieu de ces pourparlers, ils s'aperçurent que les Thébains étaient en petit nombre et qu'en les attaquant ils pourraient en venir à bout aisément; car la grande majorité du peuple platéen ne voulait pas se détacher des Athéniens. L'attaque fut donc résolue : ils se réunirent en perçant les murs mitoyens, afin de n'être pas découverts dans le parcours des rues, mirent en travers des rues des chars dételés, en guise de murailles, et firent, autant que possible, toutes les dispositions qui leur parurent appropriées à la circonstance. Les préparatifs terminés, ils profitèrent du reste de la nuit, et, à l'approche de l'aurore, sortirent de leurs maisons pour l'attaque; ils avaient calculé qu'au lieu d'avoir à combattre un ennemi enhardi par la clarté du jour et placé dans des conditions égales, ils auraient affaire à une troupe effrayée par l'obscurité, et inférieure à eux-mêmes pour la connaissance des lieux. Ils s'élancèrent donc et en vinrent aux mains sans délai.

IV. Les Thébains, dès qu'ils se virent trompés, se concentrèrent, firent face de tous côtés aux attaques, et les repoussèrent deux ou trois fois; mais quand en-

suite les Platéens se précipitèrent sur eux à grand bruit; quand femmes et serviteurs, avec des cris et des hurlements, lancèrent du haut des maisons des tuiles et des pierres; quand survint en même temps, au milieu des ténèbres, une pluie abondante, la terreur les saisit et ils se mirent à fuir par la ville. Mais, ignorant pour la plupart les passages par où ils pouvaient s'échapper, fuyant dans la boue et dans l'obscurité (on était alors à la fin de la lune), poursuivis d'ailleurs par un ennemi qui leur coupait la retraite grâce à sa connaissance des lieux, beaucoup d'entre eux périrent. Un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés, la seule qui fût ouverte; il se servit, au lieu de verrou, d'un fer de lance au moyen duquel il fixa la barre[1]. Ainsi, même de ce côté, il n'y avait plus d'issue. Poursuivis par la ville, quelques-uns gravirent le mur et se précipitèrent en dehors; presque tous périrent. Quelques-uns arrivèrent, sans être aperçus, à une porte non gardée, en brisèrent la serrure avec une hache qu'une femme leur donna, et s'échappèrent; mais ce fut le petit nombre; car on ne tarda pas à s'en apercevoir. D'autres périrent dispersés çà et là dans la ville. Le gros des fugitifs, tout ce qui était resté en corps, donna dans un grand bâtiment dépendant de la muraille, et dont l'entrée, placée à leur portée, se trouvait ouverte. Ils prirent cette entrée pour une des portes de la ville et crurent avoir devant eux une issue vers le dehors. Les Platéens, les voyant enfermés, déli-

[1] Les portes se fermaient au moyen d'une barre transversale, qui tournait sur un axe et venait s'emboîter dans les deux montants de la porte. Cette barre était arrêtée par un verrou, un clou ou un crochet, qui la fixait à l'un des battants.

bérèrent s'ils ne les brûleraient pas dans cette situation, en mettant le feu au bâtiment, ou s'ils prendraient à leur égard quelque autre parti. Enfin ces malheureux capitulèrent et se rendirent à discrétion, eux et leurs armes. Tous ceux qui restaient errants dans la ville en firent autant. Tel fut le sort de ceux qui étaient entrés à Platée.

V. D'autres Thébains étaient en marche, et tout un corps d'armée devait arriver avant la fin de la nuit, pour appuyer ceux qui étaient entrés, s'ils rencontraient quelque difficulté. Ils reçurent en chemin la nouvelle de ce qui s'était passé, et continuèrent à avancer au secours des leurs. Platée est à quatre-vingt-dix stades de Thèbes; la pluie qui survint la nuit retarda leur marche; le fleuve Asopus se gonfla et devint difficile à traverser. Ils cheminèrent sous la pluie, ne passèrent le fleuve qu'avec peine, et arrivèrent trop tard; déjà les leurs étaient ou tués, ou prisonniers. A cette nouvelle, les Thébains songèrent à un coup de main contre ceux des Platéens qui étaient hors de la ville; car naturellement beaucoup d'habitants, ne pouvant prévoir cette surprise en pleine paix, étaient à la campagne avec leurs effets. Les Thébains voulaient faire quelques prisonniers qui leur répondissent de leurs compatriotes enfermés dans la ville, s'il y en avait à qui on eût laissé la vie. Tel était leur dessein : ils délibéraient encore quand les Platéens, soupçonnant leurs projets et inquiets pour ceux qui étaient au dehors, envoyèrent un héraut leur déclarer que leur tentative sur Platée, en pleine paix, était une violation des lois les plus sacrées; qu'ils eussent à ne faire aucun mal à ceux du dehors, s'ils ne voulaient que les Platéens missent à mort les

prisonniers qu'ils avaient entre les mains; que si, au contraire, ils sortaient du territoire, on s'engageait à les leur rendre. Tel est du moins le récit des Thébains, et ils ajoutent que cette convention fut jurée. Les Platéens prétendent, au contraire, qu'ils ne s'étaient pas engagés tout d'abord à rendre les prisonniers, mais seulement après pourparlers et en cas d'accommodement; ils nient s'être liés par serment. Les Thébains sortirent donc du pays, sans faire aucun mal. Les Platéens, après avoir rentré en toute hâte ce qui était au dehors, massacrèrent aussitôt leurs prisonniers. Parmi eux se trouvait Eurymaque, avec qui les traîtres s'étaient concertés.

VI. Cela fait, ils envoyèrent un messager à Athènes, rendirent aux Thébains leurs morts par convention, et firent dans la ville toutes les dispositions que parurent exiger les circonstances. Les Athéniens apprirent bientôt ce qui avait eu lieu à Platée, et sur-le-champ ils arrêtèrent tous les Béotiens qui étaient dans l'Attique. En même temps ils envoyèrent un héraut ordonner aux Platéens de ne prendre aucune décision à l'égard des Thébains prisonniers, avant que les Athéniens eussent aussi délibéré sur leur sort; car leur mort n'avait pas encore été annoncée à Athènes. Le premier courrier étant parti au moment même de l'entrée de Thébains, et le second peu de temps après qu'ils avaient été vaincus et arrêtés, on n'y connaissait rien de ce qui s'était passé ensuite, et c'était dans cette ignorance qu'on avait expédié le message. Quand le héraut arriva, il trouva les Thébains égorgés. Les Athéniens envoyèrent ensuite des troupes à Platée; ils y mirent garnison et emmenèrent les hommes inutiles à la défense, ainsi que les femmes et les enfants.

VII. Après le coup de main sur Platée, la trêve était ouvertement rompue : les Athéniens se préparèrent à la guerre ; les Lacédémoniens et leurs alliés en firent autant de leur côté. De part et d'autre on se disposa à envoyer des ambassades au roi et chez les autres barbares, partout enfin où chacun espérait obtenir des secours. En même temps ils agissaient auprès des villes en dehors de leur domination pour les rattacher à leur alliance. Les Lacédémoniens, indépendamment des vaisseaux que leur fournissaient l'Italie et la Sicile, ordonnèrent aux villes qui avaient embrassé leur parti d'en construire d'autres, en proportion de leur importance, de manière à ce que la flotte comptât en tout cinq cents vaisseaux[1]. Ils avertirent leurs alliés de préparer une somme déterminée, de se tenir d'ailleurs en repos, et de n'admettre qu'un vaisseau athénien à la fois jusqu'à ce que tous les préparatifs fussent terminés. Les Athéniens, de leur côté, firent le recensement de leurs alliés et envoyèrent de toutes parts des députés, particulièrement dans les pays qui entourent le Péloponnèse, à Corcyre, à Céphallénie, chez les Acarnanes, à Zacynthe ; car ils sentaient qu'avec l'amitié de ces peuples ils pourraient, en toute confiance, porter le ravage autour du Péloponnèse[2].

VIII. De part et d'autre on ne formait que de vastes desseins, et on se préparait à la guerre de toutes ses forces. Cela se conçoit : au début, on embrasse toujours avec plus d'ardeur ; et, d'ailleurs, il y avait alors,

[1] La flotte des alliés fut loin d'atteindre jamais ce chiffre.

[2] Zacynthe, Céphallénie et Corcyre, situées à l'ouest de la Grèce, offraient aux Athéniens des lieux de refuge et de ravitaillement, lorsque leurs flottes faisaient le tour du Péloponnèse.

dans le Péloponnèse et à Athènes, une nombreuse jeunesse qui n'était pas fâchée, grâce à son inexpérience, d'essayer de la guerre. Tout le reste de la Grèce contemplait, dans une attente inquiète, la lutte engagée entre les États souverains. De nombreuses prédictions circulaient; partout les devins chantaient des oracles, soit dans les villes qui allaient en venir aux mains, soit dans le reste de la Grèce[1]. Délos avait éprouvé peu auparavant un tremblement de terre, ce qui n'était pas arrivé encore[2], aussi haut que remontassent les souvenirs des Grecs. On disait et on croyait que c'était là un présage des événements qui se préparaient, et on recherchait curieusement dans le passé tous les indices du même genre. On était, en général, beaucoup plus porté pour les Lacédémoniens, par ce motif surtout qu'ils avaient annoncé l'intention d'affranchir la Grèce. De toutes parts, villes et particuliers rivalisaient d'ardeur et s'empressaient à embrasser leur cause, soit en paroles, soit en action; chacun croyait que quelque chose pécherait là où il ne serait pas de sa personne; conséquence naturelle de l'exaspération générale contre les Athéniens! les uns voulant s'affranchir de leur domination, les autres craignant d'y être soumis. Tels étaient les préparatifs et les dispositions réciproques quand on se jeta dans la lutte.

IX. Voici les alliés qu'avait chacun des deux partis

[1] Aristophane se moque à chaque instant de ces oracles qui se publiaient à Athènes : « Cléon chante des oracles et le vieillard (le peuple) siffle. » *Chev.*, 61.

[2] Hérodote parle cependant, mais par ouï-dire, d'un tremblement de terre qui aurait eu lieu environ soixante ans plus tôt. VI, 98.

au début des hostilités : du côté des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse en deçà de l'isthme, excepté les Argiens et les Achéens qui avaient des relations d'amitié avec les deux nations rivales. Seuls parmi les Achéens, les habitants de Pellène[1] prirent tout d'abord parti pour les Lacédémoniens; tous les autres les imitèrent ensuite; en dehors du Péloponnèse, les Mégariens, les Phocéens, les Locriens, les Béotiens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les Anactoriens. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent les Corinthiens, les Mégariens, les Sicyoniens, les habitants de Pellène, d'Élée, d'Ambracie et de Leucade. Les Béotiens, les Phocéens, les Locriens[2] envoyèrent de la cavalerie, les autres villes de l'infanterie. Tels étaient les alliés des Lacédémoniens.

Ceux d'Athènes étaient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnanes, les Corcyréens, les Zacynthiens, et un grand nombre d'autres villes qui leur payaient tribut dans une foule de contrées : ainsi la Carie maritime, les Doriens limitrophes de la Carie, l'Ionie, l'Hellespont, la presqu'île de Thrace, toutes les îles situées à l'orient entre le Péloponnèse et la Crète, toutes les autres Cyclades, à l'exception seulement de Mélos et de Théra. Chio, Lesbos et Corcyre fournissaient des navires, les autres de l'infanterie et de l'argent. Tels étaient les alliés des deux partis et les ressources dont ils disposaient pour la guerre.

X. Les Lacédémoniens, après l'affaire de Platée, en-

[1] Sur le golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.
[2] Les Locriens Opuntes.

voyèrent aussitôt dans toutes les directions prévenir leurs alliés, soit du Péloponnèse, soit du dehors, de préparer leurs forces et de faire toutes les dispositions nécessaires pour une expédition hors du pays, annonçant qu'on allait envahir l'Attique. Lorsque tout fut prêt, au temps marqué, les confédérés se rendirent à l'isthme, et chaque ville y envoya les deux tiers de son contingent. Dès que toutes les forces furent réunies, Archidamus, roi des Lacédémoniens, qui commandait l'armée d'invasion, ayant convoqué les généraux de toutes les villes, ainsi que les hommes du plus haut rang et les plus considérables, leur parla ainsi :

XI. « Lacédémoniens et alliés, nos pères aussi ont fait de nombreuses expéditions, soit dans le Péloponnèse, soit au dehors, et les plus âgés d'entre nous ne sont pas sans expérience de la guerre : jamais cependant nous ne sommes entrés en campagne avec un plus formidable appareil ; mais, si nous sommes nombreux et pleins de bravoure, la ville contre laquelle nous marchons a aussi une très grande puissance. Il est donc juste que nous ne nous montrions ni inférieurs à nos ancêtres, ni au-dessous de notre propre gloire. Songez que cette entreprise tient en suspens toute la Grèce attentive. Toutes les pensées sont fixées sur nous, et chacun, en haine des Athéniens, fait des vœux ardents pour nos succès. Il ne faut pas, toutefois, dans la pensée que nous marchons en nombre et qu'il est peu à craindre que l'ennemi ose se mesurer avec nous, avancer, pour cela, avec moins de prudence et de précaution : généraux et soldats de chaque ville, chacun de son côté doit, au contraire, s'attendre toujours à tomber en quelque péril ; car l'imprévu règne à la guerre, et

le plus souvent il ne faut qu'un fait sans importance, un corps qui se laisse entraîner, pour amener une action. Bien des fois une armée plus faible, grâce à une prudente défiance, a lutté avec avantage contre des troupes plus nombreuses, mais trop confiantes, et dès lors mal préparées. Il faut, en pays ennemi, marcher avec la confiance au fond du cœur, mais n'agir en réalité qu'avec défiance, et être toujours prêt. Alors on n'a pas moins de sécurité contre les entreprises de l'ennemi que d'intrépidité pour l'attaque. Quant à nous, nous marchons contre une ville qui, bien loin d'être incapable de se défendre, a au contraire d'abondantes ressources de tout genre. Les Athéniens n'ont fait, jusqu'à présent, aucun mouvement, parce que nous ne sommes pas encore sur leur territoire; mais nous devons tenir pour certain qu'ils viendront nous combattre dès qu'ils nous verront porter sur leurs biens le ravage et la dévastation, car il n'est personne qui ne se sente transporté de colère en présence de désastres actuels, inaccoutumés, accomplis sous ses yeux; moins on réfléchit alors, et plus on montre d'emportement dans l'action. C'est ce qui vraisemblablement arrivera aux Athéniens, plus encore qu'à personne, eux qui prétendent commander aux autres, et qui sont plus accoutumés à aller porter le ravage chez leurs voisins qu'à le voir porter chez eux.

« Puisque nous allons combattre une aussi puissante république, dans une entreprise qui doit couvrir de gloire et nos ancêtres et nous-mêmes, marchez où l'on vous conduira, dans la bonne et la mauvaise fortune, suivant les événements; mettez au-dessus de

tout la discipline et la vigilance, et obéissez vivement au commandement; car rien n'est plus beau, rien n'offre plus de garanties de sécurité que des masses disciplinées et agissant comme un seul homme. »

XII. Après ces paroles, Archidamus congédia l'assemblée. Il envoya d'abord à Athènes le Spartiate Mélésippus, fils de Diacritus, afin de savoir si les Athéniens, voyant l'armée déjà en marche, seraient plus traitables. Mais ils ne l'admirent ni à l'assemblée, ni même dans la ville. Conformément à l'avis de Périclès, ils avaient précédemment décidé de ne recevoir ni héraut, ni députés, du moment où les Lacédémoniens seraient en campagne. Ils le renvoyèrent donc sans l'entendre, et lui signifièrent d'être hors des frontières le jour même, ajoutant que les Lacédémoniens devaient d'abord rentrer chez eux, et alors seulement envoyer des ambassadeurs, s'ils voulaient présenter quelque réclamation. On fit accompagner Mélésippus, pour qu'il ne communiquât avec personne; arrivé à la frontière et sur le point de quitter ses conducteurs, il ne prononça que ces paroles : « Ce jour sera pour les Grecs le commencement de grands malheurs; » puis il continua sa route.

Lorsqu'il fut de retour, Archidamus, voyant que les Athéniens ne feraient aucune concession, se décida à lever le camp et à marcher vers l'Attique. Les Béotiens, qui avaient fourni aux Lacédémoniens, pour l'expédition commune, leur contingent en cavalerie, entrèrent avec le reste de leurs forces sur le territoire de Platée et le ravagèrent.

XIII. Les Péloponnésiens, rassemblés sur l'isthme,

venaient de se mettre en marche et n'avaient pas encore pénétré dans l'Attique. Périclès, qui commandait les Athéniens avec neuf autres généraux, étant uni à Archidamus par les liens de l'hospitalité, soupçonna, lorsqu'il vit que l'invasion allait avoir lieu, qu'Archidamus pourrait bien épargner et préserver du ravage la plus grande partie de ses terres, soit par un sentiment personnel de bienveillance, soit que les Lacédémoniens lui en eussent donné l'ordre afin de rendre Périclès suspect, comme ils avaient déjà cherché à le compromettre en demandant l'expulsion des sacriléges. Pour prévenir tout soupçon, il déclara aux Athéniens, dans l'assemblée, qu'Archidamus était son hôte, mais qu'il ne pouvait en résulter aucun préjudice pour la république; que si les ennemis ne ravageaient pas ses terres et ses maisons de campagne, comme celles des autres, il en faisait l'abandon à l'État; qu'il ne devait par conséquent y avoir là aucun motif de soupçon contre lui. En même temps il insista, en vue des circonstances présentes, sur les conseils qu'il leur avait donnés précédemment : se préparer à la guerre; transporter à Athènes ce qui était à la campagne; ne pas sortir pour combattre; s'enfermer, au contraire, dans la ville et la garder; mettre en état la flotte qui faisait leur force; enfin, avoir toujours les alliés sous leur main; car, disait-il, c'est d'eux que dépend la puissance de la république, grâce au tribut qu'ils payent, et, à la guerre, c'est la prudence et l'abondance d'argent qui, en général, assurent la supériorité. Comme motif de confiance, il leur dit que le tribut[1] payé à la répu-

[1] Voyez sur les tributs le *Voyage d'Anacharsis*, chap. 10 et 56.

blique par les alliés s'élevait en moyenne à six cents talents [1], sans compter les autres revenus [2], et qu'il restait encore actuellement à l'acropole six mille talents d'argent monnayé. (Le maximum avait été de neuf mille sept cents talents, dont une partie avait été employée aux propylées de l'acropole [3], à d'autres constructions et au siége de Potidée.) Il ne comprenait pas dans cette somme l'or et l'argent non monnayés, résultant des offrandes privées et publiques, les vases sacrés affectés aux cérémonies et aux jeux, les dépouilles des Mèdes [4], et d'autres richesses du même genre qui n'allaient pas à moins de cinq cents talents. Il énuméra aussi les richesses des autres temples, qui étaient assez considérables, et dont ils pourraient se servir, y compris même les ornements d'or qui couvraient la statue de la déesse, si toutes les autres ressources faisaient défaut. Il établit qu'il y avait là quarante talents pesant d'or pur, et que la totalité pouvait se détacher. Cependant il ajoutait que, si l'on en faisait usage pour le salut public, il faudrait plus tard le remplacer par un poids égal.

Après les motifs de confiance tirés de leurs richesses, il passa à l'énumération des troupes : il y avait treize mille hoplites, non compris seize mille hommes dans

[1] Plus de 3 millions. — Le talent attique équivalait à 5,560 fr. de notre monnaie. Le tribut payé par les alliés fut porté plus tard à 1,200 talents.

[2] Les principales sources de revenu étaient la location des terres publiques, les mines d'or et d'argent, l'impôt sur les étrangers établis à Athènes, etc.

[3] Les propylées avaient été construits par l'architecte Mnésiclès (434 av. J.-C.). On y avait consacré deux mille douze talents.

[4] Entre autres le trône sur lequel Xerxès contempla la bataille de Salamine, et le cimeterre de Mardonius.

les forts ou à la garde des murs. Car tel était à l'origine, lors de l'invasion des ennemis, le nombre des hommes préposés à la garde; ces derniers hoplites étaient des vieillards, des jeunes gens, ou des métèques. L'étendue du mur de Phalère jusqu'à l'enceinte de la ville était de trente-cinq stades[1], et la partie gardée de cette dernière enceinte, de quarante-trois; une portion n'était pas gardée, celle qui s'étend entre le long mur et la muraille de Phalère[2]. Les longs murs, jusqu'au Pirée, avaient quarante stades; on ne gardait que le mur extérieur[3]. Enfin, l'enceinte du Pirée, y compris Munychie, formait en tout soixante stades; la moitié seulement était gardée. Périclès établit aussi qu'il y avait douze cents cavaliers, en comptant les archers à cheval, seize cents archers à pied, et trois cents trirèmes en état de tenir la mer.

Telles étaient les ressources des Athéniens, — et le reste en proportion, — à l'époque où les Péloponnésiens se disposèrent à envahir l'Attique et où la guerre fut déclarée. Périclès ajouta encore d'autres réflexions, suivant sa coutume, pour leur prouver qu'ils auraient l'avantage dans la guerre.

XIV. Les Athéniens, persuadés par ses discours, transportèrent à la ville leurs enfants, leurs femmes, et tous les objets à leur usage qui garnissaient les

[1] Le stade grec était d'un peu moins de cent quatre-vingt-cinq mètres.

[2] Cette partie était protégée d'une part par la muraille de Phalère, de l'autre par le long mur.

[3] L'une des deux murailles appelées *longs murs* était comprise entre l'autre mur et celui de Phalère; elle était par conséquent intérieure et n'avait pas besoin d'être gardée.

habitations. Ils enlevèrent jusqu'à la charpente des maisons. Les troupeaux et les bêtes de somme furent envoyés en Eubée[1] et dans les îles adjacentes. C'était pour eux une dure nécessité que ce déplacement, la plupart ayant toujours été habitués à vivre à la campagne.

XV. Depuis les temps les plus reculés, cet usage avait prévalu surtout chez les Athéniens. Sous Cécrops et les premiers rois, jusqu'à Thésée, les habitants de l'Attique étaient disséminés dans des bourgades, qui avaient chacune leurs prytanées[2] et leurs archontes. Lorsqu'il n'y avait aucun danger à redouter, on ne se réunissait pas auprès du roi pour délibérer en commun : chaque bourgade se gouvernait et délibérait à part. On allait même quelquefois jusqu'à faire la guerre au roi ; par exemple, les Éleusiniens, qui s'unirent avec Eumolpus, pour combattre Érechtée. Tout changea sous le règne de Thésée : ce prince, qui joignit la puissance à la sagesse, donna au pays une plus forte organisation, et, en particulier, abolit les conseils et les magistratures des bourgades; il établit un seul conseil, un seul prytanée, dans la ville actuelle, y rassembla tous les citoyens et les contraignit à habiter exclusivement cette ville, tout en laissant chacun administrer ses biens comme auparavant. Tout venant dès lors aboutir à Athènes, elle avait déjà pris un rapide accroissement lorsque Thésée la transmit à ses successeurs. C'est à cette époque que fut établie à

[1] Il y avait en Eubée de vastes pâturages.

[2] Le prytanée était originairement la maison commune, le siége de l'administration locale. C'était là, suivant le scoliaste de Thucydide, que se conservait le feu sacré.

Athènes, en l'honneur de la déesse [1], la fête publique appelée Xynœcia [2] qui se célèbre encore aujourd'hui. Jusque-là, la ville ne consistait que dans l'acropole actuelle, et dans la partie située au-dessous, tout à fait au midi. Ce qui le prouve, c'est que les temples de plusieurs autres [3] divinités sont dans l'enceinte de l'acropole et que ceux mêmes placés en dehors sont bâtis dans cette partie de la ville [4] : ainsi les temples de Jupiter Olympien, d'Apollon Pythien, de la Terre, et de Bacchus Limnéen [5], en l'honneur duquel on célèbre les antiques Bacchanales le douze du mois Anthestérion, fête encore en usage aujourd'hui chez les Ioniens, descendants des Athéniens. D'autres temples anciens sont encore bâtis dans ce quartier. La fontaine appelée aujourd'hui les Neuf Canaux, par suite de la disposition que lui donnèrent les tyrans [6], et jadis Callirhoé, lorsqu'elle coulait à découvert, est à peu de distance; on se servait de ses eaux pour les usages les plus solennels; et c'est de l'antiquité que vient la coutume, encore en vigueur aujourd'hui, d'y puiser pour les cérémonies qui précèdent le mariage [7] et d'autres usages religieux. Enfin, c'est parce que l'acropole fut le plus anciennement habitée qu'aujourd'hui encore les Athéniens l'appellent *la ville*.

XVI. Ainsi les Athéniens vécurent longtemps à la

[1] Minerve.
[2] Fête de l'habitation en commun.
[3] Plusieurs divinités autres que Minerve.
[4] Au sud.
[5] Bacchus aux étangs.
[6] Les pisistratides.
[7] On puisait à cette fontaine l'eau destinée au bain nuptial.

campagne, disséminés et indépendants. Lors même qu'ils furent réunis, la plupart d'entre eux, par habitude, continuèrent à rester aux champs; leurs successeurs y restèrent, à leur exemple, et y vécurent en famille; et cela jusqu'à la guerre actuelle. Aussi n'était-ce pas sans peine qu'ils abandonnaient leurs demeures; il y avait si peu de temps d'ailleurs qu'ils s'y étaient réinstallés après la guerre médique! Il leur était douloureux et cruel de quitter des lieux sacrés, des habitations où ils avaient conservé les mœurs antiques, et que l'habitude leur avait fait de tous temps considérer comme une patrie. Il leur fallait changer de genre de vie, et ce n'était rien moins pour chacun d'eux qu'un exil loin de la ville natale.

XVIII. Arrivés dans Athènes, peu d'entre eux y avaient des habitations; quelques-uns trouvèrent un refuge chez des amis ou des parents; la plupart s'établirent dans les lieux inhabités, dans les temples, les chapelles des héros, partout enfin, excepté à l'acropole, à l'Éleusinium[1] et dans quelques autres édifices solidement fermés. Il n'y eut pas jusqu'au lieu appelé Pélasgicon, au-dessous de l'acropole, qui ne fût occupé, vu l'urgence du moment; et cependant ce lieu était maudit[2]; il était défendu de l'habiter, et la fin d'un vers de la pythie l'interdisait en ces termes : « Il vaut mieux que le Pélasgicon soit désert. » Du reste, l'oracle me paraît s'être accompli en sens inverse de ce qu'on attendait : car ce n'est pas parce qu'on profana ce lieu

[1] Temple de Cérès, où se tenaient les assemblées du peuple.
[2] C'était de ce lieu que les Pélasges avaient attaqué Athènes; après leur expulsion, il avait été défendu de l'habiter.

en l'habitant que tant de maux fondirent sur la ville; mais ce fut la guerre qui contraignit à l'habiter, et c'était la guerre que l'oracle avait eu en vue, sans la nommer, lorsqu'il prévoyait qu'il ne serait pas bon que ce lieu fût occupé. Beaucoup s'installèrent aussi dans les tours des murailles; chacun enfin comme il put; car la ville ne pouvait contenir tous ceux qui y accouraient. On se partagea aussi, mais plus tard, les longs murs et on s'y établit, ainsi que dans la plus grande partie du Pirée.

En même temps les Athéniens préparaient leurs armements; ils rassemblaient leurs alliés et équipaient une flotte de cent vaisseaux destinée à agir contre le Péloponnèse. Ils en étaient là de leurs préparatifs.

XVIII. L'armée des Péloponnésiens s'avançait; la première ville de l'Attique qu'ils rencontrèrent fut Œnoé[1], qui devait servir de base à l'armée d'invasion. Après avoir assis leur camp, ils se disposèrent à battre les remparts avec des machines et à faire un siége en règle. Car Œnoé, située sur les confins de l'Attique et de la Béotie, était fortifiée et servait de place forte en temps de guerre. Les Lacédémoniens préparèrent donc leurs moyens d'attaque et perdirent ainsi un temps précieux autour de cette place. Ce ne fut pas là un des moindres griefs contre Archidamus; on trouvait qu'il avait montré de la mollesse à réunir les alliés, lorsqu'il s'agissait de décider la guerre et qu'il s'était montré favorable aux Athéniens en ne conseillant

[1] Petite place forte, sur la route d'Éleusis à Thèbes; aujourd'hui Gifto Castro, suivant Stanhope et Bloomfield.

pas de la commencer incontinent. Depuis le rassemblement des troupes, son séjour prolongé sur l'isthme, la lenteur de la marche, et surtout le temps perdu devant Œnoé, excitaient les rumeurs. Car les Athéniens avaient profité de ce délai pour tout rentrer dans la ville ; et il était présumable au contraire que, sans ces temporisations, les Lacédémoniens, en s'avançant vivement, auraient trouvé tout dehors. Tel était le mécontentement de l'armée, pendant qu'Archidamus séjournait devant Œnoé. Quant à lui, il temporisait dans l'espoir, disait-on, que les Athéniens pourraient faire quelques concessions tant que leur territoire ne serait pas entamé et qu'ils redouteraient d'y voir, sous leurs yeux, porter le ravage.

XIX. Cependant, après avoir inutilement attaqué Œnoé et tout mis en œuvre sans pouvoir s'en rendre maîtres, sans même que les Athéniens fissent faire de propositions, les Lacédémoniens levèrent le siége et envahirent l'Attique, quatre-vingts jours après la tentative des Thébains sur Platée. On était alors au fort de l'été et au moment de la moisson [1]. Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi des Lacédémoniens, commandait. Ils campèrent d'abord à Éleusis et dans la plaine de Thria [2], ravagèrent cette plaine, et remportèrent une sorte d'avantage sur la cavalerie athénienne, vers le lieu nommé Rhité [3]. Ensuite ils s'avancèrent à travers la

[1] Vers le milieu de juin. L'éclipse de soleil dont il est question plus loin eut lieu le 3 août, après le départ des Lacédémoniens, qui ne peuvent guère être restés moins d'un mois.

[2] Probablement la plage qui s'étend le long de la mer, à l'ouest d'Éleusis.

[3] Les Ruisseaux ; ce sont deux petits cours d'eau dans la plaine de Thria.

Cropie, ayant à droite le mont Égaléon [1], et arrivèrent à Acharné [2], le plus considérable des dèmes de l'Attique. Ils s'y arrêtèrent, y assirent leur camp et restèrent longtemps à le dévaster.

XX. Voici, dit-on, dans quel but Archidamus resta, pendant cette invasion, en ordre de bataille aux environs d'Acharné, sans descendre dans la plaine. Il espérait que les Athéniens, avec leur nombreuse et florissante jeunesse, leur appareil militaire plus imposant que jamais, viendraient à sa rencontre, et ne se contiendraient pas à la vue de leur territoire ravagé. Comme ils ne s'étaient présentés pour combattre ni à Éleusis, ni à la plaine de Thria, il faisait une nouvelle tentative et campait à Acharné dans le dessein de les y attirer. L'endroit lui semblait favorable pour asseoir son camp; d'ailleurs, il était probable que les Acharnéens, formant une partie considérable de la population (puisqu'ils fournissaient trois mille hoplites), ne laisseraient pas ravager leurs terres, et qu'avec eux toute l'armée sortirait pour combattre. Que si les Athéniens laissaient cette invasion s'accomplir sans sortir de la ville, on pourrait dès lors ravager la plaine avec beaucoup plus de sécurité, et s'avancer jusque sous les murs d'Athènes : car les Acharnéens, une fois dépouillés de leurs biens, ne devaient plus s'exposer avec la même ardeur pour défendre ceux des autres, et la discorde pénétrerait dans les esprits. Ces considérations déterminèrent Archidamus à demeurer autour d'Acharné.

[1] C'est de ce mont, suivant Hérodote, que Xerxès contempla la bataille de Salamine; mais cette version est peu probable, l'Égaléon étant à sept milles du rivage.

[2] Sur le Céphise, à soixante stades d'Athènes.

XXI. Tant que l'armée était restée aux environs d'Éleusis et de Thria, les Athéniens avaient pu garder quelque espoir qu'elle ne s'avancerait pas plus près d'eux. Ils se rappelaient que Plistoanax, fils de Pausanias, roi des Lacédémoniens, lorsqu'il avait envahi l'Attique, quatorze ans avant cette guerre, s'était avancé avec son armée jusqu'à Éleusis et à Thria, et de là était retourné en arrière, sans pousser plus loin. (Il avait même été exilé de Sparte, sous prétexte qu'il s'était fait acheter cette retraite à prix d'argent.) Mais lorsqu'ils virent l'armée à Acharné, à soixante stades de la ville, leur irritation ne connut plus de bornes. Le spectacle de leurs campagnes ravagées sous leurs yeux, chose que les jeunes gens n'avaient jamais vue, dont les vieillards mêmes n'avaient pas été témoins depuis la guerre médique, leur parut intolérable, et cela se conçoit : tous voulaient, les jeunes gens surtout, sortir de la ville, et ne pas laisser cet outrage impuni. On se formait en groupes, on disputait vivement ; les uns voulaient aller à l'ennemi ; d'autres, mais en petit nombre, s'y opposaient. Les devins chantaient des oracles de tout genre que chacun écoutait suivant les passions qui l'agitaient. Les Acharnéens, qui se croyaient une portion notable du peuple athénien, voyant leur territoire ravagé, insistaient surtout pour une sortie. La ville était profondément agitée en tout sens : on s'indignait contre Périclès[1] ; on avait oublié tous ses conseils précédents ; on lui faisait un crime de ne pas vouloir, lui général, mener les troupes à l'ennemi ; en-

[1] Parmi les détracteurs de Périclès, Plutarque cite Cléon, le fameux démagogue, si souvent bafoué par Aristophane.

fin on le regardait comme l'auteur de tous les maux qu'on souffrait.

XXII. Périclès, voyant les Athéniens aigris par leur situation, et dans une disposition d'esprit qui ne leur permettait pas de juger sainement, persuadé d'ailleurs qu'il avait raison de s'opposer à la sortie, ne convoqua ni assemblée, ni réunion d'aucun genre. Il craignait qu'une fois réunis ils ne cédassent à la colère plus qu'à la prudence et ne commissent quelque faute. Il se contentait donc de garder la ville et d'y maintenir autant que possible la tranquillité. Cependant il faisait sortir constamment de la cavalerie, afin d'empêcher les coureurs ennemis de s'écarter de l'armée pour tomber sur les champs voisins de la ville et les dévaster. Il y eut à Phrygia un léger engagement entre des cavaliers athéniens soutenus par les Thessaliens, et un parti de cavalerie béotienne. Les Athéniens et les Thessaliens se soutinrent sans désavantage jusqu'au moment où des hoplites venus au secours des Béotiens les mirent en déroute. Ils perdirent un petit nombre d'hommes et purent, malgré cet échec, enlever leurs morts le jour même, sans convention. Les Péloponnésiens élevèrent un trophée le lendemain.

Les Thessaliens avaient secouru les Athéniens en vertu d'une ancienne alliance. Ils venaient de Larisse, de Pharsale, de Parasos, de Cranon, de Pirasos, de Gyrtone et de Phères. Ceux de Larisse étaient commandés par Polymède et Aristonoüs, tous deux de factions différentes[1]; ceux de Pharsale par Ménon;

[1] L'un, chef de la faction oligarchique, l'autre de la faction populaire.

ceux des autres villes avaient aussi leurs chefs particuliers.

XXIII. Les Lacédémoniens, voyant que les Athéniens ne sortaient pas pour les combattre, levèrent le camp d'Acharné et ravagèrent quelques autres dèmes entre les monts Parnès[1] et Brilessos[2]. Pendant qu'ils étaient ainsi sur le territoire de l'Attique, les Athéniens envoyèrent autour du Péloponnèse les cent vaisseaux qu'ils avaient équipés. Mille hoplites et trois cents archers les montaient, sous le commandement de Carcinus fils de Xénotimus, de Protée fils d'Épiclès, et de Socrate fils d'Antigène. Ils mirent à la voile, et allèrent avec ces forces croiser autour du Péloponnèse.

Les Péloponnésiens, après être restés en Attique aussi longtemps qu'ils eurent des vivres, opérèrent leur retraite par la Béotie, en suivant une autre route que celle par laquelle ils étaient venus. En passant par Oropos[3], ils ravagèrent la plaine appelée Pyraïque, habitée par les Oropiens, sujets des Athéniens. De retour dans le Péloponnèse, ils se séparèrent et chacun rentra dans son pays.

XXIV. Après leur départ, les Athéniens établirent des gardes sur terre et sur mer; ce service des gardes devait durer tout le temps de la guerre. Ils décrétèrent que, sur les sommes déposées à l'acropole, mille talents

[1] C'était la montagne la plus élevée de l'Attique; elle s'étendait du pied du Pentélique à la plaine de Thria. Pausanias dit (I, 32) qu'on y chassait le sanglier et l'ours. — Aujourd'hui Nozia.

[2] Aujourd'hui Tourko Bouni.

[3] Sur les confins de la Béotie, à peu de distance de la mer; aujourd'hui Oropo. La plaine appelée Pyraïque était située entre Oropas et Tanagre.

seraient prélevés pour être mis à part, sans qu'on pût les dépenser, et que le reste serait consacré aux frais de la guerre. La peine de mort fut prononcée contre quiconque parlerait de toucher à ces mille talents, ou proposerait un décret dans ce sens, à moins que ce ne fût pour repousser une armée d'invasion venant par mer attaquer la ville. On décida également que chaque année les cent meilleures trirèmes seraient tenues en réserve, avec leurs commandants nommés d'avance, et qu'on ne disposerait d'aucune d'elles si ce n'est pour parer, le cas échéant, au danger en vue duquel l'argent avait été mis en réserve.

XXV. Les Athéniens qui montaient les cent vaisseaux envoyés autour du Péloponnèse avaient été rejoints par les Corcyréens, avec un secours de cinquante navires, et par quelques autres alliés de ces contrées[1] : leur croisière porta le ravage sur plusieurs points et en particulier à Méthone de Laconie[2], où ils firent une descente. Déjà ils attaquaient la muraille, qui était faible et dépourvue de défenseurs ; mais dans le voisinage se trouvait le Spartiate Brasidas, fils de Tellis, à la tête d'un poste de surveillance : à cette nouvelle, il se porta avec cent hoplites au secours de la place, traversa à la course le camp des Athéniens dispersés dans la campagne et occupés au siége, et se jeta dans Méthone, sans autre perte que celle de quelques hommes tués dans la traversée du camp. Il sauva ainsi la ville et pour cet acte d'audace il obtint le premier, dans cette guerre, les honneurs de l'éloge public à Sparte.

[1] Corcyre, Zacynthe, Céphallénie.
[2] Aujourd'hui Modon, un peu au sud de Navarin.

Les Athéniens, ayant levé l'ancre, côtoyèrent le rivage et descendirent sur le territoire de Phia, en Élide, qu'ils ravagèrent pendant deux jours. Trois cents hommes d'élite envoyés à leur rencontre par les Éléens de la basse Élide et des environs furent vaincus par eux ; mais un vent impétueux s'éleva ; la plupart des bâtiments, battus par la tempête sur une plage sans abri, reprirent la mer et se dirigèrent en doublant le cap Ichthys vers le port de Phia. Pendant ce temps les Messéniens et quelques autres qui n'avaient pu monter sur les vaisseaux s'avancèrent par terre jusqu'à Phia et s'en emparèrent. La flotte, après avoir doublé le cap, vint ensuite les recueillir et l'on regagna le large, abandonnant Phia, au secours de laquelle venait d'arriver un corps nombreux d'Éléens. Les Athéniens continuèrent à suivre les côtes et dévastèrent plusieurs autres points.

XXVI. Vers le même temps les Athéniens envoyèrent contre la Locride trente vaisseaux, chargés en même temps de garder l'Eubée. Cléopompe, fils de Clinias, qui les commandait, fit plusieurs descentes, ravagea quelques points du littoral et s'empara de Thronium, où il prit des otages. Il attaqua et battit à Alopé les Locriens venus au secours de cette place.

XXVII. Dans ce même été les Athéniens expulsèrent d'Égine tous les habitants, y compris les femmes et les enfants, sous prétexte qu'ils étaient les principaux auteurs de la guerre. Ils sentaient que la possession d'Égine, qui touche au Péloponnèse, serait bien mieux assurée dans leurs mains en y établissant des colons athéniens ; et, en effet, ils y envoyèrent, peu de temps après, une colonie. Les Lacédémoniens, en haine des

Athéniens, et aussi en reconnaissance des services que les Éginètes leur avaient rendus lors du tremblement de terre et du soulèvement des Hilotes, assignèrent pour habitation aux exilés la ville de Thyréa, avec la jouissance des campagnes environnantes. Le territoire de Thyréa confine à l'Argie et à l'Argolide, et s'étend jusqu'à la mer. Une partie des Éginètes s'y établit; les autres se dispersèrent dans le reste de la Grèce.

XXVIII. Dans le cours du même été, le soleil s'éclipsa après midi, à la nouvelle lune, la seule époque où il semble que ce phénomène puisse avoir lieu; on vit le soleil affecter la forme d'un croissant; quelques étoiles brillèrent, et le disque reparut ensuite tout entier.

XXIX. Dans le même été, l'Abdéritain Nymphodore, fils de Pythès, dont la sœur avait épousé Sitalcès et qui jouissait d'un grand crédit auprès de ce prince, reçut des Athéniens le titre de proxène [1] et fut mandé à Athènes. Les Athéniens qui, jusque-là, avaient vu en lui un ennemi, cédèrent au désir de se faire un allié de Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces. Ce Térès, père de Sitalcès, est le premier fondateur de la puissance des Odryses [2]; c'est lui qui a enveloppé dans leur vaste royaume la portion la plus considérable de la Thrace (car il y a aussi une grande partie des Thraces qui sont restés autonomes [3]). Ce Térès n'a rien de commun avec Térée qui avait épousé Procné, fille de Pandion d'Athènes; et même le nom de Thrace s'applique

[1] Hôte public.

[2] Thucydide dit plus loin (II, 97) que cet empire des Odryses était le plus puissant qui fût en Europe, du Pont-Euxin à la mer Ionienne.

[3] Indépendants, se gouvernant par leurs propres lois.

dans les deux cas à des contrées différentes; car Térée habitait Daulie, ville de la Phocide actuelle, occupée alors par les Thraces. C'est là que les femmes commirent sur Itys [1] cet attentat si fameux, et c'est pourquoi beaucoup de poëtes, en parlant du rossignol, le nomment l'oiseau de Daulie. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que Pandion dut plutôt établir sa fille dans un pays voisin, en vue d'avantages réciproques, que chez les Odryses, à plusieurs jours de marche.

Térès, qui n'a pas même avec Térée la conformité du nom, fut le premier roi puissant des Odryses. C'est avec son fils Sitalcès que les Athéniens contractèrent alliance, dans le but de soumettre la presqu'île de Thrace et même Perdiccas. Nymphodore vint à Athènes, cimenta l'alliance avec Sitalcès, et obtint pour Sadocus, fils du roi, le droit de cité. En même temps il promit de mettre fin à la guerre de Thrace en décidant Sitalcès à envoyer aux Athéniens un corps de cavalerie thrace et des peltastes. Il réconcilia aussi Perdiccas avec les Athéniens en les engageant à lui rendre Thermé, et aussitôt Perdiccas marcha contre les Chalcidiens, de concert avec les Athéniens et Phormion. C'est ainsi que Sitalcès, fils de Térès, roi des Thraces, et Perdiccas, fils d'Alexandre, roi des Macédoniens, entrèrent dans l'alliance des Athéniens.

XXX. Les Athéniens qui montaient les cent vaisseaux croisaient encore autour du Péloponnèse; ils prirent Solium [2], place des Corinthiens, et l'abandon-

[1] Itys, fils de Térée et de Procné, fut tué par sa mère qui le fit cuire et servir à Térée pour se venger de ses infidélités.

[2] Pouqueville croit avoir découvert les ruines de Solium, à peu de distance de Slavena.

nèrent, avec son territoire, aux habitants de Phalère, pour en jouir à l'exclusion de tous les autres Acarnanes. Ils prirent également de vive force Astacos [1], en chassèrent le tyran Évarque, et firent entrer le pays dans leur alliance. Faisant ensuite voile vers Céphallénie, ils la soumirent sans combat. Céphallénie, située en face de l'Acarnanie et de Leucade, renferme quatre villes : celles des Paléens, des Craniens, des Saméens et des Pronéens. Peu de temps après la flotte rentra à Athènes.

XXXI. Ce même été, vers l'automne, les Athéniens en masse, citoyens et métèques, envahirent la Mégaride, sous le commandement de Périclès, fils de Xanthippe. La flotte de cent vaisseaux qui avait croisé autour du Péloponnèse se trouvait alors à Égine, effectuant son retour à Athènes. Ceux qui la montaient, à la première nouvelle que la population de la ville s'était portée en masse contre Mégare, firent voile aussitôt de ce côté et allèrent se réunir à l'expédition ; jamais armée athénienne aussi nombreuse ne s'était trouvée rassemblée dans un même camp : la république était alors dans toute sa puissance et la maladie [2] n'avait pas encore sévi. Les Athéniens seuls ne fournissaient pas moins de dix mille hoplites, non compris trois mille qui étaient à Potidée. Trois mille hoplites métœques au moins prirent part à cette expédition ; et il y avait, de plus, un corps nombreux de troupes légères. Après avoir ravagé la plus grande partie du pays, ils s'en retournèrent.

[1] Près de l'embouchure de l'Achéloüs. — Aujourd'hui Dragomestri.

[2] La peste, décrite plus loin.

Les Athéniens firent encore dans le cours de cette guerre d'autres excursions en Mégaride : chaque année[1] le pays était envahi soit par la cavalerie, soit par l'armée entière, jusqu'au moment où ils s'emparèrent de Nisée.

XXXII. Les Athéniens fortifièrent, à la fin du même été, Athalante[2], île voisine des Locriens d'Oponte et auparavant déserte; ils y mirent garnison, afin d'empêcher que les pirates d'Oponte et du reste de la Locride ne vinssent infester l'Eubée.

Tels sont les événements accomplis dans le cours de cet été après que les Péloponnésiens eurent évacué l'Attique.

XXXIII. L'hiver suivant, l'Acarnane Évarque, voulant rentrer à Astacos, décida les Corinthiens à l'y reconduire avec une flotte de quarante vaisseaux et quinze cents hoplites. Lui-même soudoya quelques troupes auxiliaires. A la tête de l'expédition étaient Euphamidas, fils d'Aristonyme, Timoxène, fils de Timocrate, et Eumachus, fils de Chrysès. Ils firent voile vers Astacos et rétablirent le tyran. Ils voulurent aussi soumettre quelques autres places du littoral de l'Acarnanie; mais leur entreprise échoua et ils reprirent la route de Corinthe. En côtoyant Céphallénie ils s'arrêtèrent et firent une descente sur le territoire des Craniens; mais trompés par ceux-ci à la suite d'une convention et attaqués à l'improviste, ils perdirent une partie de leur monde, furent vivement ramenés et reprirent la mer pour rentrer chez eux.

[1] Un décret de Charinus obligeait les généraux athéniens à jurer d'envahir, deux fois l'an, la Mégaride.

[2] Aujourd'hui Talantonisi, en face de la ville de Talanti.

XXXIV. Le même hiver, les Athéniens firent, suivant l'usage du pays, de solennelles funérailles à ceux qui les premiers périrent dans cette guerre [1]. Voici l'ordre établi : trois jours avant les obsèques [2] on expose les ossements des morts sous une tente dressée à cet effet, et chacun apporte ce qu'il veut en offrande à celui qu'il a perdu. Quand arrive le moment de la cérémonie funèbre, des chars s'avancent chargés de cercueils de cyprès, un pour chaque tribu; les ossements [3] y sont déposés suivant la tribu à laquelle chacun appartenait. On porte aussi un lit funéraire tout dressé, mais vide, pour les absents, ceux dont on n'a pu retrouver les corps. Chacun peut, à volonté, se joindre au cortége, citoyens et étrangers. Les parentes sont auprès du tombeau, poussant des gémissements. On dépose les ossements dans le monument funèbre de la république, au plus beau faubourg de la ville [4]; c'est là que sont ensevelis tous les guerriers morts dans les combats. Il n'y eut qu'une exception, pour ceux de Marathon [5], que leur incomparable bravoure fit juger dignes d'être inhumés sur le champ de bataille. Lorsque la terre a recouvert les morts, un orateur officiellement désigné et choisi parmi les hommes les plus éminents par le talent, les plus élevés en di-

[1] Au combat des Ruisseaux.

[2] C'était l'usage à Athènes d'exposer les corps pendant trois jours avant les obsèques. V. ARISTOPHANE, *Lysistr.*, 611 et suiv.

[3] Les ossements sont pris ici pour les cendres ; car l'usage était à Athènes de brûler les morts.

[4] Le Céramique.

[5] Pausanias dit également : « Dans la plaine (de Marathon) « est le tombeau des Athéniens ; sur des colonnes sont inscrits « les noms des morts, par tribu. »

gnité, prononce sur eux un éloge approprié à la circonstance; après quoi chacun se retire.

Ainsi se font les funérailles [1]; et cet usage fut invariablement suivi, toutes les fois qu'il y eut lieu, dans le cours de cette guerre. Périclès, fils de Xanthippe, fut choisi pour prononcer l'éloge des premiers guerriers morts. Le moment venu, il s'avança du tombeau sur un tertre élevé, afin d'être entendu le plus loin possible par la foule, et parla ainsi :

XXXV. « La plupart de ceux qui ont parlé ici avant moi ont célébré le législateur qui, aux cérémonies établies par la loi, a ajouté ce discours [2] : Il est beau, disaient-ils, que les guerriers morts en combattant reçoivent, sur leur tombe, ce tribut d'éloges. Pour moi, je croyais qu'à des hommes dont la bravoure s'est signalée par des faits, il suffirait de rendre des honneurs de fait, comme ceux que vous voyez ici solennellement préparés autour de ce tombeau, au lieu de faire dépendre la croyance aux vertus de tant de braves d'un seul orateur plus ou moins habile à les faire valoir. Car il est difficile de garder une juste mesure; et cela même suffit à peine pour que les paroles de l'orateur obtiennent une entière confiance. L'auditeur bienveillant et qui connaît les faits s'imagine aisément qu'on est resté dans l'exposition au-dessous de ce qu'il veut et de ce qu'il sait; celui qui ne sait pas est porté, par

[1] L'usage des funérailles publiques paraît fort ancien chez les Grecs; mais, avant Périclès, nous ne trouvons aucune trace de ces éloges prononcés sur le tombeau.

[2] Ce n'est que fort tard, suivant Denys d'Halicarnasse, que l'éloge des guerriers fut ajouté à la cérémonie funèbre; d'après Diodore de Sicile (livre XI), on accorda pour la première fois cet honneur aux guerriers morts en combattant les Perses.

envie, à trouver exagéré ce qui dépasse sa portée; car on ne supporte guère l'éloge donné à autrui qu'autant qu'on se croit capable de faire personnellement quelque chose de semblable; ce qui s'élève plus haut rencontre aussitôt envie et défiance. Mais, puisque ainsi l'ont établi nos ancêtres, je dois me conformer à la loi et m'efforcer de répondre, autant que possible, au désir et à l'attente de chacun de vous.

XXXVI. « Et d'abord, je commencerai par nos aïeux. Car il est juste, il est convenable, en cette circonstance, de payer à leur mémoire ce tribut d'honneur. La même race d'hommes a toujours habité ce pays; et, par une succession non interrompue, ils nous l'ont transmis libre jusqu'à ce jour, grâce à leurs vertus. Tous ont droit à nos éloges, mais surtout nos pères; car ce sont eux qui, à l'héritage qu'ils avaient reçu, ont ajouté, non sans labeur, tout l'empire que nous possédons, et l'ont légué à la génération actuelle. Et nous aussi, nous qui sommes ici encore dans la maturité de l'âge, nous avons contribué, plus que personne, à l'accroissement de cette puissance. La république nous doit de pouvoir, en toutes choses, se suffire largement à elle-même, et dans la guerre et dans la paix. Quant aux exploits par lesquels s'est graduellement accrue notre puissance, à la lutte courageuse soutenue par nos pères et par nous-mêmes contre les attaques des barbares et des Grecs, je ne vous apprendrais rien en m'appesantissant sur ces faits. Je les passerai donc sous silence. Mais, avant d'arriver à l'éloge de ces guerriers, je montrerai d'abord dans l'ensemble de notre conduite la raison de ces accroissements. Je dirai les institutions politiques, les mœurs base de

notre grandeur, persuadé que ces détails ne seront point déplacés en ce moment, et que pour tous ceux qui sont ici réunis, citoyens et étrangers, il y a utilité à les entendre.

XXXVII. « Dans nos institutions politiques, nous ne cherchons pas à copier les lois des autres peuples; nous servons de modèle, au lieu d'imiter autrui. Le nom de notre gouvernement est démocratie, parce que le pouvoir relève, non du petit nombre, mais de la multitude. Dans les différends entre particuliers, il y a pour tous égalité devant la loi : quant à la considération, elle s'attache au talent dans chaque genre, et c'est bien moins le rang qui décide de l'élection aux emplois publics, que les mérites personnels; la pauvreté, une condition obscure, ne sont pas un empêchement, du moment où l'on peut rendre quelque service à l'État[1].

« Pleins de franchise et de droiture dans l'administration des affaires publiques, nous ne portons pas, dans le commerce journalier de la vie, un œil soupçonneux sur les affaires d'autrui; nous ne nous irritons point contre notre semblable, s'il accorde quelque chose à son plaisir; nous savons lui épargner cet aspect dur et sévère qui, sans être une peine, n'en est pas moins blessant[2]. Sans rudesse dans nos relations privées,

[1] Sous Solon, les pauvres et les citoyens des dernières classes étaient exclus des charges; mais du temps de Périclès toutes les fonctions étaient accessibles à tous; malheureusement elles étaient accordées le plus souvent, non au mérite, comme le dit Périclès, mais à l'intrigue. Aristophane se moque souvent des généraux qui doivent à l'élection tous leurs talents; Socrate, dans Platon, ne manque guère non plus l'occasion de tourner en ridicule le système électif.

[2] Tous ces éloges adressés aux Athéniens cachent une critique

nous nous conformons aux lois dans nos actes publics, surtout par respect pour elles; nous obéissons aux magistrats, quels qu'ils soient, aux lois en vigueur, surtout à celles établies dans l'intérêt des opprimés, et à celles qui ne sont pas écrites, il est vrai, mais à la violation desquelles la honte a été attachée d'un commun accord.

XXXVIII. « D'un autre côté, nous nous sommes sagement ménagé de nombreux délassements à nos travaux, par l'institution de jeux et de sacrifices annuels, et par la beauté des établissements particuliers dont le charme journalier bannit la tristesse[1].

« L'importance de notre ville y fait affluer les denrées de toute la terre, de telle sorte que même les produits de l'étranger sont pour nous d'un usage tout aussi facile et habituel que ceux de notre propre territoire.

XXXIX. « Quant à l'organisation militaire, voici ce qui nous distingue de nos adversaires : notre ville est ouverte à tous; aucune loi n'en écarte les étrangers et ne leur interdit soit l'étude, soit les spectacles. Nous ne craignons pas que, rien n'étant caché, l'ennemi ne profite de ce qu'il pourra avoir vu; car nous comptons bien moins sur les préparatifs, sur les ruses longuement concertées, que sur notre propre courage dans l'action. Quant à l'éducation, d'autres, par une pénible pratique, se font dès l'enfance un métier du courage; nous, au contraire, avec des habitudes de vie moins austères, nous n'en savons pas moins affronter les

des Lacédémoniens, dont les mœurs étaient au contraire dures et sévères, les habitudes soupçonneuses, etc.

[1] Sparte, au contraire, n'avait point de monuments ; les maisons y étaient plus que modestes.

mêmes dangers. Ce qui le prouve, c'est que les Lacédémoniens ne font jamais seuls une expédition sur notre territoire; ils marchent avec tous leurs alliés; tandis que nous, dans nos incursions en pays ennemi, nous combattons, à nous seuls, des hommes qui défendent leurs propres foyers, et le plus souvent nous remportons une victoire aisée. Jamais ennemi ne s'est rencontré avec toutes nos forces réunies, obligés que nous sommes de porter nos soins sur la marine, en même temps que nous faisons occuper par nos soldats indigènes une foule de points du continent. Et cependant, si nos adversaires ont quelque engagement avec une partie de nos troupes, vainqueurs d'un faible corps ils se vantent de nous avoir tous battus; vaincus, ils l'ont été par toutes nos forces. Sans doute il est dans notre nature de nous préparer aux dangers plutôt à l'aise qu'au milieu de pénibles exercices, et le courage qui nous les fait braver est moins l'effet de la loi qu'un résultat de nos mœurs; mais à cela nous trouvons le double avantage de ne pas nous tourmenter à l'avance des maux à venir, et de ne pas montrer, le moment venu, moins d'audace que ceux qui s'imposent de continuelles fatigues.

XL. « Sous tous ces rapports et sous bien d'autres notre ville est digne d'admiration. Nous avons le goût du beau, mais avec mesure; l'amour de la philosophie, mais sans mollesse. Pour nous, les richesses sont moins une vaine parade qu'un auxiliaire de l'action. Il n'y a de honte pour personne à avouer sa pauvreté; ce qui est honteux, c'est bien plutôt de ne pas travailler à s'y soustraire. Les mêmes hommes peuvent, chez nous, vaquer en même temps aux soins de leurs intérêts

privés et aux affaires publiques; d'autres, livrés aux travaux manuels, n'en sont pas moins aptes à connaître des intérêts généraux. Car nous sommes les seuls qui considérions le citoyen entièrement étranger aux affaires, non comme un homme de loisir, mais comme un être inutile. La rectitude de nos jugements et de nos conceptions dans la pratique des affaires n'est pas moins remarquable; mais aussi nous ne croyons pas que les discours nuisent à l'action [1]; le danger, à nos yeux, est bien plutôt de ne pas être éclairé par la parole avant de passer aux actes. Ce qui nous distingue encore, c'est qu'une audace incomparable s'allie chez nous au calme de la réflexion. Chez les autres, au contraire, c'est l'ignorance qui produit l'audace; la réflexion engendre la crainte. Et il est juste de regarder comme les esprits les plus fortement trempés ceux qui, sachant clairement reconnaître les biens et les maux, ne se laissent pas pour cela détourner du péril. Nous entendons tout autrement que le commun des hommes même les vertus privées. Ce n'est pas en étant obligés, mais en obligeant, que nous nous faisons des amis; et, chez l'auteur du bienfait, l'affection est bien plus sûre et plus durable! il la garde à son obligé comme une dette de bienveillance; chez celui, au contraire, qui ne fait que payer de retour, le sentiment est moins vif; il sait que sa reconnaissance est moins un témoignage d'affection que l'acquittement d'une dette.

« Seuls aussi nous obligeons sans arrière-pensée, sans calcul d'intérêt, sous la seule impulsion d'une générosité confiante.

[1] Critique indirecte des Lacédémoniens qui proscrivaient les discours, les arts, la philosophie, etc.

XLI. Pour tout dire en un mot, notre ville, si on la considère dans son ensemble, est l'école de la Grèce, et chacun de ses citoyens, pris individuellement, sait se plier aux diverses situations, suffire à toutes choses, avec une grâce et une flexibilité merveilleuses. Ce qui prouve que ce ne sont point là de vaines et pompeuses paroles, pour le besoin du moment, mais l'expression vraie de la réalité, c'est la puissance même de cette ville, conséquence de nos mœurs. Seule de toutes les cités d'aujourd'hui, elle se montre, à l'examen, supérieure à sa renommée. Seule, elle peut vaincre sans que ses ennemis s'indignent d'avoir à s'incliner devant un tel adversaire, et commander sans que ses sujets se plaignent d'obéir à des chefs indignes. Nous avons donné de notre puissance les plus éclatants témoignages, les plus irréfragables preuves, et nous serons un objet d'admiration et pour le temps présent et pour les âges futurs. Nous n'avons pas besoin pour cela d'être chantés par un Homère, par un poëte dont les vers pourraient charmer quelques instants, mais dont les fictions tomberaient devant la vérité des faits, nous qui avons forcé toute mer et toute terre à devenir accessibles à notre audace, et qui partout avons laissé d'éternels monuments du bien et du mal que nous avons fait. Telle est la patrie pour laquelle ces guerriers sont morts généreusement, les armes à la main, indignés qu'on voulût la leur ravir ; pour elle aussi, chacun de ceux qui survivent doit se dévouer volontairement aux fatigues.

XLII. « En m'étendant ainsi sur ce tableau de notre ville, j'ai voulu tout à la fois montrer qu'entre nous et ceux qui ne jouissent pas des mêmes avantages, le

prix de la lutte n'est pas égal, et appuyer de preuves évidentes l'éloge des guerriers que je célèbre en ce moment. J'ai dès à présent presque rempli ma tâche; car c'est aux vertus de ces guerriers et de leurs pareils que notre ville a dû cette éclatante grandeur que j'ai célébrée. Il en est peu, parmi les Grecs, dont les actions puissent paraître, comme les leurs, au niveau de la renommée; et rien n'est plus propre, ce semble, à faire éclater la vertu de l'homme que cette fin glorieuse qui, chez eux, en fut le premier indice et la sanction dernière. Il est juste, sans doute, quand on n'est pas irréprochable d'ailleurs, qu'on cherche la gloire militaire, en combattant pour sa patrie : on efface ainsi le mal par le bien; on rachète, et au-delà, les fautes privées par des services publics. Mais tel n'a point été le mobile de ces guerres : nul d'entre eux n'a faibli, sacrifiant le devoir au désir de continuer à jouir de ses richesses; nul n'a reculé devant le péril, séduit par l'espoir que conserve le pauvre d'échapper un jour à sa misère et de s'enrichir. Se venger de l'ennemi leur a semblé préférable à tous ces avantages, et, persuadés que c'était là le plus glorieux de tous les périls, ils l'ont volontairement affronté, ne pensant qu'à la vengeance et oublieux d'eux-mêmes. Sur l'incertitude du succès, ils s'en sont remis à l'espérance; la confiance en eux-mêmes les a soutenus dans le combat. Ils ont mieux aimé résister et périr que céder et sauver leur vie. Ils ont échappé au blâme de l'avenir en dévouant leur corps aux périls du moment; un instant a suffi, et, dans tout l'éclat de leur fortune, plus préoccupés de gloire que de craintes, ils ont quitté la vie.

XLIII. « Tels furent ces guerriers, dignes de notre

ville. Que ceux qui restent, tout en faisant des vœux pour que leur valeur soit moins exposée, aient à cœur de ne pas montrer moins d'audace contre l'ennemi. Il ne suffit point d'envisager l'utilité des vertus guerrières (on ne vous apprendrait rien de nouveau en s'étendant sur ce sujet, et en énumérant tous les avantages de la résistance à l'ennemi); ce qu'il faut surtout, c'est contempler chaque jour et en réalité la puissance de cette ville, s'enflammer d'amour pour elle, et, au spectacle de sa grandeur, songer qu'elle fut l'œuvre d'hommes audacieux, connaissant le devoir et portant dans tous leurs actes le sentiment de l'honneur. Malheureux dans quelque entreprise, ils ne croyaient pas devoir pour cela priver la patrie de leur vertu, et ils lui consacraient leur plus belle offrande. Au prix de leur vie sacrifiée en commun, ils ont mérité, chacun en particulier, d'immortelles louanges et la plus glorieuse des sépultures, non pas seulement cette tombe où ils reposent, mais un monument dans lequel leur gloire restera toujours vivante [1], toutes les fois qu'il s'agira de parler ou d'agir. Car l'homme illustre a pour tombeau la terre entière; ce ne sont pas seulement les inscriptions des colonnes élevées dans sa patrie qui transmettent sa mémoire; même au dehors, elle vit sans inscriptions dans la pensée des hommes, bien mieux que sur les monuments. Et vous aussi, marchez aujourd'hui sur leurs traces; persuadés que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage, ne craignez pas d'affronter les périls de la guerre. Ce n'est pas seulement aux malheureux, à

[1] L'admiration des siècles à venir.

ceux qui ne peuvent espérer un meilleur sort, qu'il appartient de prodiguer leur vie; c'est bien plutôt à ceux qui, vivants, peuvent redouter dans l'avenir un changement de fortune, à ceux qui ont le plus à perdre en cas de revers. Car, pour l'homme de cœur, la misère, fruit d'un lâche avilissement, est bien plus douloureuse qu'une mort qui vous surprend sans être sentie, au milieu même de votre force et de communes espérances.

XLIV. « Aussi m'attacherai-je moins à vous plaindre qu'à vous consoler, vous tous ici présents, pères de ces guerriers. Élevés dans les vicissitudes de la vie, vous les connaissez : ceux-là sont vraiment heureux, auxquels le sort a départi, comme à vos fils, la fin la plus glorieuse, ou, comme à vous, la plus noble douleur, ceux pour lesquels le terme de la vie est aussi la mesure de la plus haute félicité. Je sais qu'il est difficile de vous persuader; car bien souvent vous retrouverez leur souvenir dans le bonheur d'autrui, bonheur dont, vous aussi, vous jouissiez autrefois avec orgueil. Je sais que la douleur n'est point dans l'absence des biens dont on a pas joui, mais dans la privation de ceux auxquels on était accoutumé. Cependant ceux qui sont encore en âge d'avoir des enfants doivent prendre courage, dans l'espoir d'une nouvelle famille. Pour eux, les enfants qui naîtront seront une source de consolation et d'oubli; la république y trouvera un double avantage, elle verra se remplir le vide de sa population et sa sécurité s'accroître : car on ne peut être dans les mêmes conditions d'égalité et de justice pour délibérer [1] quand on n'a pas, comme les autres,

[1] Sur les intérêts de l'État.

des enfants à exposer au péril et des chances égales à courir.

« Quant à vous qui avez passé l'âge, regardez comme un avantage d'avoir traversé dans la joie la plus grande partie de votre vie ; songez que le reste sera court ; et que la gloire de vos fils soit un allégement à vos douleurs. L'amour de la gloire seul ne vieillit pas, et, au déclin de l'âge, la plus grande des jouissances n'est pas, comme on le dit, d'amasser des richesses, mais d'obtenir des respects.

XLV. « Quant à vous, ici présents, fils et frères de ceux qui ne sont plus, j'entrevois pour vous une lutte difficile : car chacun est naturellement porté à louer celui qui n'est plus ; en vain atteindriez-vous aux plus sublimes vertus, on ne vous comparera point à eux ; à grand'peine trouvera-t-on que vous en approchez. Car on jalouse les vivants comme des rivaux, et le mérite qui a cessé de faire ombrage obtient, sans contestation, honneurs et bienveillante estime.

« S'il me faut aussi parler des femmes, qui vont maintenant vivre dans le veuvage, quelques mots résumeront toutes les vertus qui conviennent à leur position : ce sera pour vous une grande gloire si vous ne vous montrez en rien au-dessous des qualités de votre sexe ; le mieux est de n'obtenir, ni en bien ni en mal, aucune célébrité parmi les hommes.

XLVI. « J'ai satisfait à la loi et dit tout ce que je croyais utile ; déjà ceux dont nous célébrons les funérailles ont reçu les honneurs d'usage ; leurs enfants seront dès ce jour élevés aux frais de la république jusqu'à l'âge de puberté [1] ; c'est là une noble couronne

[1] Jusqu'à dix-huit ans.

proposée par la patrie pour de tels combats, utile à la fois à ces guerriers et à ceux qui survivent. Car là où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là aussi se trouvent les meilleurs citoyens.

« Maintenant que chacun a payé son tribut de larmes à ceux qu'il a perdus, retirez-vous. »

XLVII. Telles furent les funérailles célébrées cet hiver. Avec lui finit la première année de cette guerre. Dès le commencement de l'été, les Péloponnésiens et leurs alliés vinrent avec les deux tiers de leurs contingents, comme la première fois, envahir l'Attique, sous le commandement d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi des Lacédémoniens. Ils y campèrent et ravagèrent le pays [1].

Ils n'y étaient encore que depuis peu de jours, quand la contagion se déclara parmi les Athéniens [2]. On disait que, précédemment, ce mal avait déjà éclaté en plusieurs endroits, à Lemnos et ailleurs; jamais, cependant, on n'avait vu, en aucun lieu, peste aussi terrible et pareille mortalité parmi les hommes [3]. Les médecins étaient impuissants contre la maladie: d'a-

[1] Comp. Diodore, XII, 45.

[2] Cette même peste a été décrite par Lucrèce, qui ne fait, le plus souvent, que traduire Thucydide; liv. VI, v. 1136 et suiv.

[3] Cette peste d'Athènes a donné lieu à de nombreuses controverses: Doit-elle être assimilée à la peste d'Orient? — Était-elle contagieuse, ou simplement épidémique? — Ne serait-ce pas le typhus, la fièvre des camps, etc.? Chacune de ces opinions a trouvé des défenseurs. Tout à fait incompétent dans une question de ce genre, je me contenterai d'indiquer le remarquable travail (*Schauergemælde der Kriegspest in Attika*) dans lequel Meister établit que la peste d'Athènes ne présente aucun des caractères distinctifs de la peste d'Orient.

M. le docteur Perron, qui, pendant quatorze ans qu'il a dirigé l'école de médecine du Caire, a vécu au milieu des pestiférés, n'a pas non plus reconnu dans la description de Thucydide la peste

bord ils avaient voulu la traiter, faute de la connaître; mais, en contact plus fréquent avec les malades, ils furent d'autant plus maltraités. Tous les autres moyens humains furent également impuissants : prières dans les temples, recours aux oracles et autres pratiques du même genre [1], tout resta sans effet; on finit par y renoncer, au milieu de l'abattement général.

XLVIII. La maladie commença, dit-on, par l'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte; elle descendit de là en Égypte et en Libye, et s'étendit à une grande partie des possessions du Roi. A Athènes, elle fondit tellement à l'improviste, que les habitants du Pirée, les premiers atteints, prétendirent que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Du Pirée elle gagna

actuelle d'Égypte. Voici la note qu'il a bien voulu me communiquer :

« La peste d'Athènes, à en juger par la description de Thu-
« cydide, diffère essentiellement de la peste actuelle ou peste
« d'Orient. Il n'y a de rapports analogiques entre les deux ma-
« ladies que quelques symptômes. D'ailleurs, toutes les épidémies
« ont quelques points de ressemblance symptomatologiques.

« Ce qui fait, *à priori* et sans examen ou à peu près, admettre
« l'identité ou la presque identité des grands fléaux dont parle
« l'histoire, c'est le caractère épidémique, c'est le caractère conta-
« gieux, et c'est surtout encore le nom de peste qu'on a donné à
« ces fléaux. Mais il ne faut pas oublier que ce mot de peste n'a-
« vait point autrefois la signification délimitée qu'on lui a assi-
« gnée aujourd'hui. Anciennement, peste, contagion, épidémie
« étaient synonymes. De nos jours, chacun de ces mots s'est isolé
« dans une signification spéciale; le langage s'est précisé à me-
« sure que la science médicale a précisé aussi ses observations,
« discerné et individualisé les faits. »

[1] Par exemple les expiations, les purifications auxquelles on avait ordinairement recours pour conjurer la colère des dieux.

la ville haute, et c'est alors surtout que la mortalité devint considérable.

Je laisse à chacun, médecin ou autre, le soin d'exposer ce qu'il sait de ce mal, son origine probable, et les moyens qu'il croit propres à faire cesser une perturbation aussi profonde : pour moi, je dirai quelle fut la maladie, quels en sont les symptômes, afin que, si jamais elle survenait de nouveau, on ait quelques indices pour la reconnaître. J'ai par devers moi l'expérience, pour avoir vu les autres atteints et pour avoir été frappé moi-même par le fléau.

XLIX. On s'accordait à reconnaître que les autres maladies n'avaient jamais moins sévi que cette année [1] : toute indisposition était assimilée par la maladie régnante. Mais, en général, on était frappé subitement, en pleine santé, et sans cause apparente [2]. Au début, on éprouvait de violentes chaleurs de tête [3] ; les yeux étaient rouges et enflammés. A l'intérieur, le gosier et la langue ne tardaient pas à s'injecter de sang ; la respiration était irrégulière, l'haleine fétide. Survenaient ensuite l'éternuement et l'enrouement ; en peu de temps le mal gagnait la poitrine, avec de violents

[1] Toutes les grandes épidémies ont présenté le même caractère. Dans les deux invasions du choléra en France, mais surtout dans la première, toute indisposition aboutissait rapidement à la maladie régnante. On peut remarquer aussi que l'effet moral sur la multitude est le même à toutes les époques de l'histoire : en 1832, le peuple de Paris croyait à l'empoisonnement des puits, comme le peuple d'Athènes.

[2] On a cité ce caractère comme un des symptômes distinctifs de la peste ; mais il est commun à toutes les grandes épidémies.

[3] Larrey, dans la description de la peste d'Orient, signale aussi les douleurs de tête, les vertiges, la tuméfaction de la langue, les spasmes, etc.

accès de toux. Lorsqu'il se fixait à l'estomac, il le soulevait et amenait, au milieu de douloureux efforts, toutes les évacuations de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades étaient pris de hoquets sans vomissements, accompagnés de spasmes violents, qui tantôt cessaient avec le hoquet, tantôt se prolongeaient beaucoup au-delà.

A l'extérieur, le corps ne paraissait ni très chaud au toucher, ni livide ; il était rougeâtre, parsemé de taches, couvert de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant que les malades ne pouvaient endurer ni les vêtements les plus légers, ni les couvertures de toile les plus fines ; ils ne voulaient être que nus, et désiraient par-dessus tout se jeter dans l'eau froide. On en vit beaucoup, de ceux qui étaient abandonnés à eux-mêmes, se précipiter dans les puits, tourmentés qu'ils étaient d'une soif inextinguible. Du reste, qu'on bût peu ou beaucoup, le résultat était le même. Le malade était en proie à une agitation [1], à une insomnie continuelles.

Tant que durait la force de la maladie, le corps ne maigrissait pas, et c'était chose étonnante qu'il pût à ce point résister à la souffrance ; aussi la plupart des malades, conservant encore quelque vigueur, ne succombaient que le septième ou le neuvième jour, dévorés par le feu intérieur. S'ils échappaient à ce terme, le mal descendait dans le ventre, et y produisait une violente ulcération, accompagnée d'une diarrhée continue [2],

[1] Larrey : « On languit quelque temps dans un état d'inquiétude, de malaise général, qui empêche de rester un seul instant dans la même position. »

[2] Mêmes caractères signalés par Larrey pour la peste d'Égypte.

à la suite de laquelle beaucoup périssaient plus tard d'épuisement. Car la maladie, après avoir débuté à la partie supérieure et établi son siége dans la tête, se répandait de là dans tout le corps. Si quelqu'un devait échapper aux accidents les plus graves, on en avait l'indice par ce fait que le mal s'attaquait aux extrémités. Il faisait alors irruption sur les parties naturelles[1], sur les extrémités des mains et des pieds, et plusieurs n'échappèrent que par la perte de ces membres. Quelques-uns aussi perdirent la vue. D'autres, dans les premiers temps de leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié et ne reconnaissaient plus ni eux-mêmes, ni leurs amis.

L. Aucune expression ne saurait donner une idée de ce mal; sa violence, dans chacun des cas, était au-dessus de tout ce que comporte la nature humaine; mais ce qui le distingue surtout des autres maladies propres à notre espèce, c'est que les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres n'en approchaient pas alors, quoiqu'il y en eût un grand nombre sans sépulture, ou périssaient s'ils y avaient touché. Ce qui le prouve, c'est que les oiseaux de cette espèce disparurent complétement, et qu'on n'en voyait aucun ni autour des cadavres, ni ailleurs. Les chiens, par suite de leur familiarité avec l'homme, rendaient ce phénomène encore plus sensible.

LI. Tel était en général, et sans m'arrêter à un grand nombre d'accidents et de symptômes particuliers aux différents sujets, le caractère de la maladie.

[1] La peste de Venise, en 1576, présenta quelques accidents du même genre.

Aucune des affections habituelles ne sévissait à cette époque; s'il en survenait quelqu'une, elle aboutissait à la maladie régnante. Les uns mouraient négligés, les autres en dépit de tous les soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède d'une efficacité incontestable; car ce qui convenait à l'un nuisait à l'autre. Il n'y eut aucun corps que sa vigueur ou sa faiblesse[1] missent à l'abri du fléau; il emportait tout, quels que fussent les soins et le régime. Le plus affreux était le découragement de ceux qui se sentaient attaqués: songeant tout d'abord qu'il n'y avait aucune espérance, ils s'abandonnaient eux-mêmes et ne cherchaient pas à lutter contre le mal; ce qui n'était pas moins triste, c'était de voir, comme dans les troupeaux, la contagion et la mort se répandre par les soins mêmes qu'on se donnait mutuellement; car ce fut là ce qui causa la plus grande mortalité. Si, par crainte, on ne voulait pas communiquer avec les autres, on mourait délaissé; bien des familles s'éteignirent ainsi, sans recevoir aucun soin de personne. Approchait-on, au contraire, des malades, on périssait également; tel fut surtout le sort de ceux qui, se piquant de quelque vertu, ne s'épargnaient pas eux-mêmes, par un sentiment de pudeur, et allaient assister leurs amis; car les parents eux-mêmes, vaincus par l'excès du mal, se lassèrent à la fin de rendre aux morts les derniers devoirs. Au reste, personne n'éprouvait pour les mourants et les malades une compassion plus vive que

[1] La plupart des auteurs qui ont traité de la peste ont remarqué qu'elle s'attaque de préférence aux hommes les plus vigoureux; la tristesse, un caractère sombre et taciturne paraissent aussi y prédisposer.

ceux qui avaient échappé au fléau; car ils avaient connu les mêmes souffrances, et personnellement ils étaient désormais sans crainte, la maladie n'attaquant pas une seconde fois mortellement la même personne. Ils recevaient les félicitations des autres, et, dans l'enivrement de la joie présente, ils allaient jusqu'à se bercer de la vaine espérance qu'aucune autre maladie ne pourrait à l'avenir triompher de leur constitution [1].

LII. Ce qui contribua surtout à aggraver les maux du moment fut l'affluence de ceux qui vinrent de la campagne à la ville. Ces derniers eurent particulièrement à souffrir : sans maisons, sans autre abri, au plus fort de la chaleur, que des cabanes privées d'air, ils périssaient en foule ; en l'absence de tout ordre, les morts restaient entassés les uns sur les autres. On voyait des malheureux se rouler dans les rues, autour de toutes les fontaines, à demi morts et dévorés par la soif. Les temples mêmes étaient remplis des cadavres de ceux qui étaient venus s'y abriter et mourir. Car tel fut l'excès du mal et de l'abattement, que, ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses soit sacrées, soit profanes. Les lois suivies jusque-là pour les funérailles furent mises en oubli; chacun ensevelissait ses morts comme il pouvait. Beaucoup même, manquant du nécessaire pour les sépultures, parce qu'ils avaient déjà perdu un grand nombre des leurs, eurent recours sans pudeur à d'indignes moyens : les uns allaient déposer leurs morts sur un bûcher étranger, et, devançant ceux qui l'a-

[1] C'est-à-dire qu'ils espéraient non pas être immortels, mais arriver à la vieillesse sans ressentir les atteintes d'aucune maladie.

vaient élevé, y mettaient le feu; d'autres, pendant qu'on brûlait un cadavre, jetaient par-dessus le corps qu'ils portaient et s'en allaient.

LIII. Sous d'autres rapports encore cette maladie inaugura à Athènes un redoublement d'iniquités : les voluptés qu'on ne recherchait autrefois qu'en secret, on s'y abandonnait maintenant sans honte, au spectacle de tant de vicissitudes subites, à la vue des riches enlevés en un moment, et des pauvres de la veille succédant tout à coup à leur fortune. On voulait jouir sans retard[1] et on ne visait qu'au plaisir du moment, en songeant que les biens et la vie étaient également éphémères. Nul ne daignait se fatiguer à poursuivre un but honnête, dans la pensée qu'on n'était pas assuré de ne point mourir avant d'y atteindre. La volupté du moment et tout ce qui pouvait y conduire, à quelque titre que ce fût, voilà ce qui était devenu beau et utile. Ni la crainte des dieux, ni aucune loi humaine ne retenait personne; car, en voyant mourir indistinctement tout le monde, on jugeait la piété et l'impiété également indifférentes; d'ailleurs, on ne comptait pas vivre assez pour atteindre le jour du jugement et de la punition; on regardait comme beaucoup plus terrible l'arrêt déjà prononcé et suspendu sur sa tête; et, avant d'en être frappé, on trouvait naturel de jouir un peu de la vie.

LIV. Tels étaient les maux qui accablaient les Athéniens; au dedans la dépopulation, au dehors la dévas-

[1] Il en fut de même dans la peste de Gênes, citée plus haut. Boccace nous apprend que, lors de la peste de Florence, religion, piété, sentiments généreux, tout s'était émoussé au milieu de l'abattement général.

tation des campagnes. Au milieu de ce désastre, on se rappela naturellement ce vers que les vieillards disaient avoir entendu chanter autrefois :

Viendra guerre Dorique, et *Loimos* avec elle.

Un débat s'était élevé sur ce vers, et l'on avait prétendu que les anciens n'avaient pas dit *loimos* (la peste), mais *limos* (la disette) [1]. Dans les conjonctures présentes l'opinion qui prévalut naturellement fut qu'il était question de la peste ; car ils mettaient leurs souvenirs en harmonie avec leurs souffrances. Je ne doute pas, du reste, que s'il survient jamais une autre guerre avec les Doriens, accompagnée de disette, on ne donne au vers ce dernier sens. On se rappelait aussi l'oracle rendu aux Lacédémoniens, ceux du moins qui le connaissaient, lorsque le dieu, interrogé par eux s'ils devaient faire la guerre, avait répondu qu'en « combattant énergiquement, *on* aurait la victoire et que lui-même viendrait en aide. » On trouvait les événements en rapport avec l'oracle, la peste ayant commencé aussitôt après l'invasion des Péloponnésiens [2]. Elle ne pénétra pas dans le Péloponnèse [3], ou du moins n'y fit aucun ravage notable ; mais elle dévasta surtout Athènes et ensuite les autres villes les plus populeuses [4]. Voilà pour ce qui concerne la peste.

[1] La diphtongue αι et la voyelle ι se prononçaient de la même manière, au moins dans certains cas.

[2] C'était Apollon qui envoyait les maladies pestilentielles.

[3] La peste pénétra dans le Péloponnèse ; car nous savons par un passage de Pausanias (VIII, 41) qu'un temple fut bâti à Apollon, dans la ville de Phygalée, pour conjurer la colère du dieu.

[4] Il s'agit évidemment ici des villes de la domination athénienne.

LV. Les Péloponnésiens, après avoir ravagé la plaine, s'avancèrent dans la région de l'Attique appelée Paralos [1], jusqu'au mont Laurium, où se trouvent les mines d'argent des Athéniens. Ils dévastèrent d'abord la partie qui regarde le Péloponnèse, et ensuite celle qui fait face à l'Eubée et à Andros. Périclès, qui commandait à cette époque, persistait dans l'avis qu'il avait donné aux Athéniens, lors de la première invasion, de ne faire aucune sortie.

LVI. Tandis que les Lacédémoniens étaient encore dans la plaine, et avant qu'ils eussent pénétré dans la région maritime, Périclès équipa cent vaisseaux destinés à agir contre le Péloponnèse, et prit la mer dès qu'ils furent prêts. Quatre mille hoplites athéniens montaient ces navires; trois cents cavaliers furent embarqués en même temps sur des transports construits dans ce but avec de vieux navires; c'étaient les premiers qu'on eût vus [2]. Ceux de Chio et de Lesbos se joignirent à l'expédition avec cinquante voiles. Cette expédition, à son départ, laissa les Péloponnésiens dans la région maritime de l'Attique. Arrivés à Épidaure, dans le Péloponnèse, les Athéniens ravagèrent le pays et attaquèrent la ville. Un moment ils comptèrent s'en emparer; mais la tentative échoua. Ils firent voile alors d'Épidaure et allèrent dévaster le territoire de Trézène, d'Halia et d'Hermione, places maritimes du Péloponnèse [3]. Reprenant ensuite la mer, ils allèrent

[1] Maritime. — Extrémité sud de l'Attique, se terminant au cap Sunium.

[2] Il ne s'agit ici que de la Grèce; car Datis et Artaphernе avaient transporté de la cavalerie sur leurs navires (Hérod., vi, 48).

[3] Toutes ces places appartiennent à l'Argolide.

de là à Prasies [1], ville maritime de la Laconie, ravagèrent le pays, prirent la place et la saccagèrent. Après cette expédition, ils revinrent chez eux et trouvèrent l'Attique évacuée par les Péloponnésiens.

LVII. Tout le temps que dura l'invasion des Péloponnésiens dans l'Attique et l'expédition des Athéniens sur leurs vaisseaux, la peste ne cessa de sévir sur les Athéniens, dans la ville et à bord de la flotte. Aussi a-t-on prétendu que les Péloponnésiens, informés par des déserteurs de la maladie qui régnait dans la ville, et voyant de leurs yeux les funérailles, avaient, par crainte de la contagion [2], devancé l'époque de la retraite. Mais la vérité est que, dans cette invasion, ils firent un très long séjour, et ravagèrent tout le pays; car ils ne restèrent pas moins de quarante jours dans l'Attique.

LVIII. Le même été [3], Agnon, fils de Nicias, et Cléopompe, fils de Clinias, collègues de Périclès, prirent l'armée qu'il avait commandée et se portèrent aussitôt contre les Chalcidiens de Thrace et contre Potidée, dont le siége continuait. A leur arrivée, ils dirigèrent contre la place des machines de guerre et mirent tout en œuvre pour s'en emparer ; mais ils ne purent ni prendre la ville, ni rien faire qui répondît à leurs préparatifs. Car la peste s'étant déclarée, fit sur ce point de terribles ravages parmi les Athéniens, et ruina leur armée; même les troupes arrivées précédemment, et qui jusque-là n'avaient ressenti aucune atteinte, gagnèrent la conta-

[1] Sur la côte Est du Péloponnèse. — Aujourd'hui Prasto.

[2] Diodore (XII, 45) dit avec assez de vraisemblance que l'expédition de Périclès, autour du Péloponnèse, amena la retraite des Lacédémoniens.

[3] 430 av. notre ère.

gion par leur contact avec les soldats d'Agnon. Phormion avec ses seize cents hoplites n'était plus alors dans la Chalcidique. Agnon se rembarqua et ramena son armée à Athènes; sur quatre mille hoplites, il en avait perdu par la peste mille cinquante en quarante jours. L'ancienne armée resta dans le pays et continua le siége de Potidée.

LIX. Après la deuxième invasion des Péloponnésiens, les Athéniens, dont le territoire venait d'être ravagé une seconde fois, et que désolaient en même temps la peste et la guerre, commencèrent à être ébranlés. Ils accusaient Périclès de leur avoir conseillé la guerre, et d'avoir ainsi causé tous leurs maux. Disposés à un accord avec les Lacédémoniens, ils leur avaient envoyé, mais sans succès, des ambassadeurs. Ne voyant d'issue d'aucun côté, ils s'en prenaient à Périclès. Quand il vit qu'aigris par les maux du moment ils faisaient tout ce qu'il avait prévu, il convoqua l'assemblée; car il avait encore le commandement. Son but était de les encourager, de calmer leur irritation, et de les ramener à plus de modération et de confiance. Il s'avança et leur parla ainsi :

LX. « Votre colère contre moi ne me surprend pas; je m'y attendais, car j'en connais les motifs. Aussi vous ai-je convoqués pour vous rappeler à la réflexion, pour me plaindre de ce que, sans raison, vous vous irritez contre moi et cédez à vos malheurs.

« Je pense, moi, que dans l'intérêt même des particuliers, mieux vaut la puissance et la force dans l'ensemble de l'État, que la prospérité individuelle de chacun, avec l'impuissance au sommet; car l'individu favorisé par la fortune n'en est pas moins enveloppé

dans la ruine de sa patrie, tandis que, malheureux dans une patrie prospère, il a plus de chances de salut. Dès lors, l'État résistant aux infortunes privées de ses membres, tandis que ceux-ci ne peuvent supporter les désastres de l'État, comment tous, ne se réuniraient-ils pas pour le défendre, au lieu d'agir comme vous le faites en ce moment ? Abattus par vos malheurs domestiques, vous négligez le salut commun ; vous accusez tout à la fois et moi qui vous ai conseillé la guerre, et vous-mêmes qui l'avez approuvée. Et cependant, cet homme contre lequel vous vous irritez n'est inférieur à personne, je crois, pour la connaissance des grands intérêts de l'État, et pour le talent de les expliquer ; il aime son pays et est supérieur à l'appât des richesses. Celui qui, avec des idées saines, ne peut expliquer nettement sa pensée, est comme s'il ne pensait pas ; celui qui, tout en possédant ce double avantage, n'est pas dévoué à la patrie, ne peut, lui non plus, donner un conseil utile à son pays ; même avec cette dernière qualité, l'homme vénal fait trafic de tout le reste au profit de cette seule passion. Si, persuadés que mieux qu'un autre je possédais, au moins à un degré suffisant, toutes ces qualités réunies, vous m'avez cru quand je conseillais de faire la guerre, il ne serait pas juste aujourd'hui de m'en imputer le tort.

LXI. « Quand on a le choix, et qu'on est heureux d'ailleurs, c'est une grande folie d'opter pour la guerre ; mais quand on est dans la nécessité ou de subir sur-le-champ le joug étranger, si l'on cède, ou d'affronter le péril pour son salut, le blâme alors est pour celui qui fuit le péril, non pour celui qui le brave. Pour moi, je suis resté le même ; je ne change pas. Vous, au contraire,

vous avez changé. Après avoir suivi mes avis dans la prospérité, vous vous repentez dans la souffrance ; parce que chacun de vous a le sentiment de ce qu'il souffre actuellement, et que l'utilité de mes avis ne se montre pas encore évidemment à tous, vous vous abandonnez au découragement et vous croyez qne je vous ai mal conseillés. Un grand changement est survenu, il nous a accablés inopinément, et votre âme abattue ne sait plus persister dans ses résolutions. En effet, un mal soudain, inattendu, que rien ne faisait prévoir, enchaîne toutes les forces de l'intelligence. Tel a été précisément pour vous l'effet de vos malheurs, de la peste en particulier. Cependant, citoyens d'une patrie grande et illustre, élevés dans des sentiments dignes d'elle, vous devez savoir supporter avec courage les calamités les plus terribles, et ne pas manquer à votre propre dignité ; car on ne croit pas avoir moins raison d'accuser celui qui, par lâcheté, manque à sa propre gloire, que de haïr celui qui aspire impudemment à se parer de la gloire d'autrui. Bannissez donc le sentiment de vos douleurs privées, pour prendre en main le salut public.

LXII. « Vous craignez peut-être d'avoir beaucoup à souffrir de la guerre, sans être plus avancés pour cela : qu'il vous suffise, à cet égard, de vous rappeler ce que j'ai dit bien des fois en d'autres circonstances, pour prouver que vos craintes ne sont pas fondées. Je vous signalerai un autre point auquel vous ne me paraissez pas avoir jamais songé, et que j'ai moi-même négligé dans mes précédents discours, c'est la grandeur de votre domination. Aujourd'hui même, j'aurais laissé de côté ces considérations qui peuvent paraître

ambitieuses, si je ne vous voyais abattus outre mesure. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés, et moi je déclare que des deux éléments départis à l'homme, la terre et la mer, aussi loin qu'elles s'étendent, il en est un soumis entièrement à votre domination absolue, tant aux lieux où s'exerce actuellement votre puissance, qu'à ceux où vous voudriez la porter encore. Avec les ressources de votre marine actuelle, il n'est personne, ni roi, ni peuple, qui puisse arrêter l'essor de vos flottes. Voilà ce qui fait votre véritable puissance, et non la jouissance de ces maisons et de ces terres dont la perte vous paraît si regrettable. Au lieu de vous affliger outre mesure de cette perte, songez plutôt que ce que vous regrettez n'est, en regard de votre puissance, que la parure et l'ornement de la richesse; songez aussi que la liberté, si nous la sauvons par nos efforts, nous fera aisément recouvrer ces biens, tandis qu'en se soumettant à un joug étranger, on compromet d'ordinaire même ce qu'on possède. Nos pères n'avaient pas reçu de leurs ancêtres, ils avaient péniblement acquis leur puissance; ils ont su en outre la garder et nous la transmettre. Sous ce double rapport, ne nous montrons pas inférieurs à eux; car il est plus honteux encore de se laisser arracher des biens qu'on possède, que d'échouer en cherchant à les acquérir. Marchons donc contre nos ennemis, non-seulement avec confiance, mais avec dédain; l'ignorance heureuse peut produire la confiance, même chez le lâche; le dédain est le propre de celui qui a l'intime conviction de sa supériorité sur l'ennemi, et c'est là ce qui nous distingue. A fortune égale, l'habileté sûre d'elle-même puise dans ce mépris de l'ennemi une audace plus con-

fiante; elle s'en remet bien moins à l'espérance, ressource extrême dans les situations critiques, qu'à la conscience de ses propres forces, qui est la base la plus sûre d'une saine prévision.

LXIII. « Ce respect qu'inspire notre ville, grâce à l'empire qu'elle exerce, et dont vous êtes tous si fiers, vous devez le lui garantir par vos efforts; vous devez ou vous soumettre aux fatigues, ou renoncer aux honneurs. Ne croyez pas d'ailleurs qu'une seule chose soit en cause, l'esclavage ou la liberté. Il s'agit de la perte de l'empire et de tous les dangers qu'entraînent les haines contractées dans l'exercice du commandement. Vous en dessaisir n'est plus désormais en votre pouvoir : si quelqu'un, préoccupé pour le moment de ces haines, espère que vous vous ferez un mérite de votre renoncement aux affaires, il se trompe; car il en est aujourd'hui de votre domination comme de la tyrannie; s'en emparer semble injuste; mais s'en dessaisir est périlleux. Ceux qui donnent de semblables conseils auraient bientôt perdu et l'État qui consentirait à les écouter, et eux-mêmes, à supposer qu'ils vécussent quelque part libres et indépendants. Car pour conserver le repos il faut y associer l'énergie. L'inaction ne convient point à une ville qui commande; un État soumis à des maîtres trouve seul dans cette inaction la garantie d'un paisible esclavage.

LXIV. « Ne vous laissez donc pas séduire par de tels conseils; ne vous irritez pas contre moi, après vous être déclarés avec moi pour la guerre : nos ennemis, dans leur invasion, n'ont fait que ce à quoi on devait naturellement s'attendre, puisqu'on refusait d'obéir à leurs injonctions; le seul mal qui ait dépassé notre

attente, c'est le fléau qui est survenu ; et en effet, il a laissé bien loin en arrière toutes les prévisions humaines. Je sais qu'il est en grande partie la cause de ce redoublement de haine contre moi ; et cela n'est pas juste, à moins que vous ne vouliez aussi m'attribuer le bien qui dépasse vos prévisions. Il faut supporter avec résignation les maux que les dieux nous envoient, avec courage ceux que nous font les ennemis. Ces vertus étaient autrefois familières à votre ville ; elle ne doit point dégénérer en vous. Songez que si elle a obtenu partout la plus haute renommée parmi les hommes, c'est en ne se laissant point abattre par le malheur, en prodiguant à la guerre et les soldats et les fatigues. C'est par là que, jusqu'à ce jour, elle a conquis cette immense puissance, dont le souvenir vivra à jamais dans la postérité, même s'il nous arrive jamais de déchoir (car il est dans la nature de toutes choses de décroître). On saura que nous avons possédé la plus vaste domination que jamais peuple grec ait fondée parmi les Grecs ; que nous avons soutenu contre eux, isolés ou réunis, des guerres formidables, et qu'aucune ville n'a égalé en opulence et en grandeur celle où nous avons vécu.

« L'homme indolent pourra critiquer ces avantages ; mais ils exciteront l'émulation de l'homme actif ; et quiconque ne les possède pas en sera jaloux. Quant à être haïs et impatiemment supportés dans le présent, c'est le partage de quiconque a voulu commander aux autres. Encourir la haine en vue des plus glorieux résultats, est d'un esprit sage et judicieux ; car la haine dure peu ; on répand dans le présent un vif éclat ; et on légue à l'avenir une gloire immortelle. Ayez donc en

vue tout à la fois et votre gloire dans l'avenir et la nécessité d'éviter la honte dans le présent; votre zèle et votre fermeté en ce moment vous assureront l'un et l'autre. N'envoyez pas de héraut aux Lacédémoniens; ne vous montrez pas accablés par vos maux actuels; car, pour les villes comme pour les particuliers, le sublime de la vertu est d'opposer à l'abattement du malheur la pensée la plus ferme et la résistance la plus énergique. »

LXV. Tels étaient les discours par lesquels Périclès s'efforçait de calmer l'irritation des Athéniens contre lui et de donner un autre cours à leurs pensées, tout entières aux douleurs du moment : dans les rapports publics, ils se laissaient ramener par ses paroles, n'envoyaient plus d'ambassades aux Lacédémoniens et montraient plus d'ardeur pour la guerre. Mais, en particulier, ils s'affligeaient de leurs maux; le peuple, parce qu'il se voyait privé même du peu qu'il possédait; les riches, parce qu'ils avaient perdu leurs magnifiques propriétés de campagne, leurs coûteuses constructions et leurs somptueux ameublements. Tous s'irritaient surtout de la guerre, et voulaient la paix. L'irritation générale contre Périclès ne céda que lorsqu'on l'eut condamné à l'amende[1]. Mais, bientôt après, par un caprice familier à la multitude, on le réélut général[2], et on remit entre ses mains tous les intérêts de l'État; car déjà les douleurs privées de chacun étaient émous-

[1] Cette amende fut de quatre-vingts talents, suivant Diodore, XII, 45. — C'était Cléon qui l'avait accusé.

[2] Il résulte du récit de Diodore (XII, 45) et de Plutarque (*Périclès*) que c'était un commandement extraordinaire, une sorte de dictature.

sées, et personne ne paraissait autant que lui à la hauteur des besoins de la république. Tout le temps, en effet, qu'il avait été à la tête des affaires pendant la paix, il avait gouverné avec modération et assuré la sécurité générale. La république était parvenue sous son administration à un haut degré de puissance; une fois la guerre engagée, on vit qu'il avait prévu tout ce qui pouvait en assurer le succès. Il ne survécut que deux ans et six mois[1] au commencement des hostilités; et, lorsqu'il fut mort, on reconnut mieux encore la justesse de ses prévisions au sujet de la guerre : il avait dit aux Athéniens que s'ils restaient en repos et se contentaient de soigner leur marine, sans chercher dans la guerre un moyen d'étendre leur domination, sans exposer la république à aucun péril, ils auraient le dessus; sur tous ces points ils firent précisément le contraire; ils poursuivirent, à leur propre détriment et à celui des alliés, d'autres entreprises[2] qui paraissaient étrangères à la guerre, et où ils n'eurent d'autre règle que l'ambition de quelques individus et des intérêts privés. La réussite ne procurait guère honneur et profit qu'à des particuliers, tandis que les revers affaiblissaient les ressources de l'État pour la guerre.

Cela se conçoit : Périclès, aussi éminent par son intelligence que par la considération dont il était entouré, supérieur évidemment aux séductions de la vénalité, contenait le peuple par son noble ascendant et se lais-

[1] Il mourut de la peste; mais, suivant Plutarque, le mal prit chez lui un caractère particulier; il languit longtemps et succomba à une sorte d'épuisement général.

[2] L'expédition de Crète, celle de Sicile, etc.

sait bien moins conduire par lui qu'il ne le dirigeait lui-même. Cela tenait à ce que, n'ayant pas acquis sa puissance par des moyens illicites, il ne flattait pas le peuple dans ses discours et savait au besoin lui résister avec autorité et colère. Quand il voyait les Athéniens s'abandonner hors de propos à une insolente confiance, il les ébranlait, les modérait par sa parole; s'il s'apercevait qu'ils fussent abattus sans raison, il relevait leur courage. Le gouvernement était démocratique de nom; en réalité le pouvoir était aux mains du premier citoyen[1].

Mais ceux qui lui succédèrent, n'ayant entre eux aucune supériorité bien marquée, et aspirant chacun de leur côté au premier rang, se mirent à flatter le peuple et soumirent l'administration à ses caprices. Il en résulta, comme cela est inévitable dans un grand État, placé à la tête d'une vaste domination, des fautes nombreuses, entre autres l'expédition de Sicile. Le plus grand tort, toutefois, n'était pas de s'être engagé dans cette guerre ; la faute fut à ceux qui, les troupes une fois expédiées, ne s'inquiétèrent plus, après le départ, de ce qui leur était nécessaire; tout entiers à leurs intrigues privées, aspirant à l'envi à gouverner le peuple, ils laissèrent, faute de secours, les opérations languir, et excitèrent les premières dissensions intestines à Athènes. Cependant, même après le désastre de l'expédition de Sicile et la perte de la plus grande partie de la flotte, alors que déjà la sédition était dans la ville, les Athéniens résistèrent trois ans[2]

[1] Plutarque a relevé ce jugement de Thucydide, dans la vie de Périclès, chap. IX.

[2] Le texte τρία ἔτη doit être fautif; car le désastre de Sicile eut lieu au mois de septembre 413; et Athènes se soumit à Ly-

à leurs anciens ennemis, auxquels s'étaient joints les Siciliens et les alliés révoltés, et plus tard Cyrus lui-même, fils du roi, qui fournissait de l'argent aux Lacédémoniens pour leur flotte. S'ils finirent par succomber, ce ne fut que sous leurs propres coups, au milieu des ruines amoncelées par leurs dissensions intestines : tant était supérieure la sagacité de Périclès, qui avait prévu dès lors par quels moyens Athènes pourrait, dans cette guerre, s'assurer une victoire aisée sur les Péloponnésiens.

LXVI. Le même été, les Lacédémoniens et leurs alliés se portèrent, avec cent vaisseaux, contre l'île de Zacynthe, située en face de l'Élide. Les habitants sont une colonie achéenne sortie du Péloponnèse, et étaient alors alliés des Athéniens. Mille hoplites lacédémoniens montaient la flotte, commandée par le Spartiate Cnémus. Ils firent une descente et ravagèrent une grande partie de l'île; mais ils ne purent obtenir sa soumission et se retirèrent.

LXVII. Vers la fin du même été [1], Aristée de Corinthe, Anéristus, Nicolaüs et Stradotémus, ambassadeurs de Lacédémone, et Timagoras de Tégée, partirent pour l'Asie. L'Argien Pollis les accompagnait pour son propre compte [2]. Ils se rendaient auprès du roi pour solliciter des secours en argent et son alliance. D'abord ils allèrent en Thrace, chez Sitalcès, fils de Terès, afin de le décider, s'il était possible, à abandonner l'al-

sandre au mois d'avril 404, ce qui forme presque un intervalle de dix ans.

[1] Le même récit se trouve dans Hérodote, VII, 137.

[2] Les Argiens étaient alliés des Athéniens et ne pouvaient par conséquent envoyer ostensiblement une mission en Perse.

liance des Athéniens et à secourir Potidée, assiégée par l'armée athénienne. Ils réclamaient aussi son assistance pour continuer leur voyage et traverser l'Hellespont, afin de se rendre auprès de Pharnace, fils de Pharnabaze, qui devait les faire arriver jusqu'au roi. Il se trouvait alors auprès de Sitalcès des députés athéniens, Léarque fils de Callimaque, et Aminiadès fils de Philémon. Ils engagèrent le fils de Sitalcès, Sadocus, Athénien d'adoption, à leur livrer ces ambassadeurs, sous prétexte que s'ils arrivaient jusqu'au roi, ils nuiraient, autant qu'il serait en eux, à sa patrie adoptive. Sadocus se laissa persuader, et, tandis que les ambassadeurs traversaient la Thrace pour gagner l'embarcation sur laquelle ils devaient passer l'Hellespont, il envoya avec Léarque et Aminiadès des soldats chargés de les arrêter et de les leur livrer. Saisis avant d'avoir pu s'embarquer [1], ils furent remis aux députés athéniens et conduits à Athènes. Les Athéniens craignant qu'Aristée, s'il venait à s'échapper, ne leur fît encore plus de mal qu'auparavant (car il passait pour l'auteur du soulèvement de Potidée et de l'Épithrace), les mirent tous à mort le jour même de leur arrivée et les précipitèrent dans des fondrières, sans les juger, sans même vouloir les entendre. C'était, à leurs yeux, une représaille des procédés dont les Lacédémoniens avaient pris l'initiative, en tuant et en jetant dans des précipices ceux des Athéniens ou de leurs alliés qu'ils trouvaient naviguant pour leur commerce autour du Péloponnèse ; car au commen-

[1] Hérodote dit aussi qu'ils furent arrêtés au moment de s'embarquer, sur les bords du Pont-Euxin.

cement de la guerre les Lacédémoniens traitaient en ennemis et massacraient tous ceux qu'ils arrêtaient sur mer, soit alliés des Athéniens, soit neutres.

LXVIII. Vers la même époque, à la fin de l'été, les Ambraciotes, unis à un grand nombre de barbares soulevés par eux, attaquèrent Argos Amphilochique[1] et le reste de l'Amphilochie. Voici quelle avait été l'origine première de leur haine contre les Argiens : Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, avait fondé Argos Amphilochique et colonisé le reste du pays appelé Amphilochie ; ce fut à son retour de Troie que, mécontent de ce qui s'était passé à Argos, il alla s'établir sur le golfe d'Ambracie et donna à la colonie nouvelle le nom de sa patrie. Argos était la ville la plus grande de l'Amphilochie et elle avait de très riches habitants. Mais plus tard, après nombre de générations, de grands désastres accablèrent les Argiens et les forcèrent à appeler dans leur ville une colonie d'Ambraciotes, voisins de l'Amphilochie. C'est à cette époque qu'ils commencèrent à apprendre des Ambraciotes, admis à partager leur ville, la langue grecque qu'ils parlent aujourd'hui : le reste de l'Amphilochie est barbare. Avec le temps, les Ambraciotes chassèrent les Argiens et restèrent en possession de la ville. Après cet événement, les Amphilochiens se donnèrent aux Acarnanes, et les deux peuples réunis invoquèrent l'appui d'Athènes, qui leur envoya trente vaisseaux, sous le commandement de Phormion. A l'arrivée de

[1] Ambracie et Argos Amphilochique étaient situées à cent quatre-vingts stades l'une de l'autre, la première au nord, la seconde à l'est du golfe d'Ambracie, toutes deux à quelque distance dans les terres. On n'est pas d'accord sur leur position exacte.

Phormion, Argos fut emportée de vive force, et les Ambraciotes réduits en esclavage ; Amphilochiens et Acarnanes habitèrent la ville en commun, et de cette époque date l'alliance entre les Athéniens et les Acarnanes. Les Ambraciotes, réduits en servitude, conçurent tout d'abord une violente haine contre les Argiens, et plus tard ils firent, avec les Chaoniens [1] et d'autres barbares du voisinage l'expédition dont j'ai parlé. Arrivés près d'Argos, ils se rendirent maîtres du pays et attaquèrent la ville ; mais ils ne purent la prendre et se séparèrent pour rentrer chacun dans leur pays. Tels sont les événements de cet été.

LXIX. L'hiver suivant, les Athéniens envoyèrent autour du Péloponèse vingt vaisseaux, sous la conduite de Phormion. De Naupacte, où il stationnait, il croisait devant Corinthe et le golfe de Crisa, afin d'empêcher que personne ne pût y entrer, ni en sortir. Six autres vaisseaux furent expédiés vers les côtes de Carie et de Lycie, sous le commandement de Mélésandre. Ils devaient lever les contributions et empêcher les pirates péloponnésiens de s'abriter dans ces parages et d'inquiéter la navigation des vaisseaux marchands venant de Phasélis [2], de la Phénicie, et de toute cette partie du continent. Mélésandre fit une descente en Lycie avec les troupes athéniennes et les alliés qu'il avait embarqués ; mais il fut vaincu, perdit une partie de son armée et périt lui-même dans le combat.

[1] Les Chaoniens occupaient le nord-ouest de l'Epire et passaient pour les plus belliqueux des barbares de ces contrées, réputation qu'ils justifièrent assez mal dans leurs rapports avec les Grecs.

[2] En Lycie.

LXX. Le même hiver, les Potidéates assiégés se trouvèrent hors d'état de tenir plus longtemps. Les incursions des Péloponnésiens dans l'Attique n'avaient pu éloigner les Athéniens de leur ville; déjà ils manquaient de vivres; la faim et la disette les avaient poussés aux plus tristes extrémités, et quelques-uns même s'étaient jetés sur les cadavres. Ils résolurent donc de se rendre et firent proposer une capitulation aux généraux athéniens qui dirigeaient le siége, Xénophon, fils d'Euripide, Estiodore, fils d'Aristoclide, Phanomachus, fils de Callimaque. Ceux-ci acceptèrent les propositions; ils y furent déterminés par les souffrances de leur armée sur une plage glacée, et par cette considération qu'Athènes avait déjà dépensé au siége deux mille talents [1]. La capitulation portait que les Potidéates, leurs enfants, leurs femmes et leurs alliés sortiraient de la ville, les hommes avec un seul vêtement [2], les femmes avec deux, et qu'ils n'emporteraient pour le voyage qu'une somme déterminée. Ils quittèrent la ville sous la garantie de ce traité, et se réfugièrent dans la Chalcidique et partout où ils purent s'établir. Les Athéniens firent un crime à leurs généraux d'avoir traité sans leur aveu; car ils avaient espéré se rendre maîtres de la ville à discrétion. Plus tard ils envoyèrent à Potidée une colonie athénienne qui s'y établit [3].

Tels sont les événements accomplis cet hiver. Ici

[1] Thucydide fait connaître (III, 17) l'emploi de ces deux mille talents.

[2] Cette clause se retrouve dans presque toutes les capitulations; mais il était très rare qu'on laissât, comme ici, de l'argent pour le voyage.

[3] Suivant Diodore, ils y envoyèrent mille colons, qui se partagèrent au sort la ville et son territoire.

finit la seconde année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

LXXI. L'été suivant[1], les Péloponnésiens et leurs alliés, au lieu d'envahir l'Attique, firent une expédition contre Platée. Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi des Lacédémoniens, les commandait. Après avoir assis son camp, il se disposait à ravager le pays, quand les Platéens lui envoyèrent en toute hâte des députés qui lui parlèrent ainsi :

« Archidamus, et vous, Lacédémoniens, l'attaque que vous dirigez contre les Platéens n'est ni juste, ni digne de vous et de vos ancêtres. Car lorsque Pausanias le Lacédémonien, fils de Cléombrote, eut délivré la Grèce de l'invasion des Mèdes, avec le secours des Grecs qui voulurent partager les périls du combat livré près de notre ville, il offrit sur la place publique de Platée un sacrifice à Jupiter libérateur; là, en présence de tous les alliés réunis, il donna aux Platéens la libre jouissance de leur ville et de leur territoire; il déclara en même temps que, si jamais personne dirigeait contre eux une agression injuste et tentait de les asservir, tous les alliés présents devraient prendre leur défense, chacun suivant ses forces. Voilà ce que nous ont accordé vos pères, en récompense de notre courage et de notre dévouement au milieu de ces dangers. Et vous, vous faites le contraire : vous venez avec les Thébains, nos ennemis mortels, pour nous asservir. Nous prenons à témoin les dieux qui présidèrent alors à nos serments, les dieux de vos pères et ceux de notre pays;

[1] Troisième année de la 87e olympiade (429 ans avant Jésus-Christ).

nous vous enjoignons de respecter le territoire de Platée, de ne pas violer la foi jurée, et de nous laisser jouir chez nous de l'indépendance que nous a justement octroyée Pausanias. »

LXXII. Ainsi parlèrent les Platéens; Archidamus leur répondit : « Ce que vous dites est juste, ô Platéens; mais que vos actions répondent à vos discours. Puisque Pausanias a proclamé votre indépendance, soyez libres et indépendants; mais aussi contribuez à l'affranchissement des autres, de ceux qui ont alors partagé avec vous les dangers, qui se sont engagés par les mêmes serments, et qui sont aujourd'hui sous le joug des Athéniens. Ces immenses préparatifs et la guerre actuelle n'ont pour objet que leur délivrance et celle des autres Grecs. Le mieux serait de contribuer vous-mêmes à cet affranchissement général, conformément à vos serments; sinon, demeurez du moins en repos, comme nous vous y avons invités déjà; occupez-vous de vos propres affaires, et restez neutres; admettez les deux partis sur le pied de l'amitié, et ne prêtez ni à l'un ni à l'autre aucun appui dans la guerre. Nous n'en demandons pas davantage. »

Telle fut la réponse d'Archidamus. Les députés, après l'avoir reçue, rentrèrent dans la ville et la communiquèrent au peuple. Les Platéens répondirent à leur tour qu'il leur était impossible de faire, sans l'aveu des Athéniens, ce que demandait Archidamus; que leurs enfants et leurs femmes étaient à Athènes; que d'ailleurs ils n'étaient pas sans crainte pour leur ville; car les Athéniens pourraient venir, après le départ des Lacédémoniens, et s'opposer à l'exécution de la convention; les Thébains, d'un autre côté, se trouvant com-

pris dans le traité qui obligeait Platée à recevoir les deux partis, tenteraient peut-être une seconde fois de s'emparer de la ville.

Archidamus s'efforça de les rassurer et ajouta : « Confiez aux Lacédémoniens votre ville et vos maisons, montrez-nous les bornes de votre territoire, faites le compte de vos arbres et de tout ce qui est susceptible de dénombrement, et retirez-vous où vous voudrez tant que durera la guerre. Quand elle sera terminée, nous vous rendrons tout ce que vous nous aurez confié ; jusque-là nous le garderons en dépôt, nous cultiverons vos terres et vous payerons un subside proportionné à vos besoins. »

LXXIII. Les députés rentrèrent en ville avec ces propositions, et, après avoir pris l'avis du peuple, ils revinrent déclarer que les Platéens voulaient en conférer avec les Athéniens ; que, s'ils pouvaient leur faire agréer cet arrangement, ils y adhéraient pour leur compte. En attendant ils demandaient une trêve et la promesse de ne pas dévaster leur territoire. Archidamus accorda un armistice pour le temps présumé de la négociation, et n'exerça aucun ravage dans le pays. Les députés se rendirent auprès des Athéniens, conférèrent avec eux, et rapportèrent à leurs concitoyens la réponse suivante : « Platéens, les Athéniens disent que jamais, jusqu'à présent, depuis que nous sommes leurs alliés, ils ne nous ont abandonnés quand on nous a attaqués ; ils ne nous abandonneront pas davantage aujourd'hui, et nous secourront au contraire de tout leur pouvoir. Ils vous demandent, au nom de la foi jurée par vos pères, de ne rien faire qui soit contraire aux traités qui nous unissent. »

LXXIV. Sur ce rapport des députés, les Platéens décidèrent qu'ils resteraient fidèles aux Athéniens et souffriraient, s'il le fallait, que leur territoire fût ravagé sous leurs yeux. Résignés à tout événement, ils résolurent de ne plus laisser personne sortir de la ville, et répondirent, du haut des murs, qu'il leur était impossible de faire ce que demandaient les Lacédémoniens. Sur cette réponse, le roi Archidamus commença par prendre à témoin les dieux et les héros indigènes, et prononça l'invocation suivante : « Dieux protecteurs de cette contrée, et vous, héros, soyez témoins que nous n'avons pas pris l'initiative d'une injuste agression ; c'est parce que les Platéens ont les premiers renoncé à l'alliance jurée en commun, que nous envahissons cette terre où nos pères ont, avec votre appui, triomphé des Mèdes, et que vous avez rendue propice aux combats des Grecs. Et maintenant, quoi qu'il arrive, la justice est avec nous ; car nous avons fait à plusieurs reprises des propositions convenables, et elles ont été repoussées. Permettez que les premiers auteurs de l'injustice soient punis, et que ceux qui exercent de légitimes représailles obtiennent satisfaction. »

LXXV. Après cette solennelle invocation, il disposa son armée pour l'attaque : d'abord il fit couper les arbres et entourer la place de palissades, afin que personne n'en sortît[1]. On éleva ensuite contre la ville une

[1] Cette circonvallation ne pouvait être que provisoire, et n'eût pas offert un obstacle sérieux aux assiégés, s'ils avaient été en nombre suffisant. Ordinairement la circonvallation était une véritable enceinte fortifiée, avec tours, fossés, chemin couvert, etc. ; mais nous avons déjà vu que les Lacédémoniens étaient peu ver-

plate-forme, dans l'espoir qu'avec une armée aussi nombreuse occupée à ce travail la place serait bientôt emportée. Avec des bois coupés sur le Cithéron et entrelacés, ils disposèrent sur les deux côtés de la plate-forme une sorte d'écharpe, en guise de murs[1], afin d'empêcher l'éboulement des matériaux accumulés. Dans leur empressement à terminer ce travail, ils entassèrent du bois, des pierres, de la terre et tout ce qui se trouva sous leur main. Soixante-dix jours et autant de nuits y furent consacrés sans interruption. On se relayait pour prendre du repos; les uns dormaient ou prenaient leurs repas, tandis que les autres apportaient les matériaux. Les Lacédémoniens placés à la tête du contingent de chaque ville partageaient la surveillance avec les chefs locaux et pressaient le travail.

Les Platéens, de leur côté, voyant la plate-forme s'élever, construisirent une muraille de bois, la dressèrent sur la partie de l'enceinte qui correspondait aux travaux de l'ennemi, et maçonnèrent l'intérieur avec des briques tirées de maisons voisines. Les pièces de bois leur servaient à relier la maçonnerie, afin que la hauteur de cet ouvrage ne nuisît pas à sa force. L'extérieur était recouvert de cuirs et de peaux brutes, pour protéger les travailleurs et la charpente contre les traits enflammés, et les garantir de toute atteinte. Cette muraille s'élevait à une grande hauteur; mais

sés dans l'art des siéges; l'attaque de Platée en est une nouvelle preuve.

[1] Il est facile de se faire une idée de ce travail : c'était une sorte de muraille perpendiculaire au mur de la ville et dont les côtés étaient formés de palissades reliées entre elles pour soutenir les terres. Cette plate-forme s'élevait en pente douce jusqu'à la hauteur du mur, dont elle se rapprochait chaque jour.

comme la plate-forme avançait aussi et non moins vite, voici ce dont s'avisèrent les Platéens : ils percèrent leur muraille au point où aboutissait la plate-forme, et se mirent à tirer la terre à l'intérieur[1].

LXXVI. Les Lacédémoniens, s'en étant aperçus, remplirent de terre humide des fascines de roseaux et les jetèrent dans la brèche[2], afin qu'on ne pût les enlever comme la terre friable. Les Platéens, arrêtés de ce côté, suspendirent ce travail ; mais ils creusèrent une galerie souterraine qu'ils dirigèrent par conjecture jusque sous la plate-forme, et ils recommencèrent à tirer à eux les matériaux entassés. Les assiégeants furent longtemps à s'en apercevoir. Ils avaient beau ajouter sans cesse à la partie supérieure, le travail n'avançait plus que lentement ; car la plate-forme, minée en dessous, s'affaissait constamment dans le vide. Cependant les Platéens, craignant de ne pouvoir, vu leur petit nombre, arrêter les progrès d'ennemis beaucoup plus nombreux, imaginèrent un nouvel expédient. Ils cessèrent de travailler à la grande construction en face de la plate-forme et élevèrent un nouveau mur en forme de croissant, la partie convexe tournée vers la ville, de manière à relier les deux extrémités du grand ouvrage aux points où la muraille d'enceinte cessait d'être exhaussée. Ils pensaient que, si le grand mur venait à être emporté, celui-ci offrirait une nouvelle barrière ; que les ennemis seraient obligés de construire une autre

[1] Cette brèche devait être pratiquée à la partie inférieure du mur, afin d'être masquée par les terres qui déjà venaient s'y appuyer.

[2] Dans la brèche du mur.

plate-forme; qu'ils auraient alors double travail et bien moins de chances de succès.

Cependant les Péloponnésiens, tout en travaillant à la plate-forme, dirigèrent contre la ville des machines de guerre : l'une d'elles, dressée sur la plate-forme même et dirigée contre le grand ouvrage, en ébranla une portion considérable et inquiéta vivement les assiégés. D'autres machines battaient d'autres points de la muraille. Mais les Platéens, au moyen de câbles armés de lacets[1], engageaient la tête des machines et les brisaient en attirant à eux; ou bien ils attachaient par les deux extrémités d'énormes madriers à de longues chaînes de fer, suspendues elles-mêmes à deux antennes inclinées l'une sur l'autre et s'élevant au-dessus de la muraille; la poutre étant ainsi placée transversalement, lorsqu'une machine était dirigée contre quelque point, ils la lâchaient en laissant les chaînes libres; ainsi abandonnée à elle-même, elle tombait de tout son poids et brisait la tête de la machine.

LXXVII. Après cet essai, les Péloponnésiens, voyant que les machines ne leur étaient d'aucune utilité et qu'en face de leur plate-forme s'élevait le mur de renfort, jugèrent, par leur insuccès jusque-là, qu'ils ne pourraient prendre la place de vive force; ils se disposèrent donc à l'investir d'une enceinte fortifiée. Mais,

[1] L'art des siéges parait avoir avancé bien lentement chez les anciens; car on trouve dans César (*Guerre des Gaules*, VII, 22) une description presque identique des procédés d'attaque et de défense : au siége d'Avaricum, les Romains construisent également une plate-forme, battent les murs avec des béliers, etc; les assiégés, au moyen, de souterrains attirent à eux la terre de la plate-forme; ils détournent les béliers et les faux avec des lacets.

comme la ville était petite, ils voulurent tenter auparavant si, par un vent favorable, il ne leur serait pas possible de l'incendier ; car ils imaginaient toute sorte d'expédients pour s'en emparer à peu de frais et sans un siége régulier. Ils apportèrent des fascines, les jetèrent du haut de la plate-forme, et comblèrent d'abord l'intervalle qui séparait celle-ci de l'enceinte. Cet espace s'étant bientôt trouvé rempli, grâce au grand nombre des travailleurs, ils en lancèrent jusque dans la ville, aussi loin qu'ils purent atteindre de la hauteur où ils se trouvaient. Puis ils y jetèrent du soufre et de la poix, et y mirent le feu. Il s'éleva alors un incendie tel qu'on n'en avait jamais vu, du moins allumé par la main des hommes (car on a vu quelquefois, sur les montagnes, des forêts battues par les vents s'enflammer spontanément par le frottement, et brûler tout entières). L'embrasement était immense, et peu s'en fallut que les Platéens, après avoir échappé aux autres périls, ne périssent dans les flammes. Jusqu'à une grande distance dans l'intérieur de la ville, il était impossible d'approcher. Si le vent se fût élevé et eût soufflé de ce côté, comme l'avaient espéré les ennemis, c'en était fait des Platéens. On prétend aussi qu'un orage étant survenu à ce moment, une pluie abondante éteignit l'incendie et mit fin au danger.

LXXVIII. Les Péloponnésiens, après l'insuccès de cette nouvelle tentative, congédièrent une partie de leur armée. Ce qui restait fut employé à la construction du mur de siége; une étendue déterminée fut assignée au contingent de chaque ville. En dedans et en dehors du mur on creusa un fossé, et la terre qu'on en tirait servit à faire des briques. Lorsque le tout fut

terminé, vers le lever d'Arcturus [1], des soldats furent laissés à la garde de la moitié du mur (l'autre moitié était gardée par les Béotiens); l'armée se retira, et chacun rentra dans son pays.

Les Platéens avaient, tout d'abord, fait passer à Athènes les femmes, les enfants, les vieillards et tous les hommes inutiles; il ne restait en tout, pour soutenir le siége, que quatre cents soldats, avec quatre-vingt-dix Athéniens, et cent dix femmes pour faire le pain [2]. Tel était exactement le nombre des défenseurs de Platée lorque commença le siége; il n'y avait personne de plus dans l'intérieur, ni hommes libres, ni esclaves.

Telles furent les dispositions prises pour le siége de Platée.

LXXIX. Le même été, pendant l'expédition contre Platée, les Athéniens, avec deux mille hoplites indigènes et deux cents cavaliers, portèrent la guerre chez les Chalcidiens de l'Épithrace et les Bottiéens; c'était au moment de la maturité des blés; Xénophon, fils d'Euripide, commandait avec deux autres généraux. Arrivés

[1] Étoile de la constellation du bouvier. — Les anciens avaient coutume de désigner les diverses époques de l'année par le lever ou le coucher de certaines étoiles remarquables, c'est-à-dire par l'époque où elles apparaissent sur notre horizon et par celle où elles cessent d'être visibles. Ils citent fréquemment le lever et le coucher des Pléiades, d'Orion, d'Arcturus. Le lever d'Arcturus correspond à peu près à l'équinoxe d'automne, vers le 20 septembre.

[2] Chez les Romains les femmes étaient aussi chargées de ce soin. Nous savons par Pline que, jusqu'à l'an 630 de la fondation de Rome, il n'y eut pas de boulangers à Rome, que les habitants faisaient eux-mêmes leur pain, et que c'était une des occupations des femmes. Cet usage s'est perpétué chez nous dans les campagnes.

sous Spartolos [1], dans la Bottique, ils ravagèrent les blés. La ville même semblait devoir se soumettre, grâce à quelques partisans qu'ils avaient dans l'intérieur; mais ceux qui étaient opposés à la reddition, ayant envoyé à l'avance demander des secours à Olynthe, en avaient reçu des hoplites et d'autres troupes pour la garde de la ville. La garnison fit une sortie, et le combat s'engagea sous les murs mêmes de la place. Les hoplites chalcidiens et quelques auxiliaires qui les accompagnaient, vaincus par les Athéniens, rentrèrent dans Spartolos. Mais la cavalerie chalcidienne et les troupes légères défirent la cavalerie et les troupes légères des Athéniens. Avec les Chalcidiens se trouvaient quelques peltastes, mais en petit nombre, du pays nommé Crusis [2]. Le combat était à peine terminé que d'autres peltastes vinrent d'Olynthe à leur secours. Dès que les troupes légères de Spartolos aperçurent ce renfort, leur audace s'en accrut, d'autant plus qu'elles n'avaient pas eu le dessous à la première affaire; unies à la cavalerie chalcidienne et à ces nouveaux auxiliaires, elles revinrent à la charge contre les Athéniens, et les forcèrent à se replier sur les deux cohortes qu'ils avaient laissées à la garde des bagages. Quand les Athéniens avançaient, l'ennemi cédait le terrain; s'ils se repliaient, il attaquait vivement et les accablait de traits. La cavalerie chalcidienne, accourant partout où besoin était, contribua surtout à les effrayer par ses charges réitérées, les mit en fuite et les poursuivit au loin [3]. Les Athéniens se

[1] A l'ouest d'Olynthe.
[2] Au fond et à l'est du golfe Thermaïque (golfe de Saloniki).
[3] Plutarque cite cette défaite (*Nicias*, chap. VI) : « Les Athéniens,

réfugièrent à Potidée, enlevèrent plus tard leurs morts par convention, et retournèrent à Athènes avec le reste de leur armée. Ils avaient perdu dans cette affaire quatre cent trente hommes et tous leurs généraux. Les Chalcidiens et les Bottiéens dressèrent un trophée, enlevèrent leurs morts et se séparèrent pour rentrer chacun chez eux.

LXXX. Le même été, peu après ces événements, les Ambraciotes et les Chaoniens, dans le dessein de bouleverser toute l'Acarnanie et de la détacher d'Athènes, persuadèrent aux Lacédémoniens de faire équiper une flotte par leurs alliés et d'envoyer mille hoplites en Acarnanie. Ils firent valoir auprès d'eux qu'en attaquant de concert, par terre et par mer à la fois, on se rendrait aisément maîtres du pays, les Acarnanes de l'intérieur se trouvant dans l'impossibilité de porter secours à ceux des côtes; que, maîtres de l'Acarnanie, on s'emparerait de Zacynthe et de Céphallénie, ce qui rendrait plus difficiles les courses des Athéniens autour du Péloponnèse; qu'enfin on pouvait espérer prendre aussi Naupacte. Les Lacédémoniens, séduits par cette perspective, expédièrent aussitôt les hoplites et quelques vaisseaux aux ordres de Cnémus, qui commandait encore la flotte[1]. Ils mandèrent aux alliés de diriger au plus vite sur Leucade les vaisseaux armés. Les Corinthiens surtout montraient beaucoup de zèle,

sous la conduite de Calliadès et de Xénophon, furent vaincus en Thrace par les Chalcidiens. »

[1] Ναύαρχον. Ces fonctions de navarque paraissent avoir eu une grande importance à Sparte ; car Aristote dit (*Polit.*, II, 7): « A côté des rois, qui sont des chefs à vie, la navarchie constitue « une espèce de royauté. » On ne sait pas exactement quelle était la durée de ces fonctions.

Ambracie étant une de leurs colonies [1]. A Corinthe, à Sicyone, et dans tous les ports du voisinage, on appareillait. Les vaisseaux de Leucade, d'Anactorium, d'Ambracie, étaient déjà réunis et attendaient à Leucade. Cnémus fit traverser la mer à ses mille hoplites, en trompant la surveillance de Phormion, cantonné à Naupacte avec les vingt vaisseaux athéniens; cela fait, il organisa aussitôt l'expédition de terre. Dans cette armée on comptait, parmi les Grecs, des Ambraciotes, des Leucadiens, des Anactoriens, et les mille Péloponnésiens que Cnémus avait amenés; parmi les barbares, mille Chaoniens. Ces peuples n'ont pas de roi et obéissent à des magistrats nommés annuellement. Photys et Nicanor, tous deux de la caste à laquelle sont dévolues ces fonctions, commandaient alors. Avec les Chaoniens marchaient aussi les Thesprotiens, qui ne reconnaissent pas non plus de rois; venaient ensuite les Molosses [2] et les Atintanes, sous la conduite de Sabylinthus, tuteur du roi Tarypus, encore enfant; les Paravéens marchaient avec Orédus leur roi. Mille Orestes, avec l'autorisation de leur roi Antiochus, s'étaient joints aux Paravéens, sous la conduite d'Orédus. Perdicas avait aussi envoyé, à l'insu des Athéniens, mille Macédoniens; mais ils arrivèrent trop tard.

Cnémus se mit en marche avec cette armée, sans attendre la flotte de Corinthe. En traversant le pays

[1] C'était le fils de Cypsélus qui avait conduit à Ambracie une colonie de Corinthiens.

[2] Les Molosses habitaient le centre de l'Épire, non loin de Dodone; les Atintanes confinaient aux barbares Taulantiens (frontières d'Illyrie); les Orestes occupaient le versant oriental du Pinde du côté de la Macédoine, et les Paravéens, le versant occidental.

des Argiens [1], ils dévastèrent Limnée, bourg non fortifié. De là ils marchèrent sur Stratos, la plus grande ville de l'Acarnanie, pensant que, s'ils pouvaient d'abord s'en rendre maîtres, il leur serait aisé de soumettre le reste du pays.

LXXXI. Les Acarnanes, informés qu'une armée nombreuse avait pénétré sur leur territoire, et que, du côté de la mer, une flotte ennemie allait les attaquer en même temps, ne se réunirent pas cependant pour la défense commune : ils se contentèrent de garder chacun leur pays et d'envoyer demander des secours à Phormion. Celui-ci répondit qu'il lui était impossible, au moment où une flotte allait faire voile de Corinthe, de laisser Naupacte sans défense.

Les Péloponnésiens et leurs alliés se formèrent en trois corps, et marchèrent vers Stratos, pour camper à la vue de la place et donner l'assaut, s'ils ne pouvaient l'amener à composition ; ils s'avançaient dans l'ordre suivant : les Chaoniens et les autres barbares occupaient le centre ; à droite étaient les Leucadiens, les Anactoriens et ceux qui marchaient ordinairement avec eux ; Cnémus occupait la gauche avec les Péloponnésiens et les Ambraciotes. Il y avait entre ces trois corps une grande distance, et quelquefois même ils se perdaient de vue. Les Grecs s'avançaient avec ordre, toujours en garde, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un campement favorable ; mais les Chaoniens, pleins de confiance en eux-mêmes, et fiers de la haute réputation de valeur dont ils jouissaient sur cette partie du

[1] C'est-à-dire l'Amphilochie ; l'expédition partie du golfe d'Ambracie devait, pour arriver à Stratos, traverser le territoire d'Argos Amphilochique.

continent, dédaignèrent de s'arrêter à camper; ils s'avancèrent précipitamment avec les autres barbares, espérant emporter la place d'emblée et en avoir toute la gloire. Les Stratiens, ayant su qu'ils continuaient à s'avancer, calculèrent que, s'ils pouvaient battre les barbares isolés, les Grecs ne marcheraient plus contre eux avec la même assurance. Ils disposèrent à l'avance des embuscades aux environs de la ville, et, quand ils les virent à portée, ils fondirent sur eux et de la place et des embuscades à la fois. Les Chaoniens, frappés de terreur, furent massacrés en grand nombre; les autres barbares, les voyant céder, ne tinrent pas mieux, et se débandèrent. Dans les deux camps, les Grecs n'avaient eu aucune connaissance de ce combat; car les barbares avaient une grande avance, et on avait supposé qu'ils ne prenaient les devants que pour choisir leur campement. Mais quand ils les virent se présenter et fuir en désordre, ils les recueillirent, réunirent les deux camps en un seul, et se tinrent en repos toute la journée. Les Stratiens n'en vinrent pas aux mains avec eux, parce qu'ils n'étaient pas encore renforcés par les autres Acarnanes; mais ils les attaquèrent de loin, à coups de fronde, et les tinrent continuellement en échec. Les Grecs ne pouvaient faire aucun mouvement sans être couverts de leurs armes car les Acarnanes passent pour d'excellents frondeurs.

LXXXII. La nuit venue, Cnémus battit rapidement en retraite avec son armée jusqu'au fleuve Anapus [1], à quatre-vingts stades de Stratos; le lendemain il en-

[1] Le fleuve Anapus (aujourd'hui Aëtos) séparait le territoire de Stratos des Œniades. C'est un des affluents de l'Achéloüs.

leva ses morts par convention. Les Œniades vinrent le rejoindre en qualité d'amis, et il se retira sur leur territoire avant que les Stratiens eussent reçu les renforts qu'ils attendaient : de là, chacun rentra dans ses pays. Les Stratiens élevèrent un trophée pour leur victoire sur les barbares.

LXXXIII. La flotte des Corinthiens et des autres alliés, qui devait sortir du golfe de Crisa, pour agir de concert avec Cnémus et empêcher les Acarnanes de la côte de prêter secours à ceux de l'intérieur, ne put se rendre à sa destination. Elle fut forcée, dans le temps même où l'on se battait à Stratos, d'accepter le combat contre Phormion et les vingt vaisseaux athéniens en observation à Naupacte. Pendant qu'ils rasaient la côte pour sortir du golfe, Phormion suivait leurs mouvements, décidé à les attaquer dans une mer libre. Les Corinthiens et les alliés naviguaient vers l'Acarnanie ; leurs dispositions à bord étaient moins pour un combat naval que pour une guerre continentale; car ils ne supposaient pas que les vingt vaisseaux athéniens eussent l'audace d'attaquer les leurs, au nombre de quarante-sept. Cependant ils voyaient les Athéniens longer parallèlement la côte opposée, pendant qu'eux-mêmes naviguaient près de terre : au moment où, de Patras[1] en Achaïe, ils traversaient le détroit pour gagner l'autre côté et se rendre en Acarnanie, ils virent les Athéniens faire voile vers eux, de Chalcis[2]

[1] Les Lacédémoniens avaient suivi la côte d'Achaïe, afin d'éviter la flotte athénienne stationnée à Naupacte, de l'autre côté du golfe. C'était sans doute pour le même motif qu'au lieu de traverser le golfe dans sa partie la plus étroite, au promontoire de Rhium, ils s'étaient portés plus à l'ouest, jusqu'à Patras.

[2] A l'embouchure de l'Événus, en Étolie.

et du fleuve Événus. Ils mouillèrent la nuit, mais sans pouvoir se dérober, et se trouvèrent ainsi forcés d'accepter le combat au milieu du détroit. Chaque ville avait ses commandants, qui firent les dispositions du combat : ceux des Corinthiens étaient Machaon, Isocrate et Agatharchidas. Les Péloponnésiens rangèrent leurs vaisseaux en cercle, les proues en dehors, les poupes en dedans, et étendirent leur ligne autant qu'ils le pouvaient, sans s'exposer à ce que l'ennemi la rompît et pénétrât dans l'intérieur. Les bâtiments légers qui naviguaient de conserve occupaient le centre. Cinq vaisseaux, des meilleurs manœuvriers, s'y trouvaient également, et n'avaient ainsi que peu d'espace à parcourir pour se porter sur les points où l'ennemi attaquerait.

LXXXIV. Les vaisseaux athéniens, rangés sur une seule ligne, couraient autour du cercle, qu'ils resserraient toujours davantage ; ils rasaient les bâtiments ennemis, et semblaient à chaque instant sur le point d'attaquer. Mais Phormion avait défendu d'en venir aux mains avant qu'il eût lui-même donné le signal : il prévoyait que la flotte ennemie ne garderait pas son ordre de bataille comme une armée de terre ; que les vaisseaux seraient poussés les uns contre les autres, et que les petits bâtiments causeraient du désordre. D'ailleurs, si le vent, qui d'ordinaire soufflait du golfe vers l'aurore, venait à s'élever, les ennemis n'auraient plus un instant de repos ; c'était dans cette attente qu'il manœuvrait autour d'eux, persuadé qu'il serait libre d'attaquer quand il le voudrait, grâce à la marche supérieure de ses vaisseaux, et que nul moment n'était plus favorable que celui-là. Bientôt, en effet, le vent s'éleva de terre : déjà la flotte péloponnésienne se trou-

vait resserrée dans un espace étroit, tourmentée par le vent et embarrassée en même temps par les petits bâtiments : les vaisseaux se heurtaient ; on se repoussait avec des crocs, on criait, on s'évitait mutuellement, on se disait des injures. Ni les ordres des commandants, ni la voix des chefs de rame n'étaient plus entendus ; les rameurs, sans expérience, ne pouvaient tenir contre les efforts de la mer agitée ; les navires n'obéissaient plus aux pilotes.

Phormion profite de ce moment et donne le signal : les Athéniens attaquent, et tout d'abord ils coulent un des navires montés par les généraux[1] ; partout où ils se portent ensuite ils brisent les vaisseaux et jettent un tel trouble que personne n'ose leur opposer aucune résistance ; tout fuit vers Patras et Dymé en Achaïe[2]. Les Athéniens poursuivent l'ennemi de près, prennent douze vaisseaux, transbordent la plupart de ceux qui les montent, et font voile pour Molycrium ; là ils élèvent un trophée sur le promontoire Rhium[3], consacrent un vaisseau à Neptune, et retournent ensuite à Naupacte.

Les Péloponnésiens, de leur côté, s'empressèrent de quitter Patras et Dymé avec le reste de leurs vaisseaux, pour se rendre, en suivant la côte, à Cyllène, arsenal maritime des Éléens. De Leucade, Cnémus vint également à Cyllène après la bataille de Stratos, ame-

[1] Il semble résulter de là qu'il y avait un vaisseau amiral, comme nous dirions aujourd'hui, pour chaque contingent.

[2] A l'ouest de Patras.

[3] Rhium de Locride, appelé plus communément Antirrhium, en face de Rhium d'Achaïe. Molycrium était au pied de ce promontoire.

nant les vaisseaux qui devaient venir de là joindre la flotte du Péloponnèse.

LXXXV. Les Lacédémoniens envoyèrent sur la flotte auprès de Cnémus, Timocrate, Brasidas et Lycophron, en qualité de conseillers; ils donnèrent l'ordre de se mieux préparer à un autre combat naval, et de ne pas se laisser fermer la mer par un petit nombre de vaisseaux. Car, comme c'était la première fois qu'ils se fussent essayés sur mer[1], l'événement leur semblait inexplicable; ils ne pouvaient croire à une telle infériorité de leur marine, et accusaient plutôt la mollesse des combattants, sans songer à mettre en parallèle la longue expérience des Athéniens avec le peu de pratique qu'ils avaient eux-mêmes. L'envoi de ces conseillers était donc un acte de colère. Ceux-ci, à leur arrivée, demandèrent, conjointement avec Cnémus, des vaisseaux, aux différentes villes, et firent disposer pour le combat ceux qu'on avait déjà.

Phormion, de son côté, envoya à Athènes annoncer les préparatifs des Lacédémoniens et la victoire navale qu'il venait de remporter. Il demandait qu'on lui envoyât en toute hâte le plus de vaisseaux possible, parce qu'on s'attendait chaque jour à un nouvel engagement. On lui expédia vingt vaisseaux, avec ordre à celui qui les conduisait de passer d'abord en Crète. Un Crétois, Nicias de Gortyne, proxène des Athéniens, les avait décidés à faire voile pour Cydonie, ville ennemie d'Athènes, en promettant de la leur soumettre : son but

[1] Ils avaient possédé une marine à l'époque de la guerre médique; mais, depuis lors, ils l'avaient négligée à tel point que Thucydide a pu dire avec raison que c'était la première fois qu'ils s'essayaient sur mer.

était de complaire aux habitants de Polychna, voisins de Cydonie. Ils passèrent en Crète avec leurs vaisseaux, et ravagèrent le territoire de Polychna, de concert avec les Cydoniens; les vents contraires et l'impossibilité de tenir la mer les y retinrent fort longtemps.

LXXXVI. Pendant que les Athéniens étaient ainsi arrêtés en Crète, les Péloponnésiens mouillés à Cyllène firent leurs préparatifs pour un combat naval et se rendirent, en côtoyant, à Panorme en Achaïe. Là se trouvait réunie l'armée de terre, prête à les seconder. Phormion, de son côté, avait fait voile pour Rhium de Molycrie, et mouillait en dehors du promontoire avec les vingt vaisseaux qui avaient déjà combattu sous ses ordres. Cette ville de Rhium était du parti des Athéniens; en face est une autre Rhium sur la côte du Péloponnèse; un bras de mer de sept stades les sépare et forme l'entrée du golfe de Crisa. C'est donc à Rhium d'Achaïe, à peu de distance de Panorme[1], où se trouvait l'armée du Péloponnèse, que les Péloponnésiens vinrent mouiller de leur côté avec soixante-dix-sept vaisseaux dès qu'ils eurent aperçu les Athéniens. Pendant six à sept jours, les deux flottes restèrent à l'ancre, en présence, s'exerçant et se préparant au combat : les Péloponnésiens, intimidés par leur précédent échec, ne voulaient pas sortir en dehors des deux promontoires dans une mer ouverte; les Athéniens, au contraire, refusaient de s'engager dans une mer resserrée, pensant que le combat dans ces conditions serait avantageux à leurs ennemis. Enfin,

[1] Panorme était située en dedans du golfe, à quinze stades environ à l'est de Rhium.

Cnémus. Brasidas et les autres généraux péloponnésiens résolurent de combattre sans différer, avant que la flotte athénienne reçût des renforts. Ils convoquèrent les soldats, et, les voyant pour la plupart effrayés de leur précédente défaite, défiants d'eux-mêmes, ils s'efforcèrent de les rassurer par ce langage :

LXXXVII. « Péloponnésiens, si le précédent combat naval inspire à quelqu'un de vous des craintes pour celui qui se prépare, ses pressentiments sont mal fondés; car il n'y a pas parité. Nos dispositions alors étaient défectueuses, vous le savez; nous étions moins préparés à un combat naval qu'à une expédition continentale; d'ailleurs, bien des circonstances fortuites se sont réunies contre nous; et, combattant pour la première fois sur mer, notre inexpérience a pu être pour quelque chose dans nos revers. Ce n'est donc point à la lâcheté qu'il faut attribuer notre défaite; et il ne serait pas juste que ce qui n'a pas été vaincu en nous, c'est-à-dire la pensée, en tant qu'elle en trouve en elle-même des motifs de confiance, se laissât émousser par un revers fortuit. Il faut songer, au contraire, que, si les hommes sont exposés à être trompés par la fortune, leur courage doit toujours rester inébranlable, et qu'avec du courage il ne convient pas de prétexter l'inexpérience pour commettre quelque lâcheté. Quant à vous, vous l'emportez bien plus sur vos ennemis par le courage que vous ne leur êtes inférieurs par l'expérience. Leur habileté, que vous redoutez si fort, pourra, unie au courage, se rappeler ses propres préceptes et les mettre en pratique dans le danger; mais, sans la bravoure, aucune science ne vaut contre le péril; car la crainte frappe la mémoire de stupeur,

et l'art sans l'intrépidité n'est d'aucun secours. Opposez donc à la supériorité de leur science la supériorité de votre audace, à la crainte que vous inspire votre première défaite la pensée que vous étiez alors mal préparés. Vous avez pour vous le grand nombre des vaisseaux et l'avantage de combattre sur vos propres rivages, à portée de vos hoplites; et, vous le savez, la victoire est ordinairement pour l'armée la plus nombreuse et la mieux préparée. Nous ne voyons donc absolument rien qui puisse nous faire redouter un échec; même nos fautes antérieures ne seront pas sans fruit; car elles nous serviront de leçon. Ayez donc confiance; que chacun, pilotes et matelots, fasse son devoir et garde le poste qui lui aura été assigné. Quant à nous, nous allons préparer l'attaque avec le même zèle que vos premiers commandants, et nous ne fournirons à personne le prétexte de la lâcheté. Le lâche subira la peine de sa faute, et les braves seront honorés des récompenses dues à la valeur. »

LXXXVIII. Tels étaient les encouragements qu'adressaient aux Péloponnésiens leurs généraux. Phormion ne craignait pas moins le découragement de ses soldats : sachant qu'entre eux ils parlaient avec inquiétude du grand nombre des vaisseaux ennemis, il crut devoir les convoquer, pour les rassurer et leur donner les conseils que comportait la circonstance. Déjà il les avait prémunis à l'avance en leur répétant sans cesse que, quel que fût le nombre des bâtiments ennemis, ils seraient toujours en mesure de résister avec avantage; depuis longtemps les soldats étaient imbus de cette opinion, que jamais des Athéniens ne devaient céder devant des vaisseaux péloponnésiens,

quel qu'en fût le nombre; cependant, les voyant alors ébranlés en présence de l'ennemi, Phormion crut devoir les rappeler au sentiment de leur première valeur. Il les convoqua et leur parla ainsi :

LXXXIX. « Soldats, vous voyant préoccupés du nombre de vos ennemis, je vous ai convoqués, parce que je ne crois pas convenable que vous vous inquiétiez de ce qui n'a rien de redoutable. Et d'abord c'est parce qu'ils ont déjà été vaincus, parce qu'ils ne s'estiment pas vos égaux, qu'ils ont rassemblé tant de vaisseaux, au lieu de se mesurer contre vous à forces égales. Ensuite, ce qui entretient surtout leur confiance [1], ce qui leur fait croire qu'ils ont le privilége de la bravoure, c'est uniquement leur expérience des combats de terre : comme ils y sont ordinairement vainqueurs, ils pensent qu'elle leur assurera aussi l'avantage sur mer. Mais, à cet égard, la supériorité nous est justement acquise, si elle leur appartient sur terre : pour le courage ils ne l'emportent en rien sur nous; et si, dans ces deux genres de combat, chacun de nous a sur son adversaire l'avantage de l'audace, c'est qu'il a aussi celui de l'expérience.

« Les Lacédémoniens qui, à la tête de leurs alliés, n'ont en vue que leur propre gloire, les entraînent au danger malgré eux, pour la plupart. Autrement [2] ceux-ci n'auraient jamais tenté un second combat naval, après une défaite aussi complète. Ne craignez donc

[1] Bloomfield, pour expliquer le parallélisme des arguments dans les deux discours, suppose que Phormion avait connu par un espion l'allocution de Cnémus. Il était plus simple d'admettre que c'est Thucydide qui se donne ici la réplique.

[2] C'est-à-dire : s'ils n'y étaient pas contraints.

rien de leur audace; c'est bien plutôt vous qui êtes pour eux, et avec plus de raison, un sujet de terreur; car vous les avez déjà vaincus, et ils pensent que vous n'accepteriez pas le combat si vous ne comptiez faire quelque action d'éclat. Car, en général, pour attaquer, on veut, comme les Lacédémoniens, avoir des forces au moins égales, parce que l'on compte plus sur le nombre que sur le courage; mais quand on ose résister avec des forces de beaucoup inférieures, et cela sans y être contraint, une pareille assurance ne peut avoir sa source que dans quelque grande pensée. C'est ainsi que raisonnent vos ennemis : ce que votre situation a d'étrange les effraie bien plus que ne le ferait une disproportion moins grande entre vos forces et les leurs.

« Bien des fois déjà on a vu des armées vaincues par des forces moindres, grâce à l'impéritie et aussi à la lâcheté. Sous ce double rapport nous n'avons rien à craindre.

« Autant qu'il dépendra de moi, le combat n'aura point lieu dans le golfe et je n'y entrerai pas; car je sens que contre des vaisseaux nombreux et lourds à la manœuvre, une mer resserrée ne convient pas à une petite flotte qui joint à l'habileté des manœuvres la supériorité de la marche. On ne peut alors ni prendre l'élan convenable à l'attaque, comme quand on observe l'ennemi de loin, ni se retirer à propos quand on est pressé par lui. On ne saurait ni passer à travers la ligne ennemie, ni revenir en arrière, évolutions qui conviennent aux vaisseaux d'une marche supérieure; le combat naval devient alors une lutte de pied ferme, et, dans ce cas, l'avantage est au nombre.

« Je pourvoirai à tout cela, autant qu'il dépendra de moi. Pour vous, restez à vos postes, en bon ordre ; obéissez vivement au commandement, d'autant plus que l'ennemi est près, et qu'on l'aura bientôt joint. Dans l'action, songez que rien n'est au-dessus de l'ordre et du silence : rien n'est plus important à la guerre en général, mais surtout dans un combat naval. Montrez-vous au combat, dignes de vos premiers exploits. Cette journée sera grande par ses résultats : elle décidera si les Péloponnésiens doivent renoncer à l'espérance d'avoir une marine, ou si les Athéniens verront se rapprocher d'eux la crainte de perdre l'empire des mers. Je vous rappelle encore une fois que vous avez déjà vaincu la plupart de ceux qui sont ici, et que des vaincus ne sauraient apporter dans les mêmes dangers les mêmes sentiments de courage. »

XC. Telles furent les exhortations de Phormion à ses soldats. Cependant les Péloponnésiens, voyant que les Athéniens ne voulaient pas s'engager dans le golfe [1] et combattre dans une mer resserrée, résolurent de les y attirer malgré eux. Ils mirent à la voile dès le lever de l'aurore, et, rangés sur quatre vaisseaux de profondeur, ils voguèrent, comme pour rentrer chez eux [2], vers l'intérieur du golfe, l'aile droite en avant, dans l'ordre où ils avaient mouillé. Vingt vaisseaux d'une marche supérieure avaient pris rang près de cette même aile. Ils avaient espéré que Phormion, dans la pensée

[1] Ils stationnaient à Rhium de Molycrie, en dehors du détroit.

[2] Les Péloponnésiens, mouillés à Panorme, sur la côte d'Achaïe, étaient déjà chez eux ; mais comme la plupart des vaisseaux appartenaient à Corinthe ou à Sicyone, l'expression ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν γῆν doit désigner Corinthe et le fond du golfe.

qu'ils faisaient voile contre Naupacte, se porterait au secours de cette place en rangeant la côte; qu'il ne pourrait alors échapper à la division naviguant en dehors de l'aile droite, et serait enveloppé. Ce qu'ils avaient prévu arriva : Phormion, craignant pour Naupacte qui était sans défense, ne les eût pas plutôt vus mettre à la voile, qu'il embarqua, quoiqu'à regret, ses soldats et se mit à longer la côte. L'infanterie messénienne suivait le rivage, prête à le secourir. Quand les Péloponnésiens virent que la flotte athénienne rangeait le rivage à la file et sur un seul vaisseau de front, que déjà elle était dans le golfe et près de la terre, ce qu'ils désiraient par-dessus tout, ils virèrent tout à coup de bord à un signal donné, et se dirigèrent en droite ligne sur les Athéniens de toute la vitesse de leurs navires. Ils comptaient envelopper toute la flotte; mais les onze vaisseaux qui avaient la tête échappèrent à l'aile droite des Péloponnésiens et à ce mouvement de conversion, en gagnant le large. Les Péloponnésiens atteignirent les autres, les mirent en fuite, les poursuivirent à la côte et les désemparèrent. Ils tuèrent tous les Athéniens qui ne purent se sauver à la nage, se mirent à remorquer les bâtiments abandonnés, et en prirent même un avec son équipage. Mais à ce moment les Messéniens, qui avaient suivi le rivage, se précipitèrent au secours des Athéniens; ils entrèrent tout armés dans la mer, montèrent sur quelques-uns des bâtiments qu'on remorquait déjà, et, combattant du haut des ponts, ils les arrachèrent à l'ennemi.

XCI. Sur ce point les Lacédémoniens étaient victorieux, et avaient mis hors de combat les vaisseaux

athéniens. D'un autre côté, les vingt vaisseaux qui formaient une division séparée en dehors de l'aile droite, se mirent à la poursuite des onze bâtiments athéniens qui avaient échappé à leur manœuvre en gagnant le large. Mais ceux-ci les prévinrent, un seul excepté, en venant se réfugier à Naupacte. Là, ils mouillèrent, la proue en dehors, devant le temple d'Apollon, disposés à se défendre si l'ennemi les poursuivait jusqu'au rivage. Les Péloponnésiens, en effet, arrivèrent à leur suite; ils voguaient chantant le Péan, en signe de victoire. Un vaisseau de Leucade, qui avait beaucoup d'avance sur le reste de la flotte, serrait de près le seul vaisseau athénien resté en arrière. Mais celui-ci, prenant l'avance, fait le tour d'un bâtiment marchand qui se trouvait mouillé au large, va frapper par le milieu le navire leucadien qui le poursuivait, et le submerge. Un événement si inattendu et si étrange frappe de terreur les Lacédémoniens : au moment même où ils poursuivaient l'ennemi, sans ordre et confiants dans leur victoire, quelques-uns de leurs vaisseaux abaissent les rames et s'arrêtent, pour attendre le gros de la flotte (manœuvre désavantageuse, l'ennemi n'ayant que peu d'espace à franchir pour les attaquer); d'autres, faute de connaître la plage, vont échouer sur les écueils.

XCII. Ce spectacle ranime le courage des Athéniens: à un signal donné ils poussent un cri, et tous s'élancent à la fois sur les Péloponnésiens. Ceux-ci, grâce à leurs fautes et au désordre où ils se trouvent, ne font qu'une courte résistance, et bientôt, virant de bord, ils fuient vers Panorme d'où ils étaient venus. Les Athéniens les poursuivent; ils s'emparent des vaisseaux les plus

rapprochés, au nombre de six, et reprennent ceux des leurs que les Péloponnésiens avaient mis hors de combat sur le rivage et remorqués dès le commencement de l'action. Ils tuèrent la plupart de ceux qu'ils prirent, et ne gardèrent qu'un petit nombre de prisonniers. Le Lacédémonien Timocrate, qui montait le vaisseau de Leucade submergé auprès du navire marchand, se tua lui-même, au moment où son bâtiment sombrait, et fut porté par les flots dans le port de Naupacte.

Les Athéniens, à leur retour, élevèrent un trophée au lieu d'où ils étaient partis pour vaincre; ils recueillirent les morts et les débris de vaisseaux qui se trouvaient de leur côté, et rendirent par convention ceux des ennemis. Les Péloponnésiens élevèrent aussi un trophée, en signe de victoire, pour avoir mis en fuite les vaisseaux qu'ils avaient désemparés sur le rivage. Ils consacrèrent près de leur trophée, à Rhium d'Achaïe, le vaisseau qu'ils avaient pris; puis, craignant que la flotte athénienne ne reçût un renfort, ils rentrèrent tous, de nuit, à l'exception des Leucadiens, dans le golfe de Crisa et à Corinthe. Les Athéniens qui venaient de Crète, et qui auraient dû se joindre à Phormion avant le combat, arrivèrent à Naupacte peu après la retraite de la flotte. L'été finit.

XCIII. Avant la séparation de la flotte qui s'était retirée à Corinthe et dans le golfe de Crisa, Cnémus, Brasidas et les autres chefs des Péloponnésiens voulurent, sur les indications des Mégariens, faire au commencement de l'hiver une tentative sur le Pirée, port d'Athènes. Ce port n'était ni gardé, ni fermé, ce qui n'est pas étonnant, vu la grande supériorité de la marine athénienne. Il fut décidé que chaque matelot pren-

drait sa rame, la courroie qui sert à l'attacher et son coussin, et qu'il s'en irait par terre de Corinthe à la mer qui regarde Athènes; qu'arrivés en toute hâte à Mégare, ils tireraient de Nisée, chantier maritime des Mégariens, quarante vaisseaux qui s'y trouvaient, et feraient voile sur-le-champ pour le Pirée. Il n'y avait dans ce port aucune flotte pour le garder; car on ne supposait pas que des vaisseaux ennemis pussent jamais venir l'attaquer à l'improviste; une tentative à force ouverte et préparée de longue main ne semblait même pas à redouter aux Athéniens; ou du moins, si on osait y songer, ils se croyaient assurés de la prévoir.

Les matelots, arrivés de nuit, mirent à flot les vaisseaux de Nisée; mais ils ne se dirigèrent pas tout d'abord vers le Pirée, comme ils en avaient eu l'intention: retenus par la crainte ou contrariés par le vent, comme on l'a prétendu, ils cinglèrent vers le promontoire de Salamine, en face de Mégare. Là se trouvaient un fort[1] et une station de trois vaisseaux pour bloquer le port de Mégare. Ils attaquèrent le fort, amenèrent les trirèmes abandonnées, et, se portant inopinément sur tout le territoire de Salamine, ils le ravagèrent.

XCIV. Cependant les feux qui annoncent l'ennemi avaient été élevés, pour faire connaître à Athènes son arrivée. Jamais dans cette guerre on n'éprouva consternation plus grande : dans la ville on pensait que les ennemis avaient déjà abordé au Pirée; au Pirée on croyait que, maîtres de Salamine, ils allaient arriver d'un moment à l'autre. C'était d'ailleurs chose facile; et si la crainte ne les eût retenus, le vent n'aurait pu

[1] Le fort de Boudoron.

les en empêcher. Au point du jour, les Athéniens se portèrent en masse au secours du Pirée, mirent à flot les vaisseaux, les montèrent tumultuairement, et cinglèrent vers Salamine, en laissant à l'infanterie la garde du Pirée. Dès que les Péloponnésiens s'aperçurent qu'il arrivait du secours, ils se hâtèrent de regagner Nisée, après avoir ravagé la plus grande partie de l'île. ils emmenaient avec eux des prisonniers, du butin et les trois vaisseaux stationnés au fort Boudoron. D'ailleurs, ils n'étaient pas sans crainte sur leurs propres vaisseaux, qui étaient restés longtemps à sec et faisaient eau de toutes parts. Arrivés à Mégare, ils reprirent à pied le chemin de Corinthe. Les Athéniens, ne les ayant pas rencontrés à Salamine, revinrent de leur côté; à partir de ce moment ils gardèrent mieux le Pirée, fermèrent les ports et prirent toutes les précautions nécessaires.

XCV. Vers le même temps, au commencement de cet hiver, Sitalcès, fils de Térès, roi des Odryses, en Thrace, fit une expédition contre Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, et contre les Chalcidiens de l'Épithrace. Il avait à réclamer l'exécution d'une promesse et à en accomplir une autre que lui-même avait faite : Perdiccas lui avait demandé autrefois de le réconcilier avec les Athéniens, de l'hostilité desquels il avait eu beaucoup à souffrir dans le commencement, et de ne pas aider Philippe, son frère et son ennemi, à remonter sur le trône de Macédoine. Il avait pris alors avec Sitalcès des engagements qu'il n'avait pas tenus. D'un autre côté, Sitalcès, en contractant alliance avec les Athéniens, s'était engagé à terminer la guerre qu'ils soutenaient contre les Chalcidiens de l'Épithrace. Ce

fut là le double motif de son expédition. Il emmenait avec lui le fils de Philippe, Amyntas, qu'il voulait faire roi de Macédoine, et des députés athéniens venus auprès de lui pour traiter cette affaire. Agnon l'accompagnait en qualité de général; car les Athéniens devaient se joindre à lui[1] contre les Chalcidiens, avec des vaisseaux et une armée aussi nombreuse que possible.

XCVI. Parti de chez les Odryses, Sitalcès mit en mouvement d'abord les Thraces soumis à sa domination, en deçà des monts Hémus et Rhodope[2], jusqu'au Pont-Euxin et à l'Hellespont; ensuite les Gètes[3] au-delà de l'Hémus et tous les autres peuples qui habitent en deçà de l'Ister, surtout en descendant vers le Pont-Euxin. (Les Gètes et les peuples de cette contrée confinent aux Scythes et ont les mêmes armes; tous sont archers à cheval.) Il appela aussi beaucoup de montagnards indépendants de la Thrace : ils portent le nom de Diens, sont armés de coutelas[4] et habitent pour la plupart le Rhodope. Les uns le suivaient en qualité de mercenaires, les autres comme alliés volontaires. Il fit lever également les Agrianes, les Lééens et toutes les autres nations péoniennes de sa domination. Ces peuples,

[1] Les Athéniens paraissent s'être joués de la crédulité de Sitalcès, et Thucydide explique assez mal pourquoi leur flotte ne parut pas, pour le soutenir, sur les côtes de la Chalcidique. Aristophane a mis en scène, dans les *Acharniens*, Sitalcès et Sadocus. Ce dernier passe son temps à écrire sur toutes les colonnes: *chers Athéniens! beaux Athéniens!*

[2] Aujourd'hui Despottaghi.

[3] Les Gètes occupaient tout le pays compris entre les monts Hémus et l'Ister.

[4] Ovide représente également les barbares des environs de Tomes armés de coutelas qu'ils ne quittent jamais (*Tristes*).

les derniers de sa domination, confinent aux Péoniens Gréens, et au Strymon; ce fleuve, descendant du mont Scombrus, coule entre les Gréens et les Lééens et forme la frontière de son empire. Au-delà sont les Péoniens indépendants. Du côté des Triballes, également indépendants, il était limité par les Trères et les Tilatéens. Ces peuples habitent au nord du mont Scombrus et s'étendent, au couchant, jusqu'au fleuve Oscius qui sort de la même montagne que le Nestus et l'Hèbre. C'est une montagne élevée et déserte, qui fait partie de la chaîne du Rhodope.

XCVII. L'empire des Odryses s'étendait, du côté de la mer, depuis la ville d'Abdère[1], en longeant le Pont-Euxin, jusqu'à l'embouchure de l'Ister. C'est un trajet de quatre jours et quatre nuits en prenant le plus court, pour un vaisseau de commerce marchant toujours vent arrière. Par terre et en suivant le plus court, un homme qui marche bien fait en onze jours la route d'Abdère à l'Ister. Telle était l'étendue des côtes. En remontant vers l'intérieur, la distance de Byzance aux Lééens et au Strymon (c'est la plus grande largeur à partir de la mer) est de treize jours de route pour un homme qui marche bien. Le tribut payé par tout ce pays, barbares et villes grecques, sous Seuthès, successeur de Sitalcès, époque à laquelle il fut le plus considérable, s'élevait en numéraire, or et argent, à quatre cents talents[2]; les présents en objets d'or et d'argent n'étaient pas d'une valeur moindre, sans

[1] Frontière de la Macédoine, à l'embouchure du Nestus.

[2] Diodore dit : plus de mille talents; mais il y comprend probablement les présents.

compter les étoffes brodées et unies, et les effets de tout genre. Et ces présents s'adressaient non-seulement au roi, mais encore à tout homme puissant et illustre parmi les Odryses. L'usage établi, conforme d'ailleurs à ce qui est usité dans le reste de la Thrace, était plutôt de recevoir que de donner. — C'est précisément le contraire dans la monarchie persane[1]. — Il était plus honteux de ne pas accorder ce qu'on vous demandait que de ne point obtenir quand on sollicitait : néanmoins cet usage était pour eux, en somme, une source de puissance ; car on ne pouvait rien faire sans présents. Aussi cet état était-il parvenu à une haute prospérité : de toutes les nations européennes comprises entre le golfe d'Ionie et le Pont-Euxin, c'était la plus puissante par les revenus et les autres sources de richesse ; mais pour la force militaire et le nombre des troupes elle le cédait de beaucoup aux Scythes. En Europe aucune autre nation ne peut être comparée à ces derniers ; et, même en Asie, il n'en est pas une qui, seule à seule, puisse tenir contre tous les Scythes réunis ; ils ne sont pas moins supérieurs sous tous les autres rapports par la sagacité et l'entente des affaires de la vie[2].

XCVIII. Sitalcès, roi d'une aussi vaste contrée, or-

[1] La différence est plutôt apparente que réelle ; car en Perse les rois et les grands ne pouvaient faire de présents que sur ce qu'ils recevaient eux-mêmes. Chez les Odryses il leur fallait également donner beaucoup ; puisque, suivant Thucydide, l'habitude de solliciter était si invétérée qu'on réservait tout le blâme non au solliciteur, mais à celui qui n'accordait pas ce qu'on lui demandait.

[2] Hérodote (IV, 40) représente également les Scythes comme invincibles, et énumère longuement les causes de leur supériorité dans les armes.

ganisa son armée, et, les préparatifs terminés, se mit en marche pour la Macédoine. Il traversa d'abord ses États, ensuite le Cercine, montagne déserte qui sépare les Sintes des Péoniens; il le franchit par une route qu'il avait précédemment ouverte lui-même, en coupant les forêts, dans son expédition contre les Péoniens. Dans cette traversée de la montagne, au sortir du pays des Odryses, il avait à droite la Péonie, à gauche les Sintes et les Mèdes. Lorsqu'il l'eut franchie, il arriva à Dobères de Péonie [1]. A part quelques hommes emportés par les maladies, son armée, loin de faire aucune perte dans cette marche, s'accrut au contraire; car un grand nombre de Thraces indépendants se joignirent spontanément à lui, dans l'espoir du pillage. Aussi dit-on que l'ensemble de cette armée ne s'élevait pas à moins de cent cinquante mille hommes, fantassins pour la plupart, la cavalerie y entrant au plus pour un tiers. C'étaient les Odryses eux-mêmes, et après eux les Gètes, qui avaient fourni la majeure partie de la cavalerie; parmi les fantassins, les plus belliqueux étaient les montagnards indépendants descendus du Rhodope et armés de coutelas; venait ensuite une multitude mêlée, redoutable surtout par le nombre.

XCIX. Les troupes réunies à Dobères se disposèrent à descendre des hauteurs dans la basse Macédoine, où régnait Perdiccas. Car on comprend aussi dans la

[1] Sur l'un des affluents de l'Axius. En s'avançant ainsi au nord, au lieu de pénétrer tout d'abord dans la basse Macédoine, Sitalcès avait sans doute pour but de rallier à son armée tous les montagnards indépendants. Cette tactique lui réussit.

Macédoine[1] les Lyncestes, les Élimiotes et autres peuples du haut pays, sujets et alliés des Macédoniens propres, mais gouvernés par des rois à eux. La Macédoine maritime d'aujourd'hui fut conquise, à l'origine, par Alexandre[2], père de Perdiccas, et par ses ancêtres les Téménides[3], originaires d'Argos. Ils y établirent leur domination par la défaite des Pières[4], qu'ils chassèrent de la Piérie. Ceux-ci s'établirent plus tard à Phagrès et dans d'autres villes, au pied du Pangée, de l'autre côté du Strymon. Aujourd'hui même on appelle encore golfe Piérique la contrée qui s'étend au pied du Pangée, sur les bords de la mer.

Ces princes chassèrent également du pays appelé Bottiée les Bottiéens, qui confinent maintenant aux Chalcidiens; en Pannonie ils conquirent, sur les bords du fleuve Axius, une bande étroite s'étendant des montagnes jusqu'à Pella et à la mer. L'expulsion des Édoniens leur soumit la contrée nommée Mygdonie, au delà de l'Axius, jusqu'au Strymon. De la région connue maintenant sous le nom d'Éordie, ils chassèrent les Éordiens. Cette nation fut détruite en grande

[1] Pour compléter le sens, il eût fallu dire : Cette distinction de basse Macédoine tient à ce que le haut pays fait aussi partie de la Macédoine.

[2] Alexandre, fils d'Amyntas, septième roi de Macédoine, était contemporain de Xerxès, avec qui il fit alliance. Cependant il resta toujours secrètement attaché aux Grecs, qui lui donnèrent le surnom de Philhellène.

[3] Hérodote (VIII, 137) dit aussi que les rois de Macédoine descendaient de Téménus qui régna à Argos lors du retour des Héraclides.

[4] La Piérie, dont il est ici question, confinait à la Thessalie; les Pières furent rejetés jusqu'aux frontières de la Thrace, près d'Abdère. Phagrès était située en face de Thasos.

partie; le peu qui échappa s'établit aux environs de Physca[1]. Ils expulsèrent aussi de l'Amolpie les Amolpes. Enfin ces Macédoniens établirent leur domination sur d'autres contrées qui leur obéissent encore aujourd'hui, l'Anthémoûs, la Grestonie, la Bisaltie[2], et même la plus grande partie de la Macédoine proprement dite. L'ensemble de cet empire est appelé Macédoine; Perdiccas, fils d'Alexandre, y régnait lorsque Sitalcès l'attaqua.

C. Les Macédoniens, incapables de résister à l'invasion de cette formidable armée, se retirèrent dans les lieux fortifiés par la nature et dans toutes les places fortes du pays : elles étaient alors en petit nombre; ce n'est que plus tard qu'Archélaüs, fils de Perdiccas, parvenu à la royauté, bâtit celles qui existent maintenant. Il traça des routes directes, porta l'ordre dans les autres services, se préoccupa de l'organisation militaire, des chevaux, des armes, et fit plus à lui seul pour les autres branches de l'administration que les huit rois ses prédécesseurs ensemble[3].

De Dobères, l'armée des Thraces pénétra d'abord dans la contrée qui formait primitivement le royaume de Philippe. Elle prit de vive force Idomène, et par capitulation Gortynia, Atalante[4] et quelques autres

[1] Au pied du mont Bertiscos, vers les sources de l'Échidore.

[2] Ces trois provinces étaient comprises entre le Strymon et l'Axius, au nord de la Chalcidique.

[3] Ces huit rois sont, d'après Hérodote (VIII, 139) : Perdiccas, Argée, Philippe, Æropus, Alcétas, Amyntas, Alexandre, Perdiccas.

[4] Sitalcès, après avoir suivi l'Axius jusqu'à Idomène, s'était ensuite porté sur la droite, vers le nord de la Thessalie, et avait pris, en passant, Gortinie et Atalante. On ne peut donc pas supposer que la ville d'Europos, qu'il assiégea ensuite sans succès, soit Europos sur l'Axius, au-dessus d'Idomène; il s'agit ici d'Europos sur la frontière de Thessalie.

places qui se soumirent par affection pour Amyntas, fils de Philippe, présent à l'armée. Après avoir assiégé sans succès Europos, elle pénétra dans le reste de la Macédoine, à gauche de Pella et de Cyrrhos[1]; et, laissant de côté les contrées en deçà de ces places[2], la Bottiée et la Piérie, elle alla ravager la Mygdonie, la Grestonie et l'Anthémoüs. Les Macédoniens ne songèrent même pas à opposer leur infanterie; ils tirèrent de la cavalerie de chez leurs alliés de l'intérieur, et, malgré leur infériorité numérique, attaquèrent les Thraces partout où ils trouvèrent l'occasion favorable. Habiles cavaliers, couverts de cuirasses, là où ils donnaient leur choc était irrésistible; mais, cernés par un ennemi supérieur, engagés au milieu de masses sans nombre, ils se trouvaient souvent compromis; aussi finirent-ils par renoncer à agir, se croyant hors d'état de rien entreprendre contre des forces trop disproportionnées.

CI. Cependant Sitalcès traitait avec Perdiccas, relativement aux griefs qui avaient motivé son expédition. La flotte athénienne ne se montrait pas; car les Athéniens, doutant qu'il dût arriver, s'étaient contentés de lui envoyer des ambassadeurs et des présents. Il fit donc marcher seulement une partie de son armée contre les Bottiéens et les Chalcidiens, les força à se renfermer dans les places et ravagea le pays. Pendant qu'il y campait, les Thessaliens du sud, les Magnètes et les autres sujets des Thessaliens, même les Grecs jus-

[1] A gauche de Pella, pour une armée qui descend de la haute Macédoine en suivant l'Axius.

[2] En deçà, pour les Grecs, c'est-à-dire au sud.

qu'aux Thermopyles, craignirent que cette armée ne marchât contre eux, et se tinrent prêts. Les mêmes inquiétudes avaient gagné les Thraces du nord, ceux qui occupent les plaines au delà du Strymon, Panéens, Odomantes, Droens et Derséens, tous peuples indépendants. Même dans la Grèce, cette expédition fit craindre aux ennemis d'Athènes que Sitalcès n'eût été appelé par elle, à titre d'allié, pour les combattre. Pour lui, il ravageait en même temps la Chalcidique, la Bottique et la Macédoine. Cependant cette expédition ne lui avait procuré aucun des avantages qu'il en attendait : son armée manquait de vivres et souffrait des rigueurs de l'hiver ; il se laissa donc persuader, par son neveu Seuthès, fils de Sparadocus, l'homme le plus puissant du royaume après lui, de battre en retraite sans délai. Perdiccas avait secrètement gagné Seuthès, en lui offrant sa sœur avec de riches présents. Sitalcès, à son instigation, ramena en toute hâte son armée chez lui, après une expédition de trente jours en tout, dont huit passés dans la Chalcidique. Perdiccas donna ensuite à Seuthès Stratonice sa sœur, comme il l'avait promis. Telle fut l'expédition de Sitalcès.

CII. Le même hiver, après la séparation de la flotte péloponnésienne, les Athéniens qui étaient à Naupacte sous la conduite de Phormion se dirigèrent, en suivant la côte, sur Astacos [1]. Ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'Acarnanie avec quatre cents hoplites d'Athènes, tirés de la flotte et autant d'hoplites messéniens ; chassèrent de Stratos, de Corontes [2] et d'au-

[1] Les habitants d'Astacos étaient alliés des Athéniens.
[2] La situation de cette ville n'est pas exactement connue.

tres villes ceux dont ils soupçonnaient la fidélité, rétablirent à Corontes Cynétas, fils de Théolytus, et retournèrent ensuite à leurs vaisseaux ; car ils ne croyaient pas possible d'attaquer en hiver les Œniades, les seuls des Acarnanes qui se fussent toujours montrés leurs ennemis. En effet, le fleuve Achéloüs, qui descend du Pinde à travers la Dolopie, le pays des Agréens, les Amphiloques et les plaines de l'Acarnanie, arrose Stratos dans son cours supérieur, et se jette à la mer auprès des Œniades, en formant autour de leur ville un marais dont les eaux rendent toute expédition impossible en hiver. La plupart des îles Échinades sont situées en face des Œniades, tout près de l'embouchure de l'Achéloüs. Comme le fleuve, qui est considérable, y porte de continuelles alluvions, quelques-unes d'entre elles ont été jointes au continent ; il est même à présumer qu'il en sera ainsi de toutes dans un avenir peu éloigné : le courant est rapide, abondant, chargé de limon ; les îles, par leur rapprochement, forment un obstacle qui arrête les alluvions ; car leur entre-croisement et leur disposition irrégulière ne laissent point aux eaux un écoulement direct vers la mer. Du reste, elles sont désertes et peu étendues. On dit qu'à l'époque où Alcméon, fils d'Amphiaraüs, était errant après le meurtre de sa mère, l'oracle d'Apollon les lui assigna indirectement pour demeure, en lui disant que la terre entière ayant été souillée par son crime, ses terreurs ne cesseraient pas avant qu'il eût trouvé à s'établir dans une terre qui n'eût ni vu la lumière du soleil, ni existé lorsqu'il avait tué sa mère. Longtemps il ne comprit rien à cet oracle ; mais enfin il songea à ces alluvions de l'Achéloüs, et crut

pouvoir trouver assez d'espace pour reposer son corps dans les atterrissements formés depuis qu'il avait tué sa mère ; car il y avait longtemps qu'il errait. Il s'établit dans le voisinage des Œniades, régna sur le pays et lui laissa le nom de son fils Acarnanus. Telle est la tradition que j'ai recueillie au sujet d'Alcméon.

CIII. Les Athéniens et Phormion, en quittant l'Acarnanie, revinrent à Naupacte, d'où ils firent voile au printemps pour Athènes. Ils y conduisirent les vaisseaux capturés par eux ; les hommes de condition libre faits prisonniers dans les combats de mer y furent également amenés et échangés ensuite homme pour homme. L'hiver finit, et avec lui le troisième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LIVRE TROISIÈME.

I. L'été suivant[1], au fort de la croissance des blés, les Péloponnésiens et leurs alliés firent une expédition en Attique, sous la conduite d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi des Lacédémoniens. Ils campèrent dans le pays et le ravagèrent. La cavalerie athénienne les inquiétait, comme de coutume, par de fréquentes attaques, partout où l'occasion se présentait : elle tint en respect sur presque tous les points les troupes légères, et les empêcha de s'écarter de leurs campements pour ravager les environs de la ville Les Péloponnésiens, après être restés tant qu'ils eurent des vivres, évacuèrent l'Attique et rentrèrent chez eux, chacun de leur côté.

II. Aussitôt après l'invasion des Péloponnésiens, l'île de Lesbos[2], à l'exception de Méthymne[3], se détacha des Athéniens. Dès avant la guerre, les Lesbiens avaient médité cette défection ; mais les Lacédémo-

[1] Première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, 428 av J.-C.

[2] Toutes les villes de Lesbos formaient alors une sorte de confédération, à la tête de laquelle était Mytilène, gouvernée elle-même par l'aristocratie.

[3] Méthymne était située à 280 stades (environ 50 kilom.) à l'est de Mytilène.

niens ne les avaient pas accueillis alors. Dans cette circonstance même, ils furent contraints de se révolter plus tôt qu'ils ne l'avaient projeté; car ils attendaient pour agir qu'ils eussent comblé l'entrée des ports [1], élevé des murailles, achevé la construction des navires, et qu'il leur fût arrivé du Pont-Euxin des secours sur lesquels ils comptaient, des archers, du blé, en un mot tout ce qu'ils avaient réclamé. Mais les habitants de Ténédos, ennemis des Lesbiens, ainsi que ceux de Méthymne, et même quelques particuliers de Mytilène, hommes de parti et proxènes des Athéniens [2], dénoncèrent l'entreprise. Ils firent savoir aux Athéniens que l'on contraignait tous les habitants de l'île à se concentrer dans Mitylène; que, d'accord avec les Lacédémoniens et les Béotiens, unis aux Lesbiens par la communauté d'origine [3], tout se préparait à la hâte pour une prochaine défection, et qu'il était temps qu'Athènes prévînt la révolte, si elle ne voulait que Lesbos fût perdue pour elle.

III. Les Athéniens avaient eu beaucoup à souffrir déjà de la maladie et de la guerre, à peine commencée et déjà dans toute sa force; ils jugèrent que ce serait une grosse affaire d'avoir en outre à combattre Lesbos,

[1] Il s'agit évidemment ici des remparts de Mytilène.

[2] Mytilène, comme toutes les villes alliées des Athéniens, était partagée en deux factions, le peuple et les grands; les projets de défection furent, sans doute, dénoncés par les chefs du parti populaire; car nous voyons plus tard le peuple, aussitôt qu'il eut reçu des armes, forcer les magistrats à traiter avec les Athéniens. — Sur les causes de cette guerre voir ARISTOTE, *Polit.* v, chap. 3, et DIODORE.

[3] Les Lesbiens étaient Éoliens, et les Éoliens descendaient des Béotiens.

maîtresse d'une marine [1], et dont la puissance n'avait pas été entamée. Ils se refusèrent donc d'abord à accueillir ces accusations, par ce motif surtout qu'ils ne voulaient pas qu'elles fussent vraies. Mais une ambassade qu'ils envoyèrent aux Mytiléniens n'ayant pu décider ceux-ci à cesser la concentration des habitants et les préparatifs de guerre, ils commencèrent à craindre, et se décidèrent à prendre les devants. Une flotte de quarante vaisseaux, qui se trouvait prête à mettre à la voile pour le Péloponnèse, fut expédiée soudain sous la conduite de Cléippide, fils de Dinias, avec deux autres généraux. Les Athéniens avaient été prévenus qu'il se célébrait hors de la ville [2], en l'honneur d'Apollon de Malée, une fête à laquelle assistait tout le peuple de Mitylène, et qu'on pouvait espérer les surprendre en se hâtant. L'entreprise pouvait réussir; dans le cas contraire, les généraux devaient ordonner aux Mytiléniens de livrer leurs vaisseaux et de raser leurs murailles; en cas de refus, ils avaient ordre de faire la guerre. Les vaisseaux partirent. Il se trouvait alors à Athènes, d'après les traités, dix trirèmes auxiliaires de Mytilène; les Athéniens les arrêtèrent et mirent les équipages sous bonne garde. Mais les Mytiléniens n'en furent pas moins prévenus : un homme passa d'Athènes en Eubée, se rendit à pied à Gérestum, y trouva un vaisseau marchand en partance, et, favorisé par le vent, arriva le troisième jour à Mytilène. Les Mytiléniens, sur l'avis qu'il leur donna de

[1] Lesbos et Chio avaient, à elles seules, fourni cinquante vaisseaux aux Athéniens (Thuc. II, 56).

[2] Probablement sur le promontoire de Malée, où devait être un temple.

l'expédition, ne sortirent pas pour la fête d'Apollon de Malée ; ils palissadèrent la partie de leurs murailles et de l'enceinte des ports qui n'était qu'à moitié construite, et firent bonne garde.

IV. Les Athéniens abordèrent peu après. Les généraux, voyant l'état des choses, signifièrent leurs ordres aux Mytiléniens, et, sur leur refus de s'y conformer, commencèrent les hostilités. Les Mytiléniens n'étaient pas préparés ; car ils avaient été surpris par la nécessité de faire la guerre. Cependant ils firent une sorte de démonstration et sortirent un peu en avant du port, comme pour combattre ; mais ensuite, poursuivis par les vaisseaux athéniens, ils se hâtèrent d'ouvrir une négociation avec les généraux ennemis, dans le but d'éloigner la flotte pour le moment, s'il se pouvait, à des conditions acceptables. Les généraux athéniens accueillirent ces ouvertures ; car eux-mêmes craignaient de ne pas être en mesure de faire la guerre à toute l'île de Lesbos. Une convention fut conclue : des députés mytiléniens, au nombre desquels était un de ceux qui avaient dénoncé les préparatifs, et qui déjà se repentait, partirent pour Athènes, afin d'obtenir le rappel de la flotte en assurant que de leur côté ils n'entreprendraient rien qui fût contraire à l'alliance. En même temps ils envoyèrent une autre députation aux Lacédémoniens ; car ils comptaient peu sur le succès de celle qui devait agir auprès des Athéniens. Les députés, montés sur une trirème, échappèrent à la surveillance de la flotte athénienne mouillée à Malée [1], au

[1] Il ne peut pas être question ici du promontoire de Malée, situé, au contraire, au sud de la ville ; ce promontoire est à

nord de la ville, et arrivèrent à Lacédémone après une pénible navigation : là ils avisèrent aux moyens d'obtenir quelque secours.

V. Ceux qui avaient été envoyés à Athènes étant revenus sans avoir rien obtenu, les Mytiléniens prirent les armes de concert avec tout le reste de l'île, Méthymne exceptée. Cette dernière ville fournit des secours aux Athéniens, ainsi qu'Imbros, Lemnos et un petit nombre d'autres alliés. Les Mytiléniens firent une sortie générale contre le camp des Athéniens, et engagèrent un combat dans lequel ils n'eurent pas le désavantage. Cependant ils n'osèrent ni bivouaquer sur le champ de bataille, ni compter sur eux-mêmes; ils rentrèrent donc dans la place, et à partir de ce moment ils restèrent dans l'inaction, décidés à ne se hasarder qu'avec d'autres préparatifs et s'il leur arrivait quelque secours du Péloponnèse. En effet, Méléas de Lacédémone et Herméondas de Thèbes venaient d'arriver auprès d'eux : envoyés avant la défection, mais n'ayant pu devancer l'arrivée de la flotte athénienne, ils pénétrèrent secrètement dans le port sur une trirème, après le combat, et conseillèrent d'envoyer avec eux des députés sur une autre trirème; ce qui fut exécuté.

VI. Les Athéniens, fortement encouragés par l'inaction des Mytiléniens, appelèrent à eux des alliés; et ceux-ci, voyant les Mytiléniens se défendre mollement, se hâtèrent d'arriver. Ils mouillèrent au sud de Mytilène, formèrent deux camps fortifiés, de part et d'autre de la place, et établirent des croisières devant les deux

une telle distance qu'une flotte n'aurait pu, de là, surveiller Mytilène. Il s'agit probablement d'un mouillage, au nord de Mytilène, auquel la presqu'île de Malée aura donné son nom.

ports. La mer se trouva ainsi fermée aux assiégés. Du côté de la terre, au contraire, les Mytiléniens et les Lesbiens venus à leur secours étaient maîtres de tout le pays. Les Athéniens n'occupaient que peu d'espace autour de leurs camps; Malée ne leur servait guère que de mouillage pour leur flotte, et de marché. Tel était l'état des hostilités à Mytilène.

VII. Vers la même époque de cet été, les Athéniens envoyèrent contre le Péloponnèse trente vaisseaux, sous le commandement d'Asopius, fils de Phormion. Les Acarnanes avaient eux-mêmes demandé qu'on leur envoyât un fils ou un parent de Phormion [1]. Cette flotte suivit les côtes de la Laconie et ravagea les places maritimes. Asopius en renvoya ensuite la plus grande partie à Athènes et se rendit à Naupacte avec douze vaisseaux. Plus tard il souleva les Acarnanes qu'il entraîna en masse contre les Œniades; lui-même remonta le fleuve Achéloüs, pendant que l'armée de terre dévastait le territoire; n'ayant pu, cependant, obtenir la soumission du pays, il congédia l'armée de terre, mit à la voile pour Leucade et fit une descente à Néricum. Mais une partie de son armée fut détruite par les indigènes, unis pour la défense commune aux quelques soldats qui gardaient le pays; lui-même fut tué dans la retraite.

Après cet échec, les Athéniens se rembarquèrent et firent une convention avec les Leucadiens pour enlever leurs morts.

VIII. Les députés mytiléniens envoyés sur le pre-

[1] A cause de la bienveillance que Phormion leur avait témoignée. Phormion devait vivre encore, ou du moins être mort depuis

mier vaisseau reçurent des Lacédémoniens l'invitation de se rendre à Olympie, pour que le reste des alliés pût délibérer après les avoir entendus. Ils y allèrent en effet : c'était l'olympiade dans laquelle Doriée de Rhodes fut vainqueur pour la seconde fois [1]. Après la fête, la délibération s'ouvrit, et ils parlèrent ainsi :

IX. « Lacédémoniens et alliés, les usages des Grecs nous sont connus : lorsqu'un peuple fait défection pendant la guerre et abandonne ses anciens alliés, ceux qui l'accueillent le traitent avec honneur, en raison de l'utilité qu'ils en retirent ; mais on ne l'en regarde pas moins comme traître à ses premiers amis, et on a peu d'estime pour lui [2]. Cette manière de voir ne serait pas fausse, si, entre les révoltés et ceux dont ils se séparent, il y avait réciprocité de sentiments et de bienveillance, égalité de ressources et de puissance ; s'il n'existait aucun motif plausible de défection. Mais telle n'est pas notre situation à l'égard des Athéniens : il n'y a donc pas lieu de nous mépriser si, après avoir été traités honorablement par eux pendant la paix, nous les abandonnons au moment du danger.

X. « Et d'abord nous mettrons en avant la justice et la vertu, comme il convient quand on réclame une alliance : car nous savons qu'il ne peut y avoir ni amitié solide entre particuliers, ni communauté d'intérêts entre États, si ces relations ne sont fondées sur la

peu ; car nous avons vu (II, 103) qu'il était rentré au printemps de cette même année avec les vaisseaux capturés et les prisonniers.

[1] Quatre-vingt-huitième olympiade.

[2] Tacite dit également (*Ann.* I, 58) : *Proditores etiam iis quos anteponunt invisi sunt.*

croyance réciproque à la vertu de l'autre partie, et sur la conformité des mœurs. C'est la divergence des sentiments qui produit la diversité dans les actes.

« Notre alliance avec les Athéniens date du jour où vous vous êtes retirés de la guerre médique [1], tandis qu'eux sont restés pour la soutenir jusqu'au bout. Toutefois, ce n'est point en leur qualité d'Athéniens, et pour l'asservissement de la Grèce, que nous avons contracté avec eux ; c'est aux Grecs que nous nous sommes alliés, pour affranchir la Grèce du joug des Mèdes. Tant que, dans l'exercice du commandement, ils ont respecté l'égalité, nous les avons suivis avec zèle ; mais quand nous les avons vus faire trève à leur haine contre les Mèdes, et marcher à l'asservissement de leurs alliés, nous avons commencé à craindre.

« Les alliés, dans l'impossibilité de se réunir pour la défense commune, faute d'unité dans les vues, subirent le joug, à l'exception de nous et des habitants de Chio. Pour nous, qui n'avions plus dès lors qu'une liberté et une indépendance nominales, nous avons pris part à leurs expéditions. Mais, instruits par le passé, nous ne voyions plus en eux des chefs sur lesquels nous pussions compter ; car il n'était pas vraisemblable qu'après avoir réduit en servitude ceux qu'ils avaient admis avec nous dans leur alliance, ils ne fissent point éprouver le même sort aux autres, s'ils en avaient un jour le pouvoir.

XI. « Si nous étions demeurés tous indépendants, nous aurions eu plus de garanties contre leurs entreprises ambitieuses ; mais, du moment où ils tenaient

[1] Voyez Hérod. (IX, 106, 114).

la plupart des alliés sous leur main et n'avaient conservé qu'avec nous des rapports d'égalité, il était naturel, surtout en présence de la soumission générale, qu'ils supportassent plus impatiemment cette égalité que seuls nous avions gardée ; d'autant mieux qu'ils se surpassaient eux-mêmes en puissance, tandis que nous devenions plus isolés que jamais. Une crainte égale et réciproque est la seule garantie d'une alliance [1] ; car celui qui serait tenté d'y commettre quelque infraction, en est détourné par la considération qu'il ne peut attaquer avec des forces supérieures. Si nous sommes restés indépendants, la seule raison en est qu'ils ont cru devoir s'emparer de l'empire et de la direction des affaires bien moins par la force que sous des prétextes spécieux, et par l'intrigue. D'ailleurs, ils nous citaient en exemple, et alléguaient que des peuples indépendants n'auraient pas volontairement pris part à leurs expéditions si ceux qu'ils attaquaient n'eussent été coupables. En même temps c'étaient les plus forts qu'ils entraînaient tout d'abord contre les plus faibles, les réservant eux-mêmes pour les derniers, bien assurés de trouver chez eux moins de résistance quand ils auraient autour d'eux soumis tout le reste. S'ils avaient, au contraire, commencé par nous, quand tous les autres peuples avaient encore et leurs propres forces et un point d'appui, il n'eût pas été aussi facile de nous asservir. Notre marine aussi les inquiétait : ils craignaient qu'un jour elle ne se réunît tout entière soit à vous, soit à quelque autre peuple, et ne devînt pour eux un sérieux danger.

[1] *Germania a Sarmatis Dacisque mutuo metu — separatur.* (Tac. *Germ.* 1).

Enfin, nous ne nous maintenions que par nos soins obséquieux envers la multitude et les chefs qui se succédaient. Et cependant, instruits par les exemples d'autrui, nous sentions bien que nous ne pouvions tenir longtemps, si la guerre présente ne fût survenue.

XII. « Qu'était-ce donc, en effet, que notre amitié? quelles garanties de liberté avions-nous, quand notre commerce mutuel n'avait rien de sincère? Ils nous flattaient par crainte en temps de guerre; nous agissions de même envers eux en temps de paix; et, tandis que chez les autres hommes la confiance naît surtout de la bienveillance réciproque, chez nous elle ne s'appuyait que sur la terreur. C'était la crainte, bien plus que l'amitié, qui servait de base à notre alliance : ceux à qui la certitude du succès donnerait le plus tôt de l'audace devaient aussi être les premiers à la rompre. Si donc on nous trouve coupables pour avoir pris les devants dans notre défection; si on allègue qu'ils ont différé à nous attaquer, et que nous eussions dû attendre, de notre côté, la preuve évidente du péril que nous redoutions, on apprécie mal les choses; car si nous avions eu, comme eux, le pouvoir de former des desseins hostiles et d'en remettre à notre gré l'exécution, qu'aurions-nous eu besoin de leur obéir, étant leurs égaux? Mais, comme il est toujours en leur pouvoir de nous attaquer, nous devons aussi avoir un droit égal de pourvoir à notre défense.

XIII. « Telles ont été, Lacédémoniens et alliés, les raisons et les causes de notre défection; elles prouvent clairement pour ceux qui nous entendent que nous avons agi à propos; elles justifient nos craintes et les précautions prises en vue de notre sécurité. Depuis long-

temps déjà nous avions formé ce dessein, lorsque nous avons envoyé vers vous, avant même la rupture de la paix, pour traiter de cette défection; mais vous nous avez arrêtés alors, en refusant de nous accueillir. Sollicités aujourd'hui par les Béotiens, nous avons répondu sans délai à leur appel. Cette défection avait à nos yeux un double caractère : nous nous séparions des Grecs pour ne pas contribuer à leurs maux par notre union avec les Athéniens, et pour coopérer au contraire à leur affranchissement; des Athéniens, afin de les prévenir et de n'être pas écrasés par eux dans la suite. Toutefois, nous avons rompu prématurément et sans préparatifs; ce doit être pour vous une raison de plus de nous admettre à votre alliance, et de nous envoyer de prompts secours : vous montrerez par-là que vous savez secourir ceux qui le méritent, et en même temps vous nuirez à vos ennemis. Jamais occasion ne fut plus favorable : les Athéniens sont écrasés par la maladie et par les frais de la guerre; leur flotte est occupée, partie contre vous, partie contre nous-mêmes; il est donc vraisemblable qu'il leur restera peu de vaisseaux disponibles, si, dans le cours de cet été, vous faites une seconde invasion par terre et par mer à la fois : ou bien ils ne pourront résister à votre attaque par mer, ou bien ils retireront leurs flottes de votre pays et du nôtre.

« N'allez pas croire qu'il s'agit de courir des dangers tout personnels, en faveur d'une contrée étrangère : tel croit Lesbos fort éloignée, qui en retirera des avantages prochains; car ce n'est pas dans l'Attique que sera, comme quelques-uns le pensent, le siége de la guerre; c'est dans les contrées d'où l'Attique tire ses ressources. Les Athéniens tirent leurs revenus de leurs

alliés ; ils les accroîtront encore s'ils nous soumettent ; car personne n'osera plus se détacher d'eux : nos ressources s'ajouteront aux leurs, et nous serons plus durement traités que les peuples les premiers asservis. Mais si vous vous empressez de nous donner un secours efficace, vous ajouterez à votre puissance une ville qui possède une marine considérable (ce dont vous avez surtout besoin) ; vous abattrez plus aisément les Athéniens, en leur enlevant leurs alliés ; car chacun alors se rangera plus hardiment à votre parti ; vous échapperez au reproche qu'on vous fait de ne pas secourir ceux qui se détachent d'Athènes ; enfin, si vous vous attribuez le rôle de libérateurs, votre triomphe en sera plus certain.

XIV. « Respectez donc les espérances que les Grecs ont placées en vous ; respectez Jupiter olympien, dans le temple dans lequel vous nous voyez assis en suppliants ; secourez les Mityléniens en devenant leurs alliés ; ne nous abandonnez pas au moment où les périls auxquels nous nous exposons personnellement doivent ou profiter à tous les Grecs, si nous réussissons, ou aggraver encore leur situation, si nous succombons faute d'avoir pu vous persuader. Montrez-vous tels que vous veulent les Grecs, tels que vous désirent nos craintes. »

XV. Ainsi parlèrent les Mytiléniens. Les Lacédémoniens et les alliés, après les avoir entendus, goûtèrent leurs raisons, et admirent les Lesbiens dans leur alliance. Ordre fut donné aux alliés présents de réunir sans retard à l'isthme les deux tiers de leurs contingents pour envahir l'Attique. Les Lacédémoniens, s'y rendirent eux-mêmes les premiers : ils préparèrent des

machines pour traîner les vaisseaux et les faire passer, par-dessus l'isthme, de la mer de Corinthe dans celle d'Athènes ; car ils voulaient attaquer en même temps par terre et par mer. Ils apportaient à ces travaux beaucoup d'ardeur ; mais les alliés, occupés de leurs moissons et fatigués de la guerre, ne se réunissaient que lentement.

XVI. Les Athéniens comprirent que l'opinion qu'on avait de leur faiblesse était pour beaucoup dans ces préparatifs de l'ennemi ; aussi voulurent-ils prouver qu'on s'était trompé sur leur compte, et qu'ils étaient en état, sans toucher à leur flotte de Lesbos, de faire face aisément à celle qui venait du Péloponnèse. Ils armèrent donc cent vaisseaux, et les montèrent eux-mêmes avec les métèques ; les chevaliers et les pentacosiomédimnes furent seuls dispensés [1]. Ils tinrent la haute mer dans les parages de l'isthme, faisant montre de leurs forces et opérant des descentes partout où bon leur semblait. Les Lacédémoniens, à ce spectacle inattendu, crurent que les Lesbiens leur avaient fait de faux rapports, et jugèrent la situation critique ; car leurs alliés ne venaient pas les rejoindre, et on leur annonçait d'un autre côté que les trente vaisseaux

[1] Solon avait partagé les Athéniens en quatre classes : les pentacosiomédimnes, les chevaliers, les zeugites, les thètes. Les pentacosiomédimnes étaient ainsi appelés parce qu'ils tiraient de leurs propriétés un revenu annuel de cinq cents mesures. Les chevaliers avaient trois cents mesures de revenu et devaient pouvoir nourrir un cheval ; les zeugites n'avaient qu'un revenu de deux cents, ou cent-cinquante mesures ; les thètes étaient les prolétaires. Les deux premières classes montaient rarement sur les vaisseaux, le service à terre étant considéré comme plus honorable.

athéniens, en croisière autour du Péloponnèse, ravageaient les champs voisins de leur ville. Ils rentrèrent donc chez eux. Plus tard, ils préparèrent une expédition maritime pour envoyer à Lesbos, demandèrent aux villes alliées un contingent de quarante vaisseaux, et nommèrent Alcidas au commandement de cette flotte et de l'expédition. Les Athéniens, lorsqu'ils virent les Lacédémoniens se retirer, s'en retournèrent aussi avec leurs cent vaisseaux.

XVII. Au moment où ces vaisseaux tenaient la mer, les Athéniens avaient sous voiles l'une des flottes les plus belles et les plus nombreuses qu'ils eussent jamais équipées. (Ils avaient cependant possédé des armements aussi considérables, et même un peu plus, au commencement de la guerre.) Cent vaisseaux gardaient l'Attique, l'Eubée et Salamine; cent autres croisaient autour du Péloponnèse, sans compter ceux qui étaient à Potidée et ailleurs; de sorte que, dans un seul été, le nombre total des bâtiments en mer s'élevait à deux cent cinquante. L'entretien de cette flotte et le siége de Potidée contribuèrent surtout à épuiser le trésor; car chacun des hoplites qui bloquaient cette place recevait deux drachmes par jour, une pour lui, une pour son homme de service; ils avaient, dès l'origine, été au nombre de trois mille, et jamais il n'y en eut un moindre nombre occupé au siége. Il y avait eu aussi seize cents hoplites sous les ordres de Phormion; mais ils ne restèrent pas jusqu'à la fin. Tous les vaisseaux recevaient la même solde : ainsi se consumèrent les trésors de l'État, et tel fut le nombre excessif des vaisseaux équipés.

XVIII. Pendant que les Lacédémoniens se tenaient

aux environs de l'isthme, les Mytiléniens, avec des troupes auxiliaires, firent par terre une expédition contre Méthymne, dans l'espoir qu'elle leur serait livrée par trahison. Ils attaquèrent la place; mais l'entreprise n'ayant pas eu le succès qu'ils en attendaient, ils allèrent à Antissa, à Pyrrha et à Érèse, mirent ces places en meilleur état, renforcèrent les murs et se hâtèrent de rentrer chez eux. Après leur retraite, ceux de Méthymne firent à leur tour une expédition contre Antissa [1]; mais les habitants firent une sortie, et, secondés par quelques auxiliaires, ils les mirent en déroute : beaucoup périrent; le reste se hâta de battre en retraite. Les Athéniens, informés de ces événements, et sachant que les Mytiléniens étaient maîtres du pays, sans que leurs propres soldats fussent en mesure de les contenir, y envoyèrent, au commencement de l'automne, mille hoplites d'Athènes, sous le commandement de Pachès, fils d'Épicure. Ceux-ci firent eux-mêmes les fonctions de rameurs sur les vaisseaux; arrivés à Mytilène, ils investirent la place au moyen d'une simple muraille. Quelques forteresses furent aussi élevées dans de fortes positions. Mytilène se trouva ainsi fortement contenue par mer et par terre, et l'hiver commença.

XIX. Le besoin d'argent pour ce siége força alors, pour la première fois, les Athéniens à contribuer eux-mêmes pour une somme de deux cents talents [2]. Ils

[1] Au nord du promontoire Sigrium. Pline et Strabon rapportent qu'elle était originairement située dans une île, qui fut plus tard réunie à la terre ferme. Elle a été détruite par les Romains (TITE-LIVE, XLV, 31).

[2] Ce n'était pas un tribut levé sur tout le peuple, mais une

envoyèrent aussi, pour lever des contributions chez les alliés, douze vaisseaux, sous les ordres de Lysiclès et de quatre autres commandants. Déjà Lysiclès avait parcouru différentes côtes, levant partout le tribut [1]; parti de Myonte, en Carie, il traversait la plaine du Méandre et était arrivé à la colline Sandius [2], lorsqu'il tomba dans une embuscade dressée par les Cariens et les Anéïtes [3], et périt avec une grande partie de son armée.

XX. Le même hiver [4], les Platéens, toujours assiégés par les Péloponnésiens et les Béotiens, pressés d'ailleurs par la disette, et n'entrevoyant ni espérance de secours du côté d'Athènes, ni aucun autre moyen de salut, formèrent, d'accord avec les Athéniens assiégés avec eux, le dessein de s'échapper en gravissant le mur des ennemis et en tâchant de le forcer. Tous se rallièrent d'abord à ce projet, conçu par le devin Théénète, fils de Tolmidès, et par Eupompidès, fils de Démachus, l'un des commandants. Mais ensuite la moitié des assiégés recula, trouvant qu'il y avait trop à risquer. Deux cent vingt persistèrent résolûment dans ce projet d'évasion, et l'exécutèrent de la manière suivante: ils firent des échelles de la hauteur du mur des enne-

contribution volontaire fournie par les riches en temps de guerre.

[1] Thucydide ne dit pas si c'est le tribut ordinaire, ou une contribution de guerre. Cependant, il est difficile d'admettre que les Athéniens aient accru les charges de leurs tributaires, au moment où la défection devenait générale.

[2] Cette colline, qui paraît avoir été assez connue du temps de Thucydide, n'est citée nulle part ailleurs.

[3] Anéa était en Ionie.

[4] Première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, 427 av. J.-C.

mis; ils l'avaient calculée en comptant les rangs de briques de leur côté, là où par hasard la muraille n'était pas enduite. Plusieurs comptant en même temps, quelques-uns devaient se tromper, mais la plupart rencontraient juste. D'ailleurs, ils reprirent plusieurs fois le calcul, et, comme ils étaient peu éloignés, ils pouvaient aisément voir la muraille à l'endroit qu'ils voulaient. C'est ainsi qu'ils prirent approximativement la mesure des échelles, en se réglant sur l'épaisseur des briques.

XXI. Voici comment était construit le mur des Péloponnésiens : il se composait de deux enceintes [1], l'une du côté de Platée, l'autre ayant ses fronts vers la campagne, dans la prévision d'une attaque de la part des Athéniens. Un espace de seize pieds séparait les deux enceintes, et dans cet intervalle étaient construits des logements pour les gardes, reliés entre eux de telle sorte que le tout ne paraissait former qu'une seule muraille épaisse, avec des créneaux des deux côtés. De dix en dix créneaux s'élevaient de grandes tours occupant toute la largeur entre les deux enceintes, et s'étendant de la face intérieure à la face extérieure des ouvrages [2]. De cette manière, il n'y avait point de passage le long des tours, et il fallait les traverser par le milieu. La nuit, lorsque le temps était mauvais et pluvieux, les soldats abandonnaient les créneaux, et la garde se faisait dans les tours, qui étaient couvertes

On trouve dans Tite-Live (v, 1) la description d'un mur semblable.

[2] Les tours s'appuyaient sur les deux murs, intérieur et extérieur, et les reliaient ensemble. Elles avaient donc une largeur de seize pieds.

et peu distantes les unes des autres. Tel était le mur de siége élevé autour de Platée.

XXII. Les assiégés, lorsque leurs préparatifs furent terminés, profitèrent d'une nuit où l'absence de la lune, jointe à une tempête de pluie[1] et de vent, favorisait leur évasion. A leur tête marchaient les auteurs de l'entreprise. D'abord ils franchirent le fossé qui les entourait; ils abordèrent ensuite le mur des ennemis, sans être aperçus par les gardes; car ceux-ci ne pouvaient ni les voir au milieu de l'obscurité, ni les entendre, le bruit de leur marche étant couvert par le fracas du vent. D'ailleurs, ils marchaient à une grande distance les uns des autres, pour n'être pas trahis par le choc de leurs armes. Ils étaient armés à la légère et chaussés seulement du pied gauche afin d'assurer leurs pas dans la boue. Ils abordèrent le mur dans l'intervalle de deux tours, en face des créneaux qu'ils savaient abandonnés; ceux qui portaient les échelles marchaient en avant et les appliquèrent. Ensuite montèrent douze hommes légèrement armés, n'ayant qu'une petite épée et la cuirasse. Amméas, fils de Corœbus, les commandait et gravit le premier; après lui montèrent ses douze hommes, six vers chacune des deux tours. A leur suite marchaient d'autres soldats légers, armés de petits javelots; ceux-ci étaient eux-mêmes suivis par d'autres qui portaient leurs boucliers, afin de faciliter l'escalade, et qui devaient les leur remettre quand ils seraient près de l'ennemi. Déjà ils étaient en grand nombre sur le rempart, lorsque les gardes des

[1] Thucydide dit plus loin qu'il tombait une neige à moitié fondue, qui avait rempli les fossés.

tours prirent l'éveil : un des Platéens, en s'accrochant à une brique des créneaux, l'avait arrachée ; elle fit du bruit en tombant et aussitôt fut jeté le cri d'alarme. Toutes les troupes se précipitèrent alors à la muraille, ignorant, au milieu des ténèbres et de l'orage, quel pouvait être le danger. En même temps ceux des Platéens restés dans la ville font une sortie et attaquent le mur des Péloponnésiens du côté opposé à celui où leurs compagnons l'escaladaient, afin de détourner de ces derniers l'attention de l'ennemi. Les Péloponnésiens troublés restaient en place, ne sachant que penser de ce qui arrivait ; aucun d'eux n'osait quitter son poste pour porter secours ailleurs. Cependant trois cents soldats, qui avaient ordre de porter secours partout où besoin serait, s'avancèrent hors des murs, du côté d'où partaient les cris ; en même temps des torches furent élevées du côté de Thèbes, pour annoncer l'ennemi. Mais les Platéens qui étaient dans la ville élevèrent aussi, du haut de la muraille, un grand nombre de torches préparées d'avance à cet effet, afin que les ennemis, confondant les signaux et soupçonnant tout autre chose que la vérité, ne vinssent pas au secours avant que ceux qui tentaient l'évasion se fussent échappés et mis en sûreté.

XXIII. Pendant ce temps les Platéens escaladaient le mur : les premiers arrivés au sommet s'emparèrent des deux tours, massacrèrent les gardes, occupèrent les issues[1], et les gardèrent eux-mêmes, afin que per-

[1] Les assiégeants, qui campaient entre les deux murs, ne pouvaient communiquer entre eux que par les passages établis sous les tours. Les assiégés, maitres de deux tours et de l'inter-

sonne ne pût les traverser pour venir au secours. Du haut des murs, ils appliquèrent des échelles contre les tours et y firent monter un grand nombre des leurs. Ceux-ci, maîtres de ces positions, accablaient de traits, et d'en haut et d'en bas[1], ceux qui venaient pour les reprendre, et les tenaient en respect. En même temps, d'autres, en plus grand nombre, appliquaient plusieurs échelles à la fois, renversaient les créneaux, et escaladaient le mur dans l'intervalle des tours. Chacun d'eux, à mesure qu'il passait, s'arrêtait sur le bord du fossé[2], et de là lançait des flèches et des javelots à ceux des ennemis qui se portaient à la défense du mur et s'opposaient au passage. Lorsque tous furent passés, ceux qui étaient dans les tours descendirent les derniers, non sans peine, et allèrent se ranger aussi au bord du fossé. A ce moment les trois cents Péloponnésiens arrivaient à leur poursuite, des torches à la main. Mais les Platéens, plongés dans l'obscurité, avaient l'avantage de les mieux voir : du bord du fossé où ils se tenaient, ils les accablaient de flèches et de javelots, visant au défaut des armes, tandis que l'ennemi, ébloui par la lueur des torches, les distinguait moins bien, plongés comme ils l'étaient dans les ténèbres. Aussi les derniers mêmes des Platéens eurent-ils le temps de franchir le fossé ; mais ce ne fut pas sans peine, ni sans être serrés de près ; car la glace qui s'y

valle qui les séparait, avaient un passage défendu à droite et à gauche par ces mêmes tours.

[1] Du haut des tours et des passages inférieurs qu'ils avaient occupés.

[2] Le fossé extérieur. Les Péloponnésiens étaient sortis de leur camp, et arrivaient extérieurement pour s'opposer au passage.

était formée ne présentait pas assez de consistance pour qu'on pût passer dessus; elle était à demi fondue, comme il arrive quand le vent souffle plutôt de l'est que du nord. C'était là précisément le vent qui soufflait cette nuit : la neige qui tombait avait, en se fondant, rempli d'eau le fossé, si bien qu'ils le traversèrent ayant à peine la tête hors de l'eau. Cependant leur évasion fut surtout favorisée par la violence même de la tempête.

XXIV. A peine sortis du fossé, les Platéens serrèrent leurs rangs et se jetèrent sur la route qui conduit à Thèbes, ayant à leur droite la chapelle du héros Androcrate, bien sûrs qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir pris une route qui menait à l'ennemi. Ils voyaient, de là, les Péloponnésiens les poursuivre avec des flambeaux sur la route qui, par le Cythéron et Dryocéphales, conduit à Athènes. Après avoir tenu pendant six ou sept stades la route de Thèbes, les Platéens, coupant de côté[1], prirent le chemin qui, par la montagne, conduit à Érytres et à Ysies[2], suivirent les hauteurs, et arrivèrent à Athènes au nombre de deux cent douze[3]. Ils étaient plus nombreux à leur sortie; mais quelques-uns étaient rentrés dans la ville avant l'escalade, et un archer avait été pris sur le fossé extérieur. Les Péloponnésiens cessèrent la poursuite et revinrent à leur poste. Quant aux Platéens restés dans la ville, ils ne savaient rien de ce qui s'était passé. Sur la nouvelle apportée par ceux qui étaient rentrés qu'au-

[1] Au sud, après avoir marché d'abord à l'est.
[2] La position de ces deux villes n'est pas exactement connue.
[3] Ils obtinrent à Athènes le droit de cité.

cun des leurs n'avait survécu, ils envoyèrent un héraut dès qu'il fit jour, pour traiter de l'enlèvement des morts. Mais, quand ils connurent la vérité, ils se tinrent en repos. C'est ainsi que les guerriers de Platée se sauvèrent en escaladant la muraille.

XXV. A la fin du même hiver, le Lacédémonien Saléthus fut envoyé de Lacédémone à Mytilène sur une trirème. Il gagna Pyrrha et de là, continuant sa route par terre, il pénétra à Mytilène sans être aperçu, en suivant un ravin par où l'on pouvait franchir la circonvallation. Il annonça aux magistrats qu'une invasion allait avoir lieu dans l'Attique, et qu'en même temps arriveraient les quarante vaisseaux qui devaient les secourir ; qu'il avait été expédié en avant pour les en prévenir, et pour s'occuper des autres dispositions. Les Mytiléniens prirent confiance et furent moins disposés à traiter avec les Athéniens. L'hiver finit, et avec lui la quatrième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

XXVI. L'été suivant, les Péloponnésiens, après avoir expédié à Mytilène les quarante-deux vaisseaux qu'ils avaient placés sous le commandement d'Alcidas, envahirent eux-mêmes l'Attique avec leurs alliés. Ils voulaient que les Athéniens, inquiétés de deux côtés, pussent disposer de moins de force contre la flotte qui faisait voile pour Mytilène. Cléomènes commandait cette invasion, au nom et comme oncle paternel du roi Pausanias, fils de Plistoanax [1], trop jeune encore. Ils ravagèrent dans l'Attique ce qui l'avait été déjà aupa-

[1] Plistoanax était alors exilé pour ne s'être pas avancé au delà d'Éleusis, lors de l'invasion que les Péloponnésiens firent en Attique, quatorze ans avant la guerre du Péloponnèse.

ravant, dévastèrent les nouvelles plantations, et tout ce qui avait pu échapper dans les courses précédentes. Cette invasion fut, après la seconde, la plus désastreuse pour les Athéniens; car les Lacédémoniens, attendant toujours de Lesbos des nouvelles de leur flotte qu'ils croyaient déjà arrivée, firent des incursions et portèrent le ravage dans presque toutes les parties du pays. Mais, comme rien de ce qu'ils attendaient ne réussit, et que les vivres manquaient, l'armée fut dissoute et chacun rentra chez soi.

XXVII. Cependant les Mytiléniens voyant que la flotte du Péloponnèse n'arrivait pas, que le temps se passait et que les vivres manquaient, se trouvèrent réduits à traiter avec les Athéniens; voici dans quelles circonstances : Saléthus, ne comptant plus lui-même sur la flotte, donna des armes aux gens du peuple, qui jusque-là n'en avaient pas, afin de tenter une sortie contre les Athéniens. Mais, une fois armés, ils ne voulurent plus entendre les magistrats, se rassemblèrent tumultueusement et ordonnèrent aux riches d'apporter en commun le blé qu'ils tenaient caché, et de le distribuer à tout le monde; sinon ils traiteraient, disaient-ils, avec les Athéniens et leur livreraient la ville.

XXVIII. Ceux qui étaient à la tête des affaires, voyant qu'ils n'étaient pas en état de résister au peuple, et qu'il y aurait danger pour eux-mêmes à être exclus de la capitulation, firent avec Pachès et son armée une convention, commune à tous les citoyens; elle portait que les Mytiléniens s'en remettaient complétement à la discrétion des Athéniens, qu'ils recevraient l'armée dans la ville, et enverraient des ambassadeurs à Athènes pour traiter de leurs intérêts.

Jusqu'à leur retour, Pachès s'engageait à ne mettre aucun Mytilénien dans les fers, à ne réduire en servitude et à ne faire périr personne. Telle fut la convention. Ceux des Mytiléniens qui s'étaient montrés le plus favorables aux Lacédémoniens, saisis de crainte lors de l'entrée des ennemis, ne purent maîtriser leur défiance et, malgré les garanties du traité, allèrent s'asseoir au pied des autels. Pachès les fit relever, promit de ne leur faire aucun mal, et les déposa à Ténédos jusqu'à ce que les Athéniens eussent décidé de leur sort. Il envoya ensuite des trirèmes à Antissa, s'en rendit maître, et prit sous le rapport militaire les dispositions qu'il jugea convenables.

XXIX. Cependant les Péloponnésiens qui montaient les quarante vaisseaux, au lieu d'arriver en toute hâte comme ils le devaient, perdirent du temps autour du Péloponnèse, et firent lentement le reste de la traversée. Leur présence dans ces parages ne fut connue des Athéniens qu'à leur arrivée à Délos. De là ils touchèrent à Icare et à Mycone; et c'est alors seulement qu'ils apprirent la prise de Mytilène. Voulant se renseigner sûrement à cet égard, ils firent voile pour Embatos d'Erythrée[1], où ils abordèrent sept jours après la reddition de Mytilène. Instruits de la vérité, ils ouvrirent une délibération sur le parti à prendre dans la circonstance; Teutiaple d'Élée parla ainsi :

XXX. « Alcidas, et vous, Péloponnésiens, qui commandez l'armée avec moi, mon avis est de faire voile pour Mytilène, tels que nous sommes, et avant que

[1] Sur la côte de l'Asie mineure, au fond du golfe formé par la presqu'île de Clazomène, en face de Chio.

notre arrivée soit connue. Car, vraisemblablement, des hommes qui viennent tout récemment de s'emparer d'une ville ne seront guère sur leurs gardes, et nous les surprendrons. Du côté de la mer surtout, ils n'auront pris aucune précaution, parce qu'ils ne s'attendent pas à voir arriver l'ennemi de ce côté; et c'est là précisément qu'est notre force. Il est présumable aussi que leurs troupes de terre sont dispersées dans les maisons, avec l'incurie naturelle aux vainqueurs. Si donc nous tombons sur eux de nuit et à l'improviste, j'ai bon espoir qu'avec l'aide de ceux des habitants qui peuvent nous être restés favorables, nous nous saisirons de l'autorité. Ne nous laissons pas détourner par la crainte du danger, et songeons que c'est là, ou jamais, l'occasion d'une de ces surprises de guerre qui d'ordinaire assurent le succès au général qui, sachant s'en préserver lui-même, observe, attaque à propos, et y fait tomber l'ennemi. »

XXXI. Alcidas ne se rendit point à ces raisons. Des exilés d'Ionie[1] et les Lesbiens embarqués sur la flotte conseillèrent, puisqu'il craignait de courir cette chance, d'occuper quelqu'une des villes d'Ionie, ou Cumes[2] en Éolie; on aurait ainsi une base pour faire révolter l'Ionie, et on pouvait l'espérer, disaient-ils, car on n'y voyait pas avec déplaisir l'arrivée des Péloponnésiens. Ils ajoutaient qu'on enlèverait par là aux Athéniens leur plus grande source de revenus, en même temps qu'on leur imposerait des dépenses considérables, s'ils

[1] Vraisemblablement des chefs de l'aristocratie, exilés par les Athéniens et la faction populaire.

[2] Au nord de Phocée, sur le golfe de Cumes, — aujourd'hui golfe de *Sandarli*.

voulaient y envoyer une flotte. Enfin, ils espéraient engager Pissythnès à prendre part à la guerre. Alcidas ne goûta pas davantage cet avis, tout entier à cette pensée que, puisqu'il n'avait pas secouru à temps Mytilène, il lui fallait regagner au plus vite le Péloponnèse.

XXXII. Il fit voile d'Embate et rangea la côte [1]. Arrivé à Myonèse, ville des Téïens, il égorgea la plupart des prisonniers qu'il avait faits pendant sa navigation. Lorsqu'il eut mouillé à Éphèse, des députés envoyés par les Samiens d'Anéa [2] vinrent lui dire qu'il ne prenait pas le bon moyen d'affranchir la Grèce, en égorgeant des hommes qui n'avaient pas porté les armes contre lui, qui n'étaient pas ses ennemis, et que la nécessité seule retenait dans l'alliance d'Athènes; que, s'il continuait ainsi, il attirerait à lui peu d'ennemis, et verrait un bien plus grand nombre d'amis se changer en adversaires. Alcidas se rendit à ces raisons, et mit en liberté tous ceux des habitants de Chio qu'il retenait encore prisonniers, ainsi que quelques autres. Car, à la vue de ses vaisseaux, on ne fuyait pas; on s'approchait plutôt, les croyant Athéniens; on n'avait pas le moindre soupçon que jamais, les Athéniens étant maîtres de la mer, une flotte péloponnésienne pût aborder en Ionie.

XXXIII. D'Éphèse, Alcidas fit voile à la hâte, et se mit à fuir. Car il avait été aperçu, lorsqu'il mouillait encore devant Claros, par la Salaminienne et le Pa-

[1] En faisant le tour du golfe de Smyrne et de la presqu'île de Clazomène.

[2] Anéa, sur le continent, en face de Samos, était le refuge habituel des Samiens exilés.

ralus[1], qui venaient d'Athènes. Craignant d'être poursuivi, il tenait la haute mer, résolu à n'aborder nulle part ailleurs qu'au Péloponnèse, à moins d'y être forcé. La nouvelle de sa présence fut apportée d'Erythrée à Pachès et aux Athéniens ; elle arriva bientôt de toutes parts. Comme les villes d'Ionie ne sont pas fortifiées, on craignait fort que, tout en suivant les côtes, et sans avoir même l'intention de s'arrêter, il n'attaquât et ne mît au pillage les villes qui seraient sur son passage. La Salaminienne et le Paralus vinrent elles-mêmes annoncer qu'elles avaient vu Alcidas à Claros[2]. Pachès se mit à le poursuivre en toute hâte, et poussa jusqu'à l'île de Patmos. Mais, comme l'ennemi ne se montrait plus nulle part, il désespéra de l'atteindre, et s'en retourna. Il regardait comme un avantage, du moment où il n'avait pas rencontré l'ennemi en pleine mer, de ne pas l'avoir rejoint sur quelque côte ; car alors, Alcidas étant obligé d'y prendre ses campements, les Athéniens se fussent eux-mêmes trouvés dans la nécessité de le surveiller et d'établir des croisières.

XXXIV. Pachès revint en longeant les côtes, et relâcha à Notium[3]. Ce port était occupé par les Colophoniens, qui s'y étaient établis à l'époque où la ville haute fut prise par Itamanès et les harbares, appelés

[1] C'étaient deux bâtiments légers, affectés au service public ; on les employait ordinairement pour les messages pressés : ils conduisaient les généraux, amenaient à Athènes ceux qui étaient mis en jugement, transportaient à Délos les offrandes pour les sacrifices.

[2] Petite ville d'Ionie, près de Colophon, entre Myonèse et Éphèse.

[3] Au sud de Colophon, à deux mille pas environ de la ville haute.

par une faction. Cet événement avait eu lieu vers le temps de la seconde invasion des Péloponnésiens en Attique. Cependant les fugitifs établis à Notium se divisèrent de nouveau entre eux : une partie demanda à Pissythnès un secours d'Arcadiens[1] et de barbares, et se retrancha dans un quartier fortifié. Ceux des Colophoniens de la ville haute qui tenaient pour les Mèdes arrivèrent avec les auxiliaires et s'emparèrent du gouvernement. Ceux au contraire qui s'étaient soustraits à cette faction, et qui vivaient dans l'exil, appelèrent Pachès. Celui-ci invita à une conférence Hippias, chef des Arcadiens qui occupaient la forteresse, sous promesse de l'y renvoyer sain et sauf, dans le cas où l'on ne pourrait s'entendre. Hippias sortit en effet et se rendit à l'entrevue. Mais Pachès le plaça sous bonne garde, sans toutefois le mettre aux fers; puis il attaqua inopinément la forteresse, s'en empara par surprise et massacra les Arcadiens et tous les barbares qui l'occupaient. Il y ramena ensuite Hippias, comme il en était convenu, et, lorsqu'il y fut entré, il le fit saisir et tuer à coups de flèches. Cela fait, il rendit Notium aux Colophoniens, à l'exclusion des partisans des Mèdes. Plus tard les Athéniens y envoyèrent une colonie qu'ils soumirent à leurs propres lois, et y rassemblèrent tous les Colophoniens disséminés dans différentes villes.

XXXV. Pachès, de retour à Mytilène, soumit Pyrrha et Érésus. Il prit le Lacédémonien Saléthus, caché dans la ville, et l'envoya à Athènes avec les Mytiléniens qu'il

[1] Les Arcadiens vendaient leurs services à tous les peuples, comme aujourd'hui les habitants de certains cantons de la Suisse.

avait déposés à Ténédos et tous ceux qu'il regardait comme les auteurs de la défection. Il renvoya aussi la plus grande partie de son armée, demeura lui-même avec le reste, et établit à Mytilène et dans toute l'île de Lesbos l'ordre qu'il jugea convenable.

XXXVI. A l'arrivée des Mytiléniens et de Saléthus, les Athéniens mirent immédiatement à mort ce dernier, malgré toutes les offres qu'il put faire, entre autres celle d'éloigner de Platée les Lacédémoniens qui la tenaient encore assiégée. Ils délibérèrent ensuite sur le sort des autres, et, dans l'entraînement de la colère, ils résolurent de faire périr non-seulement ceux qui étaient présents, mais tous les Mytiléniens arrivés à âge d'homme [1], et de réduire les femmes et les enfants en esclavage. Ils leur reprochaient, en particulier, de s'être révoltés alors qu'ils n'étaient pas, comme les autres, réduits à l'état de sujets; mais ce qui augmentait surtout leur irritation, c'était que la flotte péloponnésienne eût osé, pour secourir Mytilène, se risquer sur les côtes d'Ionie; car ils en concluaient que la défection des Mytiléniens était la suite de quelque grand dessein. Ils envoyèrent donc une trirème porter leur résolution à Pachès, avec ordre de faire périr les Mytiléniens. Mais, dès le lendemain, ils éprouvèrent une sorte de repentir : ils réfléchissaient combien était cruelle et terrible la décision par laquelle ils avaient condamné à périr une ville entière, au lieu de frapper seulement les coupables. Dès que les députés

[1] Diodore (XII, 55) dit également que Cléon fit rendre un décret par lequel tous les hommes en état de porter les armes étaient condamnés à périr, etc.

mytiléniens présents à Athènes et ceux des Athéniens qui leur étaient favorables s'aperçurent de ce changement, ils disposèrent les magistrats [1] à provoquer une nouvelle délibération. Ceux-ci s'y prêtèrent aisément; car il était évident pour eux que le plus grand nombre des citoyens désiraient pouvoir revenir sur leur délibération. L'assemblée fut aussitôt formée et chacun donna son avis. Cléon [2], fils de Cléenète, qui avait emporté la veille le décret de mort, le plus violent des citoyens [3] en toute occasion, et l'homme qui avait alors le plus d'ascendant sur le peuple, se présenta de nouveau et parla ainsi [4] :

XXXVII. « Bien des fois déjà j'ai reconnu, en d'autres circonstances, qu'un État démocratique est incapable de commander à d'autres peuples; aujourd'hui surtout j'en ai la preuve dans votre repentir au sujet des Mytiléniens. Vous portez dans vos relations avec vos alliés la sécurité et la franchise réciproque de vos rapports journaliers; et quand, cédant à leurs discours, ou mus par un sentiment de pitié, vous vous laissez entraîner à quelque faute, vous ne songez pas que votre faiblesse tourne contre vous, sans leur inspirer aucune reconnaissance. Vous ne réfléchissez point

[1] Les prytanes, ou les stratèges qui, en temps de guerre, pouvaient convoquer extraordinairement le peuple.

[2] C'est lui qu'Aristophane met en scène dans les *Chevaliers*, et qu'il appelle (v, 136) : *Corroyeur, paphlagonien, pillard, braillard, charlatan.*

[3] « Homme turbulent (dit Cicéron dans le *Brutus*, chap. 7), « mais qui ne manquait pas d'éloquence. »

[4] Le scoliaste de Lucien (sur *Timon*, § 30) dit que Cléon changea lui-même d'avis, grâce aux dix talents que lui firent compter, la nuit, les Lesbiens.

que votre domination est une tyrannie, imposée à des hommes qui conspirent contre elle et n'obéissent qu'à la contrainte. Ce n'est point en leur faisant du bien, à votre propre détriment, que vous assurerez leur soumission, mais en asseyant votre autorité sur la force bien plus que sur leur bienveillance. Mais le pire de tout serait qu'il n'y eût rien de stable dans nos résolutions, et que nous en vinssions à ignorer que mieux vaut, pour un État, être gouverné par des lois moins bonnes, mais immuables, que par d'excellentes lois sans autorité; que l'ignorance modeste est préférable à l'habileté présomptueuse, et qu'en général les hommes les plus obscurs gouvernent mieux les États que les plus habiles. Ceux-ci, en effet, veulent se montrer plus sages que les lois et faire triompher leur opinion personnelle dans toutes les délibérations d'intérêt général; ils pensent ne pouvoir trouver jamais plus belle occasion de faire montre de leur esprit; et par là ils perdent souvent les empires. Ceux au contraire qui se défient de leur propre habileté croient en savoir moins que les lois. Ils ne sont pas aussi capables, il est vrai, de réfuter le discours d'un orateur habile; mais, justes appréciateurs des choses, plutôt que jouteurs à la tribune, ils réussissent ordinairement. C'est ainsi que nous devons agir, au lieu de faire orgueilleusement parade de notre faconde, de notre dextérité dans ces passes oratoires, et d'inculquer à nos concitoyens des opinions paradoxales.

XXXVIII. « Pour moi, je persiste dans mon opinion: j'admire vraiment ceux qui viennent vous proposer une nouvelle délibération au sujet des Mytiléniens, et vous faire perdre du temps. Les coupables surtout ont à y

gagner; car la colère de l'offensé contre l'agresseur finit par s'émousser; mais lorsque la répression suit de près l'injure, elle ne lui cède en rien, et la vengeance est entière. Un autre sujet d'étonnement pour moi c'est que quelqu'un ose me contredire, et prétende démontrer que nous gagnons aux attentats des Mytiléniens et que les alliés au contraire perdent à nos revers. Sans doute, confiant dans son éloquence, il argumentera pour prouver que ce qui est résolu ne l'est pas; ou bien, exalté par le profit qu'il en attend, il travaillera un discours spécieux pour vous égarer. En attendant, c'est la république qui paye le prix des combats de ce genre, et elle n'y gagne pour elle-même que des dangers. La faute en est à vous, à la légèreté de vos décisions dans ces sortes de joutes : car il est dans vos habitudes d'être spectateurs des discours et auditeurs des actions ; vous jugez de la possibilité des événements à venir sur les belles paroles d'un orateur; et, pour les faits déjà accomplis, vous accordez moins de confiance à ce qui s'est passé sous vos yeux qu'à ce qui vous est raconté par un discoureur habile à farder agréablement la vérité. Vous excellez à vous laisser tromper par la nouveauté des discours, et vous ne savez jamais suivre une résolution adoptée. Esclaves en tout de l'extraordinaire, dédaigneux de ce qui est habituel, chacun de vous prétend avoir le don de la parole; sinon, il contrarie ceux qui possèdent, pour ne pas avoir l'air de suivre l'opinion d'un autre; chacun veut être le premier à louer une pensée piquante. Aussi prompts à deviner à l'avance ce qu'on va vous dire, que lents à en prévoir les conséquences, vous êtes à la recherche, en quelque sorte, de ce qui n'est pas du monde où nous

vivons, et vous ne savez pas même juger sainement de ce qui est sous vos yeux. Enfin, dominés entièrement par le plaisir de l'oreille, vous ressemblez plutôt à des spectateurs assis pour entendre des sophistes, qu'à des citoyens délibérant sur les intérêts de l'État.

XXXIX. « Je m'efforcerai de vous mettre en garde contre ces tendances, en vous montrant que Mytilène, à elle seule, vous a fait la plus cruelle offense que vous ayez jamais reçue. En effet, qu'un peuple hors d'état de supporter votre domination, ou forcé par l'ennemi, se détache de vous, je conçois l'indulgence ; mais pour un peuple qui occupe une île fortifiée, qui ne peut redouter nos ennemis que par mer, qui, même de ce côté, a sous la main des galères pour les repousser ; pour un peuple que nous avons laissé indépendant et honoré entre tous, une pareille conduite est-elle autre chose qu'un complot et une révolte? Ce n'est pas une défection, — car il n'y a défection que dans le cas d'oppression violente ; — c'est une conspiration avec nos plus cruels ennemis, pour nous anéantir. Le crime est bien plus grand que si c'était un État puissant par lui-même qui vous eût rendu guerre pour guerre. Rien ne leur a servi d'exemple, ni les désastres de ceux qui, après s'être détachés de vous, sont retombés sous votre puissance ; ni le bonheur dont ils jouissaient et qui eût dû les faire reculer devant le danger. Pleins d'une présomptueuse confiance dans l'avenir, tout gonflés d'espérances supérieures à leur puissance, mais inférieures encore à leurs désirs, ils ont pris les armes et préféré la force à la justice ; du moment où ils ont cru entrevoir le succès, ils nous ont attaqués, sans avoir reçu de nous aucune offense. D'ordinaire ce sont les

États parvenus soudainement à une fortune inespérée qui se portent ainsi à d'insolentes prétentions[1] : en général un bonheur prévu, et qui ne dépasse pas nos espérances, est bien plus stable que celui qui nous surprend inopinément ; et il est plus facile, en quelque sorte, de lutter contre le malheur que de se maintenir dans la prospérité.

« Nous eussions dû, depuis longtemps, ne pas traiter les Mytiléniens avec plus d'égards que les autres; ils n'en seraient pas venus à ce degré d'insolence ; car il est naturel à l'homme de mépriser qui le flatte et de respecter qui lui résiste. Qu'ils soient donc punis maintenant comme le mérite leur faute; et vous, n'allez pas absoudre le peuple, en n'imputant le crime qu'au petit nombre; car tous ont également conspiré. S'ils s'étaient tournés vers vous, comme ils le pouvaient, ils seraient maintenant rendus à leurs foyers; mais ils ont cru plus sûr de courir les mêmes dangers que leurs chefs et se sont associés à leur défection. Songez-y bien : si vous infligez le même châtiment à ceux de vos alliés qui vous abandonnent forcés par l'ennemi, et à ceux qui le font de leur propre mouvement, croyez-vous qu'il y en ait un seul qui ne saisisse le moindre prétexte pour vous abandonner, lorsqu'il aura en perspective la liberté pour prix du succès, et, en cas d'échec, un traitement qui n'a rien de rigoureux. Nous, au contraire, il nous faudra risquer contre chaque ville et nos trésors et nos personnes; si nous

[1] Pour compléter le sens il faut ajouter : les Mytiléniens sont d'autant plus coupables, puisqu'ils n'ont pas même l'excuse de ces entraînements soudains.

réussissons, nous aurons pris une ville ruinée, et perdu pour l'avenir les revenus qui font notre force ; si nous échouons, nous verrons un nouvel adversaire s'ajouter à ceux que nous avons déjà, et il nous faudra consacrer à combattre nos propres alliés le temps que nous devrions employer à lutter contre nos ennemis actuels.

XL. « Ne leur laissons donc aucune espérance ; il ne faut pas qu'ils puissent compter sur l'éloquence ou sur l'argent pour acheter leur pardon, comme s'ils n'étaient coupables que d'une faiblesse inhérente à l'humanité : leur offense a été volontaire ; ils ont conspiré sciemment, et il n'y a de pardonnable que ce qui est involontaire. Pour moi j'ai déjà fait connaître précédemment mon opinion ; aujourd'hui encore je maintiens que vous ne devez pas revenir sur une résolution adoptée, ni commettre les trois fautes les plus funestes au pouvoir : céder à la pitié, à la séduction des discours, à un mouvement d'indulgence. La pitié convient envers ceux qui paient d'une juste réciprocité, mais non envers des hommes qui, loin de compatir à leur tour, seront de toute nécessité et à jamais vos ennemis. Les orateurs qui amusent par leur éloquence trouveront à jouter dans d'autres questions de moindre importance, sans choisir une occasion où la république, pour un amusement d'un instant, éprouverait un immense dommage, tandis qu'eux-mêmes seraient bien payés de leurs belles paroles ; quant à l'indulgence il faut l'accorder à ceux qui, dans l'avenir du moins, doivent nous rester fidèles, mais non à ceux qui, toujours les mêmes, n'en continueront pas moins à être nos ennemis.

« Je me résumerai en un mot : en suivant mes con-

seils, vous ne ferez rien que de juste envers les Mytiléniens, et en même temps vous sauvegarderez vos intérêts. En agissant autrement, vous ne vous les attacherez pas, et vous prononcerez surtout contre vous-mêmes. Car si leur défection est légitime, votre domination ne saurait l'être; et si, même contre le droit, vous croyez devoir conserver l'empire, il vous faut aussi, contrairement à la justice, mais dans votre intérêt, sévir contre eux. Sinon, renoncez à la domination, et, à l'abri des périls, livrez-vous à d'humbles vertus. Traitez-les comme ils vous eussent traités vous-mêmes : échappés à leurs complots, ne montrez pas moins de vigueur que les conspirateurs; songez enfin au traitement qu'ils vous réservaient vraisemblablement s'ils eussent été vainqueurs, surtout après avoir été les premiers à vous attaquer.

« On n'est jamais plus acharné et plus impitoyable qu'envers ceux à qui on a nui sans raison, parce qu'on pressent ce qu'il y a de danger à laisser vivre de pareils ennemis; car celui qui a été offensé sans motif est plus implacable, s'il échappe, qu'un ennemi ordinaire.

« Ne soyez donc pas traîtres à vous-mêmes : reportez-vous, autant que possible, par la pensée, au moment même du danger; songez quel prix sans égal vous attachiez à les vaincre; et, maintenant, rendez-leur la pareille, sans vous laisser amollir par leur situation présente, sans oublier le péril naguère suspendu sur vos têtes. Châtiez-les comme ils le méritent, et, par cet exemple, montrez clairement au reste des alliés que quiconque fera défection sera puni de mort. Une fois qu'ils le sauront, vous aurez moins souvent à né-

gliger vos ennemis pour combattre vos propres alliés. »

XLI. Ainsi parla Cléon. Après lui Diodote, fils d'Eucratès, qui, dans la précédente assemblée, avait vivement combattu le décret de mort contre les Mytiléniens, s'avança et parla en ces termes :

XLII. « Je ne saurais ni blâmer ceux qui ont proposé une nouvelle délibération au sujet des Mytiléniens, ni approuver ceux qui trouvent mauvais qu'on revienne plusieurs fois sur les affaires les plus importantes. Loin de là, je crois que les deux choses les plus contraires à une saine délibération sont la précipitation et la colère [1] ; l'une provient, en général, du manque de sens, l'autre de l'ignorance et de l'irréflexion. Celui qui soutient que les discours n'éclairent pas les faits est ou dépourvu de raison, ou guidé par quelque intérêt personnel : dépourvu de raison s'il se figure qu'il est quelque autre moyen de répandre la lumière sur l'avenir et les questions obscures ; guidé par l'intérêt, si, voulant conseiller quelque mesure honteuse et sentant son impuissance à bien dire sur ce qui n'est pas bien, il espère, par d'habiles calomnies, effrayer ses adversaires et ses auditeurs. Mais ceux-là sont les pires de tous qui se font de l'imputation de vénalité un argument contre l'opinion émise par un autre. S'ils se contentaient de l'accuser d'ignorance, l'orateur qui aurait eu le dessous pourrait emporter la réputation d'un homme sans talent ; sa probité, du moins, ne serait pas en cause ; mais, quand on ajoute l'accusation d'improbité, il devient suspect, même s'il gagne sa cause ;

[1] *Cupidinem atque iram, pessumos consultores* (Sall. *Jug.* 68).

et, s'il la perd, il passe tout à la fois pour malhabile et malhonnête.

« La république n'a rien à gagner à ces manœuvres; car la crainte éloigne d'elle les conseillers honnêtes. Tout n'en irait que mieux si de telles gens ne savaient manier la parole; car ils entraîneraient l'état à bien moins de fautes. Un bon citoyen doit, au lieu d'effrayer son adversaire, combattre loyalement, à armes égales, et ne se montrer supérieur à lui que par l'éloquence. Dans une sage république, sans combler de nouveaux honneurs celui qui donne le plus de conseils utiles, on doit du moins ne rien retrancher de ceux dont il jouit; et, loin qu'aucune peine y soit infligée à l'orateur malheureux, sa considération même doit être à l'abri de toute atteinte. De cette manière, celui qui a déjà réussi ne parlera pas contre son sentiment et ne flattera pas le peuple en vue de nouveaux succès; celui qui a échoué ne songera pas non plus à recourir aux mêmes moyens de flatterie pour se concilier la multitude.

XLIII. « Nous faisons ici tout le contraire : bien plus, sur le simple soupçon qu'un orateur est guidé par quelque intérêt, fussions-nous d'ailleurs persuadés qu'il donne les meilleurs conseils, jaloux des profits problématiques que nous supposons qu'il peut faire, nous frustrons par cela seul l'État d'avantages incontestables. Les choses en sont à ce point que les bons conseils, présentés sans détours, ne sont pas moins suspects que les mauvais; si bien que si, d'un côté, celui qui veut faire adopter les mesures les plus funestes doit se concilier le peuple en le trompant, de l'autre, celui qui ouvre un avis utile est également obligé à mentir pour trouver créance. Grâce à tous ces

raffinements, notre république est la seule qu'on ne puisse servir ouvertement et sans la tromper. Si l'on donne franchement un conseil utile, on est soupçonné d'en attendre quelque profit secret. Aussi, en présence de pareilles dispositions, sommes-nous obligés, quand nous portons la parole dans les questions les plus graves, de voir plus loin que vous, qui ne savez guère réfléchir mûrement; d'autant mieux que nous sommes responsables des conseils que nous vous donnons, et que nous nous adressons à des auditeurs irresponsables. Si, du moins, celui qui ouvre un avis et celui qui s'y range avaient le même danger à courir, vos jugements seraient plus réfléchis. Mais, loin de là, s'il vous survient quelque échec, cédant au premier mouvement de colère, vous faites payer au conseiller seul la peine d'une opinion que vous avez partagée, d'une faute qui a été celle de la majorité.

XLIV. « Quant à moi, je n'ai pris la parole ni pour contredire, ni pour accuser personne au sujet des Mytiléniens. Car, si nous sommes sensés, ce n'est pas sur leurs fautes que doit s'établir la discussion, mais sur le meilleur parti à prendre pour nous-mêmes. Quand j'aurais démontré qu'ils sont coupables d'une manière absolue, je ne demanderais pas pour cela leur mort, si elle nous est inutile; et, méritassent-ils quelque indulgence, je ne la réclamerais pas, si je n'y voyais avantage pour la république. Je crois que nous avons à délibérer sur l'avenir bien plus que sur le présent. Cléon invoque surtout l'utilité qu'il y aura, pour l'avenir, à infliger la peine de mort, afin de rendre les défections moins fréquentes; et moi, la considération de vos intérêts à venir me conduit à une conclusion tout

opposée. Je vous engage donc à ne pas vous laisser entraîner par ce que son discours a de plausible à repousser ce qu'il y a de vraiment utile dans mon opinion; car ce qu'il a dit, mieux d'accord avec votre ressentiment actuel contre les Mytiléniens, vous semble plus juste et pourrait aisément vous entraîner; mais il n'est point ici question de faire leur procès (on pourrait alors invoquer la justice), il ne s'agit que de délibérer à leur propos sur le parti le plus utile à prendre pour nous.

XLV. « Dans les États, la peine de mort est établie contre un grand nombre de crimes qui, loin d'égaler le leur, n'en approchent même pas; cependant l'espérance donne l'audace d'affronter ce péril, et tout homme qui court un pareil risque compte sur lui-même et sur la réussite de ses desseins. Il en est de même pour les villes : en vit-on jamais se révolter avec la pensée qu'elles ne trouveraient ni en elles-mêmes, ni dans leurs alliances, des ressources suffisantes? Il est naturel à l'homme, aux États comme aux particuliers, de commettre des fautes; et il n'y a pas de loi qui puisse empêcher cela, puisqu'on a désormais parcouru toute la série des peines, les aggravant sans cesse, pour être moins exposé aux attentats des malfaiteurs. Il est même vraisemblable qu'autrefois, pour les plus grands crimes, les punitions étaient moins sévères; mais comme avec le temps on les affronta, la plupart aboutirent à la mort; et cependant on brave la mort elle-même. Il faut donc, ou trouver quelque épouvantail plus terrible, ou reconnaître que la crainte des châtiments n'empêche rien. Le pauvre devient audacieux par nécessité; l'insolence et l'orgueil du pouvoir

poussent le riche à l'ambition. Dans toutes les autres situations où l'homme est dominé par la passion, il cède à l'irrésistible entraînement du moment, et se laisse jeter au milieu des périls. A ces causes il faut ajouter l'espérance et le désir : le désir commande, l'espérance le suit ; celui-ci forme les desseins, celle-là suppose la facilité du succès, et tous les deux causent les plus grands désastres ; d'autant mieux qu'ils cheminent sourdement, plus redoutables par cela même que les dangers visibles. A tout cela se joint la fortune, qui ne contribue pas moins à nous exalter : quelquefois une occasion se présente inopinément, et on se jette au milieu des hasards avec des moyens insuffisants. Les États surtout subissent ces entraînements ; cela se conçoit : il s'agit alors des plus puissants intérêts, la liberté ou la domination ; et chaque citoyen, voyant tout un peuple avec lui, conçoit follement une plus haute idée de lui-même. En un mot, il est impossible, quand la nature humaine se porte vivement à la poursuite d'un objet, qu'on puisse l'en détourner par l'autorité des lois, ou par aucune autre crainte ; il y aurait même par trop de simplicité à y prétendre.

XLVI. « Il ne faut donc pas, par trop de confiance dans l'efficacité de la peine de mort, prendre une résolution funeste ; il ne faut pas fermer toute espérance aux villes révoltées, en déclarant qu'il n'y a plus de place pour le repentir, et qu'un prompt retour ne saurait expier leur crime. Songez que, dans l'état actuel, lorsqu'une ville rebelle se reconnaît dans l'impossibilité de vaincre, elle vient à composition lorsqu'elle est encore en état de payer les frais de la guerre et d'ac-

quitter le tribut à l'avenir. Mais, avec une pareille politique, croyez-vous qu'il y ait une seule ville qui ne fasse de plus sérieux préparatifs et qui ne soutienne le siége jusqu'à la dernière extrémité, s'il n'y a aucune différence entre une prompte soumission et une résistance opiniâtre? N'y aura-t-il pas alors dommage pour nous-mêmes à prolonger nos dépenses devant une place assiégée, tout accord étant désormais impossible; à ne la prendre que ruinée, si nous nous en emparons, et à nous priver pour l'avenir des tributs que nous devions en attendre, tributs qui sont notre force contre nos ennemis? Ne compromettons donc pas nos propres intérêts en jugeant les coupables d'après les principes d'une justice rigoureuse; considérons plutôt comment nous pourrons, en ne punissant qu'avec une prudente modération, laisser aux villes assez de ressources pour nous fournir à l'avenir d'abondants tributs. N'espérons pas les maintenir par la rigueur des lois, mais par une active vigilance. Nous faisons actuellement le contraire : si un peuple libre, qui ne reste sous notre domination que par la force, a tenté, comme cela est naturel, de recouvrer son indépendance, lorsqu'il retombe sous notre joug nous croyons devoir le punir avec rigueur. Le mieux, avec des hommes libres, n'est pas de châtier sévèrement ceux qui se soulèvent, mais de les surveiller sévèrement avant leur défection, de prévenir chez eux même la pensée de la révolte, et, après les avoir subjugués, d'étendre le moins possible l'accusation.

XLVII. « Voyez à quelle lourde faute vous entraînerait sous ce rapport l'avis de Cléon. Maintenant, dans toutes les villes, le peuple vous est favorable; il ne

s'associe pas à la révolte des chefs, ou, s'il y est forcé, il devient bientôt l'ennemi de ceux qui l'ont entraîné à la défection ; aussi, dans chaque ville ennemie, avez-vous, en attaquant, le peuple pour allié. Mais si vous exterminez la population de Mytilène, qui n'a pas pris part à la défection, et qui, dès qu'elle a eu des armes, vous a livré spontanément la ville, vous commettrez premièrement une injustice, en tuant ceux qui ont été favorables à votre cause ; ensuite vous ferez pour l'aristocratie ce qu'elle désire le plus : dès qu'elle aura soulevé une ville, elle verra aussitôt le peuple prendre parti pour elle, du moment où vous aurez montré d'avance que la même peine attend les innocents et les coupables. Le peuple même fût-il coupable, il faudrait feindre de l'ignorer, afin de ne pas mettre contre nous la seule classe qui nous reste encore fidèle. En un mot, je crois qu'il est plus avantageux, pour le maintien de votre domination, de supporter volontairement une injustice que d'exterminer justement ceux que vous devez ménager. Il n'est pas possible que la justice et l'intérêt s'accordent, comme le prétend Cléon, à réclamer leur châtiment.

XLVIII. « Quant à vous, reconnaissez que c'est là ce qu'il y a de mieux : cédez, non point à la pitié et à l'indulgence, sentiments auxquels je ne veux pas non plus que vous vous laissiez entraîner, mais aux raisons que je vous ai fait entendre ; jugez avec calme les Mytiléniens que Pachès vous a envoyés comme les plus coupables, et laissez les autres dans leurs foyers. Voilà ce qui est véritablement avantageux pour l'avenir et inquiétant dès à présent pour vos ennemis ; car on prend plus d'avantage sur ses adversaires en agissant

avec une sage maturité, qu'en recourant à des mesures énergiques, mais inconsidérées. »

XLIX. Ainsi parla Diodote. Après ces discours, où les raisons se balançaient, le même conflit d'opinions se produisit chez les Athéniens. Les suffrages se partagèrent à peu près; cependant l'avis de Diodote prévalut. Aussitôt on envoya en toute hâte une seconde trirème; car on craignait qu'elle ne fût devancée par la première et ne trouvât la ville massacrée. L'autre avait un jour et une nuit d'avance[1]. Les députés mytiléniens approvisionnèrent le vaisseau de vin et de farine, et promirent une forte récompense à l'équipage s'il gagnait l'autre bâtiment de vitesse. Les matelots, en effet, firent une telle diligence que, tout en manœuvrant, ils mangeaient leur farine, pétrie avec du vin et l'huile, et se relevaient pour ramer et dormir tour à tour. Heureusement ils n'eurent aucun vent contraire; d'ailleurs, le premier vaisseau, chargé d'une horrible mission, ne pressait pas sa marche; le second, grâce à cette diligence, ne fut devancé que du temps qu'il fallut à Pachès pour lire le décret et se préparer à l'exécuter. La seconde trirème aborda alors et empêcha le massacre. Telle fut l'imminence du danger que courut Mytilène.

L. Les autres Mytiléniens que Pachès avait envoyés, comme les principaux auteurs de la défection, furent mis à mort sur l'avis de Cléon; ils étaient un peu plus de mille[2]; on rasa les fortifications des Mytiléniens et

[1] En effet, Thucydide a dit précédemment que les Athéniens s'étaient repentis le lendemain du jour où fut rendu le premier décret.

[2] Pachès eut, peu de temps après, à rendre compte de sa con-

on confisqua leur flotte. Dans la suite, au lieu d'imposer un tribut aux Lesbiens, les Athéniens partagèrent leur territoire, celui de Méthymne excepté, en trois mille lots : trois cents furent réservés et consacrés aux dieux[1]; le reste fut tiré au sort entre des citoyens d'Athènes qu'on envoya en prendre possession. Les Lesbiens, moyennant une redevance annuelle fixée à deux mines[2] pour chaque lot, continuèrent à les cultiver. Les Athéniens s'emparèrent aussi des places que les Mytiléniens possédaient sur le continent et les soumirent à leur domination. Tels furent les événements de Lesbos[3].

LI. Le même été, après la prise de Lesbos, les Athéniens, sous la conduite de Nicias, fils de Nicératus, firent une expédition contre l'île de Minoa, située en face de Mégare[4]. Elle servait de fort aux Mégariens qui y avaient construit une tour. Le dessein de Nicias était d'y établir pour les Athéniens une station fortifiée, plus à portée que Boudoron et Salamine, pour empê-

dulte pendant ce commandement; et se perça de son épée pour échapper à une condamnation (PLUTARQUE, *Nicias*, 6).

[1] Chez les Grecs et les Romains on attribuait ainsi aux dieux des terres, qui faisaient partie du domaine public; elles étaient affermées à des particuliers, sous la condition d'entretenir les temples et de fournir aux frais du culte (voir ARIST. *Polit.* VII, 10). Souvent aussi des particuliers consacraient aux dieux une propriété, dont ils continuaient cependant à jouir, eux et leurs descendants. C'était un moyen d'en rendre la possession plus stable (XÉNOPH., *Anab.*, V, 3).

[2] La mine valait cent drachmes, environ quatre-vingt-dix fr.

[3] Les séditions qui plus tard s'élevèrent à Lesbos semblent prouver que les trois mille colons athéniens ne s'y établirent pas définitivement; n'ayant rien à faire, ils durent vite regretter l'active oisiveté de la place publique.

[4] En face de Nisée, port de Mégare.

cher les Péloponnésiens de faire de là des expéditions clandestines et d'envoyer, comme ils l'avaient fait précédemment[1], des galères et des bâtiments armés en course. Il voulait en même temps intercepter toute importation à Mégare. Il s'empara d'abord par mer, au moyen de machines de guerre, de deux tours avancées qui dépendaient de Nisée, et rendit ainsi libre le passage entre l'île de cette place. Puis il fortifia la partie par où l'on pouvait, du continent, introduire des secours au moyen d'un pont jeté sur les marais; car l'île est peu éloignée de la terre ferme. Tout cela fut l'ouvrage de quelques jours. Il fortifia ensuite l'île, y laissa garnison, et rentra avec son armée.

LII. Dans le cours de cet été, et vers la même époque, les Platéens, manquant de vivres, et dans l'impossibilité de continuer la résistance, se rendirent aux Péloponnésiens; voici dans quelles circonstances : les assiégeants donnèrent un assaut que les Platéens ne furent pas en état de repousser. Le général lacédémonien reconnut leur faiblesse; mais il ne voulait pas prendre la ville de vive force; car ses instructions portaient qu'il fallait que, si l'on venait un jour à traiter avec les Athéniens, à la condition de rendre réciproquement les places prises dans la guerre[2], Platée ne pût entrer dans ces restitutions, comme s'étant donnée elle-même aux Lacédémoniens. Il envoya donc un hé-

[1] Lors de la tentative de Cnémus et de Brasidias contre Salamine.

[2] Telle fut, en effet, une des conditions de la paix de Nicias. — Lorsque les Platéens réclamèrent la possession de leur ville, les Thébains répondirent qu'elle n'avait pas été prise de vive force, mais s'était donnée à eux; et ils la gardèrent.

raut déclarer que, s'ils remettaient volontairement la place et consentaient à prendre les Lacédémoniens pour juges, tout en sévissant contre les coupables, on ne condamnerait personne sans jugement. Sur cette déclaration du héraut, les assiégés, réduits alors à la dernière extrémité, rendirent la ville. Les Péloponnésiens leur fournirent des vivres pendant quelques jours, en attendant que les juges, au nombre de cinq, fussent venus de Lacédémone. A leur arrivée, on n'établit contre les Platéens aucun chef d'accusation; on se contenta de les faire venir et de leur demander si, dans la guerre actuelle, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Ils répondirent qu'ils demandaient à s'étendre davantage sur leur justification, et chargèrent de leur défense deux des leurs, Astymaque, fils d'Asopolaüs, et Lacon, fils d'Aïmnestus, proxène des Lacédémoniens. Ceux-ci s'avancèrent et parlèrent ainsi :

LIII. « Nous vous avons livré notre ville, Lacédémoniens, confiants dans votre parole. Ce n'est pas là le jugement sur lequel nous comptions : nous attendions plus de respect de la légalité; et, si nous avons accepté des juges, si nous n'en avons pas voulu d'autres que vous qui allez prononcer sur notre sort, c'était dans la persuasion qu'auprès de vous surtout nous trouverions justice. Mais, maintenant, nous craignons bien d'avoir manqué doublement notre but : car nous soupçonnons (et cela n'est que trop vraisemblable) que nous avons à nous défendre contre le dernier supplice, et que nous ne vous trouverons pas exempts de partialité. Ce qui confirme nos craintes, c'est premièrement qu'on n'a formulé contre nous aucune accusa-

tion régulière que nous puissions réfuter, puisque c'est nous-mêmes qui avons dû demander à parler ; ensuite on ne nous adresse qu'une courte question, ménagée de telle sorte que, si notre réponse est conforme à la vérité, elle nous condamne, et si nous mentons, l'évidence est contre nous. De quelque côté que nous nous tournions, l'embarras est le même ; aussi, quelque danger qu'il y ait à parler, nous sommes forcés à suivre ce parti, qui nous paraît encore le plus sûr ; car, si nous gardions le silence dans la situation où nous sommes, on pourrait nous le reprocher et croire qu'en parlant nous avions chance de nous sauver.

« A toutes nos perplexités se joint la difficulté de vous persuader : si nous étions inconnus les uns des autres, nous pourrions invoquer en notre faveur le témoignage de faits que vous ignoreriez ; mais, tout au contraire, nous allons parler à des hommes à qui tout est connu. Ce que nous craignons, ce n'est pas que, préjugeant l'infériorité de nos mérites à l'égard des vôtres, vous ne nous en fassiez un crime ; mais bien que, dans le but de complaire à d'autres, vous ne nous fassiez plaider une cause déjà jugée.

LIV. « Néanmoins, après avoir exposé quels sont, dans notre différend avec les Thébains, nos droits en regard de vous et des autres Grecs, nous rappellerons nos services et tâcherons de vous persuader. A cette courte question : « Si, dans cette guerre, nous avons fait quelque bien aux Lacédémoniens et à leurs alliés, » nous répondons que, si vous nous interrogez comme ennemis, nous ne sommes pas coupables de ne pas vous avoir fait de bien, et que, si vous nous regardez comme amis, la faute est bien plutôt à vous d'être venus nous

combattre. Soit dans la paix, soit dans la guerre contre le Mède, nous nous sommes montrés irréprochables; ce n'est pas nous qui, dernièrement, avons les premiers rompu la paix; et jadis on nous vit, seuls des Béotiens, concourir à la liberté de la Grèce[1]. Habitant le continent, nous avons néanmoins combattu sur mer à Artémisium. Dans la bataille livrée sur notre territoire, nous étions également avec vous et Pausanias. Tous les autres dangers qui ont pu menacer la Grèce à cette époque, nous les avons partagés dans la mesure de nos forces; et vous-mêmes, en particulier, Lacédémoniens, quand une immense terreur enveloppait Sparte, quand, après le tremblement de terre, les Hilotes révoltés s'enfermèrent dans Ithome, vous avez vu arriver à votre secours le tiers de nos forces. De tels services ne doivent point être oubliés.

LV. « Voilà ce que nous avons cru devoir faire jadis, dans ces occasions mémorables. Si, depuis lors, nous sommes devenus ennemis, la faute en est à vous. Quand, opprimés par les Thébains, nous avons dû recourir à une alliance, vous nous avez repoussés; vous nous avez conseillé de nous tourner vers les Athéniens, sous prétexte qu'ils étaient près de nous, et que vous étiez trop éloignés. Et pourtant, dans la guerre, vous n'avez reçu de nous aucune injure grave; vous n'en aviez aucune à redouter pour l'avenir. Sans doute, nous avons refusé de nous détacher des Athéniens, malgré vos injonctions; mais il n'y a là aucun crime : ils nous avaient secourus contre les Thébains, quand vous refusiez d'a-

[1] Hérodote dit, en effet, IX, 28, que les Platéens envoyèrent six cents hommes à l'armée de Pausanias; mais ils ne prirent pas part au combat.

gir; il eût été mal de les trahir ensuite, surtout après avoir éprouvé leurs bienfaits, après avoir réclamé nous-mêmes leur alliance dans un moment de détresse, et obtenu chez eux le droit de cité; notre devoir était, au contraire, de déférer avec empressement à leurs ordres. Quant aux entreprises auxquelles vous avez les uns et les autres entraîné vos alliés, s'il en est de répréhensibles, la faute n'en est pas à ceux qui vous ont suivis, mais à vous, qui les dirigiez dans des actes condamnables.

LVI. « Les Thébains sont coupables envers nous de nombreuses injustices. Vous connaissez la dernière cause de nos malheurs actuels : contre des hommes qui avaient pris notre ville en pleine paix, bien plus, au milieu d'une fête, nous étions en droit de sévir, d'après cette loi partout en vigueur qui permet de repousser l'agresseur. Il ne serait pas juste maintenant que nous eussions à souffrir à cause d'eux. Car, si vous soumettez la justice à votre utilité actuelle et à leur haine, vous vous montrerez, non pas juges intègres, mais esclaves de l'intérêt. Et d'ailleurs, si les Thébains paraissent vous êtes utiles aujourd'hui, nous vous l'étions bien plus autrefois, nous et les autres Grecs, lorsque vous étiez dans un plus grand péril. Maintenant, en effet, c'est vous qui, par vos agressions, vous rendez redoutables aux autres; mais à cette époque, quand le barbare apportait à tous la servitude, les Thébains étaient avec lui. Il est donc juste que notre faute actuelle, si toutefois il y a eu faute, soit compensée par notre dévouement d'alors. Vous trouverez même que le service est comparativement supérieur, eu égard surtout aux circonstances; car, à ce moment,

bien peu des Grecs opposaient quelque bravoure à la puissance de Xerxès. Alors on comblait d'éloges ceux qui, au lieu de se préoccuper de leur propre intérêt et de leur sécurité personnelle, au milieu de l'invasion, affrontaient volontairement les périls, épris de la plus noble ambition. Nous fûmes de ce nombre : comblés alors des premiers honneurs, nous avons à craindre aujourd'hui de périr, pour avoir suivi les mêmes principes, pour avoir cédé au sentiment de justice qui nous attachait aux Athéniens plutôt qu'à l'intérêt qui nous portait vers vous. Cependant, il faut toujours porter le même jugement sur les mêmes actes, persuadés que la seule chose vraiment avantageuse, c'est que des alliés honnêtes obtiennent pour leurs vertus une récompense assurée, et que même l'intérêt actuel soit subordonné à ce principe.

LVII. « Songez aussi que vous êtes aujourd'hui cités pour votre honnêteté, chez la plupart des Grecs [1]. Si vous portez sur nous une sentence inique, le jugement que vous allez prononcer, vous si illustres, contre nous qui ne sommes pas non plus sans quelque valeur, ne sera pas enseveli dans l'obscurité. Prenez garde dès lors qu'on ne juge sévèrement une condamnation prononcée contre des hommes courageux par vous plus courageux encore, et qu'on ne s'afflige à la vue de nos dépouilles suspendues dans les temples publics de la Grèce dont nous fûmes les bienfaiteurs. On ne verra pas sans stupeur Platée détruite par les Lacédémo-

[1] Bloomfield fait remarquer avec raison que cette réputation était bien imméritée. Indépendamment du massacre des neutres, et de la destruction de Platée, aucun crime ne leur coûta jamais pour satisfaire leur ambition.

niens, Platée inscrite par vos pères sur le trépied de Delphes, en témoignage de sa valeur, et effacée par vous, pour complaire aux Thébains, du milieu de la Grèce avec tous ses habitants. Voilà donc à quel degré d'infortune nous en sommes venus! Si les Mèdes l'eussent emporté, nous étions perdus; et aujourd'hui nous nous voyons préférer les Thébains par vous qui nous étiez si chers autrefois! Nous avons eu à lutter contre les deux extrémités les plus terribles, naguère la mort par la faim, si nous ne livrions pas notre ville, et maintenant un jugement capital. Nous voici abandonnés de tous : Platée, après avoir montré en faveur des Grecs une audace au-dessus de ses forces, est aujourd'hui délaissée sans secours. De nos alliés d'autrefois, aucun ne vint à notre aide, et vous, Lacédémoniens, vous notre seul espoir, nous craignons que vous ne nous fassiez défaut.

LVIII. « Cependant, au nom des dieux témoins autrefois de notre alliance, au nom de notre dévouement pour les Grecs, nous vous supplions de vous laisser fléchir, et de revenir sur les résolutions qu'ont pu vous inspirer les Thébains. Exigez que, par une juste réciprocité, ils vous laissent épargner ceux qu'il serait indigne de vous de faire périr; sachez mériter une reconnaissance honnête[1] au lieu d'une gratitude honteuse[2]; ne prenez pas pour vous le déshonneur afin de complaire aux autres. Il faut peu de temps pour détruire nos corps; mais il sera difficile d'effacer l'in-

[1] Celle des Platéens.

[2] La reconnaissance que leur témoigneraient les Thébains, pour le massacre des Platéens.

famie d'un tel acte ; car ce ne sont pas des ennemis que vous punirez en nous, ce qui serait justice ; ce sont des amis que la nécessité a réduits à vous combattre.

« Ainsi, en nous garantissant la vie, vous remplirez un devoir sacré de justice ; vous songerez, avant de prononcer, que nous nous sommes livrés volontairement et en tendant vers vous nos mains suppliantes ; que, dès lors, le droit public de la Grèce ne permet pas de nous mettre à mort, et, qu'enfin, nous vous avons de tout temps obligés. Tournez vos regards vers les tombeaux de vos pères, morts sous les coups des Mèdes, et ensevelis dans nos campagnes [1] : chaque année nous consacrions des vêtements [2] en leur honneur, avec toutes les solennités d'usage ; nous leur offrions les prémices de tous les fruits de la terre ; amis, nous leur apportions les dons d'une terre amie ; alliés, nous honorions en eux d'anciens compagnons d'armes. Le contraire aura lieu, si vous ne jugez pas comme il convient : songez-y bien ; quand Pausanias leur donna la sépulture, il crut les déposer dans une terre amie, à la garde d'hommes dévoués : et vous, en nous mettant à mort, en déclarant thébain le territoire de Platée, que feriez-vous autre chose qu'abandonner vos pères, vos parents, dans une terre ennemie, au milieu de leurs meurtriers, et les dépouiller des honneurs qui leur sont

[1] Du temps de Strabon, on montrait encore ces tombeaux à Platée.

[2] On trouve très peu de passages dans les auteurs anciens qu aient rapport à cette coutume de consacrer des vêtements aux morts. Cependant Tacite (*Ann.* III, 2) raconte que les colonies traversées par les cendres de Germanicus brûlaient des vêtements et des parfums en son honneur.

rendus aujourd'hui. Bien plus, vous réduirez en servitude la terre où les Grecs ont conquis leur liberté; vous rendrez déserts les temples des dieux qu'ils ont invoqués, lorsqu'ils vainquirent les Mèdes; vous frustrerez ces dieux des sacrifices que nous leur offrons à l'exemple de nos pères fondateurs de leurs temples.

LIX. « Non, Lacédémoniens; cela serait indigne de votre gloire, contraire au droit commun de la Grèce, injurieux pour vos ancêtres; vous ne voudrez pas, pour satisfaire une haine étrangère, sans avoir reçu vous-mêmes aucune injure, nous égorger, nous, vos bienfaiteurs; vous nous épargnerez, vous vous laisserez fléchir et toucher par la pitié; la prudence même vous le conseille; vous songerez combien est terrible la peine qui nous menace; vous songerez aussi quels sont les hommes qu'elle doit frapper, et combien il est difficile de prévoir sur qui doit un jour tomber le malheur, même immérité.

« Pour nous, pressés par la nécessité, et nous conformant à notre situation, nous invoquons les dieux qu'adorent en commun tous les Grecs sur les mêmes autels [1]; nous les supplions de vous rendre sensibles à nos prières; nous vous conjurons, au nom de vos pères, de ne pas oublier les serments qu'ils ont faits. Suppliants des tombeaux de vos ancêtres, nous implorons ces héros qui ne sont plus, pour n'être point abandonnés à la discrétion des Thébains et livrés aux plus cruels des ennemis, nous vos amis dévoués. Menacés aujourd'hui du sort le plus cruel, nous vous rappelons le jour où nous nous sommes signalés avec vos pères par les actions les plus éclatantes.

[1] Par exemple, à Delphes, à Olympie.

« Pour terminer ce discours, — car il le faut enfin, quelque difficile que ce soit dans notre situation, puisqu'avec nos dernières paroles approche peut-être la fin de notre existence, — nous vous déclarons, en finissant, que ce n'est point aux Thébains que nous avons livré notre ville ; car nous eussions préféré de beaucoup mourir par la faim, la plus ignominieuse de toutes les morts. C'est à vous que nous nous en sommes remis avec confiance : il est donc juste, si nous ne pouvons vous fléchir, de nous rétablir dans l'état où nous étions, et de nous laisser choisir nous-mêmes les chances du péril. Nous vous adjurons en même temps, nous qui fûmes les plus zélés défenseurs de la Grèce, de ne pas nous livrer de vos propres mains, au mépris de votre foi et de nos supplications, aux Thébains nos mortels ennemis. Soyez nos sauveurs ; ne nous perdez pas, au moment même où vous affranchissez le reste des Grecs. »

LX. Ainsi parlèrent les Platéens. Les Thébains craignirent que les Lacédémoniens ne fissent quelque concession, à la suite de ce discours ; ils s'avancèrent et dirent qu'ils voulaient aussi parler, puisque, contre leur avis, on avait permis aux Platéens de faire une réponse plus étendue que ne le comportait la question qui leur était adressée. On le leur accorda, et ils s'exprimèrent ainsi :

LXI. « Nous n'aurions pas demandé la parole si les Platéens avaient eux-mêmes répondu brièvement à la question ; s'ils ne s'étaient retournés contre nous pour nous accuser ; si, enfin, ils n'étaient sortis du sujet pour faire, à propos d'eux-mêmes, et sur des faits qui n'étaient pas en cause, une longue apologie et un éloge

pompeux de ce que personne ne blâmait. Il nous faut maintenant répondre à leurs accusations et réfuter les louanges qu'ils se donnent, afin qu'ils ne tirent avantage ni de nos fautes, ni de leur gloire, et que vous ne prononciez qu'après avoir entendu la vérité sur les uns et les autres.

« Voici quelle fut la cause première de nos divisions avec eux : c'est nous qui, après avoir occupé le reste de la Béotie, avions colonisé Platée, ainsi que quelques autres places où nous nous étions établis en chassant une population mêlée qui les occupait. Mais les Platéens refusèrent, contrairement aux conventions primitives, de reconnaître notre suprématie ; s'isolant du reste des Béotiens, ils ont violé les lois de nos pères ; quand nous avons voulu les contraindre à les observer, ils se sont alliés aux Athéniens, et, avec eux, ils nous ont fait bien des maux, que nous leur avons rendus.

LXII. « Ils prétendent que, lors de l'invasion des barbares en Grèce, seuls des Béotiens ils n'ont pas pris parti pour les Mèdes ; c'est à ce titre surtout qu'ils s'exaltent eux-mêmes et nous décrient. Nous prétendons, nous, que s'ils n'embrassèrent pas le parti des Mèdes, c'est que les Athéniens ne voulurent pas les suivre, et que, le jour où les Athéniens, dans la même pensée de domination, attaquèrent les Grecs, eux seuls parmi les Béotiens ont pris parti pour Athènes. Considérez cependant dans quelles circonstances nous avons, les uns et les autres, tenu cette conduite : notre ville n'était alors gouvernée ni par une oligarchie qui respectât l'égalité devant la loi, ni par l'autorité du peuple ; elle subissait ce qu'il y a de plus contraire au règne de la loi et à une sage administration, ce qui se rapproche le plus de la

tyrannie : un petit nombre de citoyens disposaient seuls de toutes choses. Ce sont eux qui, dans l'espoir d'accroître encore leur propre puissance, si le Mède avait l'avantage, continrent le peuple par la force et donnèrent entrée aux barbares. Ainsi la nation, prise dans son ensemble, n'était pas maîtresse d'elle-même quand elle tint cette conduite ; il n'est donc pas juste de lui imputer une faute commise lorsqu'elle n'était point sous l'empire des lois. Ce qu'il faut considérer, c'est notre attitude après le départ du Mède et le rétablissement des lois. Lorsque, plus tard, les Athéniens attaquèrent la Grèce et tentèrent en particulier de soumettre notre pays ; lorsque déjà, grâce aux séditions, ils en occupaient la plus grande partie, nous les avons combattus à Coronée : vainqueurs, nous avons affranchi la Béotie. Maintenant, nous coopérons activement à l'affranchissement général en fournissant de la cavalerie et des secours de toute sorte, dans une plus forte proportion qu'aucun autre des alliés. Voilà notre réponse à l'accusation de Médisme.

LXIII. « C'est bien plutôt vous qui avez trahi les Grecs, et mérité tous les châtiments ; nous allons tâcher de le démontrer : c'est, dites-vous, pour vous venger de nous, que vous êtes devenus alliés et citoyens d'Athènes. Mais alors il fallait vous borner à appeler les Athéniens contre nous, et ne pas marcher avec eux contre les autres Grecs ; vous le pouviez, quand bien même ils eussent voulu vous contraindre, puisque vous aviez antérieurement contracté avec les Lacédémoniens, contre les Mèdes, une alliance dont vous vous réclamez sans cesse. Cette alliance suffisait du moins pour arrêter notre marche contre vous, et, ce qui est d'un

grand poids, pour vous permettre de délibérer sans crainte. Mais vous avez choisi volontairement, et avant d'y être forcés, le parti des Athéniens. Et vous prétendez qu'il eût été honteux de trahir vos bienfaiteurs! Il était bien plus honteux et plus injuste de vous montrer traîtres à tous les Grecs, à qui vous liaient vos serments, qu'aux Athéniens seuls. Ceux-ci travaillent à l'asservissement de la Grèce, ceux-là à son affranchissement. Et d'ailleurs votre reconnaissance a été au delà du service reçu ; elle vous a couverts de honte : car c'est pour repousser l'oppression, dites-vous, que vous les avez appelés à votre secours, et c'est pour opprimer les autres que vous vous êtes faits leurs complices. Cependant il y a moins de honte encore à ne pas témoigner une reconnaissance égale au service, qu'à consentir à l'injustice pour satisfaire à une obligation légitime.

LXIV. « Vous avez prouvé clairement que, si vous seuls ne vous êtes pas ralliés au parti des Mèdes, ce n'était point dans l'intérêt des Grecs, mais parce que les Athéniens ne s'y étaient pas rangés. Vous avez voulu les imiter et faire le contraire des autres. Et vous prétendez ici tirer avantage du bien que vous avez fait pour leur complaire! Cela n'est pas juste : puisque vous avez préféré les Athéniens, partagez avec eux les chances de la guerre, et ne mettez pas en avant l'alliance d'autrefois, comme si elle devait vous sauver aujourd'hui. Vous y avez renoncé ; en la violant vous avez concouru à l'asservissement des Éginètes et de quelques-uns de ceux qui l'avaient jurée avec vous, bien loin de vous opposer à ces violences ; et cela volontairement, sous l'empire des lois qui vous régissent encore aujourd'hui, sans y être, comme nous, forcés

par personne. La dernière invitation que nous vous avons faite, avant le siége, de rester en paix et de garder la neutralité, vous l'avez rejetée. Qui donc, plus que vous, doit être odieux à tous les Grecs? vous qui ne faites parade d'honnêteté que pour leur nuire! Le bien que vous prétendez avoir fait autrefois, vous venez de montrer qu'il ne vous appartenait pas; vous avez dévoilé jusqu'à l'évidence l'invariable penchant de votre nature; car vous avez suivi les Athéniens dans la voie de l'injustice. Ceci soit dit pour prouver que notre alliance avec les Mèdes fut forcée, et la vôtre avec les Athéniens toute volontaire.

LXV. « Quant à la dernière injustice que vous nous reprochez, à savoir d'avoir attaqué votre ville, contrairement au droit, en pleine paix et dans un jour de fête, nous ne croyons pas, même en cela, avoir plus de torts que vous. Si de nous-mêmes nous sommes venus attaquer votre ville et ravager votre territoire en ennemis, nous sommes coupables; mais si ce sont vos citoyens les plus considérables par la fortune et la naissance qui, pour vous détacher d'une alliance étrangère et vous réunir sous les antiques lois communes à tous les Béotiens, nous ont spontanément appelés, quel peut être notre tort? Les instigateurs sont plus coupables que ceux qui les suivent; mais, à notre avis, il n'y a eu faute ni de leur part, ni de la nôtre. Citoyens comme vous, et ayant plus à risquer, ils nous ont ouvert leurs remparts; ils nous ont introduits dans leurs ville en amis, non en ennemis; ils voulaient que ceux d'entre vous qui étaient mauvais ne le devinssent pas davantage, et que les bons fussent traités comme ils le méritaient; leur but était d'amender les esprits, non

de nuire aux personnes; ils voulaient, non pas enlever les citoyens à leur patrie, mais tout au contraire former une seule famille, en vous conciliant l'amitié générale, sans vous créer aucun ennemi.

LXVI. « La preuve que nous n'agissions point en ennemis, c'est que, loin de maltraiter personne, nous avons tout d'abord invité à se joindre à nous ceux qui voudraient se gouverner suivant les anciennes lois communes à tous les Béotiens. Vous avez accédé volontiers à ces propositions, et, après avoir fait un accord avec nous, vous êtes d'abord restés en repos; mais ensuite, quand vous avez reconnu que nous étions en petit nombre, vous n'avez pas imité notre conduite à votre égard. — Et quand bien même il vous eût semblé que c'était un forfait inouï d'être entré sans l'aveu de votre populace, cela ne vous justifierait point. — Au lieu de nous engager à sortir, sans recourir à la violence, vous êtes tombés sur nous au mépris de la convention. Ce qui nous indigne surtout, ce n'est pas le massacre de ceux que vous avez tués dans la mêlée (ils ont péri victimes en quelque sorte du droit de la guerre); mais ceux qui vous tendaient des mains suppliantes, que vous aviez pris vivants, à qui vous nous aviez promis ensuite de laisser la vie, les avoir égorgés contre toutes les lois, n'est-ce pas une atrocité? Et, après avoir commis ainsi trois crimes coup sur coup, infraction de l'accord, massacre après coup des prisonniers, violation de la promesse que vous nous aviez faite de ne pas les tuer, si nous respections vos campagnes, vous nous accusez d'avoir enfreint les lois, et vous prétendez échapper au châtiment de vos crimes! Non, assurément, du moins si les Lacédémoniens jugent

avec équité. Mais vous recevrez le prix de tous ces forfaits.

LXVII. « Nous sommes entrés dans ces détails, ô Lacédémoniens, et pour vous et pour nous-mêmes ; pour vous, afin que vous sachiez que vous les condamnerez justement ; pour nous-mêmes, afin d'établir que notre vengeance est plus légitime encore. Ne vous laissez pas fléchir au récit de leurs anciennes vertus, s'il est vrai qu'ils en aient montré jamais ; car, si ces vertus sont une recommandation pour les opprimés, elles appellent un double châtiment sur ceux qui commettent quelque infamie, parce qu'il leur appartenait d'autant moins de faillir. Qu'il ne leur serve de rien de gémir, d'invoquer la pitié, d'en appeler aux tombeaux de vos pères et à leur propre délaissement ; car nous leur opposerions notre jeunesse bien plus cruellement traitée par eux ; nous dirions le massacre de ceux dont les pères ont péri à Coronée en voulant rallier la Béotie à votre cause ; nous invoquerions ceux qui gémissent aujourd'hui, vieillards délaissés ; et tant de maisons désertes, qui vous supplient bien plus justement de leur accorder vengeance ! On a droit à la pitié, quand on souffre sans l'avoir mérité ; mais quand des hommes souffrent justement, comme ceux-ci, il y a lieu au contraire de se réjouir.

« S'ils sont délaissés, ils le doivent à eux seuls ; ils avaient les meilleurs alliés, et ils les ont repoussés volontairement. Sans avoir été offensés par nous, ils ont foulé aux pieds le droit et obéi à la haine bien plus qu'à la justice ; même le châtiment qu'ils vont recevoir n'égalera pas leur crime, car ils seront punis suivant les lois. Enfin, il n'est pas vrai, comme ils le

prétendent, qu'ils nous aient tendu, au milieu du combat, une main suppliante; mais ils s'en sont remis eux-mêmes, par un accord, aux décisions de la justice.

« Prenez donc en main, Lacédémoniens, la défense du droit commun de la Grèce, violé par eux; accordez-nous une légitime récompense en retour du zèle que nous avons montré, nous victimes de ce droit méconnu; ne vous laissez pas séduire par leurs discours jusqu'à nous repousser; montrez aux Grecs, par un exemple, que ce n'est point à l'éloquence que vous accordez des prix, mais aux actions : quand elles sont bonnes, il suffit de les énoncer en peu de mots; mauvaises, les discours ornés et les belles paroles ne sont qu'un masque dont on les couvre. Si, au contraire, tous ceux qui ont le pouvoir, comme vous l'avez maintenant, sévissent contre les coupables; si vous rendez une sentence qui, comme exemple, s'applique à tous en même temps, on cherchera moins désormais à faire de beaux discours sur des actes injustes. »

LXVIII. Ainsi parlèrent les Thébains. Les juges lacédémoniens crurent que le mieux pour eux était de s'en tenir à la question proposée : « Si les Platéens leur avaient rendu quelque service pendant la guerre. » En effet, ils les avaient engagés primitivement à rester en repos, conformément au traité conclu avec Pausanias, après l'invasion des Mèdes; puis, avant l'investissement de la place, ils leur avaient proposé de rester neutres, d'après les stipulations du même traité, ce qui n'avait pas été accepté : ils pensaient donc que les Platéens, en rompant le traité, s'étaient, de propos délibéré, exposés au mal qu'on leur avait fait. Ils les firent venir, et demandèrent de nouveau à chacun d'eux : « si, dans le

cours de la guerre, ils avaient fait quelque bien aux Lacédémoniens et à leurs alliés. » Sur leur réponse négative, ils étaient emmenés et mis à mort. Personne ne fut excepté. Il n'y eut pas moins de deux cents Platéens égorgés; vingt-cinq Athéniens, assiégés avec eux, subirent le même sort; les femmes furent réduites en servitude.

Quant à la ville, les Thébains la donnèrent à habiter, pendant un an environ, à des Mégariens chassés de leur patrie par une sédition, et à ceux des Platéens leurs partisans qui avaient survécu; mais ensuite ils la rasèrent tout entière jusqu'aux fondements. Avec les matériaux, ils élevèrent, près du temple de Junon, une hôtellerie de deux cents pieds de long, ayant tout autour des appartements hauts et bas. Ils firent entrer dans cette construction les toits et les portes des maisons de Platée; ils employèrent le fer et l'airain à des lits qui furent consacrés à Junon, et bâtirent en l'honneur de cette déesse un temple de pierre de cent pieds. Les terres furent confisquées et affermées pour dix ans au profit des Thébains.

Si les Lacédémoniens traitèrent les Platéens avec une telle rigueur, ce fut en quelque sorte, ou plutôt ce fut uniquement pour complaire aux Thébains, dont ils croyaient avoir besoin dans la guerre qui venait alors de commencer.

Ainsi périt Platée, quatre-vingt-treize ans après être entrée dans l'alliance d'Athènes.

LXIX. Cependant les quarante vaisseaux péloponnésiens qui étaient allés secourir Lesbos et qui fuyaient alors en haute mer, toujours poursuivis par les Athéniens, essuyèrent à la hauteur de l'île de Crète une tempête qui les dispersa. Ils regagnaient en désordre les

côtes du Péloponnèse, lorsqu'ils rencontrèrent à Cyllène treize trirèmes de Leucade et d'Ambracie, sous les ordres de Brasidas, fils de Tellis, envoyé comme conseiller auprès d'Alcidas. Les Lacédémoniens, ayant manqué leur projet sur Lesbos, voulaient augmenter leur flotte et faire voile vers Corcyre alors en proie aux séditions ; comme les Athéniens n'avaient alors que douze bâtiments à Naupacte, leur but était de les devancer avant qu'ils eussent pu envoyer d'Athènes des vaisseaux de renfort. Brasidas et Alcidas disposaient tout pour cette entreprise.

LXX. Les troubles de Corcyre avaient commencé au retour des citoyens faits prisonniers au combat naval d'Épidamne. Les Corinthiens disaient les avoir relâchés moyennant une rançon de huit cents talents, garantie par leurs proxènes ; mais en réalité ils avaient obtenu d'eux l'engagement de leur soumettre Corcyre. Et, en effet, ils se mirent à intriguer et à circonvenir chacun des citoyens, pour soulever la ville contre les Athéniens. Deux vaisseaux, l'un athénien, l'autre corinthien, étant arrivés avec des ambassadeurs, on entra en conférences : les Corcyréens décrétèrent qu'ils resteraient alliés des Athéniens, conformément au traité, mais qu'ils conserveraient avec les Péloponnésiens leurs anciennes relations d'amitié. Il y avait alors à Corcyre un certain Pithéas, proxène volontaire des Athéniens[1], et chef du parti populaire. Ceux de la faction opposée le citèrent en justice, sous prétexte qu'il voulait soumettre Corcyre au joug athénien. Il

[1] Les proxènes d'un peuple étaient les citoyens chargés de défendre chez eux les intérêts de ce peuple, et de traiter ses affaires. Ceux-ci remplissaient volontairement les fonctions de proxènes, c'est-à-dire sans aucune mission publique.

fut absous et cita à son tour cinq de ses accusateurs, choisis parmi les plus riches, comme coupables d'avoir coupé des échalas[1] dans le bois sacré de Jupiter et dans celui d'Alcinoüs. L'amende pour chaque échalas était d'un statère. Ils furent condamnés : comme l'amende était considérable, ils se réfugièrent en qualité de suppliants dans les temples, et demandèrent qu'on leur assignât des termes pour se libérer. Mais Pithéas, qui se trouvait en même temps membre du conseil, fit décider qu'on leur appliquerait la loi. Alors, voyant leur demande repoussée aux termes de la loi, informés d'ailleurs que Pithéas voulait, pendant qu'il siégeait encore au conseil, engager le peuple dans une alliance offensive et défensive avec Athènes, ils formèrent un complot, s'armèrent de poignards et pénétrèrent à l'improviste au milieu du conseil. Là ils égorgèrent Pithéas avec d'autres sénateurs et une soixantaine de particuliers. Quelques-uns des partisans de Pithéas, mais en petit nombre, se réfugièrent sur la trirème athénienne qui était encore dans le port.

LXXI. Après cette exécution les conjurés convoquèrent les Corcyréens ; ils leur dirent que ce qu'ils venaient de faire était pour le mieux ; qu'on n'avait plus à craindre désormais d'être asservi par les Athéniens, et qu'il fallait à l'avenir n'admettre dans le port aucun des peuples rivaux, à moins qu'ils ne se présentassent sur un seul vaisseau et avec des intentions pacifiques ; que s'ils venaient avec plusieurs bâtiments, on devait les traiter en ennemis. Cette déclaration faite, ils forcèrent le peuple à la ratifier, et sur-le-

[1] Il était défendu, sous peine de sacrilége, de rien couper dans les bois sacrés.

champ ils envoyèrent des députés à Athènes, afin de présenter les faits sous le jour le plus favorable pour eux, et pour engager ceux des leurs qui s'y étaient réfugiés à ne faire aucune démarche hostile, s'ils ne voulaient s'exposer à des représailles.

LXXII. A l'arrivée de ces députés, les Athéniens les arrêtèrent comme factieux, ainsi que tous ceux qu'ils avaient gagnés, et les déposèrent à Corcyre. Sur ces entrefaites une trirème corinthienne arriva à Corcyre avec des ambassadeurs de Lacédémone; les chefs du gouvernement attaquèrent alors le parti populaire et furent vainqueurs. Mais, la nuit étant survenue, le peuple se retira à la citadelle et sur les hauteurs de la ville; il y concentra ses forces et s'y établit solidement. Il occupait aussi le port Hyllaïque. Ceux de l'autre parti s'emparèrent de la place publique, où la plupart d'entre eux avaient leurs maisons, ainsi que du port situé près de cette place, du côté du continent.

LXXIII. Le lendemain, il y eut quelques légères escarmouches. Chacun des deux partis envoya dans la campagne engager les habitants à se joindre à lui, sous promesse de la liberté. La plupart se rallièrent au peuple; l'autre faction reçut du continent un secours de huit cents hommes.

LXXIV. Après un jour d'intervalle, on en vint aux mains de nouveau. Le peuple, qui avait l'avantage de la position et du nombre, fut vainqueur; les femmes le secondèrent vaillamment, en lançant des tuiles du haut des maisons, et elles bravèrent le tumulte du combat avec un courage au-dessus de leur sexe. La défaite eut lieu vers le soir; ceux de la faction oligarchique, craignant que le peuple n'emportât le port au premier

choc et ne les massacrât, mirent le feu, pour former une barrière, aux bâtiments qui entouraient la place et aux boutiques, sans épargner ni leurs propres maisons, ni celles des autres. Des richesses considérables, appartenant au commerce, furent anéanties dans cet incendie; la ville tout entière courait risque d'être détruite, s'il se fût élevé un vent qui eût porté la flamme de ce côté. Le combat cessa alors; les deux partis passèrent la nuit sans rien entreprendre, mais toujours sur leurs gardes. Le peuple étant vainqueur, le vaisseau de Corinthe repartit furtivement, et la plupart des auxiliaires repassèrent sur le continent sans être aperçus.

LXXV. Le lendemain, Nicostrate, fils de Diitréphès, arriva à Naupacte avec un secours de douze vaisseaux et cinq cents hoplites messéniens. Il ouvrit une négociation et leur persuada, pour amener une réconciliation mutuelle, de mettre en jugement les dix citoyens les plus coupables (ceux-ci prirent aussitôt la fuite); de permettre aux autres de rester, et de faire entre eux et avec les Athéniens un traité d'alliance offensive et défensive. Cette négociation terminée, il se préparait à partir, lorsque les chefs du parti populaire lui demandèrent de leur laisser cinq de ses vaisseaux, pour s'opposer au retour de leurs adversaires. Ils s'engageaient d'ailleurs à équiper un même nombre de leurs propres bâtiments, et à les faire partir avec lui. Nicostrate y ayant consenti, ils enrôlèrent leurs ennemis pour le service des vaisseaux. Cependant, ceux-ci, craignant d'être envoyés à Athènes, allèrent s'asseoir en suppliants dans le temple des Dioscures. Nicostrate essaya, mais inutilement, de les faire relever et de les

rassurer : le peuple alors saisit ce prétexte pour courir aux armes, comme si leur répugnance à s'embarquer avec les Athéniens eût caché des intentions perfides : il pénétra dans leurs maisons pour enlever les armes, et il aurait même massacré, sans l'opposition de Nicostrate, quelques-uns d'entre eux qu'il y rencontra. Les autres, voyant ce qui se passait, allèrent s'asseoir en suppliants dans le temple de Junon. Ils n'étaient pas moins de quatre cents. Mais le peuple, craignant qu'ils n'excitassent quelque soulèvement, sut leur persuader de quitter cet asile ; il les transporta dans l'île qui est en face du temple de Junon, et y fit passer ce qui leur était nécessaire.

LXXVI. Les troubles en étaient à ce point, lorsque, quatre ou cinq jours après la transportation de ces citoyens dans l'île, les vaisseaux péloponnésiens, stationnés à Cyllène depuis leur retour de l'expédition d'Ionie, parurent au nombre de cinquante-trois. Ils étaient commandés, comme auparavant, par Alcidas ; Brasidas l'accompagnait en qualité de conseil. Ils relâchèrent au port de Sybota, sur le continent, et, au point du jour, ils firent voile pour Corcyre.

LXXVII. Les Corcyréens furent dans un trouble extrême : effrayés tout à la fois de la situation intérieure et de l'arrivée de la flotte, ils équipèrent soixante vaisseaux ; à mesure qu'ils étaient prêts, ils les envoyaient à l'ennemi ; en cela ils agissaient contre l'avis des Athéniens, qui leur conseillaient de les laisser sortir eux-mêmes les premiers, et de venir ensuite les soutenir avec toutes leurs forces. Comme leurs vaisseaux se présentaient séparément au combat, il y en eut deux qui passèrent aussitôt à l'ennemi ; sur d'autres, les équipages

se battaient entre eux; le désordre était partout. Les Péloponnésiens, s'apercevant de ce tumulte, opposèrent vingt bâtiments seulement aux Corcyréens, et le reste aux douze vaisseaux athéniens, au nombre desquels étaient la *Salaminienne* et le *Paralus*.

LXXVIII. Les Corcyréens, faisant des attaques partielles et mal combinées, eurent beaucoup à souffrir. Les Athéniens, au contraire, craignant d'être enveloppés et accablés par le nombre, se gardèrent bien d'attaquer la masse ou le centre de l'ennemi; ils fondirent sur une des ailes et coulèrent un bâtiment. Ensuite ils se mirent à voguer autour de la flotte péloponnésienne, rangée en bataille, et essayèrent d'y jeter le désordre. Ceux qui étaient opposés aux vaisseaux de Corcyre s'aperçurent de cette manœuvre, et, craignant qu'il n'arrivât la même chose qu'à Naupacte, ils vinrent au secours des leurs. Tous leurs vaisseaux réunis voguèrent alors en même temps contre les Athéniens. Ceux-ci commencèrent à rétrograder lentement, en ramant à la poupe; leur but était, avant tout, de permettre à la flotte corcyréenne d'opérer sa retraite, pendant qu'eux-mêmes reculaient peu à peu, et attiraient sur eux tout l'effort de l'ennemi. Ainsi se passa ce combat naval, qui finit au coucher du soleil.

LXXIX. Les Corcyréens, dans la crainte que les ennemis ne profitassent de leur victoire, soit pour attaquer la ville, soit pour enlever de l'île les citoyens qu'on y avait déposés, ou pour exciter quelque mouvement, ramenèrent au temple de Junon ceux qui étaient dans l'île, et firent bonne garde dans la place. Mais les Péloponnésiens n'osèrent pas attaquer la ville, malgré leur victoire navale; ils firent voile, avec treize vaisseaux

corcyréens qu'ils avaient pris, vers le continent d'où ils étaient partis. Le lendemain, ils n'osèrent pas davantage se porter contre Corcyre, quoiqu'on y fût dans le trouble et la consternation, et que Brasidas le conseillât, dit-on, à Alcidas. Mais son avis ne put prévaloir : ils firent une descente au promontoire de Leucimne et ravagèrent la campagne.

LXXX. Cependant le peuple de Corcyre, craignant toujours une attaque de la part de la flotte, entra en négociation avec les suppliants et le reste de leurs partisans, pour aviser aux moyens de sauver la ville. Il détermina quelques-uns d'entre eux à s'embarquer; car on avait, néanmoins, armé trente vaisseaux, dans l'attente de la flotte ennemie. Mais les Péloponnésiens, après avoir dévasté le pays jusqu'à midi, se retirèrent; à l'entrée de la nuit, ils avaient été avertis par des signaux que soixante vaisseaux athéniens s'avançaient de Leucade contre eux. En effet, les Athéniens, informés de la sédition et sachant que les vaisseaux aux ordres d'Alcidas devaient faire voile contre Corcyre, avaient fait partir cette flotte, sous le commandement d'Eurymédon, fils de Théoclès.

LXXXI. Les Péloponnésiens, sans perdre un instant, se hâtèrent de retourner chez eux pendant la nuit, en longeant la côte. Ils transportèrent leurs vaisseaux par-dessus l'isthme de Leucade[1], dans la crainte d'être

[1] Cet isthme avait été coupé par les Corinthiens lorsqu'ils envoyèrent une colonie à Leucade; les sables l'avaient de nouveau réuni au continent du temps de Thucydide. Du temps de Tite-Live, Leucade était redevenue une île; aujourd'hui elle est séparée du continent par une plage basse, que les flots laissent à sec lorsque la mer est calme.

aperçus s'ils en faisaient le tour, et opérèrent leur retraite. Quand les Corcyréens apprirent l'arrivée des vaisseaux athéniens et le départ de la flotte ennemie, ils firent entrer dans la ville les cinq cents Messéniens qui étaient restés jusque-là hors des murs, et envoyèrent les vaisseaux qu'ils avaient équipés croiser dans le port Hyllaïque[1]. Tous ceux de leurs ennemis qui tombèrent entre leurs mains, dans cette croisière, furent massacrés. Ils jetèrent à la mer ceux qu'ils avaient décidés à monter sur les vaisseaux et les abandonnèrent. Pénétrant ensuite dans le temple de Junon, ils obtinrent d'une cinquantaine des suppliants qu'ils se soumissent à un jugement, et les condamnèrent tous à mort. Ceux des suppliants qui avaient résisté à leurs insinuations, et c'était le plus grand nombre, voyant ce qui se passait, s'entre-tuèrent dans le temple même. Quelques-uns se pendirent aux arbres; d'autres se tuèrent autrement, chacun comme il put.

Pendant les sept jours qu'Eurymédon resta à Corcyre, avec ses soixante vaisseaux, les Corcyréens ne cessèrent de massacrer tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, sous prétexte qu'ils voulaient détruire le gouvernement populaire. Quelques-uns périrent victimes d'inimitiés privées; des créanciers furent tués par leurs débiteurs; on vit à la fois tous les genres de mort; aucune des horreurs qui se commettent ordinairement en pareil cas ne fut épargnée. On vit pis encore : le père égorgeait le fils; les suppliants

[1] Corcyre avait deux ports, l'un en face du continent, l'autre nommé Hyllaïque, sur la mer Ionienne. Ce dernier confinait à la place publique, où habitaient les riches.

étaient arrachés des temples et massacrés sur le seuil; quelques-uns furent murés dans le temple de Bacchus et y moururent de faim. Tant fut atroce cette sédition! Elle le parut encore davantage parce qu'elle était la première.

LXXXII. En effet, la Grèce tout entière, pour ainsi dire, fut, dans la suite, ébranlée par les séditions : la division était partout; les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction oligarchique les Lacédémoniens[1]. En temps de paix on n'aurait eu aucun prétexte pour réclamer leur secours, et on n'était pas en mesure de le faire; mais une fois en guerre, lorsque chacun des deux partis cherchait des alliances, en vue de nuire au parti contraire et d'augmenter en même temps sa propre puissance, ces appels devenaient faciles à ceux qui méditaient quelque révolution. De nombreuses calamités fondirent sur les villes en proie aux séditions. Au reste, ces mêmes calamités se renouvelleront toujours, tant que la nature humaine sera la même, mais plus ou moins terribles, et différentes par leurs caractères suivant la diversité des circonstances au milieu desquelles elles se produiront. En temps de paix et au sein de la prospérité, les États et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'ils ne sont point jetés, contre leur gré, dans de dures nécessités; mais la guerre, en supprimant les facilités journalières de la vie, enseigne la violence et assimile les passions de la multitude à l'âpreté des temps.

[1] Aristote observe également (*Polit.* v, 7) que partout les Athéniens détruisaient l'oligarchie, et les Lacédémoniens le gouvernement populaire.

Les villes étaient donc en proie aux séditions : si quelqu'une était restée en arrière, lorsqu'on y apprenait ce qui s'était passé ailleurs, on s'ingéniait à dépasser de bien loin les excès des autres et à signaler son esprit d'invention par la perfide habileté des attaques et l'atrocité de supplices inouïs. On en vint à changer arbitrairement l'acception ordinaire des mots qui caractérisent les actions : l'audace insensée fut érigée en noble dévouement au parti ; la lenteur prévoyante passa pour lâcheté déguisée, la prudence pour un masque de la pusillanimité, la rectitude des vues en toutes choses pour incapacité absolue ; l'emportement aveugle devint l'apanage de l'homme de cœur ; réfléchir pour ne rien compromettre, c'était chercher un prétexte spécieux pour s'esquiver ; l'homme violent était toujours un homme sûr, son contradicteur un suspect ; savoir préparer une intrigue et la mener à bonne fin était capacité, l'éventer était plus habile encore ; prendre ses mesures pour n'avoir pas besoin de cette double habileté, c'était travailler à la dissolution de son parti et avoir peur de ses adversaires ; en un mot, devancer un autre dans l'accomplissement d'une mauvaise action, l'y pousser s'il n'y songeait pas, était chose digne d'éloges. La parenté était un lien moins intime que les relations de parti [1], parce que là on trouvait plus d'empressement à tout oser sans objection ; car on formait ces liaisons, non en vue d'un intérêt avoué par les lois établies, mais pour sa-

[1] Machiavel dit également (*Hist. de Flor.*, III) : « Il n'y avait « entre les citoyens ni union, ni amitié, excepté entre ceux qui « étaient complices de quelque crime commis contre la patrie « ou les particuliers. »

tisfaire sa cupidité en violation des lois. La confiance qu'on s'accordait mutuellement reposait bien moins sur le respect de la loi divine que sur une commune révolte contre la loi. Si on accueillait ce que disait de bon un adversaire, c'était pour se précautionner contre ses actes quand il avait le dessus, et non par générosité. On aimait mieux avoir à se venger que n'avoir pas été offensé le premier. Les serments de réconciliation, s'il s'en faisait parfois, prêtés de part et d'autre dans un instant critique, étaient respectés pour le moment, parce qu'on n'avait pas d'ailleurs les moyens de s'en affranchir ; mais, à l'occasion, celui qui osait le premier, quand il voyait son adversaire sans défense, trouvait bien plus de plaisir à se venger par trahison qu'à force ouverte ; car il calculait qu'outre l'avantage de ne courir aucun risque, il s'assurait, en triomphant par la ruse, la palme de l'habileté ; et en effet, il est plus facile, en général, de passer pour habile homme quand on est malhonnête, que pour honnête homme quand on est malhabile ; et tandis qu'on rougit de l'un, on se fait gloire de l'autre.

La cause de tous ces maux était la fureur de dominer, inspirée par l'ambition et la cupidité [1]. De là naissait, une fois les rivalités soulevées, l'esprit de trouble et d'audace. Les chefs de parti, dans les villes, mettaient en avant, de part et d'autre, des mots spécieux ; par exemple leurs préférences soit pour l'égalité politique du peuple, soit pour une aristocratie modérée ; ils n'avaient qu'un but, disaient-ils : servir l'intérêt

[1] Salluste a emprunté la plupart des extraits dans la conjuration de Catilina.

public; mais, en réalité, ils mettaient tout en œuvre pour se supplanter mutuellement : ils se portaient aux derniers excès et se vengeaient avec usure, sans calculer, dans l'application des peines, ni la justice, ni l'intérêt de l'État, sans autre règle que le désir de complaire à leur parti. Lorsqu'ils s'étaient emparés du pouvoir, soit au moyen de condamnations injustes, soit à main armée, ils n'hésitaient jamais à assouvir leurs haines; aussi n'y avait-il plus aucun respect des lois les plus sacrées, et on estimait surtout ceux qui savaient satisfaire leurs passions haineuses sous le voile de belles paroles. Quant aux citoyens modérés, ils étaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils ne combattaient pas avec elles, soit parce qu'on enviait leur sécurité.

LXXXIII. C'est ainsi que, grâce aux séditions, la Grèce vit se produire tous les genres d'iniquités : la simplicité confiante, partage ordinaire des âmes élevées, devint un objet de risée, et disparut. Partout prévalurent les dissensions mutuelles et les habitudes de suspicion. Il n'y avait pour faire cesser ces défiances ni parole assez sûre, ni serments assez redoutables : chacun, dominé par la pensée qu'on ne pouvait compter sur rien de stable, ne songeait qu'à se garantir contre la violence, sans pouvoir se fier à personne. L'avantage était ordinairement aux intelligences les plus vulgaires; car le sentiment de leur propre insuffisance et de l'habileté de leurs adversaires leur faisant craindre de n'avoir pas l'avantage de la parole, et d'être devancés par les intrigues de rivaux plus adroits et plus féconds en ressources, ils allaient audacieusement au fait. Les autres, au contraire, dédaignaient des adversaires dont

ils se croyaient toujours assurés de pressentir les desseins, et ne croyaient pas nécessaire de recourir aux actes pour atteindre un résultat qu'ils pouvaient obtenir par la supériorité de l'intelligence ; ils ne prenaient dès lors aucune précaution; aussi succombaient-ils le plus souvent.

LXXXIV. Ce fut Corcyre qui, la première, donna l'exemple de ces excès. On y vit toutes les vengeances que des hommes, soumis jusque-là à un gouvernement insolent et violent, pouvaient se permettre contre leurs anciens oppresseurs, maintenant à leur discrétion. Des malheureux, pour se soustraire à leur misère habituelle, et plus souvent encore pour satisfaire leur ardente convoitise du bien d'autrui, rendaient d'iniques sentences; d'autres, sans être conduits par la cupidité, s'attaquaient au contraire à leurs égaux. Dominés généralement par l'ignorance et la brutalité, ils se montraient farouches et inexorables. La vie sociale fut alors profondément troublée dans cette ville : la nature humaine, ordinairement portée à la violence, même sous le règne des lois, prit plaisir, une fois les lois vaincues, à se montrer effrénée dans ses fureurs, au-dessus de la justice, ennemie de toute supériorité. On n'eût point ainsi préféré la vengeance à tout ce qu'il y a de sacré, le lucre à la justice, si l'envie n'avait une tendance naturelle à nuire; mais les hommes, quand il s'agit de se venger des autres, se plaisent à abolir d'avance les règles du droit commun applicables à la circonstance, et qui laissent toujours au malheureux quelque espoir de salut ; ils se privent ainsi eux-mêmes d'une garantie dont ils pourront avoir besoin un jour au moment du danger.

LXXXV. Telles furent les fureurs dont les Corcyréens donnèrent les premiers l'exemple, dans leurs dissensions réciproques. Eurymédon et les Athéniens partirent avec leur flotte. Plus tard les Corcyréens fugitifs, qui avaient échappé au nombre de cinq cents, s'emparèrent de forts situés sur le continent et se rendirent maîtres de la côte, en face de leur patrie. Partant de là pour aller piller les habitants de l'île, ils leur firent beaucoup de mal et réduisirent la ville à une grande disette. Ils envoyèrent aussi des députés à Lacédémone et à Corinthe pour solliciter leur rentrée; mais, comme ces démarches restaient sans résultat, ils se procurèrent, quelque temps après, des vaisseaux de transport et des troupes auxiliaires et passèrent dans l'île au nombre de six cents. Là ils brûlèrent leurs vaisseaux, afin de n'avoir plus d'autre espérance que celle de s'emparer du pays; ils s'établirent sur le mont Istone[1], où ils bâtirent une forteresse, et de là harcelèrent ceux de la ville et se rendirent maîtres de la campagne.

LXXXVI. A la fin du même été, les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux en Sicile, sous le commandement de Lachès[2], fils de Mélanopus, et de Charœadès, fils d'Euphiletus. Les Syracusains et les Léontins étaient alors en guerre[3]. Les premiers avaient dans

[1] Sur une montagne, à peu de distance de la ville, probablement la même où l'empereur Michel Comnène bâtit le château de Saint-Ange, dont on voit encore aujourd'hui les ruines.

[2] Aristophane le met en scène dans les *Guêpes*, sous le nom du chien Labès, « fort bon chien d'ailleurs,... capable de conduire de nombreux troupeaux... mais qui a le tort de ne pas savoir jouer de la lyre. »

[3] Voyez, sur les causes de cette guerre, DIODORE (XII, 54 et suiv.),

leur alliance toutes les villes doriennes[1] qui, dès le commencement des hostilités, s'étaient rangées au parti des Lacédémoniens, sans cependant prendre part à la guerre. Camarina faisait seule exception. Les Léontins étaient alliés des villes chalcidiennes[2] et de Camarina. En Italie, les Locriens tenaient pour Syracuse, et Rhégium pour les Léontins, en vertu de la communauté d'origine. Les alliés des Léontins députèrent auprès des Athéniens[3]; et, sous prétexte d'une ancienne alliance et de leur qualité d'Ioniens, ils les engagèrent à leur envoyer des vaisseaux; car les Syracusains les tenaient alors assiégés par terre et par mer. Les Athéniens leur accordèrent ce secours; le prétexte fut la communauté d'origine; mais en réalité ils voulaient empêcher l'importation des blés siciliens dans le Péloponnèse, et s'assurer en même temps par un premier essai s'il leur serait possible de ranger la Sicile sous leur domination. Ils descendirent à Rhégium, en Italie, et firent la guerre de concert avec leurs alliés. L'été finit.

LXXXVII. L'hiver suivant, la peste fondit une seconde fois sur les Athéniens: sans avoir jamais cessé complétement, elle leur avait cependant laissé quelque trêve. Dans cette seconde invasion elle ne dura pas moins d'une année, et deux ans dans la première. Rien ne fut plus funeste à la puissance athénienne : dans les rangs de l'armée, ils ne perdirent pas moins de quatre mille quatre cents hoplites et trois cents cava-

[1] Syracuse, Géla, Agrigente, Himère, Messine.

[2] Les Chalcidiens avaient fondé Naxos, métropole de Léontium et de Catane.

[3] Le chef de cette ambassade était Gorgias de Léontium.

liers ; dans le reste du peuple le nombre des victimes fut incalculable[1]. Ce fut alors aussi qu'eurent lieu ces fréquents tremblements de terre, à Athènes, en Eubée, chez les Béotiens, et particulièrement à Orchomène de Béotie.

LXXXVIII. Le même hiver les Athéniens qui étaient en Sicile et les habitants de Rhégium firent, avec trente vaisseaux, une expédition contre les îles nommées Éoliennes[2] : le manque d'eau[3] ne permet pas d'y faire la guerre en été. Elles sont au pouvoir des Lipariens, colonie de Cnide. Ils habitent l'une d'elles, qui est peu étendue et porte le nom de Lipara ; c'est de là qu'ils vont cultiver les autres, Didyme, Strongyle et Hiéra. Les gens du pays croient que Vulcain tient ses forges à Hiéra, parce qu'on y voit de nombreux jets de flamme pendant la nuit, et de fumée pendant le jour. Ces îles, situées en face des côtes des Sicules et des Messéniens, étaient alliées des Syracusains. Les Athéniens les ravagèrent ; mais ils ne purent obtenir leur soumission et retournèrent à Rhégium. L'hiver finit, et avec lui la cinquième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LXXXIX. L'été suivant, les Péloponnésiens et leurs alliés, sous la conduite d'Agis, fils d'Archidamus, roi des Lacédémoniens, s'avancèrent jusqu'à l'isthme pour envahir l'Attique ; mais, de nombreux tremblements de terre étant survenus, ils retournèrent sur leurs pas et l'invasion n'eut pas lieu. A cette époque de fréquents

[1] Diodore dit plus de dix mille.
[2] Les îles Lipari, au nombre de douze.
[3] Le sol est entièrement volcanique et il ne s'y trouve que quelques sources peu abondantes.

tremblements, on vit tout à coup, à Orobies[1], en Eubée, la mer s'avancer par un point de la terre ferme; les flots soulevés envahirent une portion de la ville; certaines parties furent submergées, tandis qu'ailleurs les eaux se retiraient, et ce qui était terre autrefois est mer aujourd'hui. Tous ceux qui furent surpris avant d'avoir pu gagner en courant les hauteurs périrent dans ce désastre. A l'île d'Atalante[2], près des Locriens d'Oponte, eut lieu une inondation du même genre, qui renversa une partie du fort des Athéniens: deux vaisseaux se trouvaient à sec sur le rivage; il y en eut un de brisé. La mer sortit également de son lit à Péparèthe, mais sans submerger la ville; le tremblement de terre renversa une partie de la muraille, ainsi que le prytanée et quelques autres maisons, mais en petit nombre. Ces irruptions des eaux tiennent, ce me semble, à ce que le tremblement de terre refoulant les flots là où il est le plus violent, ceux-ci refluent soudain et débordent avec d'autant plus de violence; car je ne pense pas qu'un pareil phénomène puisse se produire autrement que par un tremblement de terre.

XC. Le même été, plusieurs peuples se firent respectivement la guerre en Sicile, chacun suivant l'occurrence. Il y eut en particulier entre les Siciliens des engagemens dans lesquels les Athéniens marchèrent avec leurs alliés. Je me contenterai de rappeler ce que firent de plus important soit les Athéniens et leurs alliés, soit les adversaires de ces derniers dans leurs engagements contre les Athéniens. Charœadès, général

[1] Sur le golfe d'Oponte, au sud d'Égé.
[2] Il déserte, en face d'Oponte, fortifiée par les Athéniens.

des Athéniens, ayant été tué en combattant les Syracusains, Lachès, investi du commandement de toute la flotte, marcha avec les alliés contre Mylé [1], l'une des places des Messéniens. Cette ville se trouvait gardée par deux corps de Messéniens, qui dressèrent une embuscade contre les troupes de débarquement. Mais les Athéniens et leurs alliés les mirent en fuite et en tuèrent un grand nombre. Ils attaquèrent ensuite les remparts et forcèrent les habitants à leur livrer par capitulation la citadelle, et à marcher avec eux contre les Messéniens. Ceux-ci, attaqués par les Athéniens et leurs alliés, se soumirent à leur tour, donnèrent des otages, et fournirent toute espèce de sûretés.

XCI. Le même été, les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux autour du Péloponnèse, sous le commandement de Démosthènes [2], fils d'Alcisthènes, et de Proclès, fils de Théodorus. Une autre flotte de soixante voiles, commandée par Nicias, fils de Nicératus, fut expédiée contre Mélos [3]. Les Méliens, peuple insulaire, ne voulant ni se soumettre, ni entrer dans leur alliance, leur dessein était de les réduire. Mais après avoir ravagé le pays, sans les amener à composition, ils quittèrent Mélos, firent voile pour Oropos, en face de cette île [4], et y abordèrent la nuit. Les hoplites débarquèrent aussitôt et se portèrent à pied sur Tanagre, en Béotie.

[1] Sur la côte septentrionale de la Sicile, — aujourd'hui Melazza.

[2] Distinct du grand orateur; — célèbre par sa victoire sur les Ambraciotes, par la défense de Pylos, la prise de Sphacterie, et surtout par le désastre de Sicile.

[3] L'une des Cyclades.

[4] Le texte est évidemment corrompu, car Oropos n'est pas situé en face de Mélos; c'est une ville de Béotie, en face de l'Eubée,

Les habitants d'Athènes, sous le commandement d'Hipponicus[1], fils de Callias, et d'Eurymédon, fils de Thouclès, vinrent en masse, à un signal donné, les y rejoindre par terre. Ils campèrent tout le jour dans les champs de Tanagre, les ravagèrent, et y bivaquèrent la nuit. Le lendemain ils vainquirent dans un combat un parti de Tanagriens, sorti de la ville pour les attaquer, et quelques Thébains venus à leurs secours. Ils enlevèrent des armes, dressèrent un trophée, et s'en retournèrent, les uns à la ville, les autres sur leurs vaisseaux. Nicias suivit les côtes avec ses soixante vaisseaux, ravagea la partie maritime de la Locride et rentra au port,

XCII. Vers le même temps, les Lacédémoniens fondèrent la colonie d'Héraclée, en Trachinie[2]; voici dans quel but : toute la population de Mélos se divise en trois parties, les Paraliens, les Hiériens et les Trachiniens. Ces derniers, poussés à bout par la guerre que leur faisaient les Œtéens, leurs voisins, étaient tout d'abord disposés à s'unir aux Athéniens ; mais, craignant de ne pas les trouver fidèles, ils envoyèrent une ambassade à Lacédémone : Tisamène fut chargé de cette mission. Les Doriens, métropolitains des Lacédémoniens, se joignirent à cette députation pour faire la même demande; car ils étaient aussi harcelés par les Œtéens. Les Lacédémoniens, après les avoir entendus, conçurent le dessein d'envoyer une colonie pour défendre à la fois les Trachiniens et les Doriens. L'emplacement d'Hé-

[1] Beau-père d'Alcibiade et l'un des plus riches citoyens de la Grèce.

[2] Au pied de l'Œta.

raclée leur semblait d'ailleurs très convenablement choisi, en vue de la guerre contre les Athéniens; car on pourrait y équiper contre l'Eubée une flotte qui n'aurait qu'un court trajet à faire; cette ville d'ailleurs devait être avantageusement située sur la route de Thrace : aussi étaient-ils impatients de faire cet établissement. En conséquence ils consultèrent d'abord l'oracle de Delphes, et, sur sa réponse favorable, ils envoyèrent des colons, tant de la Laconie que des pays voisins; ils autorisèrent aussi ceux des autres Grecs qui le voudraient à s'adjoindre à eux, à l'exception des peuples de race ionienne ou achéenne, et de quelques autres[1]. Trois Lacédémoniens présidèrent à la fondation de la colonie, Léon, Alcidas et Damagon. Rendus sur les lieux ils fortifièrent à nouveau la ville, qui porte maintenant le nom d'Héraclée. Elle est à quarante stades des Thermopyles et à vingt de la mer[2]. Ils disposèrent un chantier maritime, et firent les premiers travaux du côté des Thermopyles, dans le défilé même, afin que l'établissement fût plus facile à défendre.

XCIII. Les Athéniens, lors de la colonisation de cette ville, conçurent d'abord des craintes, et pensèrent que cette entreprise était dirigée tout particulièrement contre l'Eubée; car de là au promontoire Cénéon[3], en Eubée, il n'y a qu'un trajet fort court. Mais dans la suite l'événement ne répondit pas à leurs craintes, et ils n'eurent jamais rien à souffrir de ce côté. En voici la raison : les Thessaliens, dont la puis-

[1] Le nombre total des colons fut de dix mille, suivant Diodore.
[2] On voit encore les ruines de la ville, sur une colline, à seize kilomètres environ des Thermopyles.
[3] Pointe septentrionale de l'Eubée.

sance était prépondérante dans ces contrées, et contre lesquels avait été fondée la colonie, craignirent d'avoir des voisins trop redoutables; ils les harcelèrent et ne cessèrent pas d'attaquer ces nouveaux hôtes, qu'ils ne les eussent complétement ruinés. Et cependant la colonie avait été très nombreuse tout d'abord; car chacun y venait avec confiance et croyait à la stabilité d'un établissement fondé par les Lacédémoniens. Les commandants envoyés par les Lacédémoniens contribuèrent puissamment aussi à la ruine des affaires et à la dépopulation, en intimidant la plupart des habitants par la dureté et même par l'injustice de leur administration : il n'en fut que plus facile à leurs voisins de prendre sur eux l'avantage.

XCIV. Le même été, dans le temps même où les Athéniens étaient occupés à Mélos, ceux d'entre eux qui, avec trente vaisseaux, croisaient autour du Péloponnèse, après avoir tué dans une embuscade quelques soldats de la garnison d'Ellomène, en Leucadie, se portèrent sur Leucade avec des forces plus considérables. Tous les Acarnanes en masse, à l'exception des Œniades, les suivirent, ainsi que les Zacynthiens, les Céphalléniens et quinze vaisseaux de Corcyre. Ils ravagèrent le pays, tant au delà de l'isthme qu'en deçà, dans la partie où sont situés Leucade et le temple d'Apollon. Les Leucadiens, contenus par la supériorité du nombre, ne firent aucun mouvement. Les Acarnanes prièrent Démosthènes, général des Athéniens, d'investir la place au moyen d'un mur fortifié; ils espéraient la réduire aisément et se débarrasser d'une ville qu'ils avaient toujours eue pour ennemie; mais, dans le même temps, les Messéniens persuadèrent à Dé-

mosthènes qu'il serait digne de lui, ayant sous la main des forces considérables, d'attaquer les Étoliens. Ils lui représentèrent que ce peuple était ennemi de Naupacte; que, s'il les subjuguait, il lui serait facile de soumettre aux Athéniens le reste de l'Épire de ce côté; que les Étoliens étaient à la vérité un peuple nombreux et brave, mais qu'habitant des bourgades sans murailles et fort éloignées les unes des autres, armés seulement à la légère, ils seraient aisément vaincus avant d'avoir pu se prêter un mutuel secours. Ils lui conseillaient d'attaquer d'abord les Apodotes, ensuite les Ophioniens, et après eux les Eurytanes[1]. Ces peuples forment la portion la plus considérable des Étoliens, parlent une langue tout à fait inconnue, et se nourrissent, dit-on, de chair crue. Une fois qu'on les aurait réduits, le reste se rendrait aisément.

XCV. Démosthènes se laissa persuader, pour complaire aux Messéniens, et surtout par cette considération que, sans recourir aux forces athéniennes, il pourrait, avec l'aide des Épirotes alliés et des Étoliens, marcher par terre contre les Béotiens, en traversant le pays des Locriens Ozoles pour se rendre à Citinium le Dorique. De là, laissant à droite le Parnasse, il descendrait jusqu'en Phocide; il espérait que les Phocéens, en raison de l'amitié qui les avait de tout temps unis aux Athéniens, se joindraient volontairement à lui, ou que, du moins, ils pourraient y être forcés. Une fois en Phocide, il se trouvait à portée de la Béotie qui y confine.

[1] Les Eurytanes étaient les plus belliqueux et les plus puissants des Étoliens; c'est pour cela que Démosthènes devait les attaquer en dernier.

s'embarqua donc à Leucade avec toute son armée, grand déplaisir des Acarnanes, et suivit la côte jusqu'à Sollium. Les Acarnanes, lorsqu'il leur communiqua son projet, refusèrent de le suivre, piqués de ce qu'il n'avait pas investi Leucade. Demosthènes marcha contre les Étoliens avec le reste de son armée, Céphalléniens, Messéniens, Zacynthiens, et trois cents soldats de marine, tous Athéniens et montés sur les vaisseaux d'Athènes ; les ze vaisseaux de Corcyre taient retirés. Il Enéon dans la Locride. Les Locriens Ozoles de ntrée étaient alliés des Athéniens et devaient e rejoindre, avec toutes leurs forces, dans l'in du pays. Voisins des Étoliens et armés de manière, ils paraissaient levoir être d'un gr contre un peuple dont ls connaissaient le tactique militaire.

XCVI. Il passa la nuit avec son armée dans l'enceinte sacrée de Jupiter Néméen. (C'est là, dit-on, que fut tué par les gens du pays le poëte Hésiode, auquel un oracle avait prédit qu'il mourrait à Némée[1].) Au point du jour il se mit en marche pour l'Étolie. La première journée il prit Potidania ; la seconde, Crocylium, et la troisième, Tichium[2]. Il s'arrêta à cette dernière ville et envoya son butin à Eupalium, en Locride : car son intention était, après avoir soumis le reste du pays, de retourner à Naupacte si les Ophioniens ne voulaient pas se rendre, et de revenir ensuite les combattre. Mais les dispositions n'avaient pas été telle-

[1] Voir, au sujet de cette mort, PLUTARQUE, *Banquet des Sept Sages*.

[2] On n'a aucune donnée certaine sur la situation de ces trois villes.

ment secrètes, qu'elle ne fussent connues des Étoliens au moment même où le projet fut conçu. Quand son armée entra dans le pays, ils vinrent tous à sa rencontre avec des forces considérables : des extrémités mêmes de l'Ophionie, du côté du golfe Maliaque, les Bomiens et les Calliens accoururent en armes.

XCVII. Les Messéniens continuaient à donner à Démosthènes les mêmes conseils qu'auparavant : ils lui représentaient que la réduction des Étoliens serait facile, et l'engageaient à marcher au plus vite sur les bourgades et à s'attacher toujours à prendre celles qu'il trouverait sur son chemin, sans attendre que tous les ennemis se fussent réunis contre lui. Il les crut, et, se fiant à sa fortune qui ne lui avait jamais fait défaut, il n'attendit même pas les secours que devaient lui amener les Locriens ; car il manquait surtout de gens de trait armés à la légère. Il marcha contre Égitium[1] et l'emporta d'emblée, les habitants ayant pris la fuite pour aller s'établir sur les hauteurs qui dominent la ville. Égitium est bâtie dans une position élevée, à une distance de quatre-vingts stades de la mer. Mais déjà les Étoliens réunis étaient arrivés au secours d'Égitium ; ils attaquèrent les Athéniens et leurs alliés, se précipitèrent de toutes parts des hauteurs, et les accablèrent de traits. Quand l'armée athénienne avançait, ils cédaient le terrain ; si elle reculait, ils revenaient à la charge. Longtemps le combat se continua ainsi, dans ces alternatives d'attaques et de retraites ; et ni dans les unes, ni dans les autres, les Athéniens n'eurent l'avantage.

[1] Aujourd'hui Abukor.

VIII. Cependant les Athéniens se maintinrent tant que leurs archers eurent des flèches et purent s'en servir; car les traits qu'ils lançaient tenaient en respect les Étoliens, légèrement armés. Mais le chef des archers ayant été tué, ceux-ci se dispersèrent; le reste des troupes, harassé par la répétition continuelle de la même manœuvre, vivement pressé d'ailleurs par les Étoliens, et accablé d'une grêle de traits, finit par endre la fuite. Ils tom[illegible]t dans des ravins sans ue, ou s'égarèrent dans [illegible]s sentiers inconnus, et rent massacrés; car leu[illegible]ide, le Messénien Chromon, avait été tué. Les Étoliens continuaient à les accabler de traits : bons coureurs et armés à la légère, ils les gagnaient à la course et en tuèrent un grand nombre sur place, au lieu [illegible]e de la déroute. La plupart se trompèrent de chemin, et s'engagèrent dans une forêt, où les Étoliens les brûlèrent en allumant du feu tout autour. La fuite sous tous ses aspects, la mort sous toutes les formes, tel était le spectacle que présentait l'armée athénienne : ceux qui échappèrent ne purent qu'à grand'peine gagner la côte et Œnéon en Locride. Le nombre des morts fut considérable parmi les alliés; les Athéniens eux-mêmes perdirent environ cent vingt hoplites, tous à la fleur de l'âge. C'étaient d'excellents soldats qu'Athènes perdit dans cette guerre. L'un des deux généraux, Proclès, y périt également. Les Athéniens, après avoir enlevé leurs morts par une convention avec les Étoliens, retournèrent à Naupacte, et regagnèrent ensuite Athènes sur leurs vaisseaux. Quant à Démosthènes, il resta à Naupacte et dans les environs, craignant la colère des Athéniens après ce qui venait d'arriver.

XCIX. Vers la même époque, les Athéniens qui étaient autour de la Sicile cinglèrent vers la Locride : dans une descente ils vainquirent un corps de Locriens venu à leur rencontre, et prirent un poste fortifié situé sur le fleuve Halex.

C. Le même été, les Étoliens qui avaient précédemment député à Corinthe et à Lacédémone Tolophus d'Ophionie, Boriade d'Euryte et Tisandre d'Apodotus, obtinrent l'envoi d'une armée, pour agir contre Naupacte qui avait appelé contre eux les Athéniens. Les Lacédémoniens leur expédièrent vers l'automne trois mille hoplites pris parmi les alliés; cinq cents venaient d'Héraclée de Trachinie, fondée depuis peu. Cette armée était sous le commandement du Spartiate Euryloque, assisté de Macarius et de Ménédéus également de Sparte.

CI. L'armée étant réunie à Delphes, Euryloque envoya un héraut aux Locriens Ozoles dont il fallait traverser le pays pour aller à Naupacte, et qu'il voulait d'ailleurs détacher des Athéniens. Parmi les Locriens, ceux d'Amphissa[1] le secondèrent activement, à cause des inquiétudes que leur inspirait la haine des Phocéens. Ils furent les premiers à donner des otages, et, secondés par la crainte qu'inspirait l'approche de l'armée, ils déterminèrent les autres à en fournir également; ils gagnèrent d'abord les Myoniens[2], leurs voisins (car c'est de ce côté que l'accès de la Locride est le plus difficile); ensuite les Ipnées, les Messapiens, les Tri-

[1] Aujourd'hui Salona.

[2] Sur la route d'Amphissa à Naupacte, à trente stades environ de la première.

tées, les Chaléens, les Tolophoniens, les Hessiens et les Œanthées. Tous ces peuples prirent part à l'expédition. Les Olpéens fournirent des otages, mais ne suivirent pas l'armée; les Hyéens ne donnèrent d'otages qu'après la prise de leur bourgade, nommée Polis.

CII. Lorsque tout fut prêt, Euryloque déposa les otages à Cytinium[1] le Dorique, et s'avança avec son armée contre Naupacte, à travers le pays des Locriens. Chemin faisant, il prit sur ces derniers Œnéon et Eupalium qui avaient refusé de se joindre à lui. Arrivé à Naupacte avec les Étoliens qui déjà l'avaient rejoint, il ravagea le pays et s'empara du faubourg, qui n'était pas fortifié. Ils marchèrent ensuite contre Molycrium, colonie de Corinthe, soumise alors à la domination athénienne, et s'en emparèrent. Mais l'Athénien Démosthènes, qui n'avait pas quitté les environs de Naupacte depuis son désastre d'Étolie, avait pressenti cette expédition. Il craignit pour la ville et alla chez les Acarnanes pour les décider à secourir Naupacte: ceux-ci ne cédèrent qu'avec peine; car ils n'avaient pas oublié sa retraite de Leucade; cependant ils embarquèrent mille hoplites qui pénétrèrent dans la place. Ce fut ce qui la sauva; car l'enceinte étant fort étendue, et la garnison peu nombreuse, il était à craindre qu'elle ne pût résister. Quand Euryloque et les siens surent que ce renfort était entré dans la ville et qu'il n'y avait plus moyen de la forcer, ils se retirèrent; mais au lieu de rentrer dans le Péloponnèse, ils s'établirent dans l'ancienne Éolie, nommée aujourd'hui Calydon, à Pleu-

[1] Au pied du mont Œta, sur les frontières de la Doride et de la Thessalie.

ron et aux alentours, ainsi qu'à Proschium en Étolie. Ils y avaient été déterminés par une ambassade des Ambraciotes qui leur demandaient de se joindre à eux pour attaquer Argos-Amphilochique, le reste de l'Amphilochie et l'Acarnanie. Ils assuraient que, ces contrées soumises, l'Épire tout entière entrerait dans l'alliance des Lacédémoniens. Euryloque céda à leurs conseils; il congédia les Étoliens et resta tranquillement dans le pays avec son armée, attendant que les Ambraciotes fissent leur expédition, pour leur prêter main-forte dans l'attaque d'Argos. L'été finit.

CIII. L'hiver suivant, les Athéniens qui étaient en Sicile, réunis à leurs alliés grecs et à ceux des Sicules qui, pour se soustraire à l'oppression des Syracusains, avaient abandonné leur alliance et embrassé celle d'Athènes, attaquèrent Inessa, petite place de la Sicile, dont la citadelle était au pouvoir des Syracusains. Mais ils ne purent s'en emparer et se retirèrent. Pendant qu'ils battaient en retraite, les Syracusains sortirent des remparts, dressèrent une embuscade, et tombèrent sur les alliés des Athéniens placés à l'arrière-garde; ils mirent en déroute une partie de l'armée et tuèrent beaucoup de monde. Après cet échec, Lachès et les Athéniens firent quelques descentes en Locride. Ils défirent sur les bords du Cécinus un corps de trois cents Locriens, qui était venu les attaquer, sous la conduite de Proxénus, fils de Capaton; puis ils se retirèrent avec les armes prises sur l'ennemi.

CIV. Le même hiver, les Athéniens purifièrent Délos[1], pour obéir, disait-on, à un oracle. Elle l'avait déjà

[1] Il n'était permis ni d'accoucher, ni d'ensevelir les morts à

été précédemment par le tyran Pisistrate, non pas en entier, mais seulement dans la partie qu'on peut apercevoir du temple[1]. Cette fois, l'île fut purifiée tout entière de la manière suivante : on enleva tous les tombeaux de ceux qui y étaient morts, et il fut ordonné qu'à l'avenir on ne pût rester dans l'île, ni pour mourir ni pour accoucher[2]; on devait se transporter à Rhénie. Cette dernière île est si peu éloignée de Délos[3], que Polycrate, tyran de Samos, qui eut quelque temps une puissante marine et domina sur plusieurs des autres îles, consacra à Apollon Délien l'île de Rhénie dont il s'était emparé et la réunit à Délos par une chaîne.

Ce fut après cette purification que les Athéniens célébrèrent pour la première fois les jeux Déliens, qui reviennent tous les cinq ans. Autrefois déjà et à une époque reculée, il y avait eu à Délos un grand concours d'Ioniens et d'habitants des îles voisines. Ils y venaient en pèlerinage avec leurs femmes et leurs enfants, comme aujourd'hui les Ioniens vont à Éphèse ; on donnait des combats gymniques et des concours de musique pour lesquels les villes fournissaient des chœurs[4].

Délos. La fréquente violation de cette règle donna lieu aux diverses purifications qu'y accomplirent les Athéniens.

[1] Dans la première purification on avait enlevé les morts de tous les points qui pouvaient être aperçus du temple, pour les porter dans une autre partie de l'île (Hérod. I, 64).

[2] L'un et l'autre étaient considérés comme imprimant une souillure aux temples et aux lieux sacrés. Il est question, à chaque instant, dans les historiens, des temples profanés par la présence des morts; Thucydide, en particulier, nous en offre de nombreux exemples.

[3] Environ quatre stades.

[4] C'étaient les citoyens riches, et quelquefois les villes qui faisaient la dépense des chœurs pour les fêtes.

C'est ce qui résulte surtout de ces vers d'Homère dans l'hymne à Apollon :

Tantôt c'est Délos que tu aimes habiter, ô Phébus!
C'est là que les Ioniens aux robes traînantes se réunissent en ton honneur, avec leurs enfants et leurs respectables épouses;
C'est là que, par le pugilat, les danses et les chants, ils te charment, lorsqu'ils célèbrent leurs jeux.

Que dans ces fêtes il y eût des concours de musique et qu'on y vînt disputer les prix, c'est ce qu'Homère témoigne aussi par ces vers tirés du même hymne. Après avoir célébré le chœur des femmes de Délos, il termine son chant par ce morceau, où il fait aussi mention de lui-même :

« Maintenant, salut! Qu'Apollon vous soit propice ainsi que Diane! Et vous toutes, adieu! gardez-moi aussi quelque souvenir dans l'avenir, et lorsque quelque autre malheureux mortel arrivant ici vous dira : « Jeunes filles, quel est, de tous les chantres qui fréquentent ces lieux, celui qui vous est le plus agréable et sait le mieux vous charmer?—Répondez toutes avec une bienveillante faveur : C'est un aveugle qui habite les âpres rochers de Chio. »

Tel est le témoignage d'Homère; il prouve qu'il y eut autrefois un grand concours et une fête à Délos. Les habitants des îles et les Athéniens continuèrent, par la suite, à envoyer des chœurs et des offrandes sacrées; quant aux jeux et à la plupart des autres solennités, il est probable qu'ils furent interrompus par les malheurs des temps, jusqu'à l'époque où les Athéniens établirent, comme nous l'avons dit, la fête de Délos et des courses de chevaux, qui n'avaient pas lieu auparavant.

CV. Le même hiver, les Ambraciotes, pour accomplir

la promesse sur la foi de laquelle Euryloque était resté avec son armée, marchèrent contre Argos-Amphilochique avec trois mille hoplites. Ils entrèrent dans l'Argie, et prirent Olpes, place forte sur une colline, près de la mer. Elle avait été fortifiée autrefois par les Acarnanes, qui en avaient fait le siége de leur tribunal central. Vingt-cinq stades la séparent d'Argos, qui est une ville maritime. Les Acarnanes se partagèrent : une partie se porta au secours d'Argos; les autres allèrent camper dans un endroit de l'Amphilochie nommé les Fontaines, afin d'observer les Péloponnésiens commandés par Euryloque, de peur qu'à leur insu ils ne se réunissent aux Ambraciotes. Ils envoyèrent aussi prier Démosthènes, celui-là même qui avait commandé les Athéniens en Étolie, de se mettre à leur tête, et mandèrent les vingt vaisseaux athéniens qui se trouvaient autour du Péloponnèse sous les ordres d'Aristote, fils de Timocrate, et d'Hiérophon, fils d'Antimnestus.

Les Ambraciotes qui étaient à Olpes envoyèrent de leur côté à Ambracie demander qu'on vînt en masse à leur secours; ils craignaient, si les troupes d'Euryloque ne parvenaient pas à traverser les lignes des Acarnanes, de se trouver ou réduits à combattre seuls, ou compromis s'ils voulaient effectuer leur retraite.

CVI. Cependant Euryloque, informé de l'arrivée des Ambraciotes à Olpes, partit de Proschium avec les troupes péloponnésiennes, et marcha en toute hâte à leur secours. Il passa l'Achéloüs, et s'avança à travers l'Acarnanie, alors abandonnée par les troupes qui s'étaient portées au secours d'Argos. Il avait à droite Stratos et sa garnison; à gauche, le reste de

l'Acarnanie. Après avoir traversé le territoire des Stratiens, il passa par Phytia, par l'extrémité du pays de Médéon, et ensuite par Limnée. En sortant de l'Acarnanie, il entra chez les Agréens, alliés des Acarnanes. Il prit par le Thyamus, montagne agreste, le franchit, et descendit dans l'Argie. Il était nuit à ce moment. Les Péloponnésiens passèrent inaperçus entre la ville d'Argos et le corps d'observation des Acarnanes campé aux Fontaines, et firent leur jonction avec les Ambraciotes réunis à Olpes.

CVII. La jonction opérée, ils se portèrent, quand le jour fut venu, au lieu nommé Métropolis, et y campèrent.

Les Athéniens arrivèrent peu après, avec leurs vingt vaisseaux, au golfe d'Ambracie pour secourir les Argiens. Démosthènes arriva de son côté avec deux cents hoplites messéniens et soixante archers athéniens. La flotte mit à l'ancre devant la colline où s'élève Olpes. Les Acarnanes et quelques Amphiloquiens (car la plus grande partie était interceptée par les Ambraciotes) étaient déjà réunis à Argos, et se préparaient à combattre l'ennemi. Toutes les troupes confédérées choisirent, indépendamment de leurs propres généraux, Démosthènes pour les commander en chef. Il les conduisit près d'Olpes, et y établit son camp : un ravin profond séparait les deux armées.

Pendant cinq jours on resta en repos, et le sixième on se mit de part et d'autre en ordre de combat. Comme l'armée péloponnésienne était plus nombreuse et débordait la ligne de bataille, Démosthènes, craignant d'être enveloppé, mit en embuscade dans un chemin creux masqué par des buissons, des hoplites

et des troupes légères, au nombre de quatre cents hommes en tout. Ils avaient ordre de se lever, l'action une fois engagée, et de prendre à dos les ennemis du côté où ils auraient l'avantage du nombre. Les préparatifs terminés de part et d'autre, on en vint aux mains. Démosthènes occupait l'aile droite avec les Messéniens et quelques Athéniens. Les Acarnanes, rangés en corps séparés, formaient le reste de la ligne, avec ceux des Amphiloquiens armés de javelots qui assistaient au combat. Les Péloponnésiens et les Ambraciotes étaient mêlés ensemble, à l'exception des Mantinéens, qui formaient un corps séparé et s'étendaient surtout vers la gauche, sans occuper cependant l'extrémité de l'aile : Euryloque s'y était placé avec ses troupes, pour faire face aux Messéniens et à Démosthènes.

CVIII. Déjà l'action était engagée et les Péloponnésiens, débordant l'aile droite de l'ennemi, commençaient à l'envelopper, lorsque les Acarnanes sortirent de leur embuscade, tombèrent sur eux, et les mirent en déroute. Leur trouble fut tel, qu'ils ne résistèrent pas au premier choc, et entraînèrent dans leur panique le reste des troupes avec eux ; car, quand on vit en déroute le corps d'Euryloque, le plus solide de l'armée, la terreur n'en fut que plus grande. Ce furent les Messéniens, placés à cette aile sous les ordres de Démosthènes, qui contribuèrent surtout au succès de l'action.

Cependant les Ambraciotes et les troupes de l'aile droite eurent l'avantage de leur côté, et poursuivirent l'ennemi vers Argos ; car ce sont les hommes les plus belliqueux de ces contrées. Mais quand, à leur re-

tour, ils virent la défaite de la plus grande partie de l'armée, vivement pressés eux-mêmes par les autres Acarnanes, ils se rabattirent sur Olpes, et n'échappèrent qu'avec peine. Beaucoup périrent en se précipitant confusément et sans aucun ordre vers cette place; pourtant les Mantinéens opérèrent leur retraite en meilleur ordre que tout le reste de l'armée. Le combat finit vers le soir.

CIX. Le lendemain, Ménédée remplaça dans le commandement Euryloque et Macarius, qui avaient été tués. Embarrassé après un aussi grand désastre, il ne voyait aucun moyen ni de soutenir un siége en gardant ses positions, puisqu'il était coupé par terre et bloqué sur mer par la flotte athénienne, ni de s'échapper par une retraite; il fit donc des ouvertures à Démosthènes et aux généraux des Acarnanes pour obtenir un accommodement, avec la permission de se retirer et d'enlever ses morts. Ils lui accordèrent cette dernière demande, dressèrent eux-mêmes un trophée, et enlevèrent leurs propres morts au nombre de trois cents. Quant à la retraite, ils firent ouvertement à tous les ennemis un refus formel; mais, en secret, Démosthènes, de l'aveu des généraux acarnanes ses collègues, permit aux Mantinéens, à Ménédée et aux autres chefs des Péloponnésiens, ainsi qu'aux plus marquants de la nation, de se retirer au plus vite. Son but était d'isoler les Ambraciotes et la foule des mercenaires étrangers; mais, par-dessus tout, il visait à rendre suspects aux Grecs de cette contrée les Lacédémoniens et les Péloponnésiens, comme des traîtres qui n'avaient songé qu'à leur propre intérêt. Ils enlevèrent leurs morts, qu'ils ensevelirent à la hâte et au hasard. Ceux

qui avaient obtenu l'autorisation de se retirer prirent secrètement leurs mesures.

CX. Cependant on vint annoncer à Démothènes et aux Acarnanes que les Ambraciotes de la ville, sur le premier message qui leur avait été envoyé d'Olpes, venaient en masse au secours des leurs, et qu'ils s'avançaient par le pays des Amphiloques, sans rien savoir de ce qui s'était passé, afin d'opérer leur jonction à Olpes. Il envoya sur-le-champ une partie de son armée préparer des embuscades sur la route et occuper à l'avance les positions les plus fortes. Lui-même se tint prêt à marcher avec le reste.

CXI. Pendant ce temps, les Mantinéens et tous ceux qui étaient compris dans la convention sortirent du camp sans bruit, et par petites troupes, sous prétexte d'aller ramasser des légumes et des broussailles. Ils affectaient même d'en recueillir en effet ; mais, une fois éloignés d'Olpes, ils se retirèrent précipitamment. Dès que les Ambraciotes et les autres troupes qui se trouvaient acculées sur ce point s'aperçurent de leur départ, ils s'élancèrent à leur tour, et se mirent à courir pour les rejoindre. Au premier moment, les Acarnanes crurent que tous se sauvaient au même titre et sans convention. Ils se mirent à la poursuite des Péloponnésiens ; et comme quelques-uns de leurs généraux voulaient les arrêter en leur disant que la retraite avait lieu par suite d'un accord, il y en eut qui les frappèrent eux-mêmes à coups de javelots, persuadés qu'ils trahissaient. Cependant on laissa ensuite passer les Mantinéens et les Péloponnésiens ; mais les Ambraciotes étaient massacrés. De nombreuses contestations s'élevaient, et l'embarras était grand pour savoir qui était

d'Ambracie ou du Péloponnèse. On en tua environ deux cents; les autres se réfugièrent dans l'Agraïde, pays limitrophe [1], et furent bien reçus par Salynthius, roi des Agréens, qui était leur ami.

CXII. Les Ambraciotes de la ville arrivèrent à Idomène; on appelle ainsi deux collines élevées. La plus considérable des deux avait été occupée de nuit par les soldats que Démosthènes avait envoyés en avant: ceux-ci avaient prévenu l'ennemi et s'y étaient installés à son insu. Les Ambraciotes, de leur côté, étaient montés les premiers sur la plus petite, et y bivaquèrent. Démosthènes se mit en marche dès le soir, aussitôt après le repas, avec le reste de son armée. Il en prit avec lui la moitié pour occuper les passages; l'autre moitié s'avança vers les montagnes de l'Amphiloquie. Au point du jour, il fondit sur les Ambraciotes encore couchés, et tellement éloignés de pressentir l'événement, qu'ils crurent au contraire à l'arrivée des leurs. En effet, Démosthènes avait, à dessein, placé aux premiers rangs les Messéniens, et leur avait ordonné d'adresser la parole à l'ennemi en se servant de l'idiome dorique, afin d'entretenir la sécurité des gardes avancées. D'ailleurs, il faisait encore nuit, et l'on ne pouvait se reconnaître à la vue; aussi, à peine fut-il tombé sur leur armée qu'il la mit en fuite. Un grand nombre fut tué sur place; le reste s'enfuit précipitamment à travers les montagnes. Mais les chemins étaient interceptés; les Amphiloquiens d'ailleurs connaissaient le pays, qui était le leur, et ils avaient contre les hoplites l'avantage d'être légère-

[1] Séparé de l'Amphilochie par l'Achéloüs.

ment armés; les Ambraciotes, au contraire, faute de connaître les lieux, ne savaient où se tourner : ils tombaient dans les ravins, donnaient dans les embuscades dressées à l'avance, et y trouvaient la mort. La déroute était partout; quelques-uns même, à bout de moyens, se dirigent vers la mer, qui n'est pas fort éloignée; ils aperçoivent la flotte athénienne, qui, par hasard, rasait la côte au moment même de l'action, et se précipitent à la nage pour la [illegible]indre, aimant mieux, sous l'impression de la ter[illegible], mourir, s'il le faut, de la main de ceux qui so[illegible] dans les vaisseaux, que sous les coups des barbares [illegible]hiloquiens, leurs plus cruels ennemis. Tel fut le [illegible]sastre des Ambraciotes; ils étaient venus en grand[illegible]mbre, et bien peu rentrèrent sains et saufs dans [illegible]r ville. Les Acarnanes, après avoir dépouillé les morts et dressé des trophées, retournèrent à Argos.

CXIII. Le lendemain, arriva près d'eux un héraut, de la part de ceux des Ambraciotes qui, d'Olpes, s'étaient réfugiés chez les Agréens. Il venait réclamer les corps de ceux qui avaient été tués après le premier combat, lorsque, sans être compris dans la convention, ils étaient sortis avec les Mantinéens et ceux que couvrait le traité. Le héraut, à l'aspect des armes prises sur les Ambraciotes de la ville, s'étonna d'en voir un si grand nombre; car il ignorait le dernier désastre et pensait que c'étaient celles de ses compagnons. Quelqu'un lui demanda ce qui l'étonnait et combien ils avaient perdu de monde; celui qui faisait cette question croyait, de son côté, que le héraut venait de la part de ceux d'Idomène. — Deux cents en tout, répondit celui-ci. — Mais, reprit celui qui l'in-

terrogeait, ce ne sont pas là, ce semble, les armes de deux cents hommes, mais de plus de mille. — Alors, dit à son tour le héraut, ce ne sont pas les armes de ceux qui ont combattu avec nous.—Ce sont elles, reprit l'autre, si c'est vous qui avez combattu hier à Idomène. — Hier nous n'avons combattu contre personne, mais bien avant-hier dans notre retraite. — Et nous, c'est hier que nous avons combattu contre ceux-ci, qui étaient venus de la ville d'Ambracie au secours des leurs. A ces mots, le héraut comprit que le secours venu de la ville avait été défait; il éclata en gémissements, et, atterré par l'immensité de ce désastre, il se retira aussitôt sans remplir sa mission ni réclamer les morts. Ce fut, en effet, dans tout le cours de cette guerre, la plus grande catastrophe qu'une ville grecque ait éprouvée en aussi peu de jours. Je n'ai pas relaté le nombre des morts, parce que ce qu'on en rapporte n'est pas croyable, eu égard à l'importance de la ville. Ce que je sais, c'est que si les Acarnanes et les Amphiloquiens eussent voulu s'emparer de la ville, conformément à l'avis des Athéniens et de Démosthènes, ils pouvaient la prendre d'emblée; mais ils craignaient alors que les Athéniens, maîtres de cette ville, ne devinssent pour eux des voisins trop incommodes.

CXIV. On assigna ensuite le tiers des dépouilles aux Athéniens; le reste fut partagé entre les villes alliées. Mais la part des Athéniens fut prise en mer; les trois cents armures complètes qu'on voit aujourd'hui déposées dans les temples de l'Attique avaient été réservées à Démosthènes, qui les rapporta lui-même sur son navire. Cette dernière affaire réparait son désastre d'Étolie, et il put revenir avec plus de sécurité.

Les Athéniens des vingt vaisseaux retournèrent de leur côté à Naupacte.

Après le départ des Athéniens et de Démosthènes, les Acarnanes et les Amphiloquiens firent, avec les Ambraciotes et les Péloponnésiens réfugiés chez Salynthius et les Agréens, un accommodement qui les autorisait à sortir d'Œniades, où ils avaient passé en quittant Salynthius. Ils conclurent aussi pour l'avenir un traité d'alliance de cent années avec les Ambraciotes : les conditions étaient que les Ambraciotes ne porteraient pas les armes avec les Acarnanes contre les Péloponnésiens, ni les Acarnanes avec les Ambraciotes contre les Athéniens ; qu'ils se prêteraient un mutuel appui pour la défense de leur territoire ; que les Ambraciotes rendraient toutes les places et les otages amphiloquiens qu'ils avaient en leur possession ; enfin qu'ils ne donneraient pas de secours à Anactorium, place ennemie des Acarnanes. Ce traité mit fin à la guerre. Les Corinthiens envoyèrent ensuite à Ambracie une garnison de trois cents hoplites, sous le commandement de Xénoclidas, fils d'Euthyclès. Ils prirent leur route par l'Épire, et n'arrivèrent qu'avec peine à leur destination. Telle fut l'issue des affaires d'Ambracie.

CXV. Les Athéniens qui étaient en Sicile firent, le même hiver, une descente sur les côtes d'Himéra, de concert avec les Siciliens de l'intérieur, qui envahirent les frontières des Himériens du côté opposé. Ils attaquèrent aussi les îles Éoliennes. A leur retour, ils trouvèrent à Rhégium Pythodore, fils d'Isolochus, général athénien, nommé, en remplacement de Lachès, au commandement de la flotte. Les alliés de Sicile s'é-

taient rendus auprès des Athéniens, et avaient obtenu un secours plus considérable en vaisseaux; car les Syracusains, étant maîtres du pays, s'indignaient de ce qu'un petit nombre de vaisseaux leur fermât la mer, et se préparaient, en rassemblant leur flotte, à mettre un terme à cet état de choses. Les Athéniens équipèrent donc quarante vaisseaux pour les envoyer en Sicile; ils voyaient là un moyen d'en finir plus vite avec cette guerre, et une occasion d'exercer leur marine. L'un des généraux, Pythodore, fut envoyé en avant avec un petit nombre de vaisseaux; les deux autres, Sophocle, fils de Sostratidès, et Eurymédon, fils de Thuclès, devaient le suivre avec le gros de la flotte. Pythodore, lorsqu'il eut pris le commandement des vaisseaux de Lachès, s'embarqua vers la fin de l'hiver pour attaquer la forteresse des Locriens, déjà prise auparavant par Lachès; mais il fut battu par les Locriens, et s'en retourna.

CXVI. Dans le même printemps, un torrent de feu coula de l'Etna, phénomène qui s'était déjà produit précédemment. Il ravagea une partie du territoire des Catanéens qui habitent au pied de l'Etna, la plus haute montagne de la Sicile. On dit que cette éruption eut lieu cinquante ans après la précédente, et qu'il y en eut trois en tout depuis que la Sicile est habitée par les Grecs. Tels sont les événements de cet hiver; avec lui finit la sixième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LIVRE QUATRIÈME.

L'été suivant [1], vers le temps où le blé commence à monter, dix vaisseaux de Syracuse et autant de Locres firent voile pour Messène de Sicile, sur l'invitation des habitants eux-mêmes. Ils l'occupèrent, et Messène se détacha des Athéniens. Ce qui détermina surtout les Syracusains à cette entreprise, fut la considération que cette place est une des clefs de la Sicile, et la crainte que les Athéniens ne la prissent un jour pour base, afin de les attaquer avec des forces supérieures. Les Locriens, de leur côté, étaient poussés par leur haine contre Rhégium qu'ils voulaient attaquer par terre et par mer. Aussi envahirent-ils en même temps, avec toute leur armée, le territoire des Rhégiens, afin de les empêcher de secourir Messène; ils y étaient d'ailleurs excités par les bannis de Rhégium qu'ils avaient auprès d'eux; car cette ville, en proie depuis longtemps aux séditions, était alors dans l'impossibilité de repousser les Locriens; et ceux-ci n'en étaient que plus ardents à l'attaquer. Leur armée de terre, après avoir ravagé le pays, s'en retourna; la flotte resta à garder Messène. D'autres vaisseaux qu'ils équi-

[1] 426 avant notre ère; septième année de la guerre.

pèrent devaient venir y stationner également et en faire le centre de leurs opérations.

II. Vers la même époque du printemps, avant la maturité des blés, les Péloponnésiens et leurs alliés envahirent l'Attique, sous le commandement d'Agis, fils d'Archidamus, roi des Lacédémoniens. Ils y campèrent, et ravagèrent le pays.

Les Athéniens, de leur côté, envoyèrent en Sicile les quarante vaisseaux qu'ils avaient préparés, avec les deux généraux restés en arrière, Eurymédon et Sophocle; Pythodore, le troisième, les avait précédés en Sicile. Ils avaient ordre de protéger, en passant devant Corcyre, les habitants de la ville contre les brigandages de la faction réfugiée sur la montagne. Les Péloponnésiens avaient aussi envoyé sur le même point soixante vaisseaux au secours des Corcyréens de la montagne; et, comme la famine se faisait grandement sentir dans la ville, ils espéraient y établir aisément leur autorité.

Démosthènes, simple particulier depuis son retour de l'Acarnanie, avait été autorisé, sur sa demande, à disposer, s'il le voulait, de la flotte athénienne, pendant la traversée en vue du Péloponnèse.

III. Les Athéniens naviguaient sur les côtes de la Laconie, lorsqu'ils apprirent que les vaisseaux péloponnésiens étaient déjà à Corcyre. Eurymédon et Sophocle avaient hâte de s'y rendre; mais Démosthènes voulait qu'on abordât d'abord à Pylos [1] pour y faire

[1] Malgré la précision des détails que donne Thucydide, sur Pylos et Sphactérie, des doutes nombreux se sont élevés sur la position de l'île et de la ville. L'île de Sphagie, aujourd'hui Pro-

les travaux nécessaires, et reprendre ensuite la mer. Comme les deux généraux repoussaient cet avis, une tempête survint qui poussa la flotte droit à Pylos. Démosthènes demanda alors qu'on établît immédiatement sur ce point une enceinte fortifiée. C'était dans ce but, disait-il, qu'il avait pris part à l'expédition; il fit voir qu'il y avait en abondance du bois et des pierres, que le lieu était fortifié par la nature et désert ainsi que les environs, à une grande distance. Car Pylos, éloignée de Sparte de quatre cents stades, est située dans la contrée qui fut autrefois la Messénie et que les Lacédémoniens appellent Coryphasium. On lui répondit qu'il ne manquait pas, dans le Péloponnèse, de promontoires déserts, dont il pouvait s'emparer s'il voulait constituer la république en dépenses. Démosthènes pensait, au contraire, que cet emplacement présentait des avantages tout particuliers. Outre qu'il s'y trouvait un port, les Messéniens, en communauté d'origine avec les anciens habitants et parlant la même langue que les Lacédémoniens, pourraient de là faire beaucoup de mal à l'ennemi, en même temps qu'ils seraient de fidèles gardiens de la place.

drona, à laquelle paraît s'appliquer la description de notre historien, est plus éloignée des côtes que ne paraît l'avoir été originairement Sphactérie. Les deux passes ont une largeur considérable; le port est fort étendu. Cependant il ne nous paraît pas possible d'élever à cet égard une contestation sérieuse : la disposition des passes est conforme au récit de Thucydide. En supposant qu'il ne se soit pas trompé sur leur étendue, elles peuvent avoir été alors rétrécies par des ensablements. On trouve à Prodona la fontaine qui était au centre de Sphactérie; la disposition des côtes est la même; enfin aucun autre point sur cette plage ne satisfait aussi exactement à la description de Thucydide. — Pylos est aujourd'hui Zouchio, ou vieux Navarin.

IV. N'ayant pu persuader ni les généraux ni les soldats, quoiqu'il eût ensuite communiqué son dessein aux taxiarques [1] eux-mêmes, il resta tranquille. Mais, comme la mer n'était pas navigable, les soldats inoccupés conçurent d'eux-mêmes la pensée d'élever une enceinte et de fortifier la place. Ils mirent la main à l'œuvre et, faute d'outils pour tailler les pierres, ils les choisissaient et plaçaient chacune d'elles là où elle pouvait s'adapter [2]. S'ils avaient besoin de mortier, à défaut d'auges ils le portaient sur leur dos, en se courbant, pour le maintenir autant que possible, et en croisant les mains derrière le dos, pour l'empêcher de tomber. Ils s'empressaient et mettaient tout en œuvre pour prévenir les Lacédémoniens, et fortifier les points les plus accessibles avant d'être attaqués par eux. Du reste, la plus grande partie de la position se trouvait naturellement fortifiée et n'avait pas besoin de murailles.

V. Les Lacédémoniens étaient alors à célébrer une fête. Quand ils apprirent cette nouvelle, ils s'en inquiétèrent peu, persuadés que l'ennemi ne tiendrait pas à leur approche, ou que, du moins, ils emporteraient aisément la place de vive force. Ils étaient d'ailleurs retenus par cette considération que leur armée n'était pas encore de retour de l'Attique.

[1] Les taxiarques étaient les officiers inférieurs de l'armée. Ils ne doivent pas être confondus avec d'autres taxiarques, magistrats élus tous les ans, au nombre de dix, un dans chaque tribu, pour commander l'infanterie, quand le peuple en masse faisait une expédition.

[2] C'était, sauf l'importance, quelque chose d'analogue aux murailles cyclopéennes.

Les Athéniens, après avoir fortifié en six jours[1] le côté du continent et les autres parties de la place qui en avaient le plus besoin, laissèrent Démosthènes avec cinq vaisseaux pour la garder, et se hâtèrent de faire voile avec le reste de la flotte pour Corcyre et la Sicile.

VI. Dès que les Péloponnésiens qui étaient dans l'Attique apprirent l'occupation de Pylos, ils s'empressèrent de rentrer chez eux : les Lacédémoniens et Agis, leur roi, pensaient que l'affaire de Pylos les intéressait particulièrement; d'ailleurs, comme leur invasion avait eu lieu de bonne heure, pendant que le blé était encore vert, ils manquaient généralement de vivres; enfin, il était survenu des froids extraordinaires pour la saison, et l'armée en avait beaucoup souffert. Une foule de causes contribuèrent donc à accélérer leur retour et à abréger la durée de cette incursion; car ils ne restèrent que quinze jours dans l'Attique.

VII. Vers le même temps, Simonide, général athénien, s'empara par trahison d'Éion[2], en Thrace, colonie des Mendéens, ennemie d'Athènes. Il avait rassemblé à cet effet quelques Athéniens des garnisons et une foule d'alliés du pays; mais, attaqué par les Chalcidiens et les Bottiéens venus en hâte au secours de la place, il fut chassé et perdit un grand nombre de soldats.

VIII. Dès que l'armée péloponnésienne fut rentrée de

[1] Diodore (XII, 61) dit, au contraire, vingt jours.

[2] Cette ville doit différer d'Eion, à l'embouchure du Strymon, que les Athéniens n'avaient pas cessé d'occuper. Mende était située au sud de la presqu'île de Pallène.

l'Attique, les habitants de Sparte[1] et les Lacédémoniens du voisinage[2] se portèrent en toute hâte contre Pylos. Le reste, arrivant à peine d'une autre expédition, ne marcha que plus tard. Ils firent publier dans le Péloponnèse qu'on eût à diriger, sans aucun retard, des secours sur Pylos, et mandèrent les soixante vaisseaux qu'ils avaient à Corcyre. Cette flotte, transportée par-dessus l'isthme de Leucade, parvint à Pylos sans être aperçue par les vaisseaux athéniens stationnés à Zacynthe[3]. Déjà l'armée de terre était arrivée de son côté. Mais pendant que les Péloponnésiens étaient encore en mer, Démosthènes avait eu le temps d'envoyer secrètement deux vaisseaux à Zacynthe, pour annoncer à Eurymédon et à la flotte athénienne le danger qui menaçait la place, et réclamer leur secours. Sur cet avis de Démosthènes, la flotte partit précipitamment.

Les Lacédémoniens se préparaient à attaquer Pylos par terre et par mer : ils comptaient l'emporter aisément ; car les ouvrages avaient été élevés à la hâte, et la garnison était peu nombreuse. Cependant, s'attendant à voir la flotte athénienne de Zacynthe arriver au secours, ils projetèrent, s'ils ne s'emparaient pas de la forteresse auparavant, de boucher les passes du port pour empêcher les Athéniens d'y aborder. En effet, l'île nommée Sphactérie, qui s'étend devant le port à

[1] Les Spartiates sont les habitants mêmes de la ville, distincts du reste des Lacédémoniens, auxquels ils n'accordèrent jamais le droit de cité.

[2] Les périœces, c'est-à-dire ceux qui entourent la ville. Ils ne jouissaient pas non plus de tous les priviléges des citoyens.

[3] Ces vaisseaux doivent être ceux d'Eurymédon et de Sophocle qui se rendaient en Sicile.

une petite distance, lui sert d'abri et ne laisse, pour y pénétrer, que deux étroits passages : l'un, en face de Pylos et des ouvrages athéniens, ne peut recevoir que deux vaisseaux de front[1]; le second, à l'autre extrémité de l'île, huit ou neuf. Cette île, alors inhabitée, était entièrement couverte de bois et sans chemins battus. Son étendue est d'environ quinze stades. Les Lacédémoniens avaient résolu de fermer étroitement les passes en y plaçant des vaisseaux, la proue en avant. Quant à l'île, craignant que l'ennemi ne s'en fît un point d'appui pour les attaquer, ils y firent passer des hoplites; d'autres furent placés sur le continent, afin que les Athéniens, trouvant partout l'ennemi devant eux, et dans l'île et sur le continent, ne pussent aborder. Car la côte de Pylos n'étant abordable par mer sur aucun autre point que le port lui-même, les Athéniens ne devaient avoir aucun moyen de venir au secours des leurs. Dès lors les Lacédémoniens s'empareraient vraisemblablement de la place sans combat naval, sans aucun danger, d'autant mieux que les vivres manquaient et que l'occupation avait eu lieu sans moyens de défense suffisants. Sur ces conjectures, ils firent passer dans l'île des hoplites tirés au sort dans toutes les cohortes. D'abord on les relevait à tour de rôle. Les derniers qui y furent envoyés et qui y restèrent étaient au nombre de quatre cent vingt, indépendamment des Hilotes à leur service. Épitadas, fils de Mélobrus, les commandait.

IV. Démosthènes, voyant les Lacédémoniens sur le

[1] Cette passe a une largeur de cent cinquante pieds anglais, et l'autre de quatorze cents.

point d'attaquer à la fois par mer et par terre, fit, de son côté, des dispositions : il fit amener sous le rempart et palissader ce qui lui restait des galères laissées à sa disposition [1]; il arma les matelots de mauvais boucliers, la plupart d'osier; car, dans ce lieu désert, il était impossible de se procurer des armes. Celles-là mêmes avaient été tirées d'un vaisseau corsaire à trente rames et d'un bâtiment léger, tous deux messéniens [2], qui avaient par hasard abordé sur cette côte. Ces Messéniens lui avaient aussi fourni quarante hoplites environ, qu'il employa avec les autres. Il plaça la plus grande partie de ses soldats, armés ou non, sur le point le mieux fortifié et le plus sûr, du côté du continent, leur recommandant de repousser l'infanterie, si elle attaquait. Lui-même, avec soixante hoplites et quelques archers, qui formaient l'élite de sa troupe, sortit de l'enceinte fortifiée et se dirigea vers la mer, du côté où il lui paraissait probable que les Lacédémoniens tenteraient la descente. C'était une côte battue par la haute mer, d'un accès difficile et hérissée de rochers; mais il pensait que l'extrême faiblesse de la muraille de ce côté les déciderait à y faire une tentative. Car les Athéniens avaient négligé de fortifier ce point, dans la pensée qu'ils auraient toujours la supériorité sur mer; maintenant ils sentaient que, si l'ennemi opérait une descente de vive force, la place serait facilement emportée. Démosthènes s'y rendit donc; il rangea ses hoplites sur le bord de la mer afin d'empê-

[1] Sur cinq, il en avait envoyé deux à Zacynthe.

[2] C'étaient probablement des Messéniens de Naupacte, alliés des Athéniens.

cher la descente, s'il était possible, et les exhorta en ces termes :

X. « Guerriers, qui avez voulu partager avec moi le péril actuel, que personne de vous, dans une telle extrémité, ne songe à faire preuve de pénétration en [illegible]lant toute l'étendue du danger qui nous envi-[illegible] mais plutôt que chacun, sans regarder autour de [illegible]e précipite avec bon espoir au devant de l'en-ne[illegible] par là obtienne la victoire. Au point où nous en sommes, dans une telle extrémité, il ne s'agit plus de réfléchir, mais de courir au plus vite au danger. Quant à moi, je vois que la plupart des chances sont de notre côté, si nous voulons tenir ferme, ne pas nous [illegible]yer de leur nombre, et ne point trahir nos [illegible]s : nous avons pour nous l'accès difficile de cette côte ; c'est un allié qui combattra avec nous, si nous restons inébranlables. Mais si nous cédons, quelque inabordable qu'elle soit, elle livrera un passage facile quand personne ne la défendra plus ; et alors la lutte sera plus opiniâtre ; parce que l'ennemi, même repoussé par nous, ne pourra que difficilement opérer sa retraite. Tant qu'il sera sur ses vaisseaux, vous le repousserez aisément ; mais une fois débarqué, les chances sont égales.

« La multitude de vos ennemis ne doit pas non plus vous trop effrayer ; car, quelque nombreux qu'ils soient, ils ne donneront que partiellement, grâce à la difficulté de l'abordage ; il ne s'agit pas ici d'une armée de terre, placée d'ailleurs dans des conditions égales et supérieure en nombre ; c'est du haut de leurs vaisseaux qu'ils combattent, et, en mer, il faut aux navires le concours de bien des circonstances. Je pense donc que leurs désavantages compenseront notre faiblesse numé-

rique. D'ailleurs, vous êtes Athéniens; vous savez par expérience que, dans un débarquement, si on résiste, si on tient ferme, sans se laisser effrayer par le bruit des vagues et l'approche impétueuse des vaisseaux, on ne saurait être forcé. Soyez donc inébranlables, je vous en conjure, combattez sur ces rochers mêmes, et sauvez tout à la fois vous-mêmes et la place. »

XI. Ces exhortations de Démosthènes exaltèrent encore le courage des Athéniens; ils descendirent au bord de la mer et s'y rangèrent en bataille. Les Lacédémoniens s'avancèrent alors, et attaquèrent en même temps la place par terre et par mer. Leur flotte, forte de quarante-trois voiles, était commandée par le Spartiate Thrasymélidas, fils de Cratésiclès. Il donna à l'endroit même qu'avait prévu Démosthènes. Les Athéniens firent face des deux côtés, vers la terre et vers la mer. Les vaisseaux lacédémoniens, disposés par petites divisions, parce que l'abordage n'était pas possible pour un plus grand nombre, venaient tour à tour se relever à l'attaque. De toutes parts on rivalisait d'ardeur et on s'excitait mutuellement à forcer les Athéniens et à enlever les retranchements; mais celui qui montra le plus brillant courage fut Brasidas, qui commandait une trirème : voyant que, par suite de la difficulté des lieux, les triérarques et les pilotes hésitaient à aborder, même là où il paraissait possible de le faire, dans la crainte de briser leurs vaisseaux, il leur crie qu'il ne convient pas, pour ménager du bois, de laisser l'ennemi se fortifier dans leur pays; « que les Lacédémoniens, dit-il, abordent de vive force en brisant leurs vaisseaux; que les alliés n'hésitent pas, en retour de tant de bienfaits, à sacrifier leurs navires aux Lacédé-

moniens dans cette circonstance; qu'on s'échoue, qu'on débarque par tous les moyens, et qu'on s'empare des hommes et de la place. »

XII. Après avoir excité les autres par ces paroles, il force son pilote à s'échouer et court à l'échelle. Mais au moment même où ils s'efforce de descendre, il est frappé par les Athéniens, criblé de blessures, et s'affaisse privé de sentiment. En tombant à l'extrémité de la proue, il laissa échapper son bouclier qui coula dans la mer et fut porté à la côte; les Athéniens le recueillirent et le firent ensuite figurer dans le trophée qu'ils élevèrent à l'occasion de cette attaque. Les autres, malgré leurs efforts, ne purent non plus débarquer, arrêtés par l'escarpement de la côte et la résistance des Athéniens qui ne reculèrent pas un instant. Par une étrange interversion des rôles, c'était sur terre, et sur une terre lacédémonienne, que les Athéniens repoussaient les Spartiates attaquant par mer; et ceux-ci venaient avec leurs vaisseaux tenter sur leur propre territoire, devenu pays ennemi, une descente contre les Athéniens. Car les Lacédémoniens étaient surtout renommés, à cette époque, comme peuple continental, pour l'excellence de leurs armées de terre, et les Athéniens, comme nation maritime, pour la supériorité de leurs flottes.

XIII. Après avoir continué les attaques pendant tout ce jour et une partie du lendemain, les Lacédémoniens y renoncèrent. Le surlendemain ils envoyèrent quelques vaisseaux à Asiné [1] chercher du bois pour des ma-

[1] A l'extrémité de la Messénie, près du promontoire Acritas, aujourd'hui Capo-Gallo.

chines; ils espéraient, avec leur secours, enlever la muraille du côté du port. C'était, il est vrai, dans cette partie qu'elle avait le plus de hauteur; mais l'atterrage était plus facile sur ce point. Sur ces entrefaites la flotte athénienne arriva de Zacynthe au nombre de quarante voiles; car il s'y était joint quelques-uns des stationnaires de Naupacte et quatre bâtiments de Chio. Quand ils virent le continent et l'île couverts d'hoplites, et, dans le port, des vaisseaux qui ne faisaient aucun mouvement pour sortir, ils ne surent où prendre terre, et gagnèrent Proté, île déserte, à peu de distance. Ils y passèrent la nuit; le lendemain ils mirent à la voile, décidés à accepter le combat si l'ennemi venait à leur rencontre en haute mer, sinon à entrer eux-mêmes dans le port. Les Lacédémoniens ne sortirent pas contre eux; ils n'avaient même pas fermé les passes comme ils se l'étaient proposé; ils étaient tranquillement à terre occupés à embarquer leurs troupes, et se préparaient, en cas d'attaque, à combattre dans le port [1] qui est assez vaste [2].

XIV. Les Athéniens, pénétrant leurs intentions, fondirent sur eux par les deux passes. Déjà la plupart des vaisseaux étaient éloignés du rivage, la proue en avant; ils les mirent en fuite, les atteignirent aisément dans un espace resserré, en maltraitèrent un grand nombre et en prirent cinq, dont un avec tout son équipage. Ils se précipitèrent sur ceux qui s'étaient réfugiés à la côte; quelques-uns furent brisés avant d'avoir démarré, et pendant que les troupes y montaient encore.

[1] Afin d'être secondés par leur armée de terre.
[2] C'est le plus vaste de la Grèce.

sieurs étaient vides et abandonnés par leurs équi-
s en fuite; ils les attachèrent, et se mirent à les
orquer. A cette vue, les Lacédémoniens, désespérés
désastre qui emprisonnait leurs guerriers dans
, accoururent au secours : ils entraient tout armés
s la mer, saisissaient les vaisseaux et les tiraient de
r côté; chacun croyait que les choses iraient mal là
il n'était pas de sa personne. C'était, autour des
aisseaux, un affreux tumulte, au milieu duquel les
ux nations échangeaient manière de combattre.
r les Lacédémoniens, ei rtés par leur ardeur et
ur désespoir, ne faisaien autre chose en quelque
orte que donner sur terre n combat naval, tandis
que les Athéniens, victorie t jaloux de pousser aussi
in que possible leurs avan ges, livraient du haut de
rs vaisseaux un combat terre. Enfin, après s'être
ait bien du mal et porté nen des coups de part et
d'autre, on se sépara. Les Lacédémoniens sauvèrent leurs vaisseaux vides, à l'exception des premiers qui avaient été pris, et chacun se retira dans son camp. Les Athéniens dressèrent un trophée, rendirent les morts, et restèrent maîtres des débris des navires. Ils établirent aussitôt une croisière autour de l'île et firent bonne garde pour s'assurer des guerriers qui y étaient enfermés. Les Péloponnésiens, accourus de toutes parts pour l'attaque et campés sur le continent, restèrent sur la plage, en vue de Pylos.

XV. Quand les événements de Pylos furent connus à Sparte, on décida, comme dans les grandes calamités, que les magistrats descendraient au camp, qu'ils verraient les choses par eux-mêmes et aviseraient incontinent. Ceux-ci reconnurent l'impossibilité de se-

courir les guerriers; mais ne voulant ni les exposer aux conséquences de la famine, ni les laisser écraser par un ennemi supérieur, ils jugèrent à propos de faire, avec les généraux athéniens, si ceux-ci y consentaient, un armistice au sujet de Pylos, d'envoyer ensuite à Athènes des ambassadeurs pour ménager un accord, et de tâcher d'obtenir au plus tôt la remise de leurs guerriers.

Ces ouvertures ayant été accueillies par les généraux, on convint des articles suivants : les Lacédémoniens livreraient aux Athéniens et conduiraient à Pylos les bâtiments sur lesquels ils avaient combattu, ainsi que tous les vaisseaux longs qui se trouvaient en Laconie; ils ne porteraient les armes contre la place ni par terre ni par mer. Les Athéniens, de leur côté, permettraient aux Lacédémoniens du continent d'envoyer aux guerriers de l'île une quantité déterminée de blé tout moulu, savoir, deux chénices attiques de farine par homme[1], deux cotyles de vin[2] et de la viande; moitié en sus pour chaque valet. Ces envois seraient surveillés par les Athéniens, et aucun bâtiment ne passerait furtivement dans l'île. Les Athéniens continueraient à garder l'île, mais sans pouvoir y descendre; ils ne porteraient les armes contre l'armée peloponnésienne ni sur terre ni sur mer. A la moindre infraction, de part ou d'autre, et de quelque nature qu'elle fût, le traité était déclaré rompu. Il devait

[1] Et par jour. Dans les repas publics les Spartiates recevaient chacun, deux chénices de farine; on ne donnait pas moins d'un chénice pour les esclaves. On peut d'après cela conjecturer la dimension du chénice.

[2] Le cotyle était le quart du chénice.

durer jusqu'au retour des ambassadeurs lacédémoniens envoyés à Athènes. Les Athéniens s'engageaient à les y conduire et à les ramener sur une trirème; à leur retour la trêve cessait, et les Athéniens rendaient les vaisseaux dans l'état où ils les avaient reçus. L'armistice fut conclu sur ces bases : les vaisseaux furent livrés, au nombre de soixante environ, et les députés partirent. Arrivés à Athènes, ils parlèrent ainsi [1] :

XVII. « Athéniens, les Lacédémoniens nous ont envoyés, à l'occasion des guerriers de l'île, pour traiter avec vous et vous faire agréer des propositions qui soient tout à la fois utiles pour vous et honorables pour nous-mêmes, autant du moins que le comportent nos infortunes présentes. Ce ne sera pas manquer à nos principes que de parler, en cette circonstance, un peu plus longuement que de coutume : car il est dans nos usages de parler peu, quand peu de paroles suffisent, et de nous étendre davantage, lorsque cela est nécessaire, dans les occasions où nous avons quelque vérité essentielle à faire entendre. N'accueillez pas ces paroles en ennemis; considérez-les, non comme une leçon que nous prétendrions donner à l'inexpérience, mais comme un simple appel à de sages résolutions, adressé à des hommes auxquels nous n'avons rien à apprendre.

« Vous pouvez faire un bon emploi de votre bonne fortune présente, en gardant ce qui est en votre possession, et en y ajoutant l'honneur et la gloire. Mais gardez-vous d'agir comme ces hommes que quelque

[1] Aristophane, dans les *Chevaliers* (v. 794), appelle Archeptolémus le chef de l'ambassade. Il gourmande Cléon d'avoir fait rejeter les conditions équitables qu'il proposait.

événement heureux a surpris inopinément : ils ne cessent de porter plus loin leurs espérances, précisément parce que même le bonheur actuel a été pour eux une surprise. Mais ceux qui, bien des fois, ont éprouvé les alternatives de la bonne et de la mauvaise fortune, doivent naturellement aussi être plus portés à se défier de la prospérité. Ces sentiments de défiance, l'expérience doit les avoir inspirés à votre nation, mais surtout à nous!

XVIII. « Voyez plutôt, et considérez nos malheurs actuels. Nous dont la réputation n'avait pas d'égale parmi les Grecs, nous venons vers vous solliciter nous-mêmes ce que jusqu'ici nous nous croyions plus que personne en mesure d'accorder aux autres. Et cependant nos désastres ne tiennent ni à l'affaiblissement de nos forces, ni à l'insolence qu'inspire l'accroissement de la puissance : notre puissance était ce qu'elle fut toujours lorsque toutes nos prévisions ont été déçues; et il n'est personne à qui le même malheur ne puisse arriver. Il ne faut donc pas que la prospérité présente de votre république et vos récents succès vous fassent croire que la fortune sera toujours avec vous. Les vrais sages sont ceux qui mettent en sûreté des biens dont ils connaissent l'instabilité ; ce sont aussi ceux qui savent le mieux tirer parti des revers de la guerre. Ils ne croient pas qu'on puisse prolonger les hostilités suivant son caprice, et prennent bien plutôt conseil des événements. Aussi, moins exposés que personne aux revers, parce qu'ils ne se laissent pas emporter par la confiance qu'inspire le succès, ils ne sont jamais plus disposés à mettre fin aux hostilités qu'au milieu de la prospérité.

« Voici pour vous, Athéniens, le moment opportun de tenir avec nous cette conduite : si, comme cela est très possible, il vous survenait plus tard quelque revers pour avoir négligé nos avis, on pourrait croire que c'est à la fortune seule que vous avez dû même vos succès actuels ; tandis que vous pouvez, sans courir aucun danger, léguer à la postérité une haute idée de votre puissance et de votre sagesse.

XIX. «Les Lacédémoniens vous convient à traiter et à mettre fin à la guerre ; ils vous offrent la paix, leur alliance, une amitié sans bornes, une réciproque intimité ; ils réclament en retour les guerriers enfermés dans l'île. Ils pensent que, pour les deux partis, il vaut mieux ne pas s'exposer à l'alternative de les voir ou s'échapper de vive force s'il se présente une occasion favorable, ou tomber dans une plus dure servitude s'ils sont réduits par un siége. Nous croyons aussi que le meilleur moyen de terminer d'une manière durable les grandes inimitiés n'est pas que l'un des deux partis, après une lutte opiniâtre, profite de ses avantages pour enserrer l'autre dans des serments forcés, et pour lui imposer des lois au nom de sa supériorité ; le mieux est que, tout en ayant le pouvoir d'en agir ainsi, il se mette, par sa modération et sa générosité, au-dessus de ces prétentions, et trompe l'attente de son adversaire en lui accordant des conditions modérées. Car l'adversaire, obligé dès lors non plus à se venger comme s'il eût été contraint, mais à payer de retour un acte de générosité, est, par pudeur, plus disposé à respecter les conventions. Mais c'est surtout envers ses plus grands ennemis qu'on doit tenir cette conduite, bien plus encore qu'envers ceux avec lesquels on n'avait que des démê-

lés sans importance. A ceux qui cèdent sans y être forcés, il est naturel de céder soi-même avec plaisir; au contraire on se hasarde, même au delà de ce qu'on projetait, contre un adversaire trop insolent.

XX. « L'occasion est plus que jamais favorable pour une réconciliation mutuelle, avant qu'il vienne s'interposer entre nous un irrémédiable malheur [1], qui soulèverait nécessairement contre vous la haine de tous et de chacun de nous [2], et vous priverait des avantages que nous vous offrons spontanément. Réconcilions-nous donc pendant que le sort des armes est encore indécis, vous, avec la gloire et notre amitié en partage; nous, avant la honte et sous le coup de revers encore sans gravité; échangeons la guerre pour la paix, et donnons au reste des Grecs le repos après tant de souffrances. C'est à vous surtout qu'ils croiront devoir ces biens. Ils supportent les maux de la guerre sans trop savoir qui l'a commencée; mais si elle vient à cesser, ce qui dépend surtout de vous, c'est à vous qu'ils en auront la reconnaissance. Vous pouvez vous assurer d'une manière durable l'amitié des Lacédémoniens; eux-mêmes vous y sollicitent, et cela par bienveillance bien plus que par nécessité. Considérez d'ailleurs tous les avantages qui doivent résulter de cette union : lorsqu'il y aura entre nous accord de volontés, sachez que, plus forts que tous les autres peuples de la Grèce ensemble, nous obtiendrons de leur part une entière déférence.»

XXI. Ainsi parlèrent les Lacédémoniens; ils pen-

[1] Le massacre des guerriers de Sphactérie.

[2] Chacun aurait en effet à venger un parent ou un ami, si les soldats de Sphactérie étaient égorgés.

saient que les Athéniens, disposés précédemment à un accommodement qui n'avait échoué que par l'opposition de Lacédémone, accepteraient volontiers la paix qu'on leur offrait maintenant, et rendraient les guerriers. Mais ceux-ci, persuadés qu'avec les guerriers de l'île en leur pouvoir ils trouveraient toujours, quand ils le voudraient, les Lacédémoniens disposés à la paix, portaient plus haut leurs prétentions [1]. Ils y étaient surtout excités par Cléon, fils de Cléenète, démagogue puissant à cette époque, et qui avait une grande autorité sur la multitude. Il leur persuada de répondre que les guerriers de l'île devaient d'abord être livrés avec leurs armes, et amenés à Athènes; qu'après leur arrivée, les Lacédémoniens rendraient Nisée, Pèges, Trézène et l'Achaïe, qui se trouvaient entre leurs mains non par droit de conquête, mais en vertu du dernier traité auquel des malheurs et le besoin de la paix avaient forcé alors les Athéniens de souscrire; qu'à ces conditions on leur rendrait les prisonniers, et qu'on ferait une trêve dont la durée serait réglée d'un commun accord.

XXII. Les députés, sans faire aucune objection à cette réponse [2], demandèrent qu'on nommât, pour s'entendre avec eux, des commissaires avec lesquels ils pussent régler à l'amiable et après discussion les

[1] Aristophane dit, dans la *Paix*, v. 666, qu'on alla trois fois aux voix dans l'assemblée du peuple sur la proposition des Lacédémoniens.

[2] Suivant Diodore (XII, 63), les ambassadeurs auraient proposé de rendre un nombre égal de prisonniers, et, sur le refus des Athéniens, ils auraient ajouté que ceux-ci estimaient les Lacédémoniens plus qu'eux-mêmes, puisqu'ils ne consentaient pas à l'échange.

points sur lesquels on tomberait d'accord de part et d'autre. Mais à cette proposition Cléon s'emporta avec violence, disant qu'il savait bien à l'avance qu'ils n'avaient aucune bonne intention ; que cela était clair maintenant, puisqu'ils refusaient de s'expliquer devant le peuple et ne voulaient conférer qu'avec quelques commissaires. Il leur enjoignit, si leurs intentions étaient droites, de parler devant toute l'assemblée. Mais les Lacédémoniens, quoique disposés par leurs malheurs à quelque concession, sentaient qu'il leur était impossible de s'expliquer devant la multitude, parce qu'ils donneraient prise aux récriminations de leurs alliés, si leurs offres étaient rejetées. Sentant bien, d'ailleurs, que les Athéniens ne traiteraient pas à des conditions modérées, sur les bases qu'ils avaient proposées, ils quittèrent Athènes sans avoir rien fait.

XXIII. A leur arrivée, l'armistice de Pylos fut aussitôt rompu. Les Lacédémoniens réclamaient leurs vaisseaux, conformément à la convention. Mais les Athéniens prétextèrent d'une tentative faite sur la place, contrairement au traité, et de quelques autres griefs peu sérieux en apparence; ils retinrent les vaisseaux, en arguant de la clause qui déclarait le traité nul s'il n'y était fait la moindre infraction. Les Lacédémoniens récriminèrent, se récrièrent sur ce que leurs vaisseaux étaient injustement retenus; puis ils se retirèrent et reprirent les hostilités à Pylos. De part et d'autre elles furent poussées avec vigueur. Pendant le jour, les Athéniens faisaient régulièrement le tour de l'île avec deux bâtiments qui se croisaient; et, la nuit, toute leur flotte stationnait alentour, excepté du côté de la mer quand il faisait du vent. Vingt bâtiments

étaient venus d'Athènes renforcer cette flotte d'observation, qui se trouvait ainsi portée à soixante-dix navires. Les Péloponnésiens, campés sur le continent, donnaient des assauts à la place et épiaient les occasions de délivrer leurs guerriers.

XXIV. Cependant, en Sicile, les Syracusains et leurs alliés, ayant réuni à la flotte qui gardait Messène tous les autres bâtiments qu'ils avaient équipés, partirent de ce port pour reprendre les hostilités. Les Locriens surtout les excitaient, en haine des habitants de Rhégium, sur le territoire desquels ils venaient de pénétrer en masse. D'ailleurs, voyant que les Athéniens n'avaient que peu de vaisseaux dans ces parages, et informés que la plus grande partie des bâtiments, en particulier ceux qui devaient venir en Sicile, assiégeaient Sphactérie, ils voulaient tenter un combat naval. Vainqueurs sur mer, ils espéraient soumettre aisément Rhégium en l'attaquant par mer et par terre, et affermir ainsi leur puissance. Car le promontoire de Rhégium, en Italie, étant à peu de distance de Messène, en Sicile, les Athéniens ne pourraient plus stationner dans ces parages et rester maîtres du détroit. Ce détroit est formé par le bras de mer qui sépare Rhégium de Messène, au point où la Sicile est le plus rapprochée du continent. C'est à ce passage qu'on a donné le nom de Charybde : Ulysse, dit-on, l'a traversé. Comme il est fort étroit, et que deux vastes mers, celle de Thyrrhénie et celle de Sicile, s'y précipitent en courant avec violence, on l'a justement considéré comme dangereux [1].

[1] Aujourd'hui cette mer est généralement calme et n'offre aucun danger sérieux.

XXV. Ce fut dans ce détroit que les Syracusains et leurs alliés, avec un peu plus de trente vaisseaux, furent amenés à combattre, à une heure avancée de la journée, à propos d'une barque qui traversait. Ils s'avancèrent contre seize vaisseaux d'Athènes et huit de Rhégium. Mais, vaincus par les Athéniens, ils perdirent un vaisseau; chacun regagna, comme il put, sa station, les uns à Messène, les autres à Rhégium. La nuit mit fin à l'action.

Les Locriens sortirent ensuite du territoire de Rhégium. Les vaisseaux de Syracuse et des alliés se réunirent et abordèrent à Péloris[1], dépendance de Messine, où se trouvait aussi l'armée de terre. Les Athéniens et ceux de Rhégium ayant fait voile de ce côté virent les vaisseaux vides et les attaquèrent. Mais un de leurs bâtiments fut accroché par une main de fer[2] et l'équipage dut l'abandonner pour se sauver à la nage. Les Syracusains remontèrent sur leurs vaisseaux et se dirigèrent vers Messène en les remorquant le long de la côte avec des câbles. Attaqués de nouveau par les Athéniens, ils prirent le large, fondirent sur eux, et leur firent perdre un second bâtiment. Ils effectuèrent ainsi leur retraite le long des côtes, et rentrèrent au port de Messène, après avoir combattu sans désavantage.

Les Athéniens, sur l'avis que Camarina[3] allait être livrée aux Syracusains par Archias et ses adhérents,

[1] C'est là qu'est établi le phare qui a donné son nom au détroit.

[2] On appelait ainsi un grappin, au moyen duquel on accrochait le vaisseau ennemi pour monter à l'abordage.

[3] Aujourd'hui Torre di Camarina.

firent voile vers cette place. En même temps, les Messéniens se portèrent en masse, par terre et par mer, contre Naxos[1] Chalcidique, qui leur est limitrophe. Le premier jour ils forcèrent les Naxiens à s'enfermer dans leur ville, et ravagèrent le pays. Le lendemain ils remontèrent avec leurs vaisseaux le fleuve Acésine[2], et dévastèrent la campagne, pendant que leurs troupes de terre attaquaient la ville. Mais sur ces entrefaites, les Sicules[3] descendirent en grand nombre des montagnes, et attaquèrent les Messéniens. Les Naxiens prirent confiance, à cette vue; ils s'exhortèrent mutuellement, dans la pensée que les Léontins et d'autres Grecs alliés venaient à leur secours; ils sortirent précipitamment de la ville, tombèrent sur les Messéniens, les mirent en fuite et en tuèrent plus de mille. Les autres eurent grand'peine à rentrer chez eux: car les barbares, tombant sur eux, dans les chemins, en massacrèrent le plus grand nombre. La flotte revint mouiller à Messène; elle se sépara ensuite, et chacun rentra chez soi. Aussitôt les Léontins et leurs alliés, unis aux Athéniens, profitèrent des désastres de Messène pour l'attaquer. Les Athéniens dirigèrent leurs efforts sur le port, et l'armée de terre contre la ville. Mais les Messéniens firent une sortie, avec quelques Locriens sous les ordres de Démotèle, qui, après leur échec, étaient restés en garnison dans la place. Ils

[1] Sur la côte est de Sicile, à peu de distance de l'Etna, et de la colline où fut bâtie plus tard Tauroménium (Taormina).

[2] Naxos était près de l'embouchure de l'Acésine, aujourd'hui Alcantaro.

[3] C'étaient des barbares, qui venaient, non pour secourir les Naxiens, mais pour piller les Grecs.

tombèrent à l'improviste sur l'armée des Léontins, les mirent en fuite, et en tuèrent un grand nombre. Les Athéniens, à cette vue, descendirent de leurs vaisseaux, se portèrent au secours de leurs alliés, tombèrent sur les Messéniens en désordre et les poursuivirent jusqu'à la ville. Après avoir élevé un trophée, ils retournèrent à Rhégium.

Les Grecs de Sicile continuèrent ensuite la lutte sur terre, sans l'intervention des Athéniens.

XXVI. A Pylos, les Athéniens continuaient à assiéger les Lacédémoniens dans l'île, tandis que l'armée péloponnésienne conservait ses campements sur le continent. Le manque de vivres et d'eau rendait le blocus extrêmement pénible pour les Athéniens. Il n'y avait qu'une seule source, et encore peu abondante, dans la citadelle même de Pylos [1]. La plupart creusaient le sable sur le bord de la mer, et on peut imaginer quelle eau ils buvaient. Resserrés dans un camp de peu d'étendue, ils se trouvaient fort à l'étroit : faute de mouillage pour les vaisseaux [2], une partie des équipages venait à terre prendre ses repas, pendant que les autres se tenaient à l'ancre, loin du rivage. Ils étaient surtout découragés par la longueur du siége ; car ils n'y avaient pas compté ; ils pensaient d'abord forcer en très peu de jours des hommes assiégés dans une île déserte, avec de l'eau saumâtre pour toute boisson. Ce retard tenait aux mesures prises par les Lacédémoniens : ils avaient fait appel à tous les hommes de

[1] Abel Blouët (*Expéd. Scientif.*) signale l'existence d'un puits d'eau douce à Vieux-Navarin.

[2] Autour de Sphactérie.

bonne volonté, en les invitant à porter dans l'île de la farine, du vin, du fromage et toutes les denrées utiles à des troupes assiégées. On avait taxé ces denrées à un prix élevé, et promis la liberté à ceux des Hilotes qui en introduiraient. Bien des gens se livraient à ces importations dangereuses, mais surtout les Hilotes. Ils partaient de tous les points du Péloponnèse, et abordaient de nuit dans la partie de l'île qui regarde la haute mer. Ils avaient surtout soin d'épier un vent favorable: quand il soufflait du large il leur était plus aisé d'échapper à la surveillance des galères; car alors il devenait difficile à celles-ci de croiser autour de l'île; eux, au contraire, ne ménageaient rien pour aborder et échouaient leurs barques, estimées d'avance. D'ailleurs les hoplites gardaient les points abordables de l'île. Ceux, au contraire, qui s'exposaient par le calme étaient capturés. Il y avait même des plongeurs qui traversaient le port en nageant entre deux eaux, et tiraient après eux, au moyen d'un câble, des outres remplies de pavot miellé et de graine de lin pilée [1]. D'abord ils passèrent sans être aperçus; mais ensuite on les surveilla. En un mot, il n'était pas d'artifice qu'on n'imaginât de part et d'autre, soit pour introduire des vivres, soit pour déjouer ces tentatives.

XXVII. Quand on apprit à Athènes que l'armée souffrait et qu'il passait dans l'île des subsistance, on fut dans un grand embarras. On craignait que l'hiver ne

[1] Galien cite la graine de lin parmi les substances tout à la fois alimentaires et pharmaceutiques. On sait, par de nombreux témoignages, qu'on servait sur les tables des préparations de graines de pavot.

vînt surprendre la flotte qui gardait Sphactérie; car on sentait qu'il serait alors impossible de transporter des vivres sur les côtes du Péloponnèse, surtout dans un pays désert où l'on ne pouvait pas même en faire passer suffisamment en été; d'ailleurs la flotte ne pourrait stationner sur une côte sans mouillage; et si la surveillance devenait moins active, les assiégés pourraient subsister dans l'île, ou profiteraient d'un mauvais temps pour s'échapper sur les barques qui leur apportaient des vivres. On craignait surtout que les Lacédémoniens, ayant désormais quelques motifs de confiance, n'envoyassent plus de hérauts; en un mot on regrettait de n'avoir pas consenti à la paix.

Cléon, sachant que des défiances s'élevaient contre lui pour s'être opposé à l'accommodement, prétendit que les nouvelles apportées étaient mensongères; et comme ceux qui arrivaient de Pylos demandaient, si on ne les croyait pas, qu'on envoyât sur les lieux quelques commissaires, les Athéniens choisirent pour cette mission Cléon lui-même et Théagène. Cléon sentit qu'il serait obligé de faire les mêmes rapports que ceux qu'il calomniait, ou que, s'il disait le contraire, il serait convaincu d'imposture: aussi conseilla-t-il aux Athéniens, qu'il voyait incliner vers la guerre, de ne pas envoyer aux informations et de ne pas perdre, en différant, l'occasion favorable; mais d'aller attaquer les assiégés dans l'île même, si ces nouvelles leur paraissaient exactes. En même temps, faisant allusion à Nicias, fils de Nicératus, alors général, qu'il détestait, il l'accusait indirectement en disant qu'avec les préparatifs dont on disposait il serait facile, si les généraux étaient hommes de cœur, d'attaquer l'île et de s'em-

parer des guerriers; que c'était là ce qu'il ferait lui-même, s'il avait le commandement.

XXVIII. Les Athéniens commençaient à murmurer contre Cléon et demandaient pourquoi il ne partait pas à l'instant, si la chose lui paraissait si facile. Alors Nicias, qui se voyait personnellement attaqué, lui dit que les généraux l'autorisaient, pour leur part, à prendre toutes les troupes qu'il voudrait, et à tenter l'entreprise. Cléon, croyant d'abord que c'était une feinte, était prêt à accepter; mais lorsqu'il s'aperçut que cette offre était sérieuse, il recula et dit que ce n'était pas lui, mais Nicias, qui était général; il commençait à craindre, sans croire encore cependant que Nicias osât se démettre en sa faveur. Mais Nicias insista de rechef, se démit du commandement de l'armée de Pylos, et prit les Athéniens à témoin. Plus Cléon faisait d'efforts pour échapper à cette expédition et pour revenir sur sa déclaration, plus la multitude (car tel est son caractère) pressait Nicias de lui abandonner le commandement, et criait à Cléon de s'embarquer. Enfin, n'ayant plus aucun moyen de revenir sur sa parole, il accepte le commandement de l'expédition, et, s'avançant au milieu de l'assemblée, il déclare qu'il n'a pas peur des Lacédémoniens, qu'il n'embarquera avec lui personne de la ville, et ne prendra que les troupes de Lemnos et d'Imbros, présentes à Athènes, des peltastes auxiliaires d'Énos[1], et quatre cents archers également étrangers. Avec ces forces, réunies aux soldats de Pylos, il s'engage à amener, dans les vingt jours, les Lacédémoniens pri-

[1] Ville de Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre.

sonniers, ou à les tuer sur place. Les Athéniens rirent un peu de sa forfanterie; mais les gens sages ne virent pas ce résultat sans quelque plaisir; car ils calculaient que de deux biens il y en avait un qui ne pouvait leur échapper, ou être débarrassés de Cléon — c'était là ce qui leur semblait le plus probable — ou, si leurs prévisions étaient trompées, se rendre maîtres des Lacédémoniens.

XXIX. Cléon prit, dans l'assemblée, toutes ses mesures; il reçut les suffrages des Athéniens pour cette expédition, se choisit pour collègue Démosthènes, un des généraux qui étaient à Pylos, et pressa son départ. Ce qui l'avait déterminé à s'adjoindre Démosthènes, c'est qu'il avait appris que ce général songeait, de son côté, à faire une descente dans l'île. Car les soldats, fatigués de leur séjour dans un lieu où tout manquait, et plutôt assiégés qu'assiégeants, brûlaient de courir au danger. Un incendie survenu dans l'île avait aussi augmenté la confiance de Démosthènes. Jusque-là il avait hésité parce que l'île, de tout temps inhabitée, était en grande partie boisée et sans chemins frayés; il croyait cette circonstance favorable aux ennemis. Si une armée nombreuse y descendait, ils pourraient l'attaquer en dérobant leurs mouvements et lui faire beaucoup de mal; leurs fautes et leurs dispositions seraient bien mieux cachées dans l'épaisseur de la forêt, tandis que, toutes les fautes de l'armée athénienne étant à découvert, l'ennemi, maître de choisir son terrain, pourrait tomber sur elle à l'improviste du côté qu'il voudrait. Il pensait d'ailleurs que, s'il était forcé d'en venir aux mains dans le fourré, des troupes moins nombreuses, mais ayant l'expérience des lieux, auraient l'avantage

sur un corps plus considérable à qui manquerait cette expérience ; que, par suite, son armée pourrait être détruite en grande partie, sans même qu'on s'en aperçût, dans l'impossibilité de découvrir sur quel point on devrait mutuellement se porter secours.

XXX. Ces réflexions lui étaient surtout suggérées par son désastre d'Étolie, qui avait tenu en partie à une forêt.

Comme on était fort à l'étroit, les soldats athéniens étaient obligés d'aborder aux extrémités de l'île, et de placer des sentinelles pour prendre leurs repas. L'un d'eux mit le feu, par mégarde, à une petite portion de bois ; le vent s'éleva, et l'incendie gagna, avant qu'on s'en fût aperçu, la plus grande partie de la forêt. Démosthènes put mieux distinguer alors les Lacédémoniens, et reconnut qu'ils étaient plus nombreux qu'on ne le supposait ; car, jusque-là, il avait pensé qu'on introduisait des vivres pour moins de monde. Il jugea donc que les Athéniens devaient s'occuper plus sérieusement d'une affaire de cette importance et, du moment où il vit que l'attaque de l'île présentait moins de difficultés, il se prépara à y descendre. Il demanda des troupes aux alliés du voisinage, et fit toutes ses dispositions. Cependant Cléon lui avait mandé, par un courrier, qu'il allait venir et lui amener les troupes qu'il avait demandées ; lui-même arriva à Pylos. Une fois réunis, ils envoyèrent d'abord un héraut au camp sur le continent, pour inviter les Péloponnésiens à donner aux guerriers de l'île le conseil de livrer, sans combat, leurs personnes et leurs armes ; ils promettaient d'ailleurs de traiter les prisonniers avec égards, jusqu'à conclusion d'un arrangement définitif.

XXXI. Cette proposition n'ayant pas été acceptée, les Athéniens attendirent encore un jour sans agir. Le lendemain, ils embarquèrent tous les hoplites sur un petit nombre de vaisseaux, et mirent à la voile pendant la nuit. Un peu avant l'aurore, ils descendirent dans l'île de deux côtés, par la haute mer et par le port, au nombre de huit cents hoplites, et coururent attaquer le premier poste de garde. Voici quelles étaient les dispositions de l'ennemi [1] : Ce poste avancé se composait d'environ trente hoplites; au milieu de l'île, sur un terrain très uni, autour d'une source, campait le gros de l'armée avec Épitadas qui la commandait. Un autre corps peu nombreux gardait l'extrémité de l'île, du côté de Pylos; c'était un point escarpé du côté de la mer, et imprenable par terre. Il s'y trouvait une sorte de vieux retranchement élevé en pierres brutes; les Lacédémoniens croyaient qu'il pourrait leur être utile pour le cas où ils seraient forcés à reculer précipitamment devant des forces trop supérieures. Telles étaient leurs dispositions.

XXXII. Les Athéniens, se précipitant au pas de course sur le premier poste, massacrent aussitôt les gardes dans leur lit même, pendant qu'ils saisissent leurs armes. Ils ne s'étaient pas aperçus de la descente; car ils avaient cru que les vaisseaux venaient, comme de coutume, occuper leur station de nuit. Au point du jour, tout le reste des troupes, excepté le dernier rang

[1] L'aspect actuel de Sphactérie confirme pleinement les détails suivants; on peut encore reconnaître, au nord, les rochers escarpés et inabordables sur lesquels les Lacédémoniens se retranchèrent.

des rameurs [1], débarqua des vaisseaux, chaque corps avec les armes qui lui étaient propres. Le nombre des bâtiments était d'un peu plus de soixante-dix. Il y avait huit cents archers, un nombre égal de peltastes, un corps de Messéniens auxiliaires, et toute la garnison de Pylos, à l'exception de ceux qui gardaient les murs. Démosthènes les disposa par groupes de deux cents hommes, plus ou moins, et leur fit occuper les hauteurs; il voulait que les Lacédémoniens, enveloppés de toutes parts et au comble de la perplexité, ne sussent de quel côté faire face, assaillis qu'ils seraient dans tous les sens par une multitude d'ennemis; frappés par derrière, s'ils voulaient marcher en avant, en flanc, s'ils se portaient à droite ou à gauche. De quelque côté qu'ils s'avançassent, ils auraient toujours à dos des troupes légères, insaisissables, qui, de loin, les attaqueraient avec des flèches, des javelots, des pierres et des frondes, et contre lesquelles ils ne pourraient même pas marcher; car, pour fuir, elles avaient l'avantage, et quand l'ennemi cédait elles revenaient à la charge. Tel était le plan qu'avait conçu Démosthènes, du moment où il songea à une descente, et il le mit à exécution.

XXXIII. Les soldats d'Épitadas, qui formaient le corps le plus nombreux, voyant le premier poste égorgé, se mirent en ordre de bataille et marchèrent contre les hoplites athéniens, dans le dessein d'en venir aux mains; car ils les avaient en face. Mais les troupes légères, qui voltigeaient sur leurs flancs et par derrière, ne leur permirent pas d'engager l'action avec les ho-

[1] Les Thalamiens; ceux du milieu étaient appelés Zugites, et ceux du banc supérieur Thranites.

plites, et de faire usage de leur habileté. Elles les tenaient en échec en les attaquant des deux côtés, tandis que les hoplites athéniens, au lieu de venir à leur rencontre, restaient immobiles. Quand, sur un point, les troupes mobiles faisaient irruption et serraient les Lacédémoniens de trop près, ceux-ci les mettaient en fuite; mais bientôt elles se retournaient pour revenir à la charge. Étant légèrement équipées, elles prenaient aisément l'avance : car elles fuyaient sur un terrain inégal, d'un accès d'autant plus difficile qu'il était précédemment inhabité, et où ne pouvaient les poursuivre les Lacédémoniens pesamment armés.

XXXIV. Pendant quelque temps, on escarmoucha ainsi de part et d'autre. Mais bientôt les Lacédémoniens furent hors d'état de se porter rapidement dans tous les sens pour faire face aux attaques; les troupes légères reconnurent qu'appesantis par la lutte, ils se défendaient plus mollement; elles-mêmes avaient pris confiance en se voyant si nombreuses; déjà elles s'habituaient à ne plus croire les Lacédémoniens aussi redoutables, parce qu'ils ne leur avaient pas fait tout d'abord le mal auquel elles s'attendaient en commençant l'attaque; car elles étaient alors subjuguées par la pensée qu'elles allaient avoir affaire à des Lacédémoniens. Elles se prirent donc à les mépriser, fondirent sur eux de toutes parts en poussant de grands cris et les accablèrent de pierres, de traits, de javelots, de tout ce qui leur tombait sous la main. Leurs clameurs, jointes à cette irruption soudaine, frappaient d'épouvante des hommes peu faits à ce genre de combat; la cendre de la forêt nouvellement consumée s'élevait en épais nuages; il était impossible de voir

devant soi, au milieu des traits et des pierres lancées par une multitude d'hommes et qui volaient avec la cendre. L'action, à ce moment, devint critique pour les Lacédémoniens : leurs cuirasses de feutre ne les garantissaient pas contre les traits; les javelots dont ils étaient accablés s'y enfonçaient en se brisant; ils ne savaient plus que faire, dans l'impossibilité de rien voir devant eux et d'entendre les ordres de leurs chefs que dominaient les clameurs de l'ennemi. Partout environnés de dangers, ils n'entrevoyaient aucune lueur d'espérance, aucun moyen d'échapper en combattant.

XXXV. Déjà un grand nombre d'entre eux étaient blessés, car ils n'avaient fait que pivoter à la même place [1]; enfin, serrant leurs rangs, ils battirent en retraite vers l'extrémité de l'île et le retranchement occupé par leurs gardes, dont ils étaient peu éloignés. Quand les troupes légères les virent céder, leurs cris redoublèrent avec leur audace; elles chargèrent vivement, et tuèrent tous ceux des Lacédémoniens qu'elles enveloppèrent dans leur retraite. La plupart, cependant, échappèrent et gagnèrent le retranchement. Ils s'y établirent avec ceux qui le gardaient, de manière à défendre tous les points attaquables. Les Athéniens arrivèrent à leur suite; mais, ne pouvant tourner la position et l'investir, à cause de la difficulté des lieux, ils l'attaquèrent de front et tentèrent de l'enlever. La lutte fut longue : pendant la plus grande partie du jour on resta en présence, supportant de part et d'autre la fatigue du combat, la soif et le so-

[1] En effet, resserrés sur un espace étroit, il leur était difficile d'éviter les traits.

leil; ils s'épuisaient en efforts, ceux-ci pour déloger l'ennemi des hauteurs, ceux-là pour maintenir leur position. La défense était devenue plus facile aux Lacédémoniens, depuis qu'ils n'étaient plus enveloppés sur les flancs.

XXXVI. Cependant rien ne se décidait encore, lorsque le commandant des Messéniens, s'approchant de Cléon et de Démosthènes, leur dit qu'ils s'épuisaient en vains efforts; que s'ils voulaient lui donner un certain nombre d'archers et de soldats légers, il prendrait l'ennemi à dos, en le tournant par un chemin qu'il saurait trouver, et qu'il espérait forcer le passage. Ayant obtenu ce qu'il demandait, il partit à la dérobée, de manière à n'être pas vu des ennemis, et s'avança en suivant toujours les escarpements, là où le passage était praticable. Comme les Lacédémoniens, comptant sur la force de la position, avaient négligé d'y placer des gardes, il parvint, grâce à de longs et pénibles circuits, à leur dérober sa marche, et se montra tout à coup sur leurs derrières, couronnant les hauteurs. Cette apparition inattendue frappa de stupeur les ennemis; elle redoubla l'ardeur des Athéniens, qui voyaient leur attente réalisée. De ce moment, les Lacédémoniens, attaqués de deux côtés, se trouvèrent, pour comparer les petites choses aux grandes, dans la même situation que les défenseurs des Thermopyles, lorsque les Perses les tournèrent par un sentier et les massacrèrent. Déjà ils ne tenaient plus : accablés de toutes parts, luttant en petit nombre contre un ennemi supérieur, exténués par la faim, ils cédaient le terrain : les Athéniens étaient maîtres du passage.

XXXVII. Cléon et Démosthènes virent que, pour

peu qu'ils cédassent encore, l'armée athénienne allait les exterminer. Désirant les emmener vivants à Athènes, ils firent cesser le combat, et retinrent leurs soldats afin de tenter si, à la voix d'un héraut, ils abaisseraient leur orgueil jusqu'à rendre les armes, et céderaient devant l'imminence du danger. Ils leur firent donc demander par un héraut s'ils voulaient livrer leurs armes, et se remettre eux-mêmes aux mains des Athéniens, qui prononceraient sur leur sort comme ils l'entendraient.

XXXVIII. A cet appel, la plupart déposèrent leurs boucliers et agitèrent les mains en l'air, pour montrer qu'ils accédaient à la proposition. On fit une suspension d'armes; des conférences s'ouvrirent entre Cléon et Démosthènes, d'une part, et de l'autre, Styphon, fils de Pharax, pour les Lacédémoniens. De ceux qui avaient commandé avant lui, le premier, Épitadas, avait été tué; celui qui avait été désigné pour lui succéder, Hippagrétas, vivait encore; mais il était étendu au milieu des morts, privé de sentiment. Styphon avait été choisi en troisième, suivant la loi, pour commander en cas d'événement. Il déclara, d'accord avec ceux qui l'accompagnaient, qu'il désirait envoyer sur le continent consulter les Lacédémoniens sur ce qu'il devait faire. Les Athéniens ne voulurent laisser aller aucun d'entre eux; ils mandèrent eux-mêmes des hérauts du continent; après deux ou trois messages, le dernier envoyé que les Lacédémoniens firent passer dans l'île apporta cette réponse : « Les Lacédémoniens vous engagent à délibérer vous-mêmes sur ce qui vous concerne, et à ne rien faire de honteux. » Après s'être consultés, ils livrèrent leurs armes et se rendirent. On

les tint, le reste du jour et la nuit suivante, sous bonne garde. Le lendemain, les Athéniens élevèrent un trophée dans l'île, firent tous leurs préparatifs pour reprendre la mer, et partagèrent les prisonniers entre les triérarques pour les garder. Les Lacédémoniens envoyèrent un héraut, et obtinrent d'enlever leurs morts.

Voici le nombre des morts et des prisonniers faits dans l'île : il y était passé en tout quatre cent vingt hoplites ; sur ce nombre, deux cent quatre-vingt-douze furent emmenés prisonniers à Athènes ; le reste avait été tué. Parmi ceux qui avaient survécu, on comptait environ cent vingt Spartiates. Les Athéniens perdirent peu de monde, parce qu'il n'y eut point d'engagement corps à corps.

XXXIX. La durée du blocus, à partir de l'engagement naval jusqu'au combat dans l'île, fut, en tout, de cinquante-deux jours. Sur ce temps, les Lacédémoniens reçurent des vivres durant environ vingt jours, pendant l'absence des députés chargés de négocier. Ils avaient vécu le reste du temps de ce qu'on importait furtivement ; on trouva même dans l'île du blé et des provisions de bouche laissés en réserve ; car Épitadas, qui commandait, ne faisait pas des distributions aussi larges qu'il l'aurait pu. Les armées d'Athènes et du Péloponnèse quittèrent Pylos, et chacun rentra dans son pays. Ainsi se trouva réalisée la promesse de Cléon, tout insensée qu'elle était ; en vingt jours il amena les Lacédémoniens, comme il s'y était engagé.

XL. De tous les événements de cette guerre, ce fut celui qui trompa le plus les prévisions des Grecs. On pensait que ni la faim ni aucune extrémité ne pourraient

jamais forcer les Lacédémoniens à rendre les armes; mais qu'ils combattraient jusqu'à la mort sans les abandonner. On ne pouvait croire que ceux qui les avaient rendues ressemblassent à ceux qui étaient morts. Aussi un des alliés des Athéniens demandait-il un jour, par dérision, à l'un des prisonniers de l'île, si ceux d'entre eux qui avaient perdu la vie étaient des braves. Celui-ci lui répondit qu'il faudrait faire grand cas de l'atractus[1] (il désignait ainsi la flèche), s'il savait distinguer les braves; faisant entendre par là que les pierres et les traits tuaient indistinctement.

XLI. A l'arrivée des prisonniers à Athènes, il fut décidé qu'on les garderait dans les fers jusqu'à conclusion d'un accord; et que, dans le cas où les Péloponnésiens feraient auparavant une invasion dans le pays, on les tirerait de prison pour les égorger. Les Athéniens mirent garnison à Pylos. Les Messéniens de Naupacte y envoyèrent ceux des leurs sur lesquels ils pouvaient le mieux compter; car c'était à leurs yeux la patrie, Pylos étant sur le territoire de l'ancienne Messénie. Ils ravagèrent la Laconie, et y firent d'autant plus de mal qu'ils parlaient la même langue. Les Lacédémoniens, jusque-là, n'avaient pas connu le pillage et ce genre de guerre. Les Hilotes désertaient; ils craignaient que quelque nouvelle entreprise ne portât encore plus loin le trouble dans leur pays, et supportaient impatiemment cet état de choses. Aussi, tout en désirant cacher leurs inquiétudes aux Athéniens, leur envoyèrent-ils des députés pour tâcher d'obtenir la remise de Pylos et des guerriers. Mais les Athéniens portaient plus haut

[1] Bois avec lequel on faisait les flèches, espèce d'acanthe.

leurs prétentions; ils reçurent plusieurs députations, qu'ils renvoyèrent comme elles étaient venues. Tels furent les événements de Pylos.

XLII. Le même été, aussitôt après cette affaire, les Athéniens firent une expédition contre la Corinthie; ils avaient quatre-vingts vaisseaux, deux mille hoplites athéniens, et deux cents cavaliers sur des transports appropriés à cet usage. Avec eux marchaient leurs alliés de Milet, d'Andros et de Caryste. Nicias, fils de Nicératus, commandait avec deux collègues. Ils appareillèrent et abordèrent à l'aurore entre la Chersonnèse et Rhitum, sur la plage que domine la colline Solygie. C'est sur cette colline que s'étaient autrefois établis les Doriens, quand ils firent la guerre aux Corinthiens de la ville qui étaient Éoliens. On y voit aujourd'hui un bourg du nom de Solygie. Cette plage, où abordèrent les vaisseaux, est à douze stades du bourg, à soixante de Corinthe, et à vingt de l'isthme. Tous les Corinthiens, à l'exception de ceux en dehors de l'isthme, instruits d'avance par la voie d'Argos que l'armée athénienne allait arriver, s'étaient depuis longtemps rendus sur l'isthme. A part cinq cents d'entre eux envoyés en garnison à Ambracie et en Leucadie, toute la population en masse était debout, guettant où aborderaient les Athéniens. Cependant ceux-ci trompèrent leur surveillance en débarquant de nuit. Les signaux d'alarme ayant été levés, les Corinthiens laissèrent la moitié de leurs forces à Cenchrée, dans la crainte que l'ennemi ne se portât sur Crommyon, et marchèrent à sa rencontre.

XLIII. Battus, un de leurs généraux (car il y en avait deux à cette bataille), prit avec lui une division et se

porta sur Solygie, bourg ouvert, pour le garder. Lycophron attaqua avec le reste. Ce fut sur l'aile droite des Athéniens, au moment où elle venait d'opérer sa descente devant la Chersonnèse, que porta d'abord l'effort des Corinthiens ; ils attaquèrent ensuite le reste de l'armée. L'engagement fut vif; on se battait corps à corps sur toute la ligne. L'aile droite des Athéniens et les Carystiens, qui formaient l'extrémité de cette aile, reçurent les Corinthiens et les repoussèrent, mais non sans peine. Ceux-ci reculèrent jusqu'à un enclos, et, favorisés par la pente du terrain, ils dominèrent l'ennemi, l'accablèrent de pierres, chantèrent le Péan et reprirent l'offensive. Les Athéniens reçurent le choc, et le combat recommença corps à corps. Cependant un corps de Corinthiens, venu au secours de leur aile gauche, mit en fuite la droite des Athéniens et les poursuivit jusqu'à la mer; mais bientôt Athéniens et Carystiens redescendirent des vaisseaux et revinrent à la charge. De part et d'autre on combattait avec opiniâtreté sur toute la ligne, mais principalement à la droite des Corinthiens, où Lycophron était engagé avec la gauche des Athéniens; car on pensait qu'ils feraient une tentative sur le bourg de Solygie.

XLIV. Longtemps on résista des deux côtés sans plier; mais, enfin, les Athéniens, grâce à l'avantage que leur donnait leur cavalerie sur un ennemi qui n'en avait pas, mirent les Corinthiens en fuite. Ils se retirèrent sur la colline, s'y établirent et s'y tinrent en repos, sans oser en descendre. Cette déroute leur coûta une grande partie de leur aile droite et Lycophron qui les commandait. Le reste de l'armée fut moins maltraité; elle ne fut que faiblement poursuivie, put opé-

rer lentement sa retraite, après avoir été forcée, et se replia vers les hauteurs où elle s'établit. Les Athéniens, n'ayant plus aucun ennemi en face, recueillirent leurs morts, dépouillèrent ceux des Corinthiens, et élevèrent aussitôt un trophée.

Cependant la moitié de l'armée corinthienne, qui était restée en observation à Cenchrée, dans la crainte que la flotte ne fît une tentative sur Crommyon, n'avait pu, derrière le mont Onion, voir le combat. Mais, avertis par la vue de la poussière, ils se hâtèrent d'accourir. En même temps, ceux des Corinthiens que leur âge avait retenus dans la ville, informés de l'événement, arrivaient au secours, de leur côté. Les Athéniens, à la vue de toutes ces troupes en marche, crurent que c'étaient les Péloponnésiens du voisinage qui venaient à leur rencontre; ils s'empressèrent de remonter sur leurs vaisseaux, emportant avec eux les dépouilles et leurs morts, à l'exception de deux qu'ils n'avaient pu retrouver. Une fois embarqués, ils gagnèrent les îles voisines; de là ils envoyèrent un héraut et se firent rendre, par convention, les morts qu'ils avaient laissés [1]. La perte, du côté des Corinthiens, dans ce combat, fut de deux cent douze hommes et, pour les Athéniens, d'un peu moins de cinquante.

XLV. Le même jour, les Athéniens quittèrent les îles et firent voile pour Crommyon, sur le territoire de Corinthe, à cent vingt stades de cette ville. Ils y abordèrent, ravagèrent le pays et y bivaquèrent la nuit.

[1] Faire réclamer les morts par un héraut c'était s'avouer vaincu; cependant Nicias aima mieux abandonner l'honneur de la victoire que de laisser deux des siens sans sépulture, ce qui était considéré comme un sacrilége.

Le lendemain, ils reprirent la mer, et, rangeant les côtes, se dirigèrent vers le territoire d'Épidaure où ils descendirent un instant. De là ils se rendirent à Méthone, entre Épidaure et Trézène; ils séparèrent du continent, par une muraille, l'isthme de la Chersonnèse sur lequel est située Méthone, y établirent une garnison, et de là portèrent ensuite le ravage dans les champs de Trézène, d'Halia, et d'Épidaure. Après avoir achevé de fortifier cette position, ils s'embarquèrent pour retourner chez eux.

XLVI. Pendant le cours de ces événements, Eurymédon et Sophocle, partis de Pylos avec la flotte athénienne pour se rendre en Sicile, abordèrent à Corcyre. Réunis aux habitants de la ville, ils marchèrent contre ceux des Corcyréens qui s'étaient établis sur le mont Istone, lorsqu'ils revinrent du continent après la sédition. De là, ils dominaient le pays et y faisaient beaucoup de mal. On attaqua leur fort et on s'en empara; ils se réfugièrent sur une hauteur et capitulèrent à la condition de livrer les troupes auxiliaires, d'abandonner leurs armes et de s'en remettre, pour leurs personnes, à la discrétion des Athéniens. Les généraux les transportèrent, sous la garantie de ce traité, dans l'île de Ptychia [1], pour y être gardés jusqu'à leur translation à Athènes, avec cette clause, que, si un seul d'entre eux était surpris à s'échapper, la convention serait annulée pour tous. Cependant les chefs du parti populaire à Corcyre, craignant qu'à leur arrivée à Athènes on ne leur laissât la vie, imaginèrent cet expédient: dans le but de tromper les prisonniers, ils envoyèrent à quelques-uns d'eux des amis leur représenter, comme

[1] Aujourd'hui Vido.

par bienveillance, que le mieux pour eux était de s'échapper au plus vite; qu'eux-mêmes leur tiendraient prêt quelque bâtiment; car les généraux athéniens devaient les livrer au peuple de Corcyre.

XLVII. Ils donnèrent dans le piége : un bâtiment avait été insidieusement préparé, et ils allaient prendre la mer, lorsqu'on les arrêta. La convention était dès lors rompue, et ils furent tous livrés aux Corcyréens. Les généraux athéniens furent loin d'être irréprochables dans cette intrigue : ils confirmèrent les insinuations de ceux qui l'avaient ourdie, et les rendirent plus entreprenants, en laissant voir clairement qu'ils ne voulaient pas que d'autres conduisissent les prisonniers à Athènes et recueillissent toute la gloire, pendant qu'eux feraient route pour la Sicile.

Les Corcyréens, maîtres des prisonniers, les enfermèrent dans un grand édifice; ensuite on les en retirait par vingtaines à la fois, et on les faisait marcher, enchaînés ensemble, entre deux haies d'hoplites. Les soldats, rangés de part et d'autre, frappaient et piquaient ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs ennemis. Des hommes armés de fouets marchaient à leurs côtés, pour presser ceux qui allaient trop lentement.

XLVIII. On tira du bâtiment et on massacra ainsi une soixantaine de prisonniers, à l'insu de ceux qui restaient à l'intérieur; car ceux-ci s'imaginaient qu'on les transférait ailleurs. Mais quelqu'un les détrompa : une fois avertis, ils implorèrent les Athéniens et les prièrent de les tuer eux-mêmes, si telle était leur volonté, déclarant qu'ils ne voulaient plus sortir du bâtiment, et qu'ils s'opposeraient de toutes leurs forces à ce que personne y entrât.

Les Corcyréens ne songeaient pas du reste à forcer les portes ; ils montèrent sur le toit, enlevèrent la couverture, et les accablèrent de tuiles et de flèches. Les prisonniers se garantissaient de leur mieux [1] ; la plupart cependant se donnaient eux-mêmes la mort. Ils s'enfonçaient dans la gorge les flèches lancées contre eux, ou s'étranglaient, les uns avec les cordes de quelques lits qui se trouvaient disposés là pour eux, les autres avec des lambeaux arrachés à leurs vêtements. Pendant la plus grande partie de la nuit (car la nuit survint au milieu de ces horreurs), tout fut mis en œuvre, par eux pour se donner la mort, par les assaillants pour les tuer du haut de la maison, jusqu'à ce que tout eût péri. Au jour, les Corcyréens les entassèrent symétriquement [2] sur des chariots et les transportèrent hors de la ville. Toutes les femmes prises dans le fort furent réduites en esclavage.

Ainsi furent exterminés par le peuple de Corcyre les réfugiés de la montagne; là finit, du moins dans ses rapports avec la guerre actuelle, cette sédition qui avait pris une grande importance ; car ce qui restait de l'autre parti ne mérite pas d'être mentionné. Les Athéniens s'embarquèrent pour la Sicile, leur première destination, et y firent la guerre conjointement avec leurs alliés du pays.

XLIX. Les Athéniens qui étaient à Naupacte et les Acarnanes entrèrent en campagne à la fin de l'été et

[1] Ces horreurs offrent une frappante analogie avec les massacres de septembre.

[2] Φραγμηδόν, en forme de claie. Sans doute Thucydide a voulu exprimer par là que les cadavres étaient disposés par couches et se croisaient alternativement.

prirent par trahison Anactorium, ville corinthienne, située à l'entrée du golfe d'Ambracie. Les Corinthiens furent chassés de la ville, et les Acarnanes l'occupèrent eux-mêmes comme colons, à l'exclusion de tout autre peuple. L'été finit.

L. L'hiver suivant[1], Aristide, fils d'Archippus, l'un des commandants de la flotte que les Athéniens envoyaient recueillir les tributs des alliés, arrêta, à Eion, sur le Strymon, le Perse Artapherne qui se rendait à Lacédémone avec une mission du roi. Il fut conduit à Athènes, où l'on prit connaissance de ses lettres, après les avoir fait traduire de la langue assyrienne; elles portaient en substance, au milieu de beaucoup d'autres détails à l'adresse des Lacédémoniens, que le roi n'entendait rien à ce qu'ils demandaient; qu'il avait reçu de leur part nombre d'ambassadeurs, et qu'aucun ne tenait le même langage; que s'ils voulaient s'exprimer nettement, ils eussent à lui envoyer des députés avec Artapherne. Plus tard les Athéniens firent reconduire Artapherne à Ephèse, sur une trirème, et lui adjoignirent des ambassadeurs. Mais ceux-ci ayant appris à leur arrivée la mort d'Artaxerxès[2], fils de Xerxès, qui eut lieu en effet vers cette époque, revinrent à Athènes.

LI. Le même hiver, les habitans de Chio démolirent leur nouvelle muraille, sur l'ordre des Athéniens qui les soupçonnaient de méditer contre eux quelque révolte; toutefois ils ne le firent qu'après avoir pris

[1] 425 avant notre ère.

[2] Diodore rapporte également qu'Artaxerxès mourut la quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade (425 av. J.-C.).

toutes les garanties et les assurances possibles contre de nouvelles exigences.

L'hiver finit, et avec lui la septième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

LII. Dans les premiers jours de l'été suivant, il y eut, vers la nouvelle lune, une éclipse partielle de soleil [1], et, dans le cours du même mois, un tremblement de terre.

Les exilés de Mytilène et du reste de Lesbos, réfugiés pour la plupart sur le continent, prirent à leur solde des troupes recrutées soit dans le Péloponnèse, soit aux lieux qu'ils habitaient, et allèrent s'emparer de Rhœtium. Après l'avoir occupée, ils la rendirent, sans y avoir commis aucun excès, moyennant deux mille statères de Phocée [2], et marchèrent ensuite contre Antandros, qui leur fut livrée par trahison. Leur dessein était de délivrer toutes les villes nommées Actées [3] qui avaient appartenu autrefois aux Messéniens, avant l'occupation athénienne, et tout particulièrement Antandros. Cette place offrait de grandes facilités pour la construction des navires, à cause de l'abondance des bois et de la proximité de l'Ida; ils voulaient la fortifier et y réunir toutes les ressources nécessaires, afin de pouvoir aisément de là inquiéter Lesbos, située à peu de distance; ils songeaient aussi à s'emparer sur le continent des villes éoliennes. Tels étaient les desseins dont ils allaient préparer l'exécution.

LIII. Les Athéniens firent, le même été, une expé-

[1] 21 mars.

[2] L'or de Phocée était renommé comme le plus mauvais qu'on connût.

[3] C'est-à-dire ville du littoral.

dition contre Cythère, avec soixante vaisseaux, deux mille hoplites et quelque cavalerie. Leurs alliés de Milet, et quelques autres, marchaient avec eux. Les généraux étaient Nicias, fils de Niceratus; Nicostrate, fils de Diotrephès, et Autoclès, fils de Tolméus. Cythère est une île adjacente à la Laconie, près du cap Malée; les habitants sont Lacédémoniens, de la classe des périœces [1]. Chaque année un magistrat y passait de Sparte avec le titre de cythérodice [2]; les Lacédémoniens y entretenaient constamment une garnison d'hoplites, et surveillaient cette position avec un soin extrême; car elle leur servait d'atterrage pour les bâtiments de commerce qui venaient d'Égypte et de Libye. De plus, elle garantissait contre les déprédations des pirates la partie maritime de la Laconie, seul côté par où ils pussent être inquiétés; car elle commande dans toute sa longueur la mer de Sicile et celle de Crète.

LIV. L'expédition athénienne y aborda : dix vaisseaux et deux mille hoplites de Milet allèrent s'emparer d'une ville maritime du nom de Scandie. Le reste de l'armée débarqua dans la partie de l'île qui regarde Malée et se porta contre la ville des Cythériens, bâtie également sur le rivage. Ils ne tardèrent pas à les trouver tous campés hors de la ville, et le combat s'engagea. Les Cythériens tinrent quelque temps; mais en-

[1] Autour de toutes les grandes villes se trouvaient des cités d'un ordre inférieur, dont les habitants étaient tenus dans une sorte de dépendance, et dont la condition a varié suivant les temps et les lieux; on les appelait périœces. Plus tard cette dépendance s'étendit à des contrées éloignées, et le nom de périœce (voisin) fut conservé.

[2] C'est-à-dire juge, magistrat de Cythère.

suite ils prirent la fuite et se réfugièrent dans la haute ville. Là, ils capitulèrent entre les mains de Nicias et de ses collègues, et se rendirent à discrétion, à la seule condition d'avoir la vie sauve. Déjà, du reste, Nicias avait eu avec quelques-uns des Cythériens des conférences qui facilitèrent les négociations et valurent aux habitants des conditions plus avantageuses pour le présent et pour l'avenir; car, sans cela, ils eussent été transportés ailleurs, surtout étant Lacédémoniens et habitant une île si voisine de la Laconie. Après cette capitulation, les Athéniens, déjà maîtres de Scandie, place située sur le port [1], mirent garnison à Cythère et firent voile pour Asiné, Hélos, et la plupart des villes maritimes [2]. Ils descendaient à terre, bivaquaient là où ils trouvaient un emplacement favorable, et ravagèrent ainsi le pays durant sept jours.

LV. Les Lacédémoniens, voyant les Athéniens en possession de Cythère, et s'attendant à de semblables descentes sur leur territoire, ne se présentèrent cependant nulle part en force contre eux. Ils se contentèrent de distribuer un grand nombre d'hoplites dans le pays pour y tenir garnison, suivant les besoins de chaque localité. Ils prenaient d'ailleurs des précautions de tout genre ; car tout leur faisait craindre une révolution dans leur gouvernement : le désastre aussi grand qu'inattendu de Sphactérie ; Pylos et Cythère au pouvoir de l'ennemi ; partout la guerre autour d'eux, des

[1] Il n'y avait à Cythère qu'un seul port, à l'est ; aujourd'hui San-Nicolo.

[2] De la Laconie.

attaques soudaines et aucun moyen de s'en garantir. Aussi formèrent-ils, contre leur usage, un corps de quatre cents cavaliers et des archers [1]. Pour tout ce qui était entreprise militaire, ils se montraient plus hésitants que jamais; cela se conçoit: ils étaient engagés dans une lutte maritime, à laquelle ils n'étaient point préparés par la nature de leurs armements, et cela contre le peuple athénien, aux yeux duquel ne pas tenter une entreprise était se dérober un succès sur lequel on avait le droit de compter. En même temps une rapide succession de revers tout à fait imprévus les avaient frappés de stupeur; ils craignaient de voir se reproduire un jour quelque désastre comme celui de Sphactérie. Aussi n'avaient-ils plus la même assurance pour combattre; ils ne pouvaient faire un pas sans croire commettre une faute; craintifs et irrésolus maintenant, parce qu'ils n'avaient pas eu jusque-là l'habitude du malheur !

LVI. Quoique les Athéniens ravageassent alors leurs côtes, ils se tinrent généralement en repos. A mesure que l'ennemi faisait une descente devant une place, chaque garnison se croyait toujours, surtout dans de telles dispositions d'esprit, inférieure en nombre. Une seule se défendit aux environs de Cotyrta et d'Aphrodisia. Elle fondit sur un corps de troupes légères dispersé dans la campagne, et le mit en désordre; mais reçue par les hoplites, elle se replia et perdit quelques hommes. Les Athéniens enlevèrent des armes, dressèrent un trophée et retournèrent à Cythère. De là ils

[1] Jusque-là ils n'avaient eu que de l'infanterie pesamment armée, des hoplites; ils levaient la cavalerie chez leurs alliés.

rangèrent la côte jusqu'à Épidaure-Liméra [1], ravagèrent une partie du pays et se portèrent contre Thyrée, dans la contrée appelée Cynurie, qui sépare l'Argie de la Laconie. Les Lacédémoniens, à qui elle appartenait, l'avaient donnée à habiter aux Éginètes, comme récompense des services qu'ils en avaient reçus, lors du tremblement de terre et du soulèvement des Hilotes, et des dispositions favorables que les Éginètes leur avaient toujours témoignées, quoique sujets des Athéniens.

LVII. Avant le débarquement des Athéniens, les Éginètes abandonnèrent la muraille qu'ils construisaient alors sur le bord de la mer, et se retirèrent dans la ville haute qu'ils habitaient, à dix stades du rivage. Une des garnisons lacédémoniennes du voisinage, qui travaillait avec eux aux fortifications, refusa, malgré leurs prières, d'entrer dans la place, parce qu'il lui semblait dangereux de s'y enfermer. Elle gagna les hauteurs, et, ne se croyant pas en état de combattre, elle se tint en repos.

Cependant les Athéniens abordent, s'avancent aussitôt avec toutes leurs forces, et emportent Thyrée. Après avoir incendié la ville et saccagé tout ce qui s'y trouvait, ils retournèrent à Athènes. Ils emmenaient avec eux les Éginètes qui n'avaient pas été tués dans l'action, et Tantale, fils de Patroclès, commandant de la place pour les Lacédémoniens, qu'ils avaient pris blessé. Ils enlevèrent aussi quelques-uns des Cythériens, qu'ils crurent devoir, par précaution, transporter ailleurs. On décida qu'ils seraient déposés dans les îles ; que les autres Cythériens resteraient dans leur

[1] En Laconie.

pays, en payant un tribut de quatre talents, et que tous les Éginètes faits prisonniers seraient mis à mort, à cause de l'inimitié qu'ils avaient toujours montrée. Tantale fut mis aux fers, avec les autres Lacédémoniens pris dans l'île [1].

LVIII. Le même été, les habitants de Camarina et ceux de Géla, en Sicile, conclurent entre eux une suspension d'armes, à la suite de laquelle des députés de toutes les autres villes de la Sicile [2] se réunirent à Géla, et ouvrirent des conférences pour aviser à s'entendre. Une foule d'opinions contraires furent émises de part et d'autre; chacun récriminait ou élevait des prétentions, suivant qu'il se croyait lésé. Hermocrate de Syracuse, fils d'Hermon, celui qui contribua le plus à la réconciliation, prononça dans l'assemblée le discours suivant :

LIX. « Délégué d'une ville qui n'est ni des moins importantes, ni des plus maltraitées par la guerre, je prends la parole, ô Siciliens! pour exposer à toute la Sicile ce qui me paraît le plus utile à l'intérêt commun. Dirai-je que la guerre est désastreuse? Mais à quoi bon énumérer longuement les maux qu'elle porte avec elle? Vous les connaissez tous. Ce n'est point par ignorance de ces maux qu'on se laisse entraîner à la guerre; et la crainte n'en détourne pas davantage, quand on croit y trouver quelque profit. Mais la vérité est que les uns se figurent les avantages de la guerre bien supérieurs à ses dangers, tandis que les autres aiment mieux s'exposer aux périls que se résigner pour

[1] Dans l'île de Sphactérie.

[2] Il s'agit ici des villes grecques, habitées par les Siciliens Σικελιῶται que Thucydide distingue des Sicules, Σικελοί, anciens habitants du pays.

le présent à aucun sacrifice. Que si, cependant, l'événement vient à tromper les prévisions des uns et des autres, les exhortations à la paix peuvent alors avoir leur utilité. Pour nous en particulier, dans les circonstances actuelles, il y aurait à les suivre des avantages inappréciables. Car, après tout, c'est pour garantir nos intérêts, chacun de notre côté, que nous avons, à l'origine, pris les armes; c'est dans les mêmes vues que nous discutons réciproquement les bases d'un accommodement, et que nous recommencerons les hostilités, si nous rompons faute d'avoir pu sauvegarder également les droits de chacun.

LX. « Et pourtant, sachez-le bien, ce ne sont pas seulement nos intérêts privés qui doivent être en jeu dans ces conférences, si nous sommes sensés; ce qu'il faut sauver, s'il en est temps encore, c'est la Sicile entière menacée, je le vois trop, par les intrigues des Athéniens. Aussi est-ce bien moins sur mes discours qu'il faut compter, pour nous forcer à un rapprochement, que sur les Athéniens eux-mêmes. Ils sont là, avec un petit nombre de vaisseaux, eux les plus puissants des Grecs, guettant nos fautes, et, sous un masque d'honnêteté, exploitant adroitement le titre d'alliés au profit de la haine qu'ils nous portent naturellement. Aussi bien, optons pour la guerre, attirons chez nous ces hommes qui vont partout offrir leurs armes, même quand on ne les appelle pas; travaillons à notre propre ruine par les sacrifices que nous nous imposerons; préparons-leur la voie à la domination; et bientôt, n'en doutez pas, quand ils vous verront épuisés, ils arriveront avec des flottes plus nombreuses et travailleront à mettre tout ce pays sous leur joug.

LXI. « Cependant, à moins d'être privés de sens, c'est en vue d'acquérir ce que l'on n'a pas, et non pour compromettre ce qu'on possède, qu'on doit appeler à soi des alliés et s'exposer aux périls. Ce sont les dissensions, songez-y bien, qui perdent les États, et en particulier la Sicile; car, pendant que nous sommes divisés, ville contre ville, on conspire contre nous tous ensemble. Convaincus de cette vérité, réconcilions-nous donc, villes et particuliers, et travaillons en commun à sauver la Sicile entière. N'allez pas vous imaginer que les Athéniens ne haïssent chez nous que les Doriens[1], et que la race chalcidique[2] n'a rien à craindre d'eux, grâce à sa parenté ionique. Ils ne s'inquiètent pas des différences de race, pour réserver leur haine à l'une d'entre elles exclusivement : ils convoitent les richesses de la Sicile, que nous possédons en commun. Ils l'ont bien prouvé dernièrement, quand ils ont été appelés par les peuples d'origine chalcidique : ils n'en avaient jamais reçu aucun secours, en vertu de conventions réciproques; et ce sont eux, tout au contraire, qui se sont empressés de satisfaire les premiers aux obligations de l'alliance. Que les Athéniens aient cette ambition et qu'ils prennent de loin leurs mesures, je le leur pardonne aisément : je ne blâme pas ceux qui aspirent à la domination, mais bien ceux qui sont trop disposés à s'y soumettre; car il est dans la nature de l'homme d'opprimer toujours qui lui cède,

[1] A cause de leur parenté avec les Lacédémoniens, qui étaient également de race dorienne.

[2] C'était de Chalcis, en Eubée, qu'était sortie la première colonie ionienne établie en Sicile. Les Chalcidéens fondèrent Naxos, métropole de Léontium et de Catane.

et de se tenir sur la réserve avec qui lui résiste. Si, sachant cela, nous ne prenons pas de justes précautions, si quelqu'un arrive ici sans être convaincu que la chose la plus urgente est de mettre ordre tous ensemble au danger commun, c'est là un tort grave. Le péril serait bientôt écarté, si nous marchions tous d'accord, car les Athéniens ont leur base d'opérations, non pas chez eux[1], mais bien chez ceux qui les ont appelés. Dès lors il n'est pas besoin de guerre pour mettre fin à la guerre; la paix terminera sans secousse nos différends; et ces hôtes, venus à notre appel, avec des intentions hostiles, sous des apparences honnêtes, auront un prétexte non moins honnête pour s'en aller sans avoir rien fait.

LXII. « Tels sont, à l'endroit des Athéniens, les avantages que nous trouverons dans une sage résolution. Quant à vos démêlés intérieurs, pourquoi, quand chacun s'accorde à proclamer la paix le premier des biens, n'y pas mettre un terme? Si les uns prospèrent, si les autres souffrent, ne croyez-vous pas que la tranquillité, mieux que la guerre, peut procurer à ceux-ci le terme de leurs maux, à ceux-là la conservation de leurs avantages? La paix rend moins périlleux les honneurs et les dignités, et tant d'autres biens qui seraient aussi longs à énumérer que les maux de la guerre! Envisagez tout cela, et que mes paroles, loin d'inspirer le dédain, vous aident à prévoir les moyens de vous sauver.

« Si quelqu'un s'imagine que le droit ou la force sont

[1] Par conséquent une réconciliation entre nous leur enlève cette base d'opérations.

des gages assurés du succès, qu'il craigne d'être cruellement déçu par quelque coup inattendu. Qu'il songe que les exemples abondent d'hommes qui, en poursuivant la réparation d'une injustice, ont non-seulement échoué dans leur vengeance, mais trouvé la ruine; que bien des ambitieux, pour avoir voulu s'agrandir par la force, ont, au lieu d'ajouter à leur puissance, perdu ce qu'ils avaient; car on ne peut pas compter sur une juste revanche, par cela seul qu'on est victime d'une injustice; et la force, pour être confiante, n'est pas non plus une garantie. C'est l'avenir avec son inconstance qui décide souverainement, et cette incertitude même de l'avenir, quelque trompeuse qu'elle soit, a pourtant de grands avantages : par la crainte qu'elle nous inspire à tous également, nous apportons, chacun de notre côté, plus de réserve dans nos attaques.

LXIII. « Ainsi, double motif d'inquiétude : un avenir voilé, effrayant par son incertitude même; et, actuellement, les Athéniens au milieu de nous, dès à présent redoutables. Joignons à cela nos espérances déçues; songeons que si chacun de nous a manqué le but qu'il poursuivait, ce sont justement ces obstacles qui l'en ont écarté, et chassons du pays des ennemis prêts à nous frapper; rapprochons-nous à jamais, s'il se peut; sinon, faisons une trêve aussi longue que possible, et remettons à un autre temps nos différends particuliers. Sachez, en un mot, qu'en suivant mes avis, chacun de nous, citoyen d'un pays libre, trouvera dans son indépendance les moyens de récompenser et de punir justement le bien et le mal qu'on lui fera. Mais si, au lieu de me croire, on écoute d'autres conseils, loin d'être en état de nous venger, le plus grand succès auquel nous

puissions prétendre sera de subir forcément l'alliance de nos plus cruels ennemis, en devenant les adversaires de nos amis naturels.

LXIV. « Quant à moi, représentant, comme je l'ai dit en commençant, d'une ville puissante, maître d'attaquer plutôt que réduit à la défensive, je suis d'avis qu'on se réconcilie dans la prévision de ces dangers ; je ne veux pas, pour faire du mal à mes adversaires, m'en faire encore plus à moi-même ; je ne prétends point, aveuglé par une folle obstination, commander à la fortune, dont je ne dispose pas, comme je commande à ma propre pensée. J'aime mieux faire les concessions convenables, et j'engage les autres à agir comme moi, à céder, non devant les injonctions d'un ennemi, mais librement et d'eux-mêmes ; car il n'y a aucune honte à ce que, dans une même famille, l'un cède à l'autre, le Dorien au Dorien, le Chalcidien à ceux de sa race, en un mot à ce qu'on se concède quelque chose quand on est voisins, habitants du même pays, que dis-je ? de la même île, et compris tous ensemble sous le même nom de Siciliens.

« Nous reprendrons les armes, je n'en doute pas, quand l'occasion s'en présentera, et nous nous réconcilierons ensuite, par nous-mêmes, en traitant nos affaires dans des conférences générales ; mais quand l'étranger vient chez nous, serrons-nous tous ensemble, si nous sommes sages ; marchons unis ; car le mal qu'on nous fait isolément nous met tous en péril. Désormais, ne réclamons jamais au dehors ni alliance, ni médiation. Par là, nous procurerons pour le présent deux grands biens à la Sicile : nous la délivrerons et des Athéniens et de la guerre intestine ; pour l'avenir, nous lui au-

rons donné, avec la liberté, de plus solides garanties contre l'étranger. »

LXV. Les Siciliens, persuadés par ce discours d'Hermocrates, se réconcilièrent entre eux et mirent fin à la guerre. Chacun garda ce qu'il possédait; les Camarinéens[1] eurent Morgantine, moyennant une somme déterminée qu'ils payèrent aux Syracusains. Les alliés d'Athènes, ayant appelé les généraux athéniens, leur déclarèrent qu'ils allaient accéder à l'accommodement et les feraient comprendre dans le traité. Ceux-ci donnèrent leur assentiment; l'accord fut conclu[2], et les vaisseaux athéniens quittèrent la Sicile. Mais, au retour des généraux, les Athéniens punirent de l'exil Pythodore et Sophocle, et condamnèrent le troisième, Euryméd on, à une amende, sous prétexte qu'ils auraient pu soumettre la Sicile et qu'ils s'étaient retirés gagnés par des présents. Enivrés de leur bonheur présent, ils prétendaient que rien ne leur résistât, et que dans toutes les entreprises, praticables ou non, avec de grandes ressources ou des moyens insuffisants, on réussit également. Cela tenait à ce que des succès inespérés, dans presque toutes leurs entreprises, avaient exalté leurs espérances.

LXVI. Le même été, ceux des Mégariens qui étaient restés dans la ville, harcelés d'un côté par les Athéniens, qui, deux fois l'an, venaient régulièrement en-

[1] Les commentateurs ont fait remarquer avec raison qu'il ne peut pas être question ici de la ville de Morgantine, à l'embouchure du Simœthus. C'était quelque place du même nom, sur les frontières des Syracusains et des Camarinéens.

[2] Les Locriens seuls ne firent pas la paix avec les Athéniens (Thuc. v. 5).

vahir le pays avec toutes leurs forces, de l'autre, par leurs propres exilés qui, de Pèges [1], où ils s'étaient retirés, après avoir été chassés par une sédition populaire, mettaient la campagne au pillage, commencèrent à se dire entre eux qu'il serait bon d'accueillir les bannis, pour que la ville n'eût pas à souffrir de deux côtés à la fois. Les amis des exilés, informés de ces propos, se mirent eux-mêmes à insister sur cette question plus ouvertement qu'ils ne l'avaient fait jusque-là. Mais les chefs du parti populaire, voyant bien que le peuple, abattu par ses souffrances, ne tiendrait pas longtemps avec eux, furent saisis de crainte et entrèrent en pourparlers avec les généraux athéniens, Hippocrates, fils d'Ariphron, et Démosthènes, fils d'Alcesthènes. Ils songeaient à leur livrer la ville, dans la pensée que ce parti offrait moins de danger pour eux-mêmes que la rentrée de ceux qu'ils avaient fait exiler. Ils convinrent d'abord que les Athéniens s'empareraient des longs murs qui allaient de la ville à Nisée, port de Mégare, sur une étendue de huit stades [2]. Le but de cette occupation était d'empêcher les Péloponnésiens d'apporter des secours de Nisée; car ils formaient seuls la garnison de cette place, qui leur assurait Mégare. Ils devaient ensuite tenter de livrer aux Athéniens la ville haute, qui se soumettrait plus facilement après l'occupation des murs.

[1] Port sur le golfe de Corinthe. Pausanias dit que cette place était située sur les confins de la Béotie, dans une contrée montagneuse.

[2] Strabon dit dix-huit stades, ce qui paraît plus juste; car il n'y a actuellement aucun point de la côte qui ne soit à plus de huit stades de Mégare. Il faut donc, ou que la configuration des côtes ait changé, ou qu'il y ait ici une erreur,

LXVII. Toutes les conventions arrêtées et les préparatifs terminés de part et d'autres, les Athéniens, à l'entrée de la nuit, abordèrent à Minoa [1], île des Mégariens, au nombre de six cents hoplites, sous le commandement d'Hippocrates. Ils s'embusquèrent à peu de distance des remparts [2], dans un fossé d'où l'on tirait de la terre à brique pour la construction des murs. Démosthènes, l'autre général, avec des troupes légères de Platée, et des péripoles [3], alla s'établir dans le temple de Mars, plus près encore de la ville. Personne ne sut rien de ces dispositions, excepté ceux qui avaient intérêt à connaître les événements de cette nuit.

Un peu avant le lever de l'aurore, les Mégariens initiés au complot eurent recours au stratagème suivant : depuis longtemps déjà ils s'étaient ménagé l'ouverture des portes ; dans ce but, ils transportaient régulièrement à la mer, pendant la nuit, sous prétexte de piraterie, et avec l'autorisation du commandant qu'ils avaient gagné, une barque à deux rames. On plaçait cette barque sur un chariot, on traversait le fossé et

[1] Strabon l'appelle le promontoire de Minoa. Et, en effet, il n'y a aujourd'hui, en face de Nisée, aucune île à laquelle convienne la description de Thucydide (III, 51). L'île de Minoa doit avoir été réunie au continent, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque déjà du temps de Thucydide elle n'en était séparée que par un bras de mer sans profondeur sur lequel il était facile de jeter un pont.

[2] Il ne peut être question ici que des remparts de Nisée ; car dans l'île de Minoa, qui leur appartenait, et où ils avaient un fort, ils n'auraient pas eu besoin de s'embusquer en dehors des remparts.

[3] Milice chargée de la garde du territoire, et qui, d'ordinaire, ne servait pas au dehors. Les jeunes gens étaient incorporés dans les péripoles de dix-huit ans à vingt, et faisaient là leurs premières armes. Ils étaient armés à la légère.

on gagnait le large. Avant le jour ils ramenaient la barque sur le chariot et la faisaient rentrer par la porte en dedans des murs, afin, disaient-ils, qu'aucun bâtiment ne paraissant dans le port, l'attention des Athéniens qui croisaient à Minoa ne pût être éveillée. Cette nuit, le chariot était arrivé à la porte [1] et on venait de l'ouvrir, comme d'habitude, pour la barque: à cette vue, les Athéniens s'élancent de leur embuscade en courant (car tout cela se faisait d'accord avec eux) ; ils veulent arriver avant la clôture des portes, pendant que le chariot embarrasse l'entrée et empêche de fermer. Au même instant, les Mégariens du complot se joignent à eux et tuent les gardes des portes. Les Platéens, sous la conduite de Démosthènes, et les péripoles s'élancent les premiers par l'endroit où est maintenant le trophée. Un combat s'engage en dedans des portes entre eux et ceux des Péloponnésiens qui, plus rapprochés de ce point, étaient accourus au premier bruit. Les Platéens l'emportent, occupent la porte et en assurent l'entrée aux hoplites athéniens qui les suivent.

LXVIII. A mesure que les Athéniens ont franchi l'entrée ils s'avancent à la muraille. Quelques-uns des Péloponnésiens qui la gardent résistent d'abord ; plusieurs même sont tués; mais la plupart prennent la fuite, effrayés, au milieu des ténèbres, par cette invasion subite de l'ennemi, et par les attaques des Mégariens qui trahissent, car ils crurent que toute la population était du complot ; d'autant plus qu'un héraut

[1] On voit, par la suite de la description, que cette porte donnait accès, non pas dans la ville, mais dans l'espace compris entre les longs murs qui joignaient Mégare à Nisée.

athénien s'était mis à proclamer, de son propre mouvement, que tous ceux des Mégariens qui voudraient se joindre aux Athéniens eussent à venir en armes. A cette proclamation, ils ne tinrent plus : persuadés qu'il y avait effectivement accord pour les attaquer, ils se réfugièrent à Nisée.

Au point du jour, les murs[1] étaient entièrement occupés; l'agitation était au comble dans la ville de Mégare. Ceux qui avaient traité avec les Athéniens, et beaucoup d'autres initiés au complot, disaient qu'il fallait ouvrir les portes et sortir pour combattre. Il était convenu, en effet, que, les portes ouvertes, les Athéniens s'y précipiteraient. Les conjurés devaient se faire reconnaître en se frottant de graisse, pour qu'on ne leur fît aucun mal. Il y avait d'autant plus de sécurité pour eux à ouvrir les portes, que, conformément aux stipulations, quatre mille hoplites athéniens et six cents cavaliers étaient arrivés la nuit d'Éleusis. Déjà ils s'étaient frottés de graisse et se tenaient aux portes, lorsqu'un des affidés dénonça le complot aux autres citoyens. Ceux-ci se réunirent, arrivèrent en foule, et déclarèrent qu'on ne devait ni sortir de la place (ce que jamais jusque-là on n'avait osé faire, même avec des forces plus considérables), ni exposer la ville à un danger évident; que si on résistait à cet avis, c'était contre eux qu'il faudrait se mesurer sur le lieu même. Du reste, ils ne laissaient pas percer qu'ils connussent rien de ce qui se passait; mais ils maintenaient énergiquement leur opinion comme la meilleure; et en même temps ils restaient à la porte pour

[1] Les longs murs.

la garder; si bien qu'il n'y eut pas moyen pour les conjurés d'accomplir leur dessein.

LXIX. Les généraux athéniens, informés qu'il était survenu quelque contre-temps, et ne se sentant pas en état d'emporter la ville de vive force, se mirent aussitôt à investir Nisée d'un mur de circonvallation; ils pensaient que s'ils pouvaient la prendre avant qu'on la secourût, la soumission de Mégare serait plus vite décidée. On leur expédia aussitôt d'Athènes du fer, des tailleurs de pierre, et tout ce qui était nécessaire. Ils commencèrent la construction dans l'intervalle des murs qu'ils occupaient, en face de Mégare [1], et les relièrent par une muraille transversale, qu'ils prolongèrent ensuite de part et d'autre jusqu'à la mer de Nisée. L'armée se distribua le travail du fossé et des murs; on se servit des pierres et des briques du faubourg [2], et on coupa des arbres et des branches pour établir des palissades là où il était nécessaire; enfin les maisons du faubourg furent crénelées et transformées elles-mêmes en fortifications. La journée tout entière fut employée à ce travail, et le lendemain soir le mur était presque complétement achevé. Les habitants de Nisée furent saisis de terreur : ils manquaient de vivres, ayant coutume de les tirer journellement de la ville haute; ils comptaient peu d'ailleurs sur un prompt secours des Lacédémoniens, et regardaient ceux de Mégare comme leurs ennemis; ils ca-

[1] Le côté de Nisée qui regardait Mégare était compris entre les longs murs; les Athéniens, afin d'isoler Nisée, devaient d'abord couper cet espace par une muraille transversale, et ensuite continuer les travaux, à droite et à gauche, jusqu'à la mer.

[2] Du faubourg de Nisée.

pitulèrent donc, stipulèrent leur liberté moyennant une somme déterminée par tête, livrèrent leurs armes, et abandonnèrent à la discrétion des Athéniens les Lacédémoniens, le commandant, et tous les étrangers qui pouvaient se trouver dans la ville. Ces conditions acceptées, ils sortirent. Les Athéniens occupèrent Nisée, coupèrent les longs murs qui partaient de Mégare [1], et firent toutes les dispositions nécessaires.

LXX. Brasidas de Lacédémone, fils de Tellis, se trouvait alors aux environs de Sicyone et de Corinthe, occupé à préparer une expédition pour la Thrace. Dès qu'il apprit la prise des murs, il craignit pour les Péloponnésiens qui étaient dans Nisée, et même pour Mégare; il envoya aux Béotiens l'ordre de venir sans délai le rejoindre en forces à Tripodiscum (c'est le nom d'un bourg de la Mégaride, au pied du mont Géranie). Lui-même s'avança avec deux mille sept cents hoplites de Corinthe, trois cents de Phlionte, six cents de Sicyone, et toutes les troupes qui se trouvaient déjà réunies sous ses ordres. Il comptait arriver avant la reddition de Nisée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il choisit quatre cents hommes dans son armée; et, avant que sa marche fût connue, — car il était parti de nuit pour Tripodiscum, — il s'avança jusqu'à Mégare, à l'insu des Athéniens campés au bord de la mer. Son but avoué était de faire une tentative sur Nisée, et telle était aussi, au fond, son intention, s'il y avait

[1] Le mot ἀποῤῥήξαντες semble indiquer qu'ils démolirent seulement une partie de ces murs, afin d'isoler Nisée. Ils n'avaient aucun intérêt à les démolir entièrement. D'ailleurs Thucydide dit plus loin que les Mégariens les rasèrent jusqu'aux fondements.

possibilité ; mais, en réalité, sa principale pensée était d'entrer dans Mégare et de s'assurer de la ville. Il demanda aux habitants de le recevoir, prétextant qu'il avait l'espoir de reprendre Nisée.

LXXI. Mais, des deux factions qui se partageaient Mégare, l'une tremblait que Brasidas ne ramenât les exilés et ne la chassât elle-même ; l'autre craignait que le peuple, précisément dans l'appréhension de ce retour, ne se jetât sur elle, et que la ville, en proie à une guerre intestine, ne tombât aux mains des Athéniens qui l'observaient de près. On ne reçut donc pas Brasidas : les deux factions jugèrent à propos d'observer tranquillement les événements ; car chacune d'elles, persuadée qu'un combat s'engagerait entre les Athéniens et les troupes venues au secours de la place, jugeait que le plus sûr était d'attendre la victoire du parti vers lequel elle inclinait, pour se joindre à lui. Brasidas, n'ayant pu les persuader, retourna joindre le reste de son armée.

LXXII. Au point du jour arrivèrent les Béotiens ; ils avaient songé, même avant le message de Brasidas, à se porter au secours de Mégare ; car ils ne se croyaient pas étrangers au péril qui la menaçait : déjà ils étaient à Platée avec toutes leurs forces. L'arrivée du messager ne fit qu'accroître leur ardeur ; ils envoyèrent à Brasidas deux mille deux cents hoplites et six cents cavaliers ; puis la plus grande partie des troupes s'en retourna [1]. Les forces alors réunies ne s'élevaient pas à moins de six mille hoplites. Les hoplites athéniens

[1] La présence de Brasidas les rassurant, ils ne crurent plus nécessaire de marcher en masse.

se tenaient rangés autour de Nisée et sur le bord de la mer; les troupes légères étaient dispersées dans la plaine. La cavalerie béotienne, tombant à l'improviste sur ces dernières, les refoula vers la mer; car, jusque-là, il n'était venu de secours aux Mégariens d'aucun côté [1]. Les cavaliers athéniens chargèrent à leur tour et en vinrent aux mains : le combat dura longtemps, et chacun des deux partis s'attribua la victoire. A la vérité, les Athéniens poussèrent du côté de Nisée le commandant de la cavalerie béotienne avec un petit nombre de ses hommes : après les avoir tués et dépouillés, ils restèrent en possession de leurs corps, les rendirent par convention, et dressèrent un trophée; mais, à prendre l'ensemble de l'action, il n'y eut, ni d'un côté ni de l'autre, aucun avantage sérieux. On se sépara, les Béotiens pour rejoindre les leurs, les Athéniens pour retourner à Nisée.

LXXIII. Après cette action, Brasidas et son armée se rapprochèrent de la mer et de Mégare; ils occupèrent une position favorable, s'y mirent en bataille et restèrent tranquilles, s'attendant à une attaque de la part des Athéniens. Ils savaient que les Mégariens observaient de quel côté se déciderait la victoire, et ils voyaient un double avantage à la tactique qu'ils avaient adoptée : d'abord, n'attaquent pas les premiers, ils ne s'exposaient pas aux éventualités d'une action; comme ils avaient clairement montré d'ailleurs qu'ils étaient prêts à combattre, on leur attribuerait juste-

[1] C'est pourquoi les Athéniens, ne voyant d'ennemis nulle part, s'étaient répandus dans la plaine, où leurs troupes légères furent surprises.

ment la victoire, et cela sans coup férir. Cette conduite devait également leur réussir auprès des Mégariens : car s'ils ne s'étaient pas montrés, il n'y aurait pas eu doute un instant ; la ville leur eût certainement échappé d'emblée, comme s'ils eussent été vaincus : mais, par la même raison, s'il pouvait arriver maintenant que les Athéniens refusassent la lutte, les Péloponnésiens auraient atteint, sans combat, le but de leur expédition. Ce fut ce qui arriva. Les Athéniens sortirent et se rangèrent en bataille devant les longs murs ; mais voyant l'ennemi immobile, ils restèrent eux-mêmes en repos. Leurs généraux réfléchissaient qu'ayant déjà atteint leur but en grande partie, les chances n'étaient pas assez égales pour engager la lutte les premiers contre des forces supérieures : vainqueurs, ils prenaient, à la vérité, Mégare ; mais un échec compromettait les meilleures troupes d'Athènes ; il était tout simple, au contraire, que l'ennemi engageât hardiment toute son armée et que les divers contingents qui la composaient ne reculassent pas devant les chances du combat. On resta ainsi quelque temps en présence ; mais l'action ne s'engageant ni d'un côté, ni de l'autre, les Athéniens rentrèrent les premiers à Nisée ; les Péloponnésiens retournèrent ensuite d'où ils étaient venus.

Alors les Mégariens amis des exilés, considérant Brasidas comme vainqueur, du moment surtout que les Athéniens avaient refusé le combat, s'enhardirent et lui ouvrirent leurs portes. Ils reçurent avec lui les commandants des villes, et entrèrent avec eux en conférences. La faction athénienne était frappée de terreur.

LXXIV. Les alliés se dispersèrent ensuite dans leurs villes; Brasidas retourna de son côté à Corinthe, continuer les préparatifs de l'expédition de Thrace qu'il avait interrompus.

Lorsque les Athéniens furent aussi retournés chez eux, ceux des habitants de Mégare qui avaient le plus chaudement embrassé leur parti, sachant bien qu'on les connaissait, s'empressèrent de s'évader. Les autres entrèrent en pourparlers avec les amis des exilés, qu'on rappela de Pèges, après avoir exigé d'eux les serments les plus solennels de ne conserver aucun ressentiment et de n'avoir en vue que l'intérêt de la ville. Mais, une fois élevés aux magistratures, ils firent une revue des troupes, eurent soin d'isoler les différentes cohortes, et choisirent jusqu'à cent de leurs ennemis, ou de ceux qui passaient pour avoir été les plus favorables aux Athéniens. Ils forcèrent le peuple à donner publiquement son suffrage sur leur compte, les firent condamner, et les mirent à mort : après cela, ils donnèrent à l'administration une forme tout oligarchique; et ce gouvernement du petit nombre, restauré à la suite des séditions, fut de très longue durée.

LXXV. Le même été, les Mytiléniens se préparèrent à réaliser le projet qu'ils avaient formé de fortifier Antandros[1]. Démodocus et Aristide, qui commandaient la flotte athénienne chargée de la perception des tributs, se trouvaient alors dans l'Hellespont, pendant que Lamachus, leur troisième collègue, avait fait voile vers le Pont avec dix vaisseaux; informés des préparatifs qui se faisaient sur ce point, ils craignirent qu'il

[1] Voir sur cette résolution THUCYDIDE, IV, 52.

n'en fût de cette place comme d'Anéa à l'égard de Samos. Les exilés samiens s'y étaient établis et, de là, favorisaient la navigation des Péloponnésiens en leur envoyant des pilotes; ils fomentaient des troubles à Samos et donnaient asile aux fugitifs. Les généraux athéniens levèrent donc une armée chez les alliés de la république, firent voile vers Antandros, battirent les habitants sortis à leur rencontre, et reprirent la place. Peu de temps après, Lamachus, qui s'était dirigé vers le Pont et avait relâché sur les bords du fleuve Calex, dans les campagnes d'Héraclée, perdit tous ses vaisseaux : ils furent engloutis par les eaux, descendues subitement du haut pays, et qui avaient transformé le fleuve en torrent. Il traversa à pied, avec son armée, le pays des Thraces-Bithyniens, de l'autre côté de la mer, sur la côte d'Asie [1], et vint à Chalcédon, colonie de Mégare, à l'entrée du Pont.

LXXVI. Le même été, Démosthènes, général athénien, se rendit à Naupacte avec quarante vaisseaux, aussitôt après avoir quitté la Mégaride. Hippocrates et lui traitaient sous main des affaires de la Béotie avec quelques habitants des villes disposés à changer l'ordre établi, pour y substituer la démocratie comme à Athènes. C'était surtout Ptœodore, exilé de Thèbes, qui dirigeait l'intrigue; voici quelles étaient leurs dispositions : des affidés devaient livrer Siphé, place maritime, dans le territoire de Thespies [2], sur le golfe de Crisa. D'un autre côté, des habitants d'Orchomène devaient livrer Chéronée, ville tributaire d'Orchomène,

[1] A l'entrée du Pont-Euxin.
[2] A l'ouest de Leuctres.

(autrefois Orchomène Minyéenne, et maintenant Orchomène de Béotie). Des bannis d'Orchomène s'employaient surtout à cette intrigue et soudoyaient des troupes du Péloponnèse. Chéronée est située à l'extrémité de la Béotie, et confine au territoire de Phanotée, en Phocide; aussi quelques Phocéens prirent-ils part au complot.

Les Athéniens devaient occuper Délium, lieu consacré à Apollon, sur le territoire de Tanagre, du côté de l'Eubée; on devait agir en même temps sur tous les points, à jour fixe, afin que les Béotiens ne pussent se porter en masse au secours de Délium, chacun étant occupé par les mouvements qui se produiraient autour de lui. Si la tentative réussissait, et qu'on parvînt à fortifier Délium, à supposer même qu'il n'y eût pas immédiatement quelque révolution dans les constitutions de la Béotie, ils comptaient bien, avec ces places en leur pouvoir, être en mesure de ravager le pays et de trouver toujours, chacun de leur côté, un refuge à portée : il leur serait dès lors facile de changer la face des affaires dans le pays; car les révoltés, étant secourus par les Athéniens, tandis que les Béotiens ne pourraient concentrer leurs forces, devaient finir avec le temps par arriver à leur but.

LXXVII. Tel était le complot qui s'organisait. Hippocrates devait, quand il en serait temps, partir d'Athènes à la tête d'une armée et marcher contre les Béotiens. Il envoya d'avance Démosthènes à Naupacte, avec les quarante vaisseaux, pour lever dans ces parages une armée chez les Acarnanes et les autres alliés, et faire voile de là vers Siphé, qui devait lui être livrée par trahison. Un jour avait été convenu entre eux, où tout

devait s'exécuter à la fois. A l'arrivée de Démosthènes, les Œniades, sous la pression de tous les Acarnanes, entrèrent dans l'alliance athénienne. Démosthènes prit alors avec lui tous les alliés de ces contrées, et marcha d'abord contre Salynthius et les Agréens. Après avoir obtenu leur soumission, il disposa tout pour se trouver devant Siphé quand il en serait temps.

LXXVIII. Vers la même époque de l'été, Brasidas partit pour l'Épithrace[1] avec dix-sept cents hoplites. Arrivé à Héraclée de Trachinie[2], il envoya en avant un messager à Pharsale, pour demander à ses partisans de lui faciliter le passage avec son armée. Rejoint à Mélitia[3], en Achaïe, par Panerus, Dorus, Hippolochidas, Torylaüs et Strophacus, proxène des Chalcidiens, il se mit en marche avec eux. Il avait aussi pour guides d'autres Thessaliens et Niconidas, de Larisse, ami de Perdicas; car il était complétement impossible de traverser la Thessalie sans guides, surtout en armes. Du reste, il était généralement reçu chez tous les Grecs que le passage sans autorisation sur le territoire d'autrui était chose suspecte. Enfin la plupart des Thessaliens étaient de tout temps favorables aux Athéniens; de sorte que si la Thessalie avait eu un gouvernement vraiment égalitaire, au lieu d'être en réalité soumise à des chefs, jamais Brasidas n'eût ainsi marché en avant; car, même avec cet état de choses, des Thessaliens d'un parti opposé à celui de ses guides vinrent à sa rencontre, lui barrèrent le passage sur les bords du fleuve

[1] La Chalcidique.
[2] Dans la Thessalie, un peu au nord des Thermopyles.
[3] A une journée de marche, sur la route d'Héraclée à Pharsale.

Énipée, et lui déclarèrent qu'il leur manquait en s'avançant ainsi sans l'autorisation de toute la nation. Ses guides répondirent qu'il ne passerait pas contre leur gré, mais qu'il était arrivé inopinément, et qu'ils le conduisaient en qualité d'hôtes. Brasidas déclara de son côté que, s'il traversait la Thessalie, c'était comme ami du pays et leur ami à eux-mêmes; qu'il portait les armes contre les Athéniens et non contre eux, et qu'il ne savait pas qu'il y eût entre les Thessaliens et les Lacédémoniens aucune inimitié qui pût les empêcher de voyager les uns chez les autres; que du reste il n'irait pas plus loin contre leur gré; que cela ne serait même pas en son pouvoir; qu'il les priait cependant de ne pas s'opposer à sa marche. Sur ces représentations ils se retirèrent. Brasidas, sur l'avis de ses guides, s'avança à marches forcées, sans perdre un instant, avant qu'il se formât, pour l'arrêter, un rassemblement plus considérable. Le jour même où il était parti de Mélitia, il poussa jusqu'à Pharsale, et campa sur les bords de l'Apidanus[1]; de là à Phacium, et de Phacium à Pérébia. A ce point les guides thessaliens le quittèrent, et les Pérébiens, sujets des Thessaliens, le conduisirent à Dium, dans les États de Perdiccas : cette place est située au pied du mont Olympe, en Macédoine, du côté de la Thessalie.

LXXIX. C'est ainsi que Brasidas, après avoir traversé la Thessalie en courant, avant que personne fût en état de l'arrêter, arriva chez Perdiccas et dans la

[1] L'Apidanus se trouve à quelques milles au delà de Pharsale; cette ville était située sur l'Énipée, à peu de distance de son confluent avec l'Apidanus.

Chalcidique. Les révoltés de l'Épithrace et Perdiccas étaient alors inquiets des succès des Athéniens, et c'était là le motif qui leur avait fait appeler une armée du Péloponnèse. Les Chalcidiens s'attendaient à être les premiers attaqués par les Athéniens; les villes qui avoisinent la Chalcidique, sans être encore en révolte, s'étaient cependant jointes à eux, mais secrètement, pour réclamer ce secours. Quant à Perdiccas, il n'était pas ouvertement en guerre avec les Athéniens; mais cependant il n'était pas sans crainte, à cause de ses anciens différends avec eux; son but principal était d'ailleurs de soumettre Arrhibéus, roi de Lyncestes. Le mauvais état des affaires de Lacédémone, à cette époque, contribua à leur faire obtenir plus aisément un secours du Péloponnèse.

LXXX. En effet, les Athéniens harcelaient sans cesse le Péloponnèse, et en particulier la Laconie. Les Lacédémoniens pensaient que le meilleur moyen de les éloigner était de les inquiéter à leur tour, en faisant passer une armée chez leurs alliés; d'autant plus que ceux-ci offraient de nourrir les troupes et les appelaient pour se révolter. Ils voulaient, en même temps, avoir un prétexte pour faire sortir une partie des Hilotes; car ils craignaient qu'ils ne profitassent des circonstances pour se soulever au moment où Pylos était au pouvoir de l'ennemi. Redoutant leur jeunesse et leur nombre[1], — car de tout temps la première de leurs préoccupations avait été la garde des Hilotes, — ils adoptèrent encore la mesure suivante : ils publièrent que ceux

[1] Suivant Plutarque, les Étoliens, en ravageant la Laconie, avaient pu enlever jusqu'à cinquante mille Hilotes.

d'entre eux qui pensaient leur avoir rendu le plus de services contre l'ennemi par leur bravoure eussent à se faire connaître, et qu'ils seraient affranchis. C'était un piége qu'ils leur tendaient, dans la pensée que les premiers qui prétendraient à la liberté seraient aussi, par l'élévation de leur caractère, les plus disposés à conspirer. Ils en choisirent jusqu'à deux mille, qui se promenèrent dans les temples, la tête couronnée, comme s'ils eussent déjà été affranchis; mais peu de temps après on les fit disparaître, et personne ne sut par quel genre de mort ils avaient péri.

Dans cette circonstance, ils s'empressèrent d'en faire partir sept cents avec Brasidas, en qualité d'hoplites. Brasidas recruta le reste de son armée dans le Péloponnèse par l'appât d'une solde; il avait lui-même témoigné beaucoup d'empressement à se faire charger de cette expédition.

LXXXI. Les Chalcidiens, de leur côté, avaient désiré Brasidas, renommé à Sparte pour son activité qui le rendait propre à tout. Et, en effet, une fois parti, il rendit aux Lacédémoniens d'incomparables services. La justice et la modération dont il fit preuve tout d'abord envers les villes en détachèrent un grand nombre d'Athènes; d'autres furent prises par trahison. Par là, il procura aux Lacédémoniens, pour le moment où ils voudraient en venir à un accommodement (ce qui arriva en effet), le moyen de faire des échanges réciproques de places; en même temps il transportait le théâtre de la guerre hors du Péloponnèse. Même plus tard, dans la guerre qui suivit les affaires de Sicile, la valeur et la capacité de Brasidas, appréciées personnellement par les uns, connues des autres par la renom-

mée, contribuèrent puissamment à bien disposer pour les Lacédémoniens les alliés d'Athènes. Comme il avait le premier fait une expédition au dehors, et avait montré de rares qualités en tout genre, on jugea d'après lui, et on crut fermement que tous les autres devaient lui ressembler.

LXXXII. Les Athéniens, instruits de son arrivée dans l'Épithrace, déclarèrent Perdiccas ennemi d'Athènes, dans la persuasion qu'il était l'auteur de cette expédition, et soumirent les alliés de ce côté à une surveillance plus active.

LXXXIII. Perdiccas réunit aussitôt à son armée les forces de Brasidas, et marcha contre Arrhibée, roi des Lyncestes-Macédoniens [1], son voisin. Des différends s'étaient élevés entre eux, et il voulait le renverser. Lorsque l'armée fut sur le point de pénétrer chez les Lyncestes, Brasidas déclara qu'avant les hostilités il voulait entrer en conférence avec Arrhibée, et le rallier, s'il le pouvait, à l'alliance lacédémonienne. Déjà, en effet, ce prince avait fait quelques ouvertures et envoyé un héraut annoncer qu'il était prêt à se soumettre à l'arbitrage de Brasidas. Les députés des Chalcidiens, qui étaient aussi présents, engageaient de leur côté Brasidas à ne pas trop faire pour tirer Perdiccas d'embarras, afin de le trouver plus zélé pour leurs propres intérêts. D'ailleurs, les ambassadeurs envoyés par Perdiccas à Lacédémone avaient en quelque façon autorisé ces prétentions des Lacédémoniens, en déclarant qu'il ferait entrer dans leur alliance beaucoup des contrées voisines. Aussi Brasidas se crut-il

[1] A l'ouest de la Macédoine, sur les frontières de l'Illyrie.

suffisamment autorisé par là à exiger que les affaires d'Arrhibée fussent traitées d'un commun accord. Perdiccas dit qu'il avait mandé Brasidas, moins pour être juge de leurs différends que pour le délivrer des ennemis qu'il lui désignerait; qu'il ne convenait pas, quand lui-même nourrissait l'armée péloponnésienne, que Brasidas entrât en conférences avec Arrhibée. Malgré ces représentations, Brasidas, après une altercation avec Perdiccas, eut une entrevue avec Arrhibée, se rendit à ses raisons, et retira son armée avant même d'être entré dans le pays. De ce moment, Perdiccas, se croyant offensé, ne fournit plus que le tiers des subsistances, au lieu de la moitié.

LXXXIV. Le même été, Brasidas, sans perdre un instant, marcha avec les Chalcidiens contre Acanthe, colonie d'Andros. C'était un peu avant les vendanges : quand il fut question de le recevoir, une lutte s'éleva entre le peuple et ceux qui, d'accord avec les Chalcidiens, avaient appelé Brasidas. Cependant, comme on craignait pour la récolte qui n'était pas encore rentrée, Brasidas parvint à persuader au peuple de le recevoir seul, pour l'entendre avant de délibérer. Il descendit au milieu de la multitude, et, comme il ne manquait pas d'éloquence, pour un Lacédémonien, il s'exprima ainsi :

LXXXV. « Citoyens d'Acanthe, les Lacédémoniens, en m'envoyant avec mon armée, ont eu en vue de réaliser la promesse par nous faite au commencement de la guerre, de combattre les Athéniens pour l'affranchissement de la Grèce. Sans doute nous arrivons tard et après avoir vu là-bas nos espérances trompées, dans une guerre où nous comptions réduire bientôt les

Athéniens à nous seuls, sans qu'il vous en coûtât aucun danger; cependant on ne saurait nous faire aucun reproche; car nous accourons aujourd'hui, dès que les circonstances le permettent, et nous allons travailler avec vous à leur ruine. Je m'étonne que vous m'ayez fermé vos portes, au lieu d'accueillir avec joie mon arrivée. Nous comptions, nous autres Lacédémoniens, trouver ici des alliés, des hommes unis à nous par leurs vœux, même avant que nous fussions arrivés; c'est dans cet espoir que nous avons bravé de tels périls, traversé pendant plusieurs jours une contrée étrangère, et montré un zèle à toute épreuve.

Si vos intentions étaient autres, si vous deviez mettre obstacle et à votre propre liberté et à celle du reste des Grecs, cela serait déplorable; car, à part même l'opposition que vous me feriez, les peuples chez lesquels je vais me rendre me montreraient dès lors des dispositions moins favorables; ils auraient à objecter que vous, les premiers que j'ai visités, vous habitants d'une ville importante, renommés pour votre sagesse, vous ne m'avez pas accueilli! Et je n'aurais à alléguer aucune raison plausible! On croira, ou que j'apporte une liberté perfide, ou que je suis venu avec de faibles ressources, sans forces suffisantes pour repousser les Athéniens en cas d'attaque. Et pourtant, les Athéniens, quoique supérieurs en nombre, n'ont point osé attaquer cette même armée que j'ai maintenant sous la main, lorsque je l'ai conduite au secours de Nisée; et il n'est pas présumable qu'ils envoient par mer contre vous une armée aussi nombreuse que celle qu'ils avaient à Nisée.

LXXXVI. « Quant à moi, je suis venu, non pour

opprimer les Grecs, mais pour les affranchir. J'ai fait promettre aux magistrats de Lacédémone, sous les serments les plus solennels, que les peuples rattachés par moi à notre alliance conserveraient leurs lois et leur indépendance. Notre but n'est point de vous soumettre à notre alliance par la force ou par la ruse, mais, tout au contraire, de combattre avec vous les Athéniens qui vous ont asservis. Gardez-vous donc de me soupçonner moi-même, je vous en conjure, quand je vous donne les assurances les plus positives; gardez-vous de me croire incapable de vous défendre, et unissez-vous à moi en toute confiance.

« S'il en est parmi vous qui éprouvent quelque défiance à l'égard des personnes et qui hésitent, dans la crainte que je ne livre la ville à un parti, qu'ils se rassurent pleinement : je ne viens pas favoriser les factions; je n'ai pas l'intention de vous apporter une liberté douteuse, en soumettant, au mépris de vos antiques institutions, la majorité au petit nombre, ou la minorité à la multitude. Ce serait là un joug plus insupportable que la domination étrangère, et nous n'aurions droit alors, nous autres Lacédémoniens, à aucune reconnaissance pour nos efforts. Au lieu des honneurs et de la gloire, nous ne mériterions que l'opprobre. Ces griefs, au nom desquels nous faisons la guerre aux Athéniens, on pourrait évidemment les retourner contre nous, et plus durement encore que contre ceux qui ne font pas profession de vertu. Car, pour celui surtout qui jouit d'une haute considération, il est plus honteux de satisfaire son ambition par la fourbe cachée sous de beaux dehors, qu'à force ouverte. La force du moins se justifie, dans son emploi, par la puissance

que donne la fortune ; mais la fourberie trahit les trames d'une âme perverse. Aussi avons-nous le plus profond dédain pour l'emploi de pareils moyens, même en vue de nos intérêts les plus chers.

LXXXVII. « La meilleure garantie que vous puissiez avoir, à côté de nos serments, est de reprendre les faits, en les confrontant avec mes paroles ; ils vous fourniront nécessairement la preuve que j'ai proposé ce qu'il y a de plus avantageux. Peut-être alléguerez-vous que vous êtes hors d'état d'accepter mes propositions ; que néanmoins, en considération de votre bon vouloir, ce refus ne doit vous exposer à aucun mauvais traitement ; que la liberté que nous vous offrons ne vous paraît pas sans danger ; qu'il est juste de l'apporter à ceux qui sont en mesure de la recevoir, sans qu'elle puisse être imposée à personne contre son gré : alors j'attesterai les dieux et les héros de la contrée que je suis venu dans votre intérêt, sans pouvoir vous persuader, et je ferai en sorte de vous réduire par la force, en ravageant votre territoire. Bien loin de voir là une injuste violence, je me croirai autorisé en quelque sorte par une double nécessité ; d'abord par l'intérêt des Lacédémoniens, — car il ne faut pas qu'avec vos bonnes dispositions vous lui portiez préjudice par votre refus d'alliance, en faisant passer vos richesses aux Athéniens ; — ensuite par l'intérêt des Grecs, qui ne doivent pas trouver en vous un obstacle à leur affranchissement. Sans doute nous aurions tort d'agir ainsi, si l'intérêt général n'était ici en cause ; nous ne devrions pas donner la liberté à qui n'en veut point. Mais nous n'aspirons pas, nous, à la domination ; nous nous appliquons au contraire à mettre fin à la tyrannie

des autres, et, dès lors, nous serions injustes envers le plus grand nombre si, apportant à tous l'indépendance, nous vous laissions impunément nous entraver.

« Pesez donc mûrement ces considérations ; donnez avec une noble émulation le premier signal de l'affranchissement des Grecs ; assurez-vous une gloire impérissable, et, tout en sauvegardant les intérêts privés de chacun, couronnez l'État de la plus belle auréole. »

LXXXVIII. Ainsi parla Brasidas. Les citoyens d'Acanthe [1], après avoir longtemps discuté le pour et le contre, procédèrent à un vote secret [2]. Les raisons plausibles qu'il avait données, jointes à la crainte qu'on éprouvait pour les récoltes, décidèrent la majorité à se détacher des Athéniens. On exigea de lui qu'il s'engageât par serment, comme l'avaient fait les magistrats de Lacédémone, lorsqu'ils l'avaient envoyé, à respecter l'indépendance des alliés qu'il pourrait acquérir ; puis on reçut son armée. Peu de temps après, Stagire [3], colonie d'Andros, se détacha également des Athéniens. Tels furent les événements de cet été.

LXXXIX. Dès le commencement de l'hiver suivant, une intrigue devait livrer la Béotie aux généraux athéniens Hippocrates et Démosthènes : Démosthènes devait, avec sa flotte, se présenter devant Siphé, et Hippocrates marcher contre Délium. Il y eut erreur sur le jour où devait avoir lieu simultanément cette double attaque : Démosthènes prit l'avance et fit voile pour Siphé, avec un grand nombre d'Acarnanes et d'alliés

[1] Sur le golfe du Strymon, au nord du mont Athos.
[2] On déposait un petit caillou dans une urne.
[3] Un peu au nord d'Acanthe, entre cette ville et Amphipolis.

du pays, embarqués sur sa flotte. Mais le coup manqua, le complot ayant été dénoncé par Nicomaque, Phocéen de Phanotée : il en fit part aux Lacédémoniens, et ceux-ci aux Béotiens. De toutes parts, les Béotiens accoururent au secours de la place, — car Hippocrates n'était pas encore dans le pays pour les inquiéter ; — et ils prévinrent l'ennemi en occupant Siphé et Chéronée. Les affidés, informés de ce contretemps, n'excitèrent aucun mouvement dans les villes.

XC. Hippocrates, de son côté, à la tête des Athéniens levés en masse, des Metœques et des étrangers présents dans la ville, marcha, mais tardivement, contre Délium : déjà les Béotiens étaient de retour de Siphé. Il fit camper son armée et fortifia Délium, temple d'Apollon, de la manière suivante : on creusa un fossé autour de l'enceinte sacrée et du temple ; les terres qui en étaient retirées furent amoncelées sur le bord pour tenir lieu de murailles. Des pieux furent enfoncés dans toute l'étendue, et on forma un parement pour le mur avec des sarments coupés dans la vigne qui entourait l'enceinte sacrée. On démolit les ruines des édifices voisins pour en prendre les pierres et la brique, et on mit en œuvre tous les moyens pour donner de l'élévation au rempart. Des tours de bois furent élevées là où il était nécessaire, aux points où les bâtiments de l'enceinte n'existaient plus. Ce travail, commencé le troisième jour après le départ d'Athènes, fut poursuivi le quatrième et le cinquième jusqu'au dîner ; les ouvrages étant en grande partie terminés alors, l'armée quitta Délium, et s'avança l'espace d'environ dix stades, pour rentrer dans l'Attique. A ce point, la plupart des troupes légères continuèrent

aussitôt leur route; les hoplites firent halte et établirent leur campement. Hippocrates s'arrêta encore quelque temps à Délium, pour installer la garnison et terminer tout ce qui restait à faire des fortifications.

XCI. Pendant cet intervalle, les béotiens se rassemblaient à Tanagre. Lorsque les contingents de toutes les villes furent arrivés, on apprit que les Athéniens rentraient chez eux. Les Béotarques, qui sont au nombre de onze, n'approuvaient pas qu'on les attaquât, attendu que déjà ils n'étaient plus en Béotie. En effet, les Athéniens avaient fait halte sur les frontières de l'Oropie. — Un seul d'entre eux fut d'un avis contraire, Pagondas, fils d'Éoladès, béotarque de Thèbes conjointement avec Ariantidas, fils de Lysimachidas. Il commandait alors et voulait engager le combat, persuadé que le mieux était d'en courir les chances. Il convoqua donc séparément chaque cohorte, pour ne pas dégarnir tout le camp à la fois, et les décida à marcher sur les Athéniens et à engager l'action. Voici ses paroles :

XCII. « Braves Béotiens, il ne devait venir à la pensée d'aucun de nous, chefs de l'armée, qu'il ne convient point de combattre les Athéniens, du moment que nous ne pouvons les atteindre en Béotie; car c'est la ruine de la Béotie qu'ils poursuivent; c'est dans ce but qu'ils sont venus, d'un pays voisin, construire ici une forteresse; ce sont des ennemis, enfin, en quelque lieu que nous les joignions, de quelque part qu'ils viennent faire chez nous acte d'hostilité. Si cependant quelqu'un croit plus prudent de ne pas agir, je veux le désabuser. Les calculs de prévoyance qui conviennent quand, sans être inquiété chez soi, on s'en va de propos

délibéré et par ambition attaquer autrui, ne sont plus de mise quand on est attaqué et qu'on défend sa patrie. D'ailleurs, c'est pour vous une loi héréditaire, quand l'étranger envahit votre pays, de le combattre indifféremment chez vous ou chez vos voisins. C'est surtout avec les Athéniens, dont le pays confine au nôtre, qu'il est nécessaire d'en agir ainsi, car ce n'est qu'en maintenant hautement son droit à l'égard de ses voisins qu'on assure sa liberté; surtout lorsque ces voisins aspirent à asservir non-seulement ce qui est sous leur main, mais même les peuples les plus éloignés : comment alors ne pas combattre à outrance? Nous avons pour exemple l'état d'asservissement où ils tiennent et l'Eubée en face de nous, sur la côte opposée, et la plus grande partie de la Grèce. D'ordinaire, les voisins se font la guerre pour une question de frontière; mais nous, si nous sommes vaincus, sachons qu'une seule borne sera plantée, qui embrassera sans contestation tout notre territoire [1]. Une fois entrés chez nous, ils nous dépouilleront violemment; tant il est vrai que nous ne saurions avoir de plus dangereux voisinage.

«Quand un peuple attaque ses voisins avec l'insolence de la force, comme aujourd'hui les Athéniens, d'ordinaire il marche avec plus de confiance contre ceux qui restent en repos et se contentent de se défendre chez eux; mais il est moins disposé à chercher querelle à ceux qui vont l'attendre au delà de leurs frontières, et qui, à l'occasion, commencent la guerre. Nous en

[1] Le texte porte seulement : « Une seule borne qui ne sera pas contestée. » J'ai dû compléter la pensée, pour rendre la traduction intelligible.

avons fait l'expérience avec eux : la victoire que nous avons remportée sur eux à Coronée, lorsqu'ils occupaient ce pays à la faveur de nos dissensions, a procuré depuis lors une entière sécurité à la Béotie. Gardons-en donc le souvenir ; les vieillards pour ne pas rester au-dessous de leurs précédents exploits ; les jeunes gens, les fils de ceux qui se sont alors signalés par leur bravoure, pour ne pas déshonorer des vertus qui sont leur apanage. Mettons notre confiance dans la protection du Dieu dont ils occupent, par un sacrilége, l'enceinte sacrée transformée en forteresse ; ayons foi dans les sacrifices que nous avons offerts, et qui se montrent favorables, Marchons à leur rencontre, et apprenons-leur que, s'ils veulent satisfaire leur cupidité, il leur faut s'attaquer à qui ne se défend pas ; mais qu'avec un peuple généreux, qui s'est toujours fait gloire de défendre son indépendance les armes à la main, sans jamais attenter injustement à celle des autres, ils ne s'en tireront pas sans combat. »

XCIII. Pagondas, par ces exhortations, décida les Béotiens à marcher contre les Athéniens ; il donna aussitôt l'ordre de se porter en avant et se mit à la tête de l'armée. Le jour était déjà avancé ; arrivé près du camp athénien, il prit position dans un lieu où les deux armées, séparées par une colline, ne pouvaient se voir ; il rangea ses troupes et se prépara au combat. Hippocrates était encore à Délium. Dès qu'il eut appris la marche des Béotiens, il envoya à l'armée l'ordre de se mettre en bataille, et arriva lui-même peu de temps après. Il avait laissé aux environs de Délium environ trois cents cavaliers, afin de protéger la place, si on tentait de l'attaquer, et en même temps pour épier

l'occasion favorable, et tomber sur les Béotiens pendant le combat. Mais les Béotiens leur opposèrent des troupes pour les tenir en échec ; toutes leurs dispositions faites, ils parurent sur le sommet de la colline et prirent position dans l'ordre où ils devaient combattre ; ils avaient sous les armes sept mille hoplites, plus de dix mille hommes de troupes légères, mille cavaliers et cinq cents peltastes. Les Thébains et leurs tributaires formaient l'aile droite. Au centre étaient les habitants d'Haliarte, de Coronée, de Copée et de toute la région qui avoisine le lac. Ceux de Thespies, de Tanagre et d'Orchomène occupaient la gauche. Chacune des ailes était flanquée de cavalerie et de troupes légères. Les Thébains étaient rangés sur vingt-cinq hommes de profondeur, les autres à volonté. Telles étaient les dispositions et l'ordonnance de l'armée béotienne.

XCIV. Du côté des Athéniens, les hoplites, égaux en nombre à ceux de l'ennemi, furent tous rangés sur huit de profondeur. La cavalerie occupait les ailes. Quant aux troupes légères, il ne s'en trouvait pas alors à l'armée d'équipées pour ce service spécial ; il n'y en avait même pas à Athènes. Il en était bien parti d'Athènes avec l'armée, et même en nombre supérieur à celles de l'ennemi ; mais, comme on avait fait une levée en masse des étrangers présents et des citoyens, beaucoup avaient suivi l'expédition sans armes ; ils s'étaient empressés de retourner à la ville, et il n'en était resté à l'armée qu'un très petit nombre. Déjà on était en ordre de combat, et l'action allait s'engager, lorsqu'Hippocrate, parcourant le front de bataille pour encourager ses soldats, leur parla en ses termes :

XCV. « Athéniens, je ne puis vous dire que peu de mots; mais avec des hommes de cœur l'effet sera le même. C'est moins une exhortation qu'un appel à vos souvenirs. Que personne de vous ne s'imagine qu'il ne convient pas de s'exposer à un pareil péril sur une terre étrangère : même sur leur territoire, c'est pour le nôtre que nous combattrons; et, si nous triomphons, jamais les Péloponnésiens, privés de la cavalerie béotienne, n'envahiront notre pays. Un seul combat vous suffira pour conquérir la Béotie et affermir l'indépendance de votre patrie. Marchez donc contre eux; montrez-vous dignes de cette ville, la première de la Grèce, que chacun de vous est fier d'avoir pour patrie; dignes de vos pères qui jadis, sous Myronidès, ont vaincu ces mêmes ennemis à Œnophytes et soumis la Béotie.»

XCVI. Hippocrates, en faisant cette exhortation, avait parcouru la moitié de la ligne; il n'eut pas le temps d'aller plus loin. Pagondas, après avoir, lui aussi, adressé une rapide allocution à ses soldats, fit entonner le Péan : les Béotiens descendirent de la colline; les Athéniens, de leur côté, se portèrent en avant, et on s'aborda en courant. De part et d'autre les troupes placées aux extrémités de la ligne ne purent en venir aux mains, arrêtées par le même obstacle (elles avaient rencontré des torrents); mais le reste combattit corps à corps, bouclier contre bouclier. Les Athéniens mirent en déroute l'aile gauche des Béotiens jusqu'au centre; de ce côté, ils poussèrent vivement tout ce qu'ils avaient devant eux et en particulier les Thespiens; les troupes qui leur étaient opposées lâchèrent pied et furent enveloppées dans un espace étroit; aussi ceux des Thespiens qui périrent alors succombèrent-ils dans une

lutte corps à corps. Quelques-uns même des Athéniens perdirent leurs rangs en cernant l'ennemi, et se tuèrent entre eux sans se reconnaître. De ce côté donc, les Béotiens furent vaincus et se replièrent en fuyant vers l'aile droite où le combat continuait. Sur ce point, au contraire, les Thébains étaient vainqueurs des Athéniens. Ils les firent reculer peu à peu, et les suivirent d'abord pas à pas. A ce moment Pagondas détacha deux corps de cavalerie, et leur fit tourner la colline sans être aperçus, pour aller soutenir l'aile gauche qui était en souffrance. A cette subite apparition, l'aile athénienne, victorieuse jusque-là, crut qu'une nouvelle armée s'avançait, et fut frappée de terreur. Pressés d'un côté par cette cavalerie, de l'autre par les Thébains qui avançaient toujours et étaient parvenus à les rompre, les Athéniens prirent la fuite sur toute la ligne. Les uns se précipitèrent vers Délium et du côté de la mer, d'autres vers Oropus, d'autres vers le mont Parnès; chacun s'enfuit là où il espérait trouver quelque chance de salut. Les Béotiens s'attachèrent à leur poursuite; la cavalerie surtout et les Locriens arrivés au moment de la déroute en firent un grand carnage. Cependant la nuit survint au milieu de ce désastre et facilita la fuite du plus grand nombre. Le lendemain, ceux qui s'étaient réfugiés à Oropus et à Délium laissèrent une garnison dans cette place qu'ils occupaient encore, et se retirèrent chez eux par mer.

XCVII. Les Béotiens dressèrent un trophée, enlevèrent leurs morts et dépouillèrent ceux de l'ennemi; puis, laissant un corps d'observation sur les lieux, ils retournèrent à Tanagre, et méditèrent une attaque contre Délium. Cependant un héraut, que les Athé-

niens envoyaient réclamer leurs morts, rencontra un héraut béotien, qui le fit retourner sur ses pas, et lui dit qu'il n'obtiendrait rien avant que lui-même fût de retour. Il se présenta en effet aux Athéniens et leur déclara, au nom des Béotiens, qu'ils avaient manqué à la justice et violé les lois de la Grèce ; qu'il était de droit commun chez les Grecs, quand on pénétrait sur un territoire étranger, de respecter les lieux sacrés ; que les Athéniens avaient fortifié Délium et s'y étaient installés ; qu'ils y faisaient tout ce qu'on peut se permettre dans un lieu profane ; qu'ils puisaient de l'eau à laquelle les Béotiens se gardaient de toucher, excepté pour les usages sacrés et les ablutions ; que dès lors les Béotiens, prenant à témoin les divinités protectrices de la contrée et Apollon, les adjuraient, au nom des dieux et en leur propre nom, de sortir de l'enceinte sacrée, et d'emporter tout ce qui leur appartenait.

XCVIII. Après cette déclaration du héraut béotien, les Athéniens envoyèrent le leur dire aux Béotiens, qu'ils n'avaient commis aucune profanation dans l'enceinte sacrée, et n'en commettraient volontairement aucune ; que ce n'était pas dans un dessein sacrilége qu'ils y étaient entrés dans le principe, mais bien plutôt pour se défendre contre d'injustes attaques ; que d'après les usages constants de la Grèce, quand on était maître d'un pays, grand ou petit, on disposait aussi des lieux sacrés, en conservant autant que possible les rites établis par les anciens possesseurs ; que les Béotiens eux-mêmes, comme la plupart des autres peuples qui avaient occupé une contrée en expulsant les habitants par la force, avaient à l'origine pénétré comme étrangers dans les temples qu'ils possèdent

maintenant en propre; que si les Athéniens avaient pu occuper une plus grande partie du pays, ils la garderaient sans conteste; qu'ils ne se retireraient donc pas volontairement de celle qu'ils occupaient et qu'ils regardaient comme leur propriété; que s'ils avaient fait usage de l'eau, c'était par nécessité et non dans un but de profanation; que les Béotiens, en venant les premiers les attaquer chez eux, les avaient forcés à s'en servir pour leur défense; qu'il était tout à fait présumable que le dieu lui-même aurait quelque indulgence pour des actes imposés par la guerre et la nécessité; que les autels étaient un refuge contre les fautes involontaires [1], et qu'on appelait crime le mal fait sans nécessité, et non celui auquel avaient contraint les circonstances; que l'iniquité était bien plutôt du côté des Béotiens, puisqu'ils offraient de rendre les morts en échange d'un lieu sacré, tandis qu'eux ne voulaient pas obtenir même une chose juste par le trafic de ces mêmes lieux. Le héraut avait aussi ordre de déclarer nettement qu'ils entendaient enlever leurs morts, non point à la condition d'évacuer la Béotie (puisque le territoire qu'ils occupaient n'appartenait plus aux Béotiens et était devenu le leur par droit de conquête), mais en stipulant conformément aux antiques usages.

XCIX. Les Béotiens répondirent que, s'ils étaient sur le territoire de la Béotie, ils eussent à l'évacuer en emportant ce qui leur appartenait; que s'ils se croyaient chez eux, c'était à eux de voir ce qu'ils

[1] Il faut sous-entendre ici : le dieu ne saurait donc être irrité contre nous, qui n'avons occupé son temple que par nécessité et en quelque sorte involontairement.

avaient à faire. Ils sentaient bien que l'Oropie, sur les confins de laquelle avait eu lieu le combat, et où se trouvaient les morts, étant de droit sous la dépendance des Athéniens, ceux-ci ne commettaient aucune violence en les enlevant; aussi se gardaient-ils bien de stipuler[1] pour un territoire qui relevait d'Athènes; par cette réponse au contraire : « Sortez de notre pays, et emportez ce que vous réclamez, » ils éludaient toute difficulté. Sur cette réponse, le héraut des Athéniens se retira sans avoir rien fait.

C. Les Béotiens mandèrent aussitôt du golfe Méliaque des soldats armés de javelots et des frondeurs. Renforcés en outre, après le combat, par deux mille hoplites de Corinthe, par la garnison péloponnésienne de Nisée et par des troupes de Mégare, ils marchèrent contre Délium et en firent le siége.

Entre autres moyens, ils firent jouer contre les remparts une machine qui les en rendit maîtres; voici en quoi elle consistait : ils scièrent en deux, dans le sens de la longueur, une grande poutre, évidèrent les deux côtés et les rejoignirent exactement, de manière à former un tube. A l'une des extrémités, ils suspendirent une chaudière avec des chaînes. Un bec de soufflet, en fer, était adapté à la même extrémité, et descendait vers la chaudière; de nombreux ferrements maintenaient le reste de la poutre. Cette machine fut amenée de loin au pied de la muraille, dans la partie formée plus particulièrement de sarments et de bois. Quand

[1] En accordant aux Athéniens l'autorisation d'enlever les morts, ils auraient paru élever des prétentions sur le territoire où avait eu lieu le combat.

elle fut à portée, ils adaptèrent de grands soufflets à l'extrémité placée de leur côté et se mirent à souffler. L'air comprimé, tombant sur la chaudière remplie de charbons ardents, de soufre et de poix, produisit une grande flamme, et amena un tel embrasement au rempart, qu'il devint impossible de s'y tenir. Les assiégés l'abandonnèrent et prirent la fuite; le fort se trouva ainsi emporté. Une partie de la garnison périt; deux cents hommes furent faits prisonniers; la plupart des autres parvinrent à s'embarquer et rentrèrent dans leur pays.

CI. Délium fut pris dix-sept jours après le premier combat. Le héraut des Athéniens, ne sachant rien de cet événement, revint peu de temps après réclamer une seconde fois les morts [1]. Les Béotiens les rendirent et ne firent plus la même réponse [2].

Le nombre des morts, dans le combat, fut d'un peu moins de cinq cents du côté des Béotiens; les Athéniens perdirent un peu moins de mille hommes, parmi lesquels Hippocrates, leur général, sans compter les troupes légères et nombre de gens préposés aux bagages.

Peu de temps après ce combat, Démosthènes, à qui la non réussite de son coup de main sur Siphé laissait la libre disposition d'une flotte montée par quatre cents hoplites, soit Acarnanes, soit Agréens et Athéniens, opéra une descente sur le territoire de Sicyone. Mais, avant que tous les bâtiments eussent abordé, les Sicyoniens

[1] Ceux du premier combat.

[2] Les Athéniens étant définitivement vaincus, les Béotiens n'avaient plus aucun intérêt à retenir ce gage regardé comme sacré.

accoururent, mirent en fuite ceux qui étaient descendus et les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux; ils en tuèrent une partie, firent des prisonniers, élevèrent un trophée et rendirent les morts par convention. Vers le même temps, à l'époque de l'affaire de Délium, mourut Sitalcès, roi des Odryses, vaincu et tué dans une expédition contre les Triballes. Son neveu, Seuthès, fils de Sparadocus, régna sur les Odryses et sur le reste de la Thrace soumise à la domination de Sitalcès.

CII. Le même hiver, Brasidas marcha avec les alliés de Thrace contre Amphipolis, colonie d'Athènes, sur le Strymon. Une première tentative de colonisation avait été faite, sur l'emplacement de la ville actuelle, par Aristagoras, de Milet, fuyant devant le roi Darius; mais il avait été chassé par les Édoniens. Trente-deux ans plus tard, les Athéniens y avaient envoyé dix mille colons, soit Athéniens, soit étrangers, sans distinction d'origine; les Thraces les exterminèrent à Drabesque. Après un nouvel intervalle de vingt-neuf ans, les Athéniens revinrent sous la conduite d'Hagnon, fils de Nicias, chargé d'établir la colonie. Ils chassèrent les Édoniens, et s'établirent au lieu nommé précédemment les Neuf-Voies. Ils étaient partis d'Eion, comptoir maritime qu'ils possédaient à l'embouchure du fleuve, à vingt-cinq stades de la ville actuelle. Hagnon lui donna le nom d'Amphipolis, parce que, le Strymon formant un coude en cet endroit et embrassant comme d'une ceinture l'emplacement de la ville, il l'isola au moyen d'une muraille allant du fleuve au fleuve, et bâtit dans une double exposition, d'une part sur la mer, de l'autre sur le continent [1].

[1] Je crois, malgré les difficultés du texte, avoir rendu exacte-

CIII. C'est contre cette place que Brasidas, parti d'Arné en Chalcidique, marcha avec son armée. Il arriva sur le soir à Aulon et à Bromisque, à l'endroit où le lac Bolbé se jette dans la mer; après le repas du soir, il continua à marcher de nuit. Le temps était mauvais et il neigeait un peu; raison de plus pour lui d'avancer; car il voulait cacher son approche aux habitants d'Amphipolis, à ceux du moins qui n'étaient pas d'intelligence avec lui. Des citoyens d'Argila, colonie d'Andros, établis dans la ville, conspiraient avec d'autres pour la lui livrer, à la suggestion soit de Perdiccas, soit des Chalcidiens. Mais les plus actifs de beaucoup étaient les Argiliens : habitant dans le voisinage, toujours suspects aux Athéniens, ils avaient des vues sur Amphipolis et profitèrent de l'occasion que leur offrait l'arrivée de Brasidas; car depuis longtemps déjà ils intriguaient auprès de ceux des leurs établis dans la place pour se la faire livrer. Ils accueillirent donc Brasidas[1], se déclarèrent cette nuit-là même contre les Athéniens, et conduisirent l'armée de Brasidas en avant, vers le pont sur le fleuve. La ville est à quelque distance de l'autre côté[2]; les murs ne descen-

ment la pensée de Thucydide. La ville n'était pas dans une île, entre deux bras du fleuve, mais sur une colline que le Strymon embrasse en partie, dans son cours du nord au midi; cette colline ne tenant au continent que d'un côté, à l'est, il était possible de l'isoler par une muraille menée du fleuve au fleuve. Enfin, la colline s'inclinant également vers le fleuve des deux côtés, la ville formait un double amphithéâtre, au nord et au midi, et c'est pour cela, suivant Thucydide, qu'elle fut nommée Amphipolis, ou la double ville.

[1] A Argila.

[2] C'est-à-dire qu'elle ne descendait pas jusqu'au fleuve; on pouvait donc s'emparer du pont à l'insu des habitants.

daient point encore jusque-là, comme aujourd'hui, et il ne s'y trouvait qu'un poste peu important. Brasidas n'eut pas de peine à le forcer, secondé tout à la fois par la trahison, par le mauvais temps et par le trouble d'une attaque imprévue : il passa le pont et se trouva, par là, maître de tout ce que possédaient les habitants établis au dehors [1].

CIV. La surprise que causa dans la ville le passage du pont, l'arrivée des gens du dehors qui accouraient dans les murs, la nouvelle que beaucoup d'entre eux étaient prisonniers, tout contribua à jeter dans Amphipolis une agitation d'autant plus grande qu'on était réciproquement en défiance. Aussi assure-t-on que si Brasidas, au lieu de laisser son armée se livrer au pillage, eût marché aussitôt sur la ville, il s'en serait probablement emparé. Mais il perdit le temps à camper, fit des courses au dehors, et, comme on ne lui faisait de la ville aucune des ouvertures sur lesquelles il comptait, il se tint en repos. Le parti opposé aux traîtres, supérieur en nombre, put empêcher d'ouvrir à l'instant les portes ; ils envoyèrent, d'accord avec Euclées, général athénien, qui commandait alors la place, demander du secours à l'autre général commandant en Thrace, Thucydide, fils d'Olorus, auteur de cette histoire. Thucydide se trouvait alors à l'île de Thasos, colonie des Pariens, éloignée d'Amphipolis d'une demi-journée de navigation. Sur cet avis, il s'empressa de prendre la mer avec sept vaisseaux qu'il avait à sa disposition. Il avait surtout à cœur de

[1] De l'autre côté du Strymon. Maître du pont, il interceptait toute communication avec la ville.

prévenir, par son arrivée, la reddition d'Amphipolis; sinon, il voulait occuper Eion avant l'ennemi.

CV. Cependant Brasidas, craignant qu'il n'arrivât par mer des secours de Thasos, informé d'ailleurs que Thucydide possédait, dans cette partie de la Thrace, une exploitation de mines d'or qui le rendait un des plus riches particuliers du continent [1], avait hâte de le devancer en occupant la place. Il appréhendait que les habitants d'Amphipolis ne voulussent rien entendre, dans l'espoir que Thucydide, avec les secours qu'il amènerait par mer et ceux qu'il tirerait de la Thrace, parviendrait à les sauver. Il offrit donc des conditions modérées et fit proclamer par un héraut que tous les Amphipolitains et les Athéniens établis dans la ville pourraient, s'ils le voulaient, rester dans leurs biens et jouir de l'égalité des droits; que, s'ils refusaient, ils auraient cinq jours pour sortir et emporter tout ce qui leur appartenait.

CVI. Cette proclamation changea les dispositions de la foule; d'autant plus qu'il y avait peu d'Athéniens dans la ville, et que le reste était une population mêlée. Beaucoup, d'ailleurs, avaient des liens de parenté avec les prisonniers faits au dehors; enfin la crainte qu'on éprouvait avait fait trouver équitables les conditions proposées : les Athéniens s'estimaient heureux de sortir, parce qu'ils se croyaient plus exposés que les autres et ne comptaient pas sur un prompt secours; le reste du peuple se voyait maintenu en possession de l'égalité politique et hors de danger, contre toute attente. Déjà même les partisans de Brasidas vantaient

[1] Il était par conséquent intéressé personnellement à la défense de la ville.

hautement la modération de ses offres, encouragés par le changement qu'ils remarquaient dans les dispositions du peuple, et par le peu d'attention qu'on prêtait aux discours du général athénien présent dans la ville. La capitulation fut conclue, et on reçut Brasidas aux conditions qu'il avait fait proclamer. C'est ainsi que la ville fut livrée. Le jour même, sur le soir, Thucydide aborda à Eion avec ses vaisseaux ; Brasidas venait d'occuper Amphipolis, et il ne s'en fallut que d'une nuit qu'il s'emparât d'Eion ; car, si les vaisseaux n'eussent promptement secouru la place, elle aurait été occupée au point du jour.

CVII. Après cela, Thucydide fit à Eion les dispositions nécessaires pour la garantir d'un coup de main dans le présent, si Brasidas venait à l'attaquer, et pour s'en assurer la possession à l'avenir. Il y reçut ceux qui voulurent quitter Amphipolis, conformément aux clauses de la capitulation. Brasidas fit à l'improviste une tentative sur Eion. Il descendit le cours du fleuve avec un grand nombre de bateaux, dans le dessein d'occuper la pointe de terre qui s'avance en dehors des murailles, ce qui le rendait maître de l'embouchure du fleuve. En même temps il attaqua par terre ; mais il fut repoussé des deux côtés et s'occupa de mettre Amphipolis en bon état de défense. Myrcinus, ville de l'Édonide, se soumit à lui, après la mort de Pittacus, roi des Édoniens, tué par les enfants de Goaxis et par sa femme Brauro. Gapsélus et Œsymé, colonies de Thasos, en firent autant, peu après. Perdiccas était venu, aussitôt après la reddition d'Amphipolis, et contribua à lui assurer la soumission de ces places.

CVIII. La prise d'Amphipolis jeta l'effroi parmi les

Athéniens : la possession de cette ville avait pour eux une grande importance, à cause des bois de construction et des revenus qu'ils en tiraient. D'un autre côté, les Lacédémoniens avaient bien pu, jusque-là, arriver jusqu'aux bords du Strymon, guidés par les Thessaliens contre les alliés d'Athènes; mais, n'étant pas maîtres du pont, rencontrant, au-dessus, l'obstacle de vastes marais que forme le fleuve, au-dessous, du côté d'Eion, les trirèmes qui gardaient le passage, ils ne pouvaient avancer au delà. Maintenant les Athéniens sentaient que ce serait chose facile, et ils redoutaient la défection de leurs alliés; car Brasidas se montrait modéré en toutes choses, et répétait partout qu'il avait été envoyé pour affranchir la Grèce. Les villes soumises à Athènes, instruites de la prise d'Amphipolis, des promesses de Brasidas, de sa modération, n'en étaient que plus portées à la révolte : elles lui envoyaient secrètement des messages, et l'appelaient à elles; c'était à qui se soulèverait le premier. On croyait n'avoir rien à craindre; on se figurait la puissance athénienne bien au-dessous de ce qu'elle était et surtout de ce qu'elle se montra par la suite; on jugeait plutôt sur d'aveugles désirs que sur les données exactes d'une saine prévoyance. Tels sont les hommes : quand ils désirent une chose, ils s'abandonnent inconsidérément à l'espérance; et ils ont toujours des raisons sans réplique pour repousser arbitrairement ce qui leur déplaît. D'ailleurs, l'échec récent des Athéniens en Béotie, les paroles séduisantes et mensongères de Brasidas, qui prétendait que les Athéniens n'avaient point osé se mesurer avec son armée, quoiqu'elle fût seule à Nisée, tout inspirait la confiance; ils étaient persuadés que personne ne vien-

drait plus les attaquer; mais, par-dessus tout, le charme de la nouveauté et la pensée qu'ils allaient essayer pour la première fois le zèle des Lacédémoniens, les disposaient à tout risquer. Les Athéniens, instruits de ces dispositions, envoyèrent des garnisons dans les villes, autant du moins que le permettaient l'hiver et le temps qui les pressait. Brasidas, de son côté, fit demander une armée à Lacédémone et se prépara lui-même à faire construire des galères sur le Strymon. Mais les Lacédémoniens ne le secondèrent pas, par suite de l'envie que lui portaient les premiers citoyens, et aussi parce qu'ils voulaient, avant tout, se faire rendre les guerriers de l'île, et terminer la guerre.

CIX. Le même hiver [1], les Mégariens reprirent leurs longs murs, occupés par les Athéniens, et les rasèrent jusqu'aux fondements [2]. Brasidas, après la prise d'Amphipolis, fit, avec ses alliés, une expédition contre la contrée appelée Acté. Elle commence au canal du Roi [3], s'étend vers l'intérieur [4], et comprend l'Athos, haute montagne qui se termine à la mer Égée. On y compte plusieurs villes : Sané, colonie d'Andros, sur le canal même, du côté de la mer qui regarde l'Eubée; Thyssos, Cléoné, Acrothoos, Olophyxos, Dium, habitées par un mélange de peuples barbares qui parlent les deux langues [5]. On y trouve un petit nombre de Chalcidiens; la grande majorité appartient, soit à cette race pélasgique qui, autrefois, sous le nom de Thyrréniens, oc-

[1] 423 av. notre ère.
[2] Les Athéniens étant maîtres de Nisée, ces murailles pouvaient leur faciliter une attaque sur Mégare.
[3] Canal de Xerxès. Voyez Hérod., vii, 21 et 122.
[4] Vers l'intérieur de la presqu'île.
[5] Grecque et barbare.

cupa Lemnos et Athènes, soit aux Bisaltins, aux Crestoniens et aux Édoniens. Ils sont disséminés dans de petites bourgades. La plupart se soumirent à Brasidas. Sané et Dium ayant résisté, il s'arrêta dans le pays avec son armée et le dévasta.

CX. N'ayant pu obtenir leur soumission, il marcha aussitôt contre Torone, ville de la Chalcidique, occupée par les Athéniens. Il y était appelé par une faction peu nombreuse, prête à lui livrer la place. Il arriva de nuit, un peu avant l'aube, et fit camper son armée près du temple des Dioscures, à trois stades de la ville. Les habitants de Torone étrangers au complot et la garnison athénienne ne surent rien de son approche; mais ceux qui étaient avec lui d'intelligence, instruits de sa marche, envoyèrent secrètement en avant quelques-uns d'entre eux guetter son arrivée. Dès qu'ils eurent reconnu sa présence, ils introduisirent avec eux sept hommes pris dans les troupes légères, et armés de poignards. Sur vingt qui avaient été désignés d'abord, ce furent les seuls qui ne craignirent pas de pénétrer dans la place. Lysistrate d'Olynthe les commandait. Ils se glissèrent furtivement et sans être aperçus, par la muraille du côté de la mer; montèrent au poste situé dans la partie la plus élevée de la ville, qui est en pente; tuèrent les gardes et brisèrent la petite porte qui mène à Canostréum.

CXI. Brasidas, après s'être un peu avancé, fit halte avec le reste de son armée. Il envoya en avant cent peltastes qui devaient se précipiter les premiers dans la place, lorsqu'on ouvrirait quelque porte et qu'on élèverait le signal convenu. Déjà le moment était passé, et, tout en s'étonnant de ce retard, ils s'étaient insen-

siblement approchés de la ville. Cependant ceux des Toronéens qui faisaient les dispositions à l'intérieur d'accord avec les soldats qu'ils avaient introduits, après avoir brisé la petite porte, ouvrirent, en rompant la barre, celle qui mène à la place. D'abord ils firent faire un circuit[1] à quelques-uns des peltastes et les introduisirent par la petite porte, afin de frapper d'une terreur subite les habitants étrangers au complot, en attaquant par derrière et de deux côtés à la fois. Ensuite ils hissèrent la flamme, signal convenu, et firent entrer le reste des peltastes par la porte du marché.

CXII. Brasidas, à la vue du signal, s'empresse d'accourir et de faire avancer son armée. Tous ensemble poussent des cris qui glacent de terreur les habitants : les uns se jettent dans la ville par les portes; les autres se précipitent vers un pan de mur écroulé que l'on rebâtissait, et l'escaladent à l'aide des poutres carrées[2] disposées pour élever les pierres. Brasidas, avec le gros de l'armée, se dirigea aussitôt vers le point culminant de la ville, voulant, par l'occupation des hauts quartiers, s'assurer de la place. Le reste des troupes se répandit indistinctement de tous les côtés.

CXIII. Pendant l'occupation de la ville, la plupart des Toronéens, n'étant instruits de rien, étaient dans la stupeur; les auteurs du complot, au contraire, et ceux qui approuvaient, accouraient se joindre aux nouveaux venus. Quand les Athéniens, couchés sur la place au nombre de cinquante hoplites environ, s'aperçurent de la surprise, quelques-uns se défendirent et furent tués;

[1] En dehors de la place, pour les amener à la petite porte.
[2] Probablement un plan incliné.

les autres se sauvèrent, ceux-ci à pied, ceux-là sur deux vaisseaux stationnaires, et se réfugièrent à Lécythos. C'était un poste qu'ils avaient établi en occupant, du côté de la mer, l'extrémité de la ville isolée sur un isthme étroit.

CXIV. Dès qu'il fit jour et que Brasidas se fut solidement établi dans la place, il fit déclarer à ceux des habitants qui s'étaient enfuis avec les Athéniens qu'ils pouvaient rentrer dans leurs propriétés, et qu'on ne les inquiéterait pas dans la jouissance de leurs droits. Il envoya également un héraut ordonner aux Athéniens de sortir de Lécythos par capitulation et avec leurs bagages, attendu que cette place appartenait aux Chalcidiens. Ils répondirent qu'ils ne la quitteraient pas, et demandèrent un armistice d'un jour pour enlever leurs morts. Il leur en accorda deux : pendant ce temps il fortifia les maisons voisines de Lécythos ; les Athéniens en firent autant de leur côté. Brasidas convoqua ensuite les Toronéens et leur tint à peu près le même langage qu'à ceux d'Acanthe : « Qu'il ne serait pas juste de regarder comme traîtres et mauvais citoyens ceux qui avaient traité avec lui de l'occupation de la ville ; qu'ils l'avaient fait non pour l'asservir et dans un intérêt vénal, mais pour le bien et la liberté de leur patrie ; que ceux qui n'avaient point pris part à la négociation ne devaient pas craindre pour cela d'être traités différemment ; qu'il n'était venu pour nuire ni à la ville ni à aucun des particuliers ; qu'il avait à ce sujet fait déclarer à ceux qui s'étaient réfugiés auprès des Athéniens qu'ils n'avaient pas démérité à ses yeux pour leur attachement à ce peuple ; qu'il était persuadé que, lorsqu'ils auraient connu à

l'épreuve les Lacédémoniens, ils auraient pour eux autant et même plus d'attachement, par ce motif surtout qu'ils auraient affaire à des hommes plus justes. Il leur dit de se disposer tous indistinctement à devenir de fidèles alliés; qu'ils répondraient des fautes qu'ils pourraient commettre désormais; mais que, pour le passé, les Lacédémoniens ne se regardaient pas comme offensés; qu'ils les considéraient plutôt eux-mêmes comme victimes d'un peuple plus puissant; qu'enfin leur hostilité jusque-là était chose excusable. »

CXV. Après les avoir rassurés par ces paroles, il attaqua Lécythos à l'expiration de l'armistice. Les Athéniens n'avaient pour se défendre qu'un mauvais rempart et des maisons crénelées; cependant le premier jour ils repoussèrent l'attaque. Le lendemain les ennemis se disposaient à faire avancer contre eux une machine qui devait lancer des flammes contre les fortifications de bois; déjà même l'armée se mettait en mouvement. Les Athéniens, prévoyant sur quel point serait dirigée la machine, parce que c'était le plus faible, élevèrent sur un bâtiment une tour de bois, et y transportèrent une grande quantité d'amphores, des tonneaux pleins d'eau et des pierres. Des hommes y montèrent également en grand nombre; mais le bâtiment, ayant reçu une charge trop forte, s'écroula tout à coup avec fracas. Ceux des Athéniens qui étaient assez près pour voir l'accident en conçurent plus de chagrin que de crainte; mais plus loin, surtout à une grande distance, ils s'imaginèrent que déjà la place était prise de ce côté, et se précipitèrent en fuyant vers la mer et leurs vaisseaux.

CXVI. Brasidas, informé qu'ils abandonnent les cré-

neaux et témoin lui-même de ce qui se passe, se porte aussitôt aux remparts avec son armée, s'en empare et massacre tous ceux qu'il rencontre. Les Athéniens passèrent à Pallène sur des barques et sur leurs vaisseaux; ce fut ainsi qu'ils abandonnèrent la place. Il y a dans Lécythos un temple de Minerve: Brasidas avait fait proclamer par un héraut, au moment de l'attaque, qu'il donnerait trente mines d'argent au premier qui monterait à l'assaut; mais, pensant qu'il y avait dans la prise du fort quelque chose de surnaturel, il fit offrande des trente mines à la déesse pour son temple; puis il rasa Lécythos, aplanit le terrain, et en forma un téménos [1] qu'il lui consacra tout entier. Le reste de l'hiver, il organisa les places qu'il avait prises, et forma ses plans pour de nouvelles conquêtes. Avec l'hiver finit la huitième année de cette guerre.

CXVII. Les Athéniens et les Péloponnésiens conclurent, dès le commencement du printemps de l'été suivant, une trêve d'une année. Les Athéniens pensaient que Brasidas serait mis par là dans l'impossibilité de détacher d'eux de nouveaux alliés, avant qu'ils eussent fait à loisir leurs préparatifs; que d'ailleurs, s'ils y trouvaient avantage, ils pourraient proroger la trêve. Les Lacédémoniens soupçonnaient parfaitement quelles étaient les appréhensions des Athéniens; ils espéraient donc qu'en les laissant un peu respirer de leurs maux et de leurs souffrances, la jouissance du repos leur ferait désirer encore plus ardemment un accord; qu'ils leur rendraient alors les

[1] Le terrain qui entourait un temple et qui était consacré au dieu. Il était défendu d'y bâtir.

guerriers et feraient une paix de plus longue durée. Ils attachaient le plus grand prix à se faire rendre ces prisonniers pendant que la fortune était encore favorable à Brasidas; car, à supposer même que Brasidas continuât ses progrès et rétablît l'équilibre, ils pourraient d'abord perdre leurs prisonniers, et ensuite voir, dans une lutte à forces égales contre les Athéniens, la victoire remise au hasard. Ils conclurent donc pour eux et leurs alliés la trêve suivante :

CXVIII. « Nous sommes d'accord[1] que chacun puisse, à son gré, user du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien, sans dol et sans crainte, suivant les anciens usages. Les Lacédémoniens et leurs alliés présents admettent ce point; ils s'engagent à envoyer un message aux Béotiens et aux Phocéens, et à obtenir, autant que possible, leur adhésion. Quant aux trésors du dieu, nous ferons nos efforts pour en découvrir les déprédateurs, conformément au droit, à la justice et aux anciens usages, vous, nous, et quiconque le voudra; le tout conformément aux usages antiques.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés admettent que, si les Athéniens veulent traiter, nous conserverons de part et d'autre ce que nous avons maintenant. Ceux qui sont à Coryphasium[2] resteront en deçà de Buphras

[1] Il suffit de lire ce traité pour se convaincre que les clauses en furent d'abord réglées à Lacédémone, et ensuite portées à Athènes pour la ratification. Toute la première partie, jusqu'aux mots « adopté par le peuple, » contient les propositions des Lacédémoniens; vient ensuite la ratification à Athènes, et enfin l'approbation donnée par les députés lacédémoniens au traité, tel qu'il avait été ratifié.

[2] Les Athéniens.

et de Tomée[1] ; à Cythère, on s'interdira réciproquement toute communication avec les alliés, nous avec les leurs, eux avec les nôtres. Ceux qui sont à Nisée et à Minoa[2] ne dépasseront pas la route qui mène des portes de Nisus au temple de Neptune, et du temple de Neptune droit au pont de Minoa. Les Mégariens, de leur côté, et leurs alliés, ne dépasseront pas cette route; les Athéniens garderont l'île qu'ils ont prise ; on ne pourra en aucune façon établir aucune communication les uns chez les autres.

« A Trézène, les choses resteront dans l'état actuel, sur le pied des conventions faites avec les Athéniens.

« Chacun aura l'usage des mers qui baignent ses côtes et celles de ses alliés. A l'exception des vaisseaux longs[3], les Lacédémoniens et leurs alliés pourront naviguer avec tout autre bâtiment à rames, jusqu'au port de cinq cents talents. Les hérauts, les ambassadeurs et leur suite, envoyés, en quelque nombre qu'il conviendra, pour terminer la guerre et les différends, soit dans le Péloponnèse, soit en Attique, voyageront sous la foi publique pour l'aller et le retour, par terre et par mer.

« Pendant ce temps, ni vous, ni nous, ne recevrons les transfuges, libres ou esclaves. Chacun de nous rendra justice à l'autre, suivant le droit établi ; les contestations seront réglées à l'amiable, sans recourir aux armes.

« Telles sont les bases admises par les Lacédémoniens et leurs alliés ; si vous avez quelque chose de

[1] Ces lieux sont complétement inconnus. On ignore également ce que c'est que Nisus, dont il est question plus loin.
[2] Les Athéniens.
[3] Vaisseaux de guerre.

mieux ou de plus juste à nous proposer, venez à Lacédémone nous le faire connaître. Rien de ce que vous proposerez de juste ne sera repoussé ni par les Lacédémoniens, ni par les alliés. Que vos envoyés soient chargés de pleins pouvoirs, comme vous nous le demandez de votre côté.

« Le traité sera pour un an.

« — Adopté par le peuple [1], sous la prytanie de la tribu Acamantide; Phénippus, greffier; Niciadès, épistate. Lachès prononça : Pour le bonheur des Athéniens! il y a trêve sur les bases admises par les Lacédémoniens et leurs alliés. Il a été décidé dans l'assemblée du peuple qu'il y aurait trêve pour un an, à dater de ce jour quatorze du mois élaphébolion. Pendant ce temps, des ambassadeurs et des hérauts seront envoyés de part et d'autre afin de s'entendre sur les moyens de terminer la guerre. Les stratéges et les prytanes convoqueront une assemblée où les Athéniens délibéreront d'abord sur la paix, toutes les fois qu'il viendra quelque ambassade à ce sujet; aussitôt après, les ambassadeurs présents s'engageront devant le peuple à maintenir la trêve pendant l'année.

CXIX. « Ces conditions ont été arrêtées et convenues entre les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés respectifs, le douze du mois gérastion, à Lacédémone. Ont ratifié et garanti pour les Lacédémoniens: Taurus, fils d'Échétimidas; Athénéus, fils de Périclidas; Philocharidas, fils d'Éryxidaïdas. Pour les Corinthiens : Énéas, fils d'Ocytès, et Euphamidas, fils d'Aristonyme. Pour les Sicyoniens : Damotymus, fils

[1] Ici commence la ratification par le peuple d'Athènes.

de Naucratès ; Onasimus, fils de Mégaclès. Pour les Mégariens : Nicasus, fils de Cécalus ; Ménécrates, fils d'Amphidorus. Pour les Épidauriens : Amphias, fils d'Eupéïdas. Pour les Athéniens : les généraux Nicostratus, fils de Diitréphès ; Nicias, fils de Nicératus ; Autoclès, fils de Tolméus. »

Ainsi fut conclue la trêve : pendant toute sa durée, il y eut des négociations en vue d'une paix définitive.

CXX. Dans le temps même où l'on négociait la trêve, Scione, ville de l'isthme de Pallène, se détacha des Athéniens pour se donner à Brasidas. Les Scioniens prétendent être des Pallènes originaires du Péloponnèse : leurs ancêtres, au retour de Troie, auraient été jetés dans cette contrée par la tempête qu'essuyèrent les Grecs, et s'y seraient établis. Après leur défection, Brasidas cingla de nuit vers Scione. Il s'était fait précéder par une trirème amie ; lui-même suivait à distance sur un bâtiment léger, afin que, s'il rencontrait quelque bâtiment plus grand que le sien, la trirème pût le défendre ; que si au contraire il survenait une autre trirème de même force, il comptait qu'elle se tournerait plutôt contre le vaisseau que contre le bâtiment le plus faible, et qu'il aurait alors la possibilité d'échapper. Il fit heureusement la traversée, convoqua les Scioniens à une assemblée, et leur parla comme à ceux d'Acanthe et de Torone. Il ajouta qu'ils méritaient les plus grands éloges ; car, quoique les Athéniens, maîtres de Potidée[1], sur l'isthme, isolas-

[1] L'occupation de Potidée, sur l'isthme même, isolait complétement les Palléniens du continent, et les mettait à la merci des Athéniens, maitres de la mer.

sent Pallène du continent, et les réduisissent à la condition d'insulaires, ils avaient couru d'eux-mêmes au-devant de la liberté, sans attendre lâchement que la nécessité les obligeât à chercher ce qui était évidemment leur bonheur; que c'était la preuve qu'ils sauraient supporter avec courage les plus grandes épreuves, une fois les affaires réglées suivant leurs désirs; qu'il les regarderait comme les amis les plus sincèrement dévoués aux Lacédémoniens, et leur témoignerait tous les égards possibles.

CXXI. Les Scioniens s'exaltèrent à ces discours; tous prirent également confiance, même ceux qui d'abord n'approuvaient pas ce qui se passait, et ils résolurent de soutenir la guerre avec énergie. Non-seulement ils firent à Brasidas un honorable accueil, mais ils lui décernèrent, comme don public, une couronne d'or, en le proclamant le libérateur de la Grèce; en particulier, ils le ceignaient de bandelettes et le traitaient comme un athlète victorieux. Brasidas, en se retirant, ne leur laissa pour le moment que quelques troupes de garnison; mais, bientôt après, il leur fit passer des forces plus considérables, dans le dessein de faire avec eux quelque tentative sur Mende et sur Potidée. Il pensait bien que les Athéniens, considérant ce pays comme une île[1], enverraient des secours; et il voulait les devancer. En même temps il liait quelques intelligences dans ces villes, pour se les faire livrer par trahison; déjà il se disposait à agir contre elles.

[1] Les Athéniens se croyaient, et avec raison, tenus à ne pas laisser impunie la défection des îles. Leur honneur comme puissance maritime y était intéressé.

CXXII. Mais à ce moment arrivèrent sur une trirème les délégués chargés de répandre la nouvelle de l'armistice, Aristonymus pour les Athéniens et Athénéus pour les Lacédémoniens. L'armée alors repassa à Torone. Les envoyés firent part à Brasidas de la trêve, et tous les alliés des Lacédémoniens dans la Thrace acceptèrent ce qui avait été fait. Aristonymus donna son assentiment à tout le reste; mais, quant aux Scioniens, ayant reconnu par la supputation des jours que leur défection était postérieure à la trêve, il déclara qu'ils n'y étaient pas compris. Brasidas insista longuement pour prouver que la défection était antérieure et refusa de se dessaisir de la ville.

Dès qu'Aristonymus eut rendu compte de l'affaire à Athènes, les Athéniens se montrèrent disposés à aller attaquer Scione. Les Lacédémoniens envoyèrent une ambassade pour leur déclarer que c'était rompre la trêve; ils faisaient valoir leurs droits sur la place, d'après les déclarations de Brasidas, et offraient d'ailleurs de s'en remettre sur ce point aux décisions de la justice. Mais les Athéniens, au lieu de courir les chances d'un arbitrage, voulaient sur le champ recourir aux armes, indignés de ce que même des peuples insulaires de fait songeassent à se détacher d'Athènes et comptassent sur la puissance des Lacédémoniens, puissance continentale et dès lors inutile pour eux. Du reste, la vérité sur la défection était plutôt conforme aux prétentions des Athéniens. Ils décrétèrent donc, sur l'avis de Cléon, que Scione serait prise et les habitants mis à mort; puis, toute affaire cessante, ils se préparèrent à exécuter le décret.

CXXIII. Sur ces entrefaites, Mende, colonie d'Éré-

trie, dans la presqu'île de Pallène, se détacha des Athéniens. Brasidas la reçut, sans croire manquer à la justice, quoique évidemment elle se fût donnée à lui pendant la trêve; car, de son côté, il reprochait aux Athéniens certaines infractions au traité. Les bonnes dispositions qu'on voyait chez Brasidas, et l'exemple de Scione qu'il n'avait pas trahie, accrurent l'audace des Mendéens ; d'ailleurs, le petit nombre des meneurs ne voulut pas abandonner un projet qui était alors sur le point de s'exécuter : ils craignirent pour eux-mêmes, s'il venait à s'ébruiter, et entraînèrent le peuple contre son gré. A cette nouvelle, les Athéniens, bien plus irrités encore, firent leurs dispositions contre les deux villes. Brasidas, s'attendant à l'arrivée de leur expédition, transporta à Olynthe, dans la Chalcidique, les enfants et les femmes des Scioniens et des Mendéens ; il leur envoya cinq cents hoplites péloponnésiens et trois cents peltastes chalcidiens, le tout sous le commandement de Polydamidas. Comme les Athéniens ne pouvaient tarder à paraître, les villes, de leur côté, firent en commun leurs dispositions.

CXXIV. Brasidas et Perdicas firent alors de concert une seconde expédition à Lyncos contre Arrhibée. Perdiccas conduisait avec lui les forces de la Macédoine soumise à sa domination, et des hoplites fournis par les Grecs établis dans ses États ; Perdiccas avait, indépendamment des troupes péloponnésiennes disponibles, des Chalcidiens, des Acanthiens et les contingents des autres villes, suivant leur importance. Il y avait en tout trois mille hoplites grecs. Venait ensuite toute la cavalerie macédonienne, unie à celle des Chalcidiens, et formant un peu moins de mille hommes ; sans comp-

ter une multitude de Barbares. Une fois entrés dans les États d'Arrhibée, ils trouvèrent les Lyncestes campés pour les attendre, et campèrent eux-mêmes en face de l'ennemi. De part et d'autre, l'infanterie occupait une colline; une plaine les séparait : les cavaliers y descendirent des deux côtés, et ce fut entre eux que s'engagea d'abord le combat. Mais bientôt on vit les hoplites des Lyncestes descendre les premiers de la colline au secours de leur cavalerie et s'apprêter à combattre; Brasidas et Perdiccas se portèrent alors à leur rencontre, en vinrent aux mains et les mirent en fuite. Beaucoup furent tués; le reste se réfugia sur les hauteurs et s'y tint en repos. Après l'action, les vainqueurs dressèrent un trophée et restèrent deux ou trois jours à attendre les Illyriens à la solde de Perdiccas, qui devaient venir le rejoindre. Perdiccas voulait marcher contre les bourgades d'Arrhibée, au lieu de rester dans l'inaction. Mais Brasidas, inquiet pour Mende, et redoutant pour elle quelque malheur, si les Athéniens abordaient avant son retour, goûtait peu ce projet, surtout les Illyriens ne paraissant pas; il songeait plutôt à la retraite.

CXXV. Au milieu de ce dissentiment, on annonce que les Illyriens, trahissant Perdiccas, se sont joints à Arrhibée. Tous deux alors se prononcent également pour la retraite, dans la crainte de ce peuple belliqueux; mais, par suite de leur désaccord, rien n'est arrêté sur le moment du départ. La nuit étant survenue, les Macédoniens et la foule des Barbares sont pris d'une terreur subite, comme il arrive souvent, sans cause apparente, dans les armées nombreuses; ils s'exagèrent le nombre des ennemis qui s'avancent, se figurent

qu'ils vont paraître à l'instant, et soudain ils se mettent à fuir du côté de leur pays. D'abord Perdiccas ne s'était douté de rien ; à peine instruit de ce qui se passait, il fut forcé par eux à les suivre, sans même avoir vu Brasidas ; car il y avait entre leurs camps une grande distance. Brasidas apprit au point du jour le départ précipité des Macédoniens et l'approche des Illyriens unis à Arrhibée : il rassembla ses hoplites, les forma en carré, plaça les troupes légères au milieu, et songea lui-même à la retraite. Pour éviter toute surprise, il disposa en éclaireurs [1] les plus jeunes de ses soldats ; lui-même, avec trois cents hommes d'élite, ferma la marche, afin de faire face aux premiers ennemis qui viendraient inquiéter la retraite. Avant que l'ennemi fût à portée, il adressa à la hâte cette exhortation à ses soldats.

CXXVI. « Péloponnésiens, si je ne vous supposais inquiets de votre isolement, de l'approche des Barbares et de leur nombre, je me serais contenté de vous exhorter, sans entrer dans aucun autre détail [2] ; mais, en présence de l'abandon où nous laissent nos alliés et de la multitude de nos ennemis, je veux joindre à mes exhortations quelques rapides enseignements [3], pour vous inspirer les plus héroïques résolutions. La bravoure dont il convient que vous fassiez preuve au combat doit reposer, non sur la présence de tels ou tels alliés, mais sur votre valeur propre ; et

[1] Ἐκδρόμους, des coureurs.

[2] C'est-à-dire, je n'aurais pas songé à vous démontrer que vos ennemis sont peu redoutables.

[3] Sur la situation véritable où ils se trouvent, sur leurs forces et celles des ennemis.

jamais ennemi, quelque nombreux qu'il soit, ne doit vous inspirer de crainte. Votre patrie, en effet, n'est pas de celles où la multitude commande au petit nombre ; c'est le petit nombre, au contraire, qui y gouverne la multitude, et il ne doit sa puissance qu'à sa supériorité dans les combats.

« Quant aux Barbares, que vous redoutez en ce moment, faute de les connaître, votre propre expérience contre les Barbares de la Macédonie, mes conjectures, et des renseignements certains, tout vous montre qu'ils n'ont rien de redoutable. Toutes les fois qu'un ennemi faible en réalité se présente avec une apparence de force, la connaissance exacte de qu'il vaut inspire plus de confiance pour le combattre; tandis qu'avec des adversaires d'une valeur réelle on peut, faute de connaître, se laisser emporter trop témérairement. Ces Barbares, quand on ne les connaît pas, sont effrayants à l'approche du combat; leur multitude trouble le regard; leurs horribles clameurs jettent l'épouvante; ce vain brandissement des armes a quelque chose de menaçant ; mais dans l'action, contre un ennemi qui tient ferme, tout cela s'évanouit. Comme ils ne gardent pas de rangs, ils ne rougissent pas de céder dans un moment pressant; avancer et fuir étant choses également méritoires pour eux, le courage même ne saurait être constaté. Dans un combat où chacun ne suit que son caprice, on trouve aisément un prétexte spécieux pour se sauver. Ils trouvent plus sûr de nous épouvanter sans danger pour eux, que d'en venir aux mains; car, autrement, c'est par là qu'ils auraient commencé. Vous voyez clairement que ce qui, au premier abord, vous paraît si terrible chez

eux, est peu de chose en réalité ; tout cela ne frappe que la vue et les oreilles. Tenez ferme contre cette première impression ; puis, quand il en sera temps, opérez votre retraite avec ordre et discipline, et vous ne tarderez pas à être en sûreté. Vous saurez désormais ce que vaut une pareille tourbe, lorsqu'on soutient leur premier choc : ils ne savent que faire parade de courage, à distance, avant l'action, et par de vaines menaces ; mais si on cède devant eux, leur valeur éclate alors, quand il n'y a plus rien à craindre, par l'agilité de leurs pieds et la rapidité de la poursuite. »

CXXVII. Après cette exhortation, Brasidas commença la retraite. Les Barbares, à cette vue, se précipitèrent à grands cris et en tumulte, persuadés qu'il fuyait et qu'il suffisait de l'atteindre pour l'anéantir. Mais quand les éclaireurs firent face partout où ils se présentaient ; quand ils virent que Brasidas, avec sa troupe d'élite, résistait à leurs attaques ; que l'armée, après avoir, contre leur attente, reçu leur premier choc, continuait à tenir tête quand ils avançaient et à opérer sa retraite lorsqu'ils cessaient de l'inquiéter, alors ils renoncèrent pour la plupart à attaquer en plaine les Grecs de Brasidas ; ils laissèrent seulement une partie de leur monde pour les suivre et les harceler ; les autres coururent à la poursuite des Macédoniens fugitifs et tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Ils allèrent occuper à l'avance une gorge étroite entre deux collines, sur la route qui mène aux États d'Arrhibée, sachant qu'il n'y avait pas d'autre issue pour Brasidas. A son approche, ils prirent position tout autour du défilé, dans sa partie la plus difficile, afin de l'envelopper.

CXXVIII. Brasidas, voyant cela, ordonne aussitôt à

ses trois cents soldats de courir sans ordre, le plus vite possible, à celle des collines qu'il lui semble le plus facile d'enlever, et de tâcher d'en déloger les Barbares qui déjà l'occupent, avant qu'ils l'aient investie en plus grand nombre. Les soldats, s'élançant, chassèrent l'ennemi de la colline. Le reste de l'armée des Grecs y parvint sans peine; car les Barbares furent frappés d'épouvante, lorsqu'ils virent que l'ennemi les avait délogés des hauteurs ; ils renoncèrent à poursuivre les Grecs, qu'ils croyaient arrivés aux frontières et hors de toute atteinte. Brasidas, une fois maître des hauteurs, continua sa retraite avec plus de sécurité et arriva le même jour à Arnissa [1] ; c'était la première ville de la domination de Perdiccas. Les soldats étaient profondément irrités de la retraite précipitée des Macédoniens : lorsqu'ils rencontraient sur la route des attelages de bœufs, ou quelques effets perdus (comme cela était inévitable dans une retraite opérée de nuit au milieu d'une panique), ils dételaient d'eux-mêmes les bœufs, les sabraient, et s'appropriaient les effets. Perdiccas regarda dès lors Brasidas comme son ennemi ; et par la suite, sans avoir au fond contre les Péloponnésiens une haine durable,—car il redoutait les Athéniens — il chercha tous les moyens, contrairement à ses intérêts les plus positifs [2], pour se réconcilier au plus vite avec Athènes et se débarrasser des Péloponnésiens.

CXXIX. Brasidas, à son retour de Macédonie à To-

[1] Sur le fleuve Erigone, l'un des affluents de l'Axius.

[2] Les Lacédémoniens étaient bien moins redoutables, à cause de l'éloignement, qu'une puissance maritime.

rone, trouva les Athéniens déjà maîtres de Mende. Il se tint en repos à Torone et se borna à garder cette place, ne se croyant pas en état de passer à Pallène pour attaquer.

Pendant les événements de Lyncos, les Athéniens, une fois leurs préparatifs terminés, avaient fait voile contre Mende et Scione. L'expédition comptait cinquante vaisseaux, dont dix de Chio, mille hoplites athéniens, six cents archers, mille Thraces soudoyés et des peltastes levés chez leurs alliés du pays. Nicias, fils de Nicératus, et Nicostratus, fils de Diitréphès, la commandaient. Ils s'embarquèrent à Potidée, abordèrent à Posidonium [1] et marchèrent contre Mende. Les habitants, avec trois cents Scioniens venus à leur secours et les auxiliaires péloponnésiens, sortirent sous la conduite de Polydamidas, et s'établirent sur une colline, hors de la ville, dans une forte position. Nicias, à la tête de cent vingt Méthoniens légèrement armés, de soixante hommes d'élite pris parmi les hoplites athéniens et de tous les archers, tenta l'escalade, en suivant un sentier de la colline ; mais il fut accablé de traits et ne put forcer le passage. Nicostratus tenta également de gravir la colline avec tout le reste de l'armée par un chemin plus éloigné et fort escarpé ; mais il fut mis dans le plus grand désordre, et peu s'en fallut que toute l'armée athénienne ne fût vaincue. Les Mendéens et leurs alliés ayant tenu ferme pendant cette journée, les Athéniens opérèrent leur retraite et campèrent. La nuit venue, les Mendéens rentrèrent dans la ville.

CXXX. Le jour suivant, les Athéniens, tournant la

[1] Sans doute un temple de Neptune, sur le rivage.

côte, abordèrent à la plage qui regarde Scione, prirent le faubourg, et tout le jour ravagèrent le pays, sans que personne sortît contre eux ; car il y avait quelque sédition dans la ville. Les trois cents Scioniens rentrèrent chez eux la nuit suivante. Le lendemain, Nicias avec la moitié de l'armée s'avança vers la frontière des Scioniens et ravagea le pays. En même temps, Nicostratus, avec le reste des troupes, s'établit devant Mende, du côté de la porte supérieure qui mène à Potidée. Les Mendéens et leurs auxiliaires étaient postés du même côté, en dedans du mur. Polydamidas venait de les ranger en bataille et les exhortait à faire une sortie, lorsqu'un homme de la faction populaire le contredit, dans une intention séditieuse, déclarant qu'il ne sortirait pas et qu'il ne fallait pas combattre. Polydamidas, irrité de cette opposition, porta vivement la main sur lui, le tira et le secoua avec violence : aussitôt le peuple exaspéré prit les armes, courut sur les Péloponnésiens et sur ceux qui s'étaient ligués avec eux contre lui, se précipita sur eux et les mit en fuite. Les Péloponnésiens, surpris de cette soudaine attaque, voyant d'ailleurs les portes s'ouvrir aux Athéniens, furent saisis d'épouvante ; car ils crurent que ce coup de main avait été prémédité avec les ennemis. Ceux qui ne furent pas tués sur place se réfugièrent à la citadelle qui était en leur pouvoir. L'armée athénienne tout entière se précipita sur Mende (car Nicias, de retour de son excursion, était aussi sous les murs) ; et comme les portes n'en avaient pas été ouvertes par capitulation, elle fut mise au pillage, comme une ville prise d'assaut. Les généraux eurent même grand'peine à empêcher le massacre des habitants. Ils ordonnèrent ensuite aux Mendéens

de se gouverner suivant leurs lois, et de juger eux-mêmes ceux qu'ils regarderaient comme les auteurs de la défection. Ils investirent des deux côtés ceux qui étaient dans la citadelle au moyen d'une muraille prolongée jusqu'à la mer, et y mirent des gardes. Mende soumise, ils marchèrent contre Scione.

CXXXI. Les habitants et les Péloponnésiens sortirent à leur rencontre et s'établirent, en avant de la ville, sur une colline naturellement fortifiée, qu'il fallait nécessairement prendre pour investir la place. Les Athéniens l'attaquèrent de vive force et refoulèrent ceux qui la défendaient; ils campèrent alors, élevèrent un trophée et se disposèrent à entourer la place d'une muraille. Peu après, les travaux étant déjà commencés, les auxiliaires assiégés dans la citadelle de Mende forcèrent la garde du côté de la mer et arrivèrent de nuit. Ils échappèrent pour la plupart aux Athéniens campés devant Scione et entrèrent dans la place.

CXXXII. Pendant les travaux de circonvallation devant Scione, Perdiccas conclut, par l'intermédiaire d'un héraut, un accord avec les généraux athéniens. Il avait, sans tarder, entamé cette négociation en haine de Brasidas, à propos de la retraite de Lyncos. Le Lacédémonien Ischagoras était alors sur le point d'amener par terre une armée à Brasidas. Perdiccas, pressé par Nicias, après la conclusion de l'accord, de donner aux Athéniens quelque preuve évidente de sa fidélité, et désirant personnellement interdire aux Péloponnésiens l'entrée de son pays, s'adressa aux hommes les plus puissants de la Thessalie, avec lesquels il avait été de tout temps en bons rapports : par leur moyen il arrêta la marche de l'armée et les préparatifs;

car les Lacédémoniens ne voulurent pas tenter d'avoir affaire aux Thessaliens. Cependant Ischagoras, Aminias et Aristée se rendirent personnellement auprès de Brasidas: ils étaient envoyés par les Lacédémoniens pour observer l'état des choses, et amenaient de Sparte des jeunes gens auxquels on devait, contrairement à la loi [1], donner le commandement des villes [2], pour ne plus le confier à des hommes pris au hasard. Cléaridas, fils de Cléonymus, eut le gouvernement d'Amphipolis, et Épitélidas, fils d'Hégésander, celui de Torone.

CXXXIII. Le même été, les Thébains démolirent les murailles de Thespies, qu'ils accusaient d'être favorable aux Athéniens : ils avaient eu de tout temps ce dessein ; mais l'exécution en était devenue plus facile depuis que Thespies avait perdu dans le combat contre les Athéniens [3] la fleur de sa jeunesse. Le temple de Junon, à Argos, fut incendié le même été : la prêtresse Chrysis, ayant placé près d'une guirlande une lampe allumée, se laissa surprendre par le sommeil ; l'incendie gagna sans qu'on s'en aperçût, et tout fut consumé. Chrysis, craignant la colère des Argiens, s'enfuit la nuit même à Phlions. Ils établirent, suivant la loi, une autre prêtresse, du nom de Phaïnis. Il y avait huit ans et demi que la guerre était commencée, quand Chrysis prit la fuite. A la fin de l'été, la circonvallation de Scione fut entièrement terminée. Les Athéniens y laissèrent garnison et rentrèrent avec le reste de leur armée.

[1] La loi ne permettait pas d'arriver aux charges avant trente ans.
[2] Il s'agit ici des villes qui se détachaient d'Athènes pour se donner aux Lacédémoniens.
[3] A Délium.

CXXXIV. L'hiver suivant, les Athéniens et les Lacédémoniens se tinrent en repos, en observation de la trêve. Les Mantinéens et les Tégéates, avec leurs alliés respectifs, en vinrent aux mains, à Laodicéum, dans l'Orestide ; la victoire resta indécise. Chacun des deux peuples enfonça l'aile qui lui était opposée ; et tous deux dressèrent un trophée et envoyèrent des dépouilles à Delphes. Le nombre des morts fut considérable des deux côtés ; le combat se soutenait sans désavantage de part et d'autre, quand la nuit y mit fin. Les Tégéates passèrent la nuit sur le champ de bataille et élevèrent aussitôt un trophée ; les Mantinéens se retirèrent à Boucolion et ce ne fut qu'ensuite qu'ils en dressèrent un à leur tour.

CXXXV. L'hiver finissait et on touchait au printemps, lorsque Brasidas fit une tentative sur Potidée. Il s'en approcha de nuit et appliqua une échelle sans être aperçu ; il avait profité du moment où la sonnette [1] passe ; et, pendant que la sentinelle la transmettait à son voisin, il avait, avant son retour, appliqué l'échelle à l'endroit qu'elle laissait libre. Cependant, l'éveil ayant été donné avant l'escalade, il ramena promptement son armée sans attendre le jour. Avec l'hiver finit la neuvième année de cette guerre, dont Thucydide a écrit l'histoire.

[1] Les gardes, à certaines heures de la nuit, se transmettaient de main en main une sonnette ; c'était un moyen de s'assurer qu'ils veillaient.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

	Pages
Introduction.	v
Livre premier.	1
Livre deuxième.	137
Livre troisième.	243
Livre quatrième.	346

FIN DE LA TABLE.

Paris.— Imprimerie de Gustave GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

PA
4454
Z63
v.1

Thucydides
Histoire de la
guerre péloponnèse

425404

Jean Hébrard
1. Hist. de Court

DEC 9 1940